Aqqa - p215

Description

DE

L'AFRIQUE

TIERCE PARTIE DU MONDE

ESCRITE PAR

Leone

JEAN LEON AFRICAN

Premièrement en langue Arabesque, puis en Toscane et à présent mise en François

NOUVELLE ÉDITION ANNOTÉE

PAR CH. SCHEFER

Membre de l'Institut.

TROISIÈME VOLUME



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

M.D.CCC.XCVIII

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SISIÈME

LIVRE SEPTIÈME

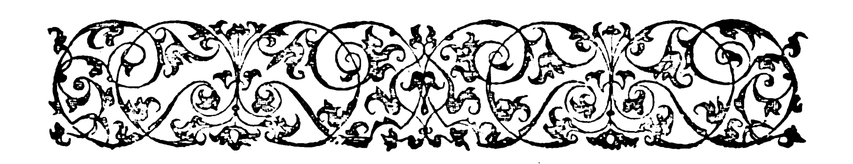
LIVRE HUITIÈME

LIVRE NEUVIÈME

DES ANIMAUX

DES POISSONS

Angers. — Imp. de A. Burdin, section orientale de l'imprimerie Camis et Cie, Paris.



LIVRE CINQUIÈME

DU ROYAUME DE BUGGIE ET DE THUNES

PROEME

Buggie depuis quand faite cité royale.

Abu Feriz, roy de Thunes, occupe Buggie, et rend tributaire le roy de Telensin.

J'avoys promis, quand je vins à parler de la Barbarie, de mettre le domaine de Buggie, pour un royaume; mais considerant depuis plus diligemment, et epluchant les choses par le menu, j'ay trouvé que Buggie n'avoit eté cité royale, sinon depuis peu de temps en ça, et de droit apertient la seigneurie d'icelle au roy de Thunes. Mais elle fut longuement occupée par les roys de Telensin, jusques à ce qu'Abu Feriz, roy de Thunes, sentant ses forces assés grandes, se meit en campagne avec son armée, au moyen de laquelle il s'empara, non seulement de Buggie, ains mena jusques à là le roy de Telensin, qu'il fut contraint à luy rendre tribut, laissant son fils le roy de Thunes pour seigneur de cette cité, tant pour seure garde d'icelle, comme pour prevenir à tous diferens, qui s'en seroyent peu ensuivre après son decés entre ses fils, qui etoyent troys à l'un desquels (appellé Habdu-

laziz) il donna Buggie, à l'autre nommé Hutmen, donna le domaine du royaume de Thunes, qu'il gouverna par l'espace de quarante ans. Le tiers, et dernier, que l'on nommoyt Hammare, eut pour sa part le païs de Datieres; et se revolta contre son frere Hutmen, roy de Thunes, lequel le poursuivit si vivement, qu'il le print dans la cité d'Assacos, puis, par le consentement de soymêmes, (etant au chois d'elire quel genre de suplice il voudroit recevoir pour punition de ses demerites) les yeux luy furent crevés, puis fut mené à Thunes, là où il véquit ainsi aveugle par long temps. Quant au seigneur de Buggie, il se rendit tousjours obeissant â son frere. Ainsi cette famille eut la jouyssance du royaume longuement, jusques à ce que le roy Ferdinand l'en priva, par le moyen et vertu grande du comte Pierre de Navarre[1].

Hutmen, roy de Thunes, dompte Hammare, son frère, et lui crève les yeux.

1. *Du Royaume de Tunis. Des bornes de cet Estat.* « Le royaume de Tunis est le quatrième et le dernier de la Barbarie du costé de l'Orient. Il y a au couchant la Mauritanie Cesarienne, et la province de Bugie avec la rivière d'Amsaga. Au levant l'Egypte, la mer Mediterranée, au septentrion et au midi les montagnes du grand Atlas jusqu'à leur pointe orientale, que les modernes nomment Meyes, outre qu'il passe à l'Estat de Zeb, qui comprend une bonne partie de la Libye et de la Numidie orientale. Il est divisé en quatre provinces, Constantine, Tunis, Tripoli de Barbarie et Zeb, qui renferme une partie de l'ancienne Numidie. Ce n'est presque qu'une vaste campagne, où errent de grandes communautez d'Arabes et d'Africains fort puissans, avec qui les rois et les seigneurs de ces provinces ont toujours tasché d'entretenir l'alliance, et ont eu bien de la peine à les contenter, en donnant une partie du revenu. Parlons maintenant de la première province du costé du couchant, qui est celle de Constantine.

« *De la province de Tunis.* La province de Tunis, qu'on nommoit Afrique,

BUGGIE, GRANDE CITÉ

Buggie est une ancienne cité, edifiée (selon l'opinion d'aucuns) par les Romains, en la cote d'une treshaute montagne sur la mer Mediterranée, ceinte de belles, hautes et anciennes murailles, contenant environ huit mile feus en la partie qui est habitée seulement. Car etant toute peuplée, elle en pourroyt contenir plus de vingt et quatre mile, veu sa grande etendue devers la montagne, qui est merveilleuse. Les maisons sont d'assés belle montre, et y a temples, et coleges là où demeurent les ecoliers et docteurs, qui font des lectures en la loy et aux mathematiques. Il y a plusieurs hopitaux, couvens pour les religieux de leur loy, etuves et hoteleries. Les places sont fort belles, et ordonnées, mais on ne sauroyt aler parmy la cité, qu'il ne faille monter

où estoit la ville de Carthage, est la seconde de ce Royaume, selon l'ordre que nous tenons. Elle a, au couchant, la province de Constantine, au levant celle de Tripoli, au midi les montagnes d'Atlas, avec la province de Zeb, et une partie de la Numidie et de la Libye orientale ; et au septentrion, la mer Méditerranée, depuis l'embouchure de la rivière Mégérade vers Biserte, jusqu'à celle de Capes qu'on appeloit autrefois Triton. Cette province est donc fort grande, et contient plusieurs villes et plusieurs bourgades, dont la pluspart ont esté ruinées par les Arabes, lorsqu'ils vinrent en Afrique, sans qu'ils ayent voulu souffrir qu'on les repeuplast depuis, pour errer librement avec leurs troupeaux, et jouir en paix des richesses de la campagne, de sorte que la mémoire s'en est perdue. Nous parlerons aux chapitres suivans de celles qui sont demeurées, et de quelques unes qui sont détruites, dont on n'a pas perdu la mémoire, et commencerons par les plus proches de la mer » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 431.)

ou decendre. Du coté de la montagne, se void une petite forteresse, ceinte de murailles, et embellie par tant de musaïques et menuserie, avec ouvrages azurés outresmarins si merveilleux et singuliers, que l'artifice surmonte de beaucoup le pris et valeur de l'etoffe.

Les habitans de cette cité furent jadis opulens, et souloyent armer plusieurs fustes et galéres, lesquels ils envoyoyent courir sur les frontiéres d'Espagne, tellement que la ruine d'eux et de leur cité en est procedée, pour ce que le comte Pierre de Navarre y fut envoyé pour la prendre. Ils vivent pauvrement, pour ce que leurs terres ne raportent guéres de grains, mais elles sont merveilleusement frutiféres. Au tour de la cité y a une infinité de jardins produisans fruits en abondance, et memement hors la porte qui regarde du coté de levant. Outre ce, on y void plusieurs montagnes fort scabreuses, qui sont toutes couvertes de boys, dans lesquels se nourrist une infinité de singes et leopars. Les citoyens sont assés joyeux, qui ne tachent à autre chose qu'à se donner du bon temps, et vivre joyeusement, tellement qu'il n'y a celuy qui ne sache sonner d'instrumens musicaux, et baler, principalement les seigneurs, lesquels n'eurent jamais guerre contre personne, qu'ils en fussent le motif; au moyen de quoy, ils en sont tant apoltronis, et de si lâche courage, qu'etans tous intimidés par la decente de Pierre de Navarre, avec quatorze vais-

Singes et leopards.

seaux, escampèrent avec leur roy, qui fut des premiers à gaigner le haut, prenant les montagnes pour refuge de soy et des siens. En sorte de quoy, sans coups ruer, ny glaives briser, le comte (après y etre decendu) la sacagea; puis, soudainement, y feit edifier un fort, près le rivage de la mer, sur une belle plage, et fortifia encor une autre ancienne forteresse, qui est semblablement du coté de la marine, et joignant de l'Arsenal; et fut prinse, comme vous avez entendu, par les Espagnols, en l'an de l'Hegire neuf cens dix sept (1511 J.-C.). Depuis voulant à six ans de là, Barberousse la recouvrer d'entre les mains des chretiens, la vint assieger, acompagné de mile Turcs, qui se meirent à batre la forteresse vieille, laquelle fut prinse et fortifiée; puis, avec l'aide de tous les montagnars des prochaines montagnes, s'attenterent de vouloir prendre l'autre, qui est assise sur la plage de la mer, mais au premier rencontre, cent Turcs des plus courageux et vaillans y laissèrent les vies avec quatre cens montagnars, qui les rendit tant etonnés, que leur chaude colère fut bien refroidie, tellement qu'ils n'en voulurent plus manger, ny ruer coup de bonne sorte, encore moins s'y acoter, qui donna ocasion à Barberousse de se retirer au chateau de Gegel, comme nous avons par cy avant recité[1].

1. Bedjaiya, بجاية « (Bougie). Au delà de Merça el-Daddjaj on trouve le port de Bougie, ville très ancienne qui a pour habitants des Andalous... Bougie est le port de Calâ-t-Abi-Taouil. Dans les montagnes qui dominent ce mouillage se trouvent des tribus ketamiennes qui professent la doctrine des

GEGEL, CHATEAU

Gegel est un ancien chateau edifié par les Africans sur la mer Mediterranée, de la sommité d'un haut

chiites. Elles respectent les gens qui ont du penchant pour leurs croyances et traitent généreusement tous ceux qui font profession de leur religion » (El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 192).

Le chérif Edrissy nous fournit de plus amples détails sur la situation prospère de Bougie, au vᵉ siècle de l'hégire.

« Bougie, située près de la mer, sur des rochers escarpés, est abritée au nord par une montagne dite Masioun, très élevée, d'un difficile accès et dont les flancs sont couverts de plantes utiles en médecine, telles que l'arbre du hodhad, le scolopendre, le berberis, la grande centaurée, l'aristolochia, le costus, l'absinthe et autres semblables. On trouve sur cette montagne beaucoup de scorpions de couleur jaune, peu dangereux.

De nos jours, Bougie est la capitale du Maghreb central et la ville la plus importante des états des Hammâdites. Les vaisseaux y abordent, les caravanes y viennent, et c'est un entrepôt de marchandises. Ses habitants sont riches par le commerce et plus habiles dans divers arts et métiers qu'on ne l'est généralement ailleurs. Les marchands de cette ville sont en relation avec ceux du Maghreb occidental, du Sahara et de l'Orient; on y entrepose beaucoup de marchandises de toute espèce. Autour de la ville sont des plaines cultivées où l'on recueille du blé, de l'orge, des figues et d'autres fruits en abondance. Il y a un chantier où l'on construit de gros bâtiments, des navires et des galères, car les montagnes et les vallées environnantes sont très boisées et produisent de la résine et du goudron d'excellente qualité. On s'y livre à l'exploitation des mines de fer qui donnent à bas prix de très bon minerai; en un mot, c'est une ville très industrieuse. A la distance d'un mille de Bougie coule une grande rivière qui vient du côté de l'est, des environs des montagnes de Djordjora et qui, près de son embouchure ne peut être traversée qu'en bateau; plus haut, dans l'intérieur des terres, les eaux de cette rivière sont moins profondes et on peut la passer à gué » (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 104-105).

De la ville de Bugie, capitale de la province. « C'est une grande ville qui, dans sa splendeur avoit plus de vingt mille maisons habitées. Les Romains l'ont bastie sur la pente d'une grande montagne qui regarde

rocher, distant de Buggie, par l'espace de soissante mile, et contient environ six cens feus. Les maisons

la mer, à trente lieues d'Alger en tirant vers le Levant et à douze de Gigery, de l'autre costé à la hauteur de Dence ou Dunil. Ptolomée luy donne vingt-deux degrez de longitude, et trente-deux degrez et trente minutes de latitude. Elle estoit ceinte de bonnes murailles fort hautes, quand le calife schismatique de Carvan l'assujetit, et la ruina en partie. Elle s'est repeuplée depuis, quoy-qu'elle n'ait jamais esté si puissante. Elle est sur des costeaux, d'où elle s'estend jusqu'au haut de la montagne, où elle a une forteresse bien fermée, et des palais à la Morisque, qui ne sont pas si forts qu'ils sont beaux. Du costé de la mer, il y a un autre chasteau avec trois tours. Les maisons sont bien bâties. Il y a plusieurs mosquées, et plusieurs anciens colléges, où l'on enseigne les sciences. Elle est environnée de vergers, particulièrement du costé du Levant, et plus loin, de forests épaisses, où il y a quantité de lions et de singes. Le pays ne rapporte pas beaucoup de bled; mais les habitans ne laissent pas de vivre à leur aise, à cause du commerce de l'Europe. Comme le roy Abdulazis estoit un prince doux, qui entretenoit amitié avec tout le monde, ils ont vécu long-tems en paix; mais à la fin, le désir de s'enrichir leur ayant fait armer des fustes pour courir les costes de la Chrestienté, le roy Ferdinand voyant les maux qu'ils causoient, envoya contre eux dom Pedre Navarre, qui les prit de la façon que nous allons dire.

L'an mille cinq cens dix, le comte Pedre Navarre cingla vers Bugie avec quatorze grans vaisseaux chargez de troupes, et l'on ne l'eust pas plustost apperceu, que sans l'attendre, on s'enfuit dans les montagnes, quoy-qu'il y eut plus de huit mille habitants pour la défendre. Il est vray qu'ils s'imaginoient qu'après que Dom Pedre l'auroit pillée, il se retireroit aussi-tost; mais il y bastit un chasteau sur la coste à l'endroit où il y a une bonne rade, et mit garnison dans l'ancien, qui estoit sur le bord de la mer. Comme il estoit là avec quinze mille combatans, qui fortifioient la place, et qu'il songeoit à faire quelque nouvelle conqueste, un roy Maure, neveu de celuy qui l'avoit abandonnée, après s'en estre autrefois rendu maistre par trahison, s'y vint rendre paisiblement le jour de Pasques. Or ce prince avoit esté trahi par son oncle de la sorte que je vais dire. Comme il estoit allé pour recevoir les contributions de quelques villages revoltez, et qu'il avoit laissé son oncle pour gouverner en son absence, l'oncle se soûleva avec les habitans, et ayant fait prendre son neveu au retour, il luy creva les yeux de la façon que nous avons déjà dit. Il demeura prisonnier jusqu'à la

sont assés mal baties, mais les habitants sont vaillans, liberaux et fidèles, s'adonnant tretous au la-

venue du comte. Alors, comme chacun se sauvoit, on le délia, et il s'enfuit; mais il revint quelques jours après avec huit ou dix chevaux, et autant d'hommes à pied en la compagnie d'un chèque de dix-huit ans, qui estoit de ses amis. Il portoit un étendart blanc pour sa seureté, et fut fort bien receu par le comte, qui ayant esté informé de son avanture, et sachant qu'on ne luy avoit pas crevé les yeux, le mit entre les mains des chirurgiens de la flote, qui luy coupèrent la chair des paupières, que l'ardeur du feu luy avoit colées sur les yeux: de sorte qu'il recouvra aussitost la veuë. Pour n'estre pas ingrat d'un si grand bienfait, il donna avis que son oncle, et les habitans, estoient cachez entre des montagnes, et s'offrit de servir de guide pour les surprendre. Aussitost le comte tout joyeux, envoya deux de ses gens avec deux Maures pour reconnoistre le lieu. Ce qu'ayant fait, ils rapportèrent qu'ils n'estoient qu'à sept lieues de là, et que c'estoient de spacieuses prairies entre des montagnes, où l'on pouvoit aborder par le chemin qu'ils avoient veû. Le comte partit donc la nuit avec quinze cens soldats, en la compagnie de ce prince et de sa suite, et au point du jour, arriva dans ces prairies, sans avoir rencontré personne. Ceux qui estoient à l'avant-garde ayant pris des arbres pour des tentes d'Arabes, donnèrent l'alarme au camp, de sorte que le comte voyant leur erreur, fit aussitost crier Saint Jacques, et courir à toute bride droit aux tentes qui estoient à près de demi-lieue de là. Les Maures qui avoient eu l'alarme, commençoient déjà à prendre la fuite; mais on les suivit jusqu'au haut de la montagne, où l'on en prit et tua plusieurs dans la poursuite. Incontinant, on mit le feu au camp, après avoir rassemblé tous les troupeaux et le butin. On prit neuf cens chameaux, autant de vaches, quantité de chevaux, de mulets, de moutons et de brebis, beaucoup d'or, d'argent, d'étoffes de soye, et tout l'équipage du roy, et ses pierreries. Le comte se retira avec ce butin en si bon ordre, qu'il ne receut aucun échec des Maures, qui le harceloient de toutes parts, et en tua plusieurs, sans perdre qu'un soldat qui avoit quitté son rang. Comme il fut prés de la ville, le nouvel evesque le fut recevoir avec tout son clergé, en chantant le *Te Deum*, et l'on fit de grandes réjouissances, quoy-que les troupes fussent fatiguées; car outre qu'elles avoient passé deux rivières fort profondes, dont l'une estoit enflée extraordinairement des neiges qui fondoient alors, la plaine où ils avoient trouvé les Maures estoit environnée de ronces et de chardons, en façon de pièges, qui incommodèrent fort les soldats. Les Maures qu'on fit prisonniers disoient

bourage de la terre, combien que leurs terres soyent apres, et ne produisent autre chose qu'orge, lin et

qu'ils croyoient cet obstacle suffisant pour arrester les chrestiens. Les Maures vinrent depuis escarmoucher jusqu'à Bugie, et dresser des embuscades, où il y en eut de tuez et blessez de part et d'autre, mais il ne s'y passa rien de mémorable. Dans ce mesme temps, la peste se mit dans la ville, et s'accrut de telle sorte, qu'il y eut tel jour qu'elle emporta cent hommes, tellement qu'il se hasta de quitter ce lieu, pour aller attaquer Tripoli, où estoit son principal dessein, et que Barberousse après la prise de Bugie, alla assiéger avec mille mousquetaires Turcs, et vingt mille montagnarts; mais ayant forcé l'un des chasteaux, il attaqua l'autre, et après avoir eu le bras emporté d'un coup de canon au premier assaut, il se retira avec perte de cent Turcs des principaux, et plus de cinq cens Maures. De là il se rendit au chasteau de Gigel, et marcha contre Alger, dont il s'empara, et tua Célim.

« La ville de Bugie fut trente-cinq ans au pouvoir des rois de Castille, qui y tenoient cinq cens soldats en garnison dans trois forteresses, d'où ils faisoient quelquefois des courses dans le pays, et emmenoient des esclaves et des troupeaux; mais rarement, à cause que les peuples de ces montagnes sont belliqueux. et couroient la contrée d'alentour avec plusieurs arquebuziers. Enfin l'an mille cinq cens cinquante-cinq, Salharraès, gouverneur d'Alger, vint asssiéger Bugie par terre avec plus de quarente mille hommes de combat, dont il y avoit dix mille mousquetaires et arbalestriers, et par mer avec vingt-deux fustes ou galères. Après s'estre saisi du chasteau impérial que les Espagnols abandonnèrent, parce qu'ils ne se pouvoient pas bien défendre, il assiégea le château de la mer, où il n'y avoit que quarente soldats, et après l'avoir batu cinq jours durant, l'emporta d'assaut. Ensuite il mit le siège devant le grand chasteau, où le commandant dom Alfonse de Peralte s'estoit renfermé avec le reste des troupes, et l'ayant batu vingt-deux jours, comme il ne pouvoit presque plus résister, le gouverneur pour sauver les femmes et les enfans, le rendit par composition, à la charge qu'on le laisseroit aller libre, avec tous ceux qui estoient avec luy et qu'on luy fourniroit des vaisseaux pour passer en Espagne. Le Turc, contre sa parole, fit esclave tout ce qui y estoit, à la reserve de dom Alfonse, et de vingt hommes à son choix ; mais estant de retour, Charles Quint le fit arrester, avec ceux qui l'avoient conseillé de se rendre, et après qu'on luy eut fait son procès, luy fit couper la teste publiquement à la place de Vailladolid. Bugie a toujours esté depuis aux Turcs, qui l'ont for-

chande, qui y nait en grande abondance, avec semblable quantité de noix et figues, lesquelles ils envoyent à Thunes par mer, dans quelques petits navires. Ils se sont tousjours maintenus en leur liberté malgré les roys de Thunes et Buggie, pour ce que leur chateau est hors d'echelle et siège. Toutefoys, ils se soumirent volontairement à Barberousse, lequel ne leur imposa autre tribut que quelques grains et fruits, choses qui etoyent licites et coutumées de tout temps[1].

Les roys de Thunes et Buggie, tributaires à Barberousse.

tifiée, et y tiennent un gouverneur, avec bonne garnison. Au levant de la ville est l'embouchure d'une rivière assez petite, et qui s'enfle extraordinairement quand les neiges fondent. Elle est à vingt-deux degrez dix minutes de longitude, et à trente-deux degrez trente minutes de latitude, et se nomme Nazaava selon Ptolomée, et Navar selon Pline. On y pesche force poissons, mais il y en a tant sur la coste qu'on ne se soucie pas de celuy-là. Quand cette ville estoit aux chrestiens, il n'entroit point de vaisseaux dans cette rivière, à cause du sable qui estoit à son embouchure. Mais l'an que Salharraès la prit, il plut tant que les eaux l'emportèrent et il y entra depuis des galères et des galiotes avec des gros vaisseaux, qui y sont à couvert pendant la tempeste, et ne sont incommodez que du vent du nort. C'est une rivière qui passe entre les montagnes de Cuco, et de là à Abez, l'une au septentrion, et l'autre au midi » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 415-419).

1. Djidjel, جيجل. « Cette ville, qui est maintenant habitée, renferme quelques débris d'anciens monuments. Les montagnes ketamiennes, qui dominent toutes ces localités, renferment du minerai de cuivre que l'on transporte en Ifriqiya et ailleurs. Cette montagne fournit aussi du lapislazuli d'excellente qualité » (El-Bekri, *Description de l'Afrique*, p. 193).

Djidjel était ruinée à l'époque où le chérif Edrissy écrivait son ouvrage géographique : « Djidjil, dit-il, est une petite ville avec un faubourg, située sur les bords de la mer, dans une presqu'île. La flotte du grand roi Roger s'en étant emparée, les habitants se retirèrent à un mille de distance, dans les montagnes et y construisirent un fort. Durant l'hiver, ils revenaient habiter le port, mais dans l'été, à l'époque de l'arrivée de la flotte, ils se réfugiaient

MESILA, CITÉ

Cette cité fut anciennement edifiée par les Romains aux confins des deserts de Numidie, distante

dans les montagnes, transportant toutes leurs possessions au fort, à quelque distance du rivage et ne laissant dans la ville que les hommes et quelques marchandises. Depuis cette époque, Djidjil est devenue déserte et ruinée, les maisons sont à demi détruites, les murs renversés. Cependant, le pays est fertile et la côte très poissonneuse; il y a abondance de laitage, de beurre, de miel, de céréales, et les poissons qui s'y pêchent sont grands et excellents » (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 114).

De la ville de Gigery. « C'est une place à douze lieues de Bugie, bastie par les anciens Africains le long de la coste de la mer Méditerrannée, sur un tertre fort élevé, à l'entrée du golfe de Numidie. Elle se nommoit autrefois Gilgil, quelques-uns l'appellent Gégel, d'autres Gigery, et la mettent à vingt-quatre degrez de longitude, et à trente et un, et quarente-cinq minutes de latitude. Elle est en un poste assez avantageux, mais elle n'est fermée que de vieilles murailles. Ceux du pays sont bonnes gens, et pour la pluspart, manouvriers qui demeurent dans de méchans logis. Alentour de Gigery le pays est fort sec, si ce n'est aux endroits où on le peut arroser, et où on recueille de l'orge, du lin et du chanvre, tout le reste est sterile. Sur le bord des ruisseaux et des fontaines, il y a de grans bocages de figuiers et de noyers qui donnent tant de fruits, que lorsqu'il est sec on le porte vendre le long de la coste jusqu'à Ténez. Il y a plus de six cens habitans qui ont conservé leur liberté contre les rois de Tunisie et de Bugie, et qui rendirent depuis de grands services à Barberousse ; c'est pourquoi ils sont bien traitez par les Turcs d'Alger. Il y a dans ce golfe une rivière appelée Sufe Gemarque, qui se décharge dans la mer au levant de Gigery, et prend sa source dans les montagnes qui bornent le grand Atlas, d'où descendant par des plaines seches et steriles, elle passe aux campagnes de Constantine et prenant en son chemin la petite rivière de Bu Marzoc près de cette ville, elle court vers le septentrion à travers quelques montagnes, d'où elle se rend dans la mer entre cette place et Col, et sépare la Mauritanie Césarienne de la petite Afrique. Ptolomée nomme cette rivière Emsague, et luy donne vingt-six degrez quinze minutes de longitude, et trente-un degrez quarante-cinq minutes de latitude » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 419).

de Buggie par l'espace de cent quarante mile, et ceinte de murailles autant fortes et belles à veoir, comme les maisons sont laides et lourdement baties. Les habitans sont tous artisans et laboureurs, lesquels se tiennent tresmal en ordre, à cause que pauvreté les y contraint, tant pour ce que la moitié de leurs fruits sont detenus par les Arabes leurs voisins, comme pour être par trop oppressés des roys de Buggie, tellement que me retrouvant en cette cité, il ne me fut possible de trouver assez d'avoine pour la dinée de douze chevaux[1].

1. « El-Mecîla, مسيلة, ville située dans une plaine, est entourée de deux murailles, entre lesquelles se trouve un canal d'eau vive qui fait le tour de la place. Par le moyen de vannes on peut tirer de ce canal assez d'eau pour l'arrosement des terres.

« Dans la ville, on voit plusieurs bazars et bains et, à l'extérieur, un grand nombre de jardins. On y récolte du coton dont la qualité est excellente. Tout est à bas prix dans El-Mecîla ; la viande surtout est très-abondante. On y rencontre des scorpions dont la piqûre est mortelle. A peu de distance s'élève une montagne habitée par des Adjica, des Hoouara et des Beni Berzal, peuplades qui possédaient, jadis, le territoire de la ville. Au sud d'El-Mecîla est un endroit nommé El-Kibab « les Coupoles »; on y remarque des voûtes antiques auprès desquelles sont les restes d'une ville ancienne nommé Bechlîga. Ces ruines sont traversées par deux rigoles d'eau douce dont les conduits sont de construction ancienne. On les appelle (en langue berbère) *Targa 'n-Oudi*, ce qui veut dire : rigole de beurre fondu » (El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 142).

De Micila. « C'est une ancienne ville sur la frontière de Numidie, fermée de murailles bonnes et antiques; c'est un ouvrage des Romains et autrefois elle estoit riche et splendide; mais les Arabes la ruinèrent à leur avenement. Elle s'est repeuplée depuis de gens pauvres et perpétuellement tourmentez des Arabes de la campagne, qui leur mangent leurs bleds et leurs troupeaux, de sorte qu'ils vivent misérablement. Les Turcs y sont maintenant les maistres, et Salharraès y construisit une forteresse où il y a quelque cava-

DISTEFE

Distefe est une vile que les Romains edifièrent, distante de Buggie soissante mile, laquelle après avoir passé les mons se decouvre assise en une plaine, ceinte de pierres de taille grosses et quadrangulaires. Elle fut jadis civile et bien habitée, mais depuis que les mahommetans vindrent à la posseder, elle est fort decheute, memement pour ocasion des Arabes, qui ruinerent grande partie des murailles, ne laissans dans la cité que cent maisons habitables ; toutefoys, on peut bien encore veoir quel grand circuit elle pouvoyt avoir, ce que j'ay consideré m'acheminant de Fez à Thunes[1].

lerie en garnison pour la défense du pays. Cette ville est bordée de la montagne de la Abez, à dix lieuës de Migana, et Hascen Bacha la donna au seigneur de la Abez avec trois pièces d'artillerie, que Salharraès y avoit laissées quand il vint de la journée de Ticour. Depuis, Hascen fit mener ce canon à la forteresse de Calaa, où il est encore. Il y a quinze lieuës de l'une à l'autre de ces places. Calaa est entre le midi et le couchant, et s'appeloit autrefois Mirée, que Ptolomée met à vingt-six degrez cinquante minutes de longitude, et à trente-un degrez vingt minutes de latitude » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 420).

1. « La ville de Setif, سطيف, est à deux journées d'El-Mecila. En quittant ce dernier lieu, le voyageur se rend d'abord à Ghadir Ouarrou, localité habitée par les Beni Yaghmoracen, tribu hoouaride, et arrosée par plusieurs sources d'eau excellente. La population de cette tribu est estimée à soixante mille âmes. Parti de là, on arrive à Setif, ville grande et importante dont l'origine remonte aux temps antiques. La muraille qui l'entourait fut détruite par les Ketama partisans d'Abou Abdallah es-Chiaï, et cela pour la raison que les Arabes avaient enlevé cette ville et les avaient obligés à payer la dîme chaque fois qu'ils voulaient y entrer. Elle est maintenant sans murs, mais

NECAUS

Necaus est une cité qui confine avec la Numidie, edifiée par les Romains, distante de la mer Mediterranée, environ octante mile, et autant de la cité precedente. Elle est environnée de fortes et anciennes murailles, auprès desquelles passe un fleuve, qui a ses rivages tous couvers de noyers et figuiers, et produisent leurs fruits tant singuliers qu'on les estime pour les plus perfaits et savoureux qui soyent en tout le royaume de Thunes, et se transportent à Constantine, qui est distante, par l'espace de cent octante mile de cette cité, autour de laquelle se voyent de grandes plaines, et toutes fertiles en grain. Les habitans sont riches, civils et liberaux, se tenans honnetement en ordre, à la mode des citoyens de Buggie, et tient le commun une maison garnie en manière d'hopital, en laquelle sont receuz tous les etrangers. Il y a aussi un colège, là où l'on entretient les ecoliers à la bourse publique, puis un temple merveilleusement grand, et acommodé de tout

elle n'en est pas moins bien peuplée et très-florissante. Les bazars sont en grand nombre et toutes les denrées sont à bas prix. Setif est à dix journées de Cairouan, à dix journées de Cazrouna et à une journée de Tanaguelalt » (El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 178). Le chérif Edrissy ne consacre que peu de mots à Setif : « Hiçn Satîf, dit-il, est une place grande comme une ville et fort peuplée, bien pourvue d'eau et entourée de vergers; parmi les fruits que les environs produisent, on remarque surtout des noix d'une excellente qualité; elles y sont tellement abondantes qu'on les vend à très bon marché et qu'on en exporte quantité au dehors » (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 115).

ce qu'on y pense être necessaire. Les femmes sont blanches et belles, de chevelure noire et reluisante, pour ce qu'elles frequentent fort les etuves, prenans un plaisir indicible à se tenir nettes et polies. Toutes les maisons sont quasi à un etage, mais fort plaisantes et recreatives, à cause qu'en chacune d'icelles y a un jardin semé de fleurs, et principalement de roses damasquines, violetes, marjoulaines, œillets, et telles autres gentillesses, avec leur fontaine à part. De l'autre coté du jardin, y a des treilles de seps de vigne, lesquels grimpans contre les murailles, rendent à la maison un ombre frais et delectable, tellement que qui converse quelque peu dans cette cité, etant aleché par les plaisances d'icelle, caresses, et privautés des habitans, il ne la peut laisser qu'avec un grand regret[1].

1. El-Bekri cite le nom de Niqaous, نقاوس, sans donner le moindre détail sur cette ville. Le chérif Edrissy lui consacre seulement quelques mots : « Nigâous est une petite ville dont les environs sont plantés de divers arbres à fruit et surtout de noyers dont les fruits s'exportent au dehors » (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 110).

De Necaus. « C'est une ville fort antique, fermée de hauts murs de pierres, et bastie par les Romains à vingt lieuës de Teztéza, du costé du midi. Près d'elle passe une rivière, dont les bords sont couverts de bocages d'arbres fruitiers, parmi lesquels il y a des noyers et des figuiers considérables par leur grandeur et leur beauté. Les figues de ces quartiers sont les meilleures de l'Afrique, et après les avoir sechées, on les porte à vendre à Constantine qui en est à plus de cinquante lieuës, entre le levant et le nort. Le pays autour de la ville est un pays plat qui rapporte de bon froment, de sorte que les gens de la contrée sont riches et se traitent fort bien à leur mode. Au dedans de la ville il y a une superbe mosquée dont l'ouvrage est très delicat, et où l'on trouve un grand nombre d'alfaquis. Tout auprès il y a un collége où l'on instruit la jeunesse aux sciences et en la

CHOLLO

Chollo est une grande cité, edifiée par les Romains sur la mer Mediterranée souz une montagne sans aucunes murailles, pour ce qu'elles furent rasées par les Gots, et etant venue entre les mains des mahommetans la laisserent ne plus ne moins qu'ils l'avoyent trouvée. Neantmoins elle est civile, les habitans plaisans et liberaux, dont la plus part est d'artisans faisans de grans trafiques de leurs cires, qu'ils retirent en grande quantité de la montagne qui est tresfertile, et ont grand nombre de cuirs qu'ils troquent contre d'autre marchandise avec les Genevoys, qui viennent aborder à leur port. Ils se maintiennent en liberté, ayans tousjours bien resisté aux forces des roys de Telensin, et du seigneur de Constantine, pour ce qu'entre icelle et Chollo, se trouvent de hautes montagnes, avec cent vingt mile

religion de Mahomet, et où il y a plusieurs boursiers qui vivent du revenu. Les femmes de cette ville sont fort blanches, et ont les cheveux noirs, et les hommes sont très sociables et amis des estrangers. Il y a plusieurs bains par toute la ville, les maisons y sont agéables quoi-que plusieurs n'ayent point de plancher. La pluspart sont embellies de jardins, de fontaines, jasmins, rosiers, giroflées, mirtes, lauriers, et d'autres fleurs avec de grandes treilles et force orangers, limonniers, citroniers et autres arbres de cette nature; de sorte que ce seroit une des plus agréables villes de la Barbarie, si les Turcs qui en sont moins les seigneurs que les tyrans ne chargeoient les habitans d'imposts, et ne les maltraitoient outrageusement. Il n'y a point d'autres villes en cette province dont nous puissions faire mention : car celle-cy est la dernière du costé de l'Orient On la nommoit autrefois Vaga, et Ptolomée luy donne dix-huit degrez de longitude, et trente-un de latitude avec quarente minutes ». (Marmol *L'Afrique*, t. II, p. 422).

de distance, et est la moitié du territoire habité par vaillans hommes, tant que par toute la rivière de Thunes, il n'y a cité plus opulente ny seure que cette-cy, à cause que l'on gaigne tousjours au double sur leur marchandise[1].

1. El-Bekri se borne à mentionner le port de Qoll (Collo), قل. « A l'autre extrémité de cette montagne (le Djebal er-Rahman) se trouve le *merça* d'El-Coll d'où l'on se rend à Istoura (Stora), port de Tacigda (Skikda ou Philippeville), ville de la plus haute antiquité. On y regarde avec admiration les restes des monuments que les anciens y ont laissés » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 194).

El-Qoll était tombée en décadence à l'époque du chérif Edrissy. « Al-Coll, dit-il, autrefois une ville petite mais florissante, n'est actuellement qu'un port avec quelques habitations et champs cultivés. Du côté de la terre elle est fermée par des montagnes » (Edrissy, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 115).

De Coll. « C'est une ancienne ville bastie, à ce que l'on dit, par les Romains. Ptolomée luy donne vingt-sept degrez de longitude et trente et un de latitude avec quarente-cinq minutes et la nomme le grand Colosse. Elle est au pied d'une montagne qui s'estend sur la coste de la mer dans le golfe de Numidie. Elle estoit autrefois fort peuplée et avoit de hautes murailles que les Gots rasèrent après l'avoir conquise sur les Romains. Cependant, on ne les a jamais restablies depuis, quoy-qu'il y ait grand commerce et force marchans et artisans. Le peuple est courtois et civil à cause du commerce de l'Europe, car on y va acheter de la cire, des cuirs et d'autres marchandises. La contrée du costé de la montagne abonde en bled, en troupeaux et en toutes sortes de fruits. Les habitans se maintenoient autrefois en liberté et estoient assez puissants pour se défendre contre les roys de Tunis et les seigneurs de Constantine dont ils sont séparez par de très-hautes montagnes, qui s'estendent plus de quarente lieuës loin. Outre que la pluspart du pays est montagneux et peuplé de Bérébères et d'Azuagues fort vaillans, de sorte qu'il n'y avoit point de villes plus riche et plus assurée que celle-cy, car elle faisoit dix mille hommes de combat. Elle s'est depuis donnée aux Turcs qui y tiennent garnison et celuy qui commande dans Alger y envoie un gouverneur qui dépend de celuy de Constantine, lequel reçoit le revenu de toute la province, et a soin que tous les habitans ne soient point foulez » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 432).

SUCAICADA

Cette cité fut anciennement edifiée par les Romains sur la mer Mediterranée environ trente cinq mile (de Constantine), et ruinée par les Gots; mais pour ce qu'il y a un bon port, le seigneur de Constantine y a fait drecer certains logis et magasins pour les marchans Genevoys, qui trafiquent en ce païs avec un vilage, sur le sommet de la montagne, qui l'avertist incontinent que quelque navire vient surgir près du port. Les montagnars echangent leurs grains pour draps et autres marchandises, que les Genevoys y transportent de l'Europe. Depuis jusques à Constantine se void un chemin pavé de pierre noire, comme on en void aucuns en Italie, qui sont appellés chemins de Rome, grand argument pour se persuader que cette cité ait été edifiée par les Romains[1].

Chemins de Rome.

1. Sucaicada est la corruption du nom de Skikda ou plutôt Taciqdah, تاسقدة, ville, dit El-Bekri, de la plus haute antiquité. On y regarde avec admiration les monuments que les anciens y ont laissés. Cette ville porte aujourd'hui le nom de Philippeville.

De Sucaycada. « C'est une ancienne ville, bastie par les Romains sur une haute montagne, qui s'estend jusqu'à la mer à l'endroit du golfe de Numidie, à douze lieuës de Constantine, du costé du nort. Ptolomée luy donne vingt-neuf degrez de longitude, et trente-deux degrez trente minutes de latitude, sous le nom de Tacacie. Après avoir esté ruinée par les Gots, le gouverneur de Constantine, à cause qu'il y a un port raisonnable, bastit sur le bord de la mer quelques magazins, et quelque retraite pour les marchans de l'Europe, qui y trafiquent. Il fit aussi construire sur la cime d'une montagne voisine une forteresse, où il y a toujours garde, et où ceux qui demeurent

CONSTANTINE

Les Romains fondèrent anciennement cette cité, comme en rendent assés amples témoignages aux spectateurs, les murailles qui sont hautes, et epesses, la maçonnerie desquelles est d'une pierre noire entaillée. Elle est située sur une haute montagne du coté qui regarde le midy, et environnée de hauts rochers, souz lesquels passe un fleuve nommé Sufegmare, qui de l'autre rive est encore ombragé de roches; tellement que la grande profondité qui est entre deux sert en lieu de fossés, mais avec plus grand profit. De la partie de tramontane sont les murailles fortes à merveilles, et outre ce, le sommet de la montagne, de sorte qu'il n'y a que deux petits et etrois sentiers (l'un du coté de levant, et l'autre devers ponant) pour s'acheminer à la cité, qui est de si ample etendue, qu'elle peut contenir environ huit mile feus, etant fort abondante, civile et embellie de plaisantes maisons et somptueux edifices, comme est le temple maieur, deux colèges, et trois ou quatre monastères, avec plusieurs places belles et bien ordonnées, separans les arcs, qui sont

échangent du bled, des draps et des toiles contre d'autres marchandises. Depuis cette ville jusqu'à Constantine, il y a un chemin tout droit, pavé de grandes pierres noires, comme ceux que les Romains ont faits en Italie et en Espagne, quoy-qu'en quelques endroits il soit gasté par les eaux » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 433).

disposés chacun en son ordre. Les hommes sont vaillans et adonnés aux armes, mêmement les artisans. Davantage le nombre des marchans (qui tiennent les draps de laine du païs) est grand, et de ceux aussi qui font transporter les toiles, huiles et soyes en Numidie, toutes lesquelles choses ils troquent contre esclaves et dates, tant qu'il ne se trouvera en toute la Barbarie, là où il y ait plus grand marché de ce fruit, qu'en cette cité, en sorte, qu'on en peut avoir huit et dix livres pour quinze deniers. Les habitans vont vêtus fort à la legére, pour être aucunement tenans et avares, au reste superbes et mecaniques. C'étoyt jadis la coutume des roys de Thunes de bailler cette cité à leur premier né, ce qu'a quelque foys observé le roy, qui est à present, et quelque foys non. Premierement, il en pourveut l'ainé de ses enfans, lequel voulant mouvoir guerre contre les Arabes, fut occis au premier rencontre. Depuis il en empara le second, qui pour un chancre qui s'encharna sur luy, à cause de ses excès, termina miserablement ses jours. Enfin, il la donna au tiers, qui pour son efrenée et ehontée jeunesse n'avoit aucune honte de se soumettre à tel traitement, duquel on a coutume d'user à l'endroit du sexe feminin; ce que ne pouvans suporter les habitans, ny endurer l'abomination d'un tel opprobre et contumelieux acte, joint aussi, qu'ils estimoyent être chose trop vile s'asujetir et preter obeissance à un seigneur noté et marqué d'un tel vice, qui le rendoyt du tout

Dates en abondance et vil prix à Constantine.

Malheur advenu au troisième fils du roy de Thunes par sa mechante vie.

efeminé et inhabile pour gouverner, se bandèrent contre luy en propos ferme, et deliberé de le priver de vie; mais le père prevenant un tel scandale, le feit mener prisonnier à Thunes; puis, envoya pour gouverneur en Constantine un chretien renié sur lequel le roy (pour avoir experimenté en luy une infidelité grande, et cogneu suffisant en choses de grande importance) se reposoyt totalement, comme aussi pour son bon gouvernement fut tres-satisfait et content le peuple de la cité, laquelle du coté de tramontane a une grande et quasi inexpugnable forteresse, edifiée du même temps que la cite; mais un chretien renié nommé Elcaied Nabil, lieutenant du roy, la rendit encore plus forte, et fut celuy qui par le moyen de ce fort dompta si bien la cité et meit le frein à la temerité et outrecuidé vouloir des citoyens et prochains Arabes, qui sont les plus nobles et braves hommes de toute l'Afrique, le chef desquels ayant entre ses mains, ne luy voulut jamais rendre la liberté, qu'il n'eût premierement troys de ses enfans en otage. Mais finalement le souvenir de ses vertueux actes et victoires heureusement obtenues, l'eleva en telle gloire, et le feit tant presumer de soy, qu'il voulut faire batre monnoye en son nom; ce que le roy trouvant trop etrange, le porta fort indignement, mais l'autre se remit en grace à force de pecune et presens. Dont ces derniers efets etans fort dissemblables aux autres, et contrarians totalement à la preud'hommie qu'on pensoyt

premierement luy faire compagnie, le peuple qui auparavant luy étoyt tant affectionné, le print en haine fort grande, luy portant un tresmauvais vouloir tellement que (ayant assiegé une cité en Numidie, nommée Pescara) nouvelles luy vindrent, par lesquelles il entendit le peuple de Constantine s'être revolté, et bandé contre luy, pour laquelle chose pacifier et amortir voulut faire retour, mais il trouva les portes fermées. Ce que voyant, il print la route de Thunes, pour demander secours au roy, lequel ne l'eut pas plustôt veu, qu'il le feit detenir prisonnier, ne luy voulant donner relâche qu'il ne luy eût premierement consiné cent mile ducatz; lesquels ayant delivrés à Sa Majesté, pour sa rançon, il obtint tel secours qu'il demandoyt, avec lequel il rentra dans Constantine à force d'armes, là où il feit tuer plusieurs des principaux, au moyen de quoy il s'aquit telle inimitié, que le peuple se banda une autre foys contre luy, l'assiegeant dans la forteresse, et tenant de si court, que toute esperance perdue, mourut de regret et deplaisir, dont les habitans (après s'être reconciliés avec le roy) ne voulurent plus s'asujettir à aucun gouverneur quel qu'il fût; parquoy il y envoya ses enfans l'un après l'autre, comme nous avons-cy dessus recité.

Elcaied delaissé du peuple de Constantine, et fait prisonnier par le roy de Thunes.

Les terres, qui dependent de cette cité, sont bonnes et fertiles, rendans trente pour un; et sur les rivages du fleuve y a de fort beaux jardins, mais qui produisent peu de fruits, pour ce que les habitans ne savent

en quelle manière ils se doivent cultiver. Hors de la cité y a plusieurs antiques edifices et loin d'icelle, environ un mile et demy, se voit un arc de triomphe semblable à ceux qui sont en Rome. Mais la sottise du populaire, qui est sans jugement, le fait estimer un palais, auquel souloyent converser les malins espris, qui furent par les Mahommetans puis après dechassés, du temps qu'ils vindrent habiter en Constantine. Auprès du fleuve, souz les roches, se voyent certains degrés taillés, et martelés à force de ferremens, et joignant iceux une petite loge faite à voute et cavée en la manière de ces marches, de sorte que les colonnes, bases, chapiteaux, le plant, le niveau de pavé, le couvert et la loge mêmes sont tous d'une pièce; et en ce lieu les femmes de la cité decendent pour laver la buée. D'autre coté y a un bain (distant de la cité à troys jets de pierre) qui est une fontaine tres chaude laquelle se vuide et ecoule parmy certaines grosses pierres, sous lesquelles se trouve une infinité de tortuës que les femmes pensent être quelques diables ou malins espris, estimans qu'elles soyent cause de la moindre fièvre ou mal, qui leur survient. Et de fait, pour prevenir cet inconvenient, tuent un certain nombre de poules blanches, qu'elles mettent avec leurs plumes dans un pot de terre, aux orles duquel elles atachent des petites chandelles de cyre; puis portent tout cela à cette fontaine, là où s'acheminent ocultement quelques bons compagnons suivans à la derobée ces simples matrones, qui

Arc de triomphe.

Tortuës reputées pour diables par les femmes de Constantine, et de la superstition d'icelles.

n'ont pas plustôt tourné le pied, qu'ils saisissent le pot et les poulailles, lesquelles mettent bouillir et en font une bonne gorge chaude. Outre la cité, devers levant, sourd une fontaine d'eau vive et crystaline auprés de laquelle est elevé un edifice de marbre, lá où sont taillées des figures humaines, comme j'en ay veu dedans Rome, et par toute l'Europe, dont le populaire tient qu'en ce lieu étoyent quelques ecoles, garnie de plusieurs maistres et ecoliers, qui par leurs demesurés vices, et damnables iniquités, furent par le vouloir divin, avec les ecoles mesme transformées en pierre de marbre. Les citoyens ont coutume de drecer une voiture et charroy, deux foys l'année pour l'envoyer en Numidie, la chargeans de draps du païs, et de je ne say quelles autres menues bagatelles, qu'ils nomment Elhasis. Or pour autant qu'ils sont assaillis plusieurs foys par les Arabes en leur chemin, ils menent pour plus grande seureté des harquebusiers turcs, qui sont fort bien par eux salariés. Ces marchans-icy sont exempts de gabelle dans la cité de Thunes, payans seulement à Constantine deux et demy pour cent; mais le voyage de Thunes leur aporte plus tôt dommage que profit, pour ce que detenus par les plaisirs lacifs, consument la plus grande partie de ce qu'ils portent aprés les femmes publiques[1].

Metamorphose.

1. Cosantina, قسنطينة, grande et ancienne ville, renfermant une nombreuse population et d'un accès tellement difficile qu'aucune forteresse du monde ne saurait lui être comparée; elle est située sur trois grandes



MELA

Mela est une ancienne cité, edifiée par les Romains, distante de Constantine environ douze mile,

rivières portant bateau qui l'entourent de toute part. Ces rivières proviennent des sources nommées *Aïoun achggar*, c'est-à-dire les sources noires, et passent dans un ravin d'une profondeur énorme. Dans la partie inférieure de ce ravin on a construit un pont de quatre arches lequel soutient un second pont qui en supporte un de trois arches. Sur la partie supérieure de ces arcades se trouve une chambre qui est de niveau avec les deux bords du ravin et qui forme le passage par lequel on entre dans la ville. Vue de cette chambre, l'eau qui est au fond du ravin à l'aspect d'une petite étoile, tant le précipice est profond. Cette chambre s'appelle el-Abour « Syrius » parce qu'elle est (pour ainsi dire) suspendue au ciel. Constantine est habitée par diverses familles qui avaient fait partie des tribus berbères établies dans Mila, dans le pays des Nefzaoua et dans celui de Castiliya; mais elle appartient à certaines tribus ketamiennes (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 151-152).

La ville de Constantine, dit le chérif Edrissy, est peuplée, commerçante; ses habitants sont riches; ils ont des traités avantageux avec les Arabes et s'associent avec eux pour la culture des terres et la conservation des récoltes. Leurs magasins souterrains sont tellement excellents qu'ils y peuvent conserver le blé durant un siècle sans qu'il éprouve aucune altération. Ils recueillent beaucoup de miel et de beurre qu'ils exportent à l'étranger. Cette ville est bâtie sur une espèce de promontoire isolé de forme carrée un peu arrondie, on n'y peut entrer que du côté de l'est où il y a une porte assez petite. C'est près de là que se trouve le lieu où les habitants enterrent leurs morts et, de plus, un édifice très ancien, de construction romaine, conservé intact jusqu'à présent. De l'ancienne citadelle de la ville, il ne reste plus que des ruines, mais le théâtre construit par les Romains et dont l'architecture ressemble à celle de Tsirma (Taurominium) en Sicile subsiste encore.

Constantine est entourée de tous côtés par une rivière; ses murs d'enceinte, mesurés du côté intérieur, n'ont partout que trois pieds de haut, si ce n'est du côté de Bab Mila. La ville a deux portes, l'une, celle de Mila du côté de l'ouest, l'autre la porte du Pont (Bab el-Cantara) du côté de

et ceinte d'anciennes murailles contenant environ troys mile feus. Mais il y a, pour le present, peu d'ha-

l'est. Ce pont construit par les Romains est d'une structure admirable. Sa hauteur est de plus de cent coudées *rechachi*. Il se compose d'arches supérieures et d'arches inférieures au nombre de cinq qui embrassent la largeur de la vallée. Trois de ces arches, celles qui sont situées du côté de l'ouest, à deux étages ainsi que nous venons de le dire, sont destinées au passage des eaux, tandis que leur partie supérieure sert à la communication entre les deux rives; elles sont adossées isolément contre la montagne... Dans toute la ville, il n'est pas de porte de maison, grande ou petite, dont le seuil ne soit formé d'une seule pierre : en général aussi, les piliers des portes se composent soit d'une, soit de deux, soit de quatre pierres. Ces maisons sont construites en terre et le rez-de-chaussée est toujours dallé. Il existe dans toutes les maisons deux, trois ou quatre souterrains creusés dans le roc. La température constamment fraîche et modérée qui y règne contribue à la conservation des grains. Quant à la rivière, elle vient du côté du midi, entoure la ville vers l'orient, puis tourne vers le nord, baigne le pied de la montagne à l'occident et retourne de nouveau vers le nord, pour aller se jeter enfin dans la mer, à l'ouest de la rivière de Sahar.

Constantine est l'une des places les plus fortes du monde : elle domine des plaines étendues et de vastes campagnes ensemencées de blé et d'orge (Edrissy, *Description de l'Afrique*, pp. 111-112).

De Constantine. « Cette ville que les Maures nomment Cuçutin, est fort grande et fort ancienne, et les Maures luy donnent vingt huit degrez trente minutes de longitude, et trente un degrez quinze minutes de latitude. C'est la capitale de la province de la nouvelle Numidie, parce que les Arabes, entrant dans la Mauritanie, en firent long-tems leur place d'armes, où se tenoit la force de leurs troupes. Elle a esté bastie par les Romains, comme on voit à ses murs de pierre de taille qui sont hauts et forts. Elle est située avantageusement sur une haute montagne et environnée, du costé du midi, d'une roche escarpée par où coule une rivière qui fait un profond et large fossé de ce costé-là. Les murailles sont fort bonnes vers l'orient et le nort, et la montée est si difficile qu'on ne peut aller que par deux sentiers à la ville, qui est embellie d'un portail de pierre de taille fort enrichy. Il y a dans cette place huit mille maisons habitées, un temple grand et beau, et deux collèges où l'on enseigne diverses sciences. Les bastimens sont réguliers, et séparez les uns des autres sans se toucher; pour les rues et les places, elles sont bien ordonnées. La ville

bitations, par l'injustice et tyrannie des seigneurs. Les artisans y sont en grand nombre, et des tissiers

est riche et il y a beaucoup de marchans et d'artisans; mais son principal revenu et son meilleur trafic est d'envoyer des caravannes en Numidie et en Libye chargées de draps, de toiles, d'étofes de soye et d'huiles. Elles en ramènent de l'or de tibar, des dates, des esclaves nègres, et c'est le lieu de la Barbarie où l'on trafique le plus de ces choses. Quand les Espagnols tenoient Bone, on leur portoit de là plusieurs danrées, et particulièrement des dates à quatre maravedis la livre, qui font six livres pour une reale, et nous les avons veu vendre souvent à ce prix. Au septentrion de la ville est un grand et fort chasteau qui semble avoir esté basti par les Romains; mais qui a esté racommodé et fortifiée par un renégat du roy de Tunes qui brida par là les habitans et les Arabes qui sont maistres des campagnes de Constantine, et sont les plus illustres et les plus braves de l'Afrique; car il contraignit leur chef de donner trois de ses fils en ostage au roy de Tunis à qui il faisoit la guerre. Ce renégat s'en orgueillit si fort de ses victoires, qu'il prit le titre de roy de Constanstine, battit monnoye et fit plusieurs autres choses au mépris du prince. Cela le rendit odieux aux habitans qui se révoltèrent, comme il estoit allé en Numidie contre la ville de Pescare, et luy fermèrent les portes à son retour. Il eut donc recours au roy qui le retint quelques jours prisonnier, après quoy s'étant justifié, et ayant fourni cent mille escus d'or, il luy accorda les troupes qu'il demandoit. Il retourna donc à Constantine et l'ayant prise, il égorgea une grande partie de ceux qui avoient esté cause de la révolte, mais elle se souleva quelque tems après et l'assiégea dans le chasteau, où il mourut de regret et de dépit.

« Ensuite elle obtint pardon du roy et fut long-tems sans vouloir recevoir de gouverneur jusques à ce que l'un de ses princes y envoya son fils qui fut tué en la première entreprise qu'il fit contre les Azuagues. Il en dépescha un autre après, qui fut assassiné par un de ses gens, et enfin un troisième que le peuple voulut tuer, à cause de ses débauches; de sorte que son père fut contraint de le faire arrester prisonnier, et emmener à Tunis pour le sauver de leurs mains. Il leur donna pour gouverneur, en sa place, un renégat fort expérimenté dont le peuple parut fort content. Après sa mort, sous le règne de Muley-Hascen, la ville se rendit aux Turcs, qui y mirent garnison comme dans une des plus importantes places de ce royaume : mais ils y règnent si insolemment, qu'elle s'est voulu révolter plusieurs fois, et le mit en exécution l'an mille cinq cens soixante huit,

de draps de laine, de quoy se font les couvertures de lits. Dans la place se void une belle fontaine, de laquelle se servent pour leurs commodités les habitans, qui sont gens courageux, mais de peu d'entendement. Le païs est fort abondant, non seulement en pommes, poires, et autres espèces de fruits (d'où

qu'elle tua le gouverneur et la garnison, et se mit en liberté. Mais le gouverneur d'Alger la vint assiéger, et l'ayant prise par force, la sacagea et obligea les bourgeois à fortifier le chasteau à leurs dépens, et à luy payer cinquante ou sixante mille escus; après quoy il les désarma, et ils sont demeurez plus esclaves qu'auparavant. Pour retourner à la description de cette place, le pays en est excellent et si fertile qu'il rend trente boisseaux pour un, et il y a partout de beaux pasturages. Sur le bord de la rivière, lorsqu'elle coule dans la plaine, il y a plusieurs vergers qui ne rapportent pas beaucoup, et dont le fruit n'est pas bon; parce qu'ils ne le savent pas cultiver. On voit de belles antiquitez hors de la ville, et des ruines de grans bastimens avec un arc triomphal à demi-lieuë, semblable à ceux qui sont à Rome près du Capitole. Le peuple ignorant dit que c'est le reste d'un palais où habitoient les demons du tems des gentils, et qu'ils en ont esté chassez par les mahométans, lorsqu'ils prirent Constantine; mais on voit manifestement que c'est le monument d'un triomphe des Romains. Il y a un autre ouvrage remarquable dans la ville, qui est un chemin sous terre par où les femmes vont à la rivière, lequel a esté taillé par degrez dans le roc, et au bas on trouve une grande voûte, dont les murs, les piliers, le bas et le haut ont esté creusez dans le roc, à force de pics d'acier. A trois jets de pierre de la ville est un grand bain d'eau chaude, que fait une fontaine en tombant sur un gros rocher, et il y croist des tortues grandes comme des rondaches, à qui l'on porte à manger quand on se va baigner, parce qu'on dit que se sont de malins esprits qui y sont demeurez du tems des Romains. Plus loin, du costé de l'orient, il y a une fontaine d'eau froide près de laquelle est un ancien bastiment de marbre, avec de grans piliers et de grandes pierres où sont taillez plusieurs visages d'hommes, de femmes et d'enfans, le peuple dit que c'estoit un college dont les maistres et les écoliers ont esté transformez en pierres pour leurs vices. On voit plusieurs autres antiquitez dans la contrée qui font voir que c'estoit une colonie des Romains » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, pp. 438-440).

je pense, qu'il ait prins son nom), mais en pain et chair. Le seigneur de Constantine a coutume d'envoyer un gouverneur en cette cité, tant pour aministrer justice selon droit et equité, comme pour recevoir les deniers à luy apertans, qui peuvent monter à la somme de quatre mile oboles. Mais il avient le plus souvent que ces gouverneurs sont tués, par l'insensée bestialité de ces gens icy[1].

1. « Mila, ميلة, dit El-Bekry, est entourée d'une muraille de pierre et d'un faubourg ; elle renferme un *djamé*, quelques bazars et quelques bains. Les environs de la place sont arrosés par des eaux courantes. La population de Mila se compose d'Arabes, de gens de la milice et d'hommes de race mélangée. C'est maintenant une des villes les plus importantes du gouvernement du Zab. Auprès de Bab er-Roous (la porte aux têtes), qui est à l'orient de la ville, s'élève le *djamé* qui touche à la maison du gouverneur. Dans l'intérieur de la ville, auprès de la porte septentrionale qui est appelée *Bab es-Sofli*, on voit une fontaine nommée Aïn-Abi-Seba; l'eau y arrive par un conduit souterrain, qui part de la montagne appelée Beni-Yarout; puis elle remplit une rigole qui traverse le bazar. En été, lorsque l'eau devient rare, on ne laisse couler cette rigole que les samedis et les dimanches; le faubourg renferme plusieurs bains. Dans la ville est une source appelée *Aïn-el-Hamma*, « la source de la fièvre », dont les eaux, appliquées par aspersion sur le corps d'un fiévreux, lui rendent la santé, grâce à la bénédiction divine et leur extrême fraîcheur » (*Description de l'Afrique*, p. 153).

De Mila. « C'est une ancienne ville à quatre lieuës de Constantine; elle est environnée de hautes murailles à l'antique. Il y avoit autrefois plus de trois mille maisons, et les habitans estoient fort riches; parce que le pays est beau, et abonde en bled, en troupeaux et en fruits, et particulièrement en pommes, d'où il semble qu'elle a pris son nom. Elle fut ruinée par le calife de Carvan, et encore qu'elle se soit restablie depuis, elle a esté si tourmentée par les seigneurs de Constantine, que dans la contrée il n'est pas demeuré mille habitans dont la pluspart sont faiseurs de sayes à la moresque et de tapis de Turquie. Il y a aussi des laboureurs gens brutaux, quoy-qu'ils se piquent d'estre vaillans, et qui ont tué quelquefois les gouverneurs qu'on leur envoyoit de Constantine, parce qu'ils ne pou-

BONA

Bona est une cité anciennement edifiée par les Romains, sur la mer Mediterranée, environ cent vingt mile devers ponant, jadis appellée Hippo, de laquelle saint Augustin fut eveque; et a eté par les Gots subjuguée, mais depuis elle parvint souz la seigneurie de Hutmen (tiers pontife depuis Mahommet) qui la meit à feu et à sang, tellement qu'elle demeura vuide et abandonnée. De là, à plusieurs années fut redrecée près cette-cy, environ deux mile et fabriquée de ses ruines, une autre cité appellée Beld Elhuneb qui signifie la cité des jujubes pour la grande abondance de ce fruit, qui y croît, lequel on fait secher pour le manger en yver. Cette cité peut contenir environ troys cens feus, etant bien peuplée; mais les maisons sont lourdement baties, et y a un fort somptueux temple du coté de la marine. Les hommes sont fort plaisans, dont les uns exercent le train de marchandise, les autres sont artisans et tissiers de toiles, lesquelles ils vendent en grande quantité aux cités de Numidie; mais il sont tant outrecuidés brutaux, qu'outre ce qu'ils massacrent leurs gouverneurs, ils prennent encor cette presomption d'user de menaces envers le roy de Thu-

Saint Augustin eveque de Bona, jadis nommée Hippo.

voient soufrir leur tyrannie. La ville est maintenant aux Turcs qui se sont rendus maistres du pays » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 441).

nes, et de rendre la cité entre les mains des chretiens, s'il ne donne ordre qu'ils soyent pourveux de bons et sufisans gouverneurs; et combien qu'ils soyent superbes, ils ont neantmoins une simplicité grande, qui acompagne leur outrecuidance. Car ils ajoutent ferme foy à d'aucuns, qui vont en manière de fols et transportés, lesquels ils reputent etre sains, participans en quelque chose de la divinité, au moyen de quoy ils les ont en grand honneur et reverence. Là n'y a aucunes fontaines, mais en lieu d'icelles, on s'aide de citernes. Et du coté de levant se void une grande et presque imprenable forteresse, environnée de fortes murailles fabriquées par les rois de Thunes, et là où le gouverneur a coutume de resider. Hors la cité il y a semblablement une ample et spatieuse campagne, laquelle a d'etendue environ quarante mile, et vingt et cinq en largeur, dont le terrain est tres-fertile en grains. Elle est habitée par un peuple arabe appellé Merdez, qui la cultive, nourrissant plusieurs bœufs, vaches et brebis, le lait desquelles rend tant de beurre porté à Bona, qu'on n'en sauroit à peine recevoir argent, et du grain semblablement.

Tous les ans, plusieurs vaisseaux de Thunes, de toute la rivière de Gerbo et de Gennes abordent à cette cité, pour acheter des grains et du beurre, au moyen de quoy les marchans sont humainement receuz et caressés des habitans, lesquels ont coutume de faire un marché chaque vendredy, hors de la cité, près les murailles, lequel ne dure jusques

au soir. Et un peu plus outre, y a une plage, là où se trouvent quelques branches de corail; mais on n'oseroit les bouger, à cause que le roy arente ce lieu aux marchans Genevoys, lesquels se voyans ordinairement par les corsaires molestés, demanderent licence à Sa Majesté d'y fabriquer une forteresse, mais le peuple ne s'y voulut jamais acorder, disant qu'autre foys souz telles ruses et paliations s'emparerent de la cité et la sacagèrent, mais depuis elle fut recouverte par un roy de Thunes[1].

Branches de corail.

1. « La ville de Bône, بونة, fondée à une époque très reculée, était la demeure d'*Augochtin* (saint Augustin), grand docteur de la religion chrétienne. Elle est située auprès de la mer, sur une colline d'accès difficile qui domine la ville de Sebous. De nos jours, elle porte le nom de Médina Zaoui. Elle est à trois milles de la ville neuve et renferme des mosquées, des bazars et un bain. Les environs sont très riches en fruits et en céréales. Bône la neuve (Bonat el-haditha) fut entourée de murs un peu plus tard que l'an 450 (1058) : elle possède près de la mer un puits taillé dans le roc et nommé Bir en-nethsa qui fournit à presque toute la population l'eau dont elle a besoin. A l'occident de la ville est un ruisseau qui sert à l'arrosage des jardins et qui fait de cette localité un lieu de plaisance. L'Edough, montagne qui domine Bône, est souvent couvert de neige; le froid y est très intense et, chose extraordinaire, on y voit une mosquée sur laquelle la neige ne tombe jamais, bien que toute la montagne en soit couverte. Bône jouit à la fois des avantages d'une ville de l'intérieur des terres et d'une ville maritime. La viande, le miel, le lait et le poisson s'y trouvent en grande abondance. La viande de bœuf est celle dont on fait la plus grande consommation. Nous devons toutefois faire observer que les hommes blancs tombent malades dans cette ville et que les noirs s'y portent très bien... Cette ville est fréquentée par des négociants dont la plupart sont Andalous » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 134).

Bône était en décadence à l'époque du Chérif Edrissy. « Bône est une ville de médiocre étendue. Elle est comparable sous le rapport de la grandeur à Laribus. Elle est située sur le bord de la mer. Il y avait autrefois de beaux bazars et son commerce était florissant. On y trouvait beaucoup de

TEFAS

Tefas fut une cité anciennement par les Africans edifiée sur la cote d'une montagne distante de Bona,

bois d'excellente qualité, quelques jardins et diverses espèces de fruits destinés à la consommation, mais la majeure partie des fruits provenait des campagnes environnantes. Le blé y est abondant, ainsi que l'orge, quand les récoltes sont favorables, comme nous l'avons dit. Il s'y trouve des mines de très bon fer et le pays produit du lin, du mil, du beurre; les troupeaux consistent principalement en bœufs. Cette ville a diverses dépendances et un territoire considérable où les Arabes dominent. Bône fut conquise par un des lieutenants du grand roi Roger en 543 (1153). Elle est actuellement pauvre, médiocrement peuplée et administrée par un agent du grand roi Roger, issu de la famille des Hammâdites Cette ville est dominée par le Djebel Jedough, montagne dont les cimes sont très élevées et où se trouvent les mines de fer dont nous venons de parler » (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 156).

De Bone. « Cette ville avoit esté bastie par les Romains à une lieuë vers l'orient, de l'endroit où elle est située aujourd'hui, sur la rivière de Jadoc. On la nommoit autrefois Hippone, qui est sur la coste de la mer Mediterranée au golfe de Numidie, à quarente lieuës de Tunis. C'est d'elle que saint Augustin estoit evesque, sous le règne de l'empereur Gratien, et elle a esté fort illustre du tems des Gots; mais le troisième calife la démolit, et elle ne s'est point restablie depuis. On voit encore sur le bord de la rivière les ruines d'un temple et d'un grand palais, à demi-lieuë au dedans du pays, à l'endroit qu'on nomme la Vieille Bone. Quelque tems après sa ruine, les mahométans en bastirent une autre à une lieuë de là vers le couchant, qu'on nomme la Neuve Hippone; mais les Arabes l'appellent lieu des Jujubes, à cause de l'abondance qu'il y a de ces fruits en ces quartiers. Les chrestiens la nomment Bone avec plus de raison, parce que c'est le meilleur et le plus fertile pays de toute la Barbarie, et où l'air est le plus sain. Elle est fermée de murailles, et a deux portes principales dont l'une répond à la mer, et l'autre au chasteau, qui n'en est éloigné que de la moitié d'un trait d'arbaleste, et est assis sur une coline qui y commande. Ce sont les rois de Tunis qui l'ont fait construire depuis peu, pour

environ cent cinquante mile du coté de midy, laquelle etoit fort peuplée, civile et ornée de plusieurs beaux edifices; mais elle fut ruinée et sacagée au

la demeure du gouverneur, et de la garnison; car avant que Charles-Quint prist cette ville, et que Barberousse y entrast, les habitans estoient fort riches et si superbes, qu'ils tuoient souvent leurs gouverneurs, et menaçoient de livrer Bone aux chrestiens, si l'on ne leur envoyoit des gens d'honneur. Les maisons de cette place sont bien basties, et il y a une superbe mosquée avec un collège auprès, où l'on enseigne la loy de Mahomet. On ne trouve ni puits ni fontaine dans la ville, ni au chasteau; mais de grandes citernes, où se rendent toutes les eaux des pluyes du haut des maisons, qui sont en terrasse et couvertes d'un lit de chaux, de sable et de ciment. En bas du chasteau vers le midi, on voit de beaux jardins et des maisons de plaisance, avec quantité de vergers qui portent de très bons fruits. Bone a un petit port, qui n'est pas à couvert de la bize, où les vaisseaux marchans trafiquent de cuir, de laine, de beurre, de dates et de plusieurs autres choses dont le pays est très abondant. Car il y a des plaines de quatorze lieuës de long, sur huit de large, où errent de grandes communautez de Bérébères qui vivent par aduares, comme les Arabes, et sont riches en bled, en chevaux et en bestail. Ils accourent tous les vendredis à un marché, qui se tient aux portes de la ville, où se rendent les marchans de Tunis, de Gelves, de Tripoli, et mesme de Genes, à cause qu'il y a beaucoup à gagner. A l'orient de la ville est une longue plage qui se recourbe, où l'on pesche le coral, et les rois de Tunis avoient accoustumé d'affermer cette pesche aux Genois, qui se voyant tourmentez des corsaires obtinrent permission du roy de bastir une forteresse sur un roc; mais les habitans s'y opposèrent, et représentèrent au prince que les chrestiens s'estoient autrefois emparez de Bone par un semblable artifice. Ainsi les Genois ne vinrent pas pour lors à bout de leur dessein, quoy-qu'il leur ait réussi depuis. Du costé du midi et du couchant, il y a des montagnes fort agréables et délicieuses, qui se joignent à celles de Constantine, et sont remplies de fontaines, de fruits et de toutes sortes de chasse. Du costé du levant s'élèvent de longues colines fort fertiles en bleds où il y avoit autrefois de grandes villes et de grandes bourgades basties par les Romains; mais les Arabes les ont ruinées, de sorte qu'à peine en reste-t-il des vestiges, et le nom même en est inconnu. Ces colines s'estendent du levant au couchant l'espace de vingt huit lieuës sur dix de largeur, sans qu'il n'y ait ni ville, ni village; mais il y erre des Arabes et des

temps que les Arabes passèrent en Afrique, puis elle fut redrecée, demeurant quelque peu temps sans etre par aucuns molestée. Depuis, les Arabes la subjuguerent, qui de rechef la mirent en ruine. Finablement, un peuple d'Afrique la remit sur bout, non pour autre fin que pour y tenir ses grains. Ce peuple icy (appellé Haoara) fut favorisé par un prince de notre temps, qui vint à son aide, acompagné de grande cavalerie, dont malgré les Arabes et contre

Tefas sacagée par les Arabes.

Bérébères, et l'on y rencontre plusieurs fontaines, d'où naissent quelques petites rivières qui traversent le pays et vont se rendre dans la mer. Quand Barberousse se rendit maistre de Tunis, il s'empara aussi de cette ville, et mit garnison dans le chasteau, avec un Turc, pour y commander; lorsque Charles-Quint prit Tunis, il envoya aussi André Dorie avec trente galères, et deux mille hommes de guerre pour se saisir de cette ville; mais il la trouva abandonnée par les habitans, qui s'estoient retirez avec Barberousse; les uns par mer, les autres par terre, et il s'en retourna à la Goulette, après avoir pris quelques vaisseaux qui estoient à l'ancre, sans laisser garnison ni dans la ville, ni dans le chasteau. Mais l'empereur, retournant en Italie, commanda à l'armée navale, qui prenoit la route d'Espagne, d'y laisser garnison en passant, ce qui fut fait. Le premier gouverneur fut Alvar Gomez Zagal, avec mille hommes de pied, et vingt cinq chevaux, qui ravagèrent le pays, et en emmenèrent quantité de troupeaux, d'esclaves et de butin, qu'ils enlevèrent aux Arabes et aux Bérébères et remportèrent plusieurs victoires contre eux et contre les Turcs de Constantine, qui firent aussi des courses de leur costé, vinrent dresser des embuscades avec les Arabes jusques aux portes de Bone, mais toujours fort inutilement; car les chrestiens ne furent jamais défaits, et ce gouvernement avoit exécuté des choses mémorables et dignes d'un grand capitaine s'il ne les eut point souillées par ses déréglemens et par sa malheureuse fin. Après sa mort, l'empereur fit abandonner cette frontière, percer les murs et ruiner les tours, tant de la ville que du chasteau; mais ils n'ont pas laissé de les restablir, à cause de la bonté du pays, et les rois de Tunis ne pouvant garder cette place, les Turcs s'en sont emparez et l'ont repeuplée et fortifiée » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 435).

leur vouloir print la campagne pour sa residence, et etoit celuy qui tua le seigneur de Constantine, fils du roy de Thunes. Dernierement, il sacagea cette cité, et meit en ruine ce qui restoit encor en etre[1].

TEBESSE

Tebesse est une ancienne et forte cité, edifiée par les Romains, aux confins de Numidie, distante de

1. Tifach, تيفاش, ville d'une haute antiquité, est remarquable par l'élévation de ses édifices. On la nomme aussi Tifach l'injuste; elle possède plusieurs sources, beaucoup de terres en plein rapport, et occupe une position sur le flanc d'une montagne. On voit dans cette ville beaucoup de ruines anciennes (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 130).

De Tifex. « C'est une ancienne ville bastie par les Romains sur la frontière de la Numidie, à trente cinq lieuës de Constantine du costé du midi. Elle est sur la pente d'une montagne, et fermée de murailles et de tours fort hautes. Elle estoit autrefois grande et peuplée, et avoit de beaux bastimens, des palais, des temples ou des collèges. Quand les successeurs de Mahomet entrèrent en Afrique, elle tint longtemps pour les Romains; mais les Arabes la prirent à la fin par force, et après l'avoir sacagée, la ruinèrent. Elle se rétablit depuis, jusqu'à la seconde venue des Arabes qui la sacagèrent une seconde fois sous la conduite de Muça Enacer. Ensuite elle fut repeuplée par les Africains qui errent par la campagne comme les Arabes. Ils ne s'en servoient qu'à resserrer leurs bleds et à tirer quelques contributions des voisins, de sorte qu'ils l'ont possédée longtems avec toute la contrée malgré les Arabes, à la faveur d'un chef des Azuagues qui couroit par le pays, et qui tua dans une bataille le fils d'un roy de Tunis, alors seigneur de Constantine. Ce prince, irrité de la mort de son fils, marcha contre eux avec son armée, et les ayant vaincus, il acheva de détruire cette place sans que les Arabes ayent souffert qu'elle se soit rétablie depuis. Il y a seulement un faux-bourg où demeurent quelques Bérébères à cause d'un grand marché qui s'y tient toutes les semaines, où les Arabes et les Bérébères viennent débiter leur marchandise » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 441).

deux cens mile de la mer Mediterranée, de la partie du midy, ceinte de grosses et hautes murailles, la maçonnerie etant de grosses pierres entaillées, qui retirent à celles du Colisée de Rome. Vous asseurant qu'il ne s'en est point ofert à ma veuë, en quelque part que j'aye eté de l'Europe et l'Afrique, qui me semblassent si belles; mais les maisons sont autant de laide montre, comme les murailles se voyent somptueuses, qui sont outrepassées par un tresgrand fleuve, lequel entre dans la cité. Et parmy les places d'icelle et autres lieux, se voyent colonnes, avec epitafes de lettres latines en icelles gravées, avec d'autres piliers de marbre soutenans une voute sur leurs chapiteaux. La campagne est abondante, mais de petite etendue et à veoir la cité de quatre ou cinq mile, on jugeroyt qu'elle fut assise au milieu d'un boys, qui n'est d'autres arbres que de noyers, qui sont aussi epessement semés; et tout auprès de la cité, y a une grande montagne, dans laquelle se trouvent plusieurs cavernes entaillées et ouvertes à force de ferremens, dont le peuple estime que ce fussent retraits et habitations de brigans. Mais la chose est toute evidente à ceux qui ont tant peu soit-il de jugement, que les Romains tirèrent les pierres de là, de quoy ils feirent drecer les murailles de la cité. Les habitans sont si mecaniques, avares et brutaux, que tant s'en faut qu'ils honnorent et caressent les etrangers, qu'ils ne les veulent veoir en sorte que ce soyt, tellement qu'à Eldabag, poëte, natif de la cité

Eldabag, poëte, leur

de Melaga en Grenade, bien renommé en ces parties là, passant par cette cité, fut fait quelque deplaisir et outrage, au moyen de quoy, il composa ces vers souscris au deshonneur des habitans d'icelle :

donnant traité par les habitans de Tebesse, descrit leurs vertus.

Tebesse n'a rien qui soit de valeur,
Fors que les noix. Je faux, elle a cet heur
D'un fleuve avoir, dont les eaux cristallines
Et l'ample tour des murailles infines
Luy donnent lustre. Or, quant à la vertu,
Le peuple en est tellement devetu
Que cognoissant Nature en celuy luire
Tout vice y fait à force noix produire,
Comme sachant qu'avec les douces eaux
Brutaux espris se paissent en pourceaux.

Ce poëte-icy fut tresfacond en langue arabesque, et admirable à detracter d'autruy. Or, (reprenant mes erres) les habitans de la cité furent tousjours rebelles au roy de Thunes, tellement qu'ils ne pouvoyent endurer aucuns gouverneurs que Sa Majesté leur envoyât, qu'ils ne les meissent à mort. Parquoy au voyage que feit le roy, qui est à present en Numidie, etant parvenu en cette cité, envoya les avant coureurs, leur enchargeant de leur demander : Qui vive ! mais il leur fut repondu par les habitans : Vive la muraille rouge ! voulans inferer les murs de leur cité. Ce qu'ayant entendu, le roy feit parquer l'exercite devant icelle, qui fut assaillie fort, ferme, si bien que la prinse s'en ensuivit, dont plusieurs des habitans furent pendus, et les autres eurent les têtes ava-

lées, tellement qu'elle demeura deserte en l'an neuf cens de l'hégire (1494 de J.-C.)[1].

1. Tebessa, تبسة, est une grande et ancienne ville, bâtie en pierres de taille. On y trouve une grande abondance de fruits. Une partie de la muraille qui l'entoure fut abattue par Abou Yezid Makhled ibn Keidad. Elle est située auprès d'une grande rivière, bordée de rivières et de vergers; on y trouve surtout des noyers, dont le fruit est renommé pour sa grosseur et sa saveur. On remarque dans cette ville plusieurs salles voûtées où les caravanes s'abritent avec leurs animaux quand il tombe de la pluie ou de la neige. Une seule de ces salles peut contenir plus de deux mille bêtes de somme (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 323).

De Tebessa. « C'est une ancienne ville bastie par les Romains sur la frontière de la Numidie, au dedans du pays, à cinquante cinq lieuës de la mer, et fermée de hauts murs qui sont faits de grandes pierres semblables à celle du Colisée de Rome; ce qui fait voir que c'est une grande colonie des Romains. Près de la ville passe une rivière qui descend de la montagne, et, après plusieurs tours, entre par un costé dans la place. Outre cela, il y a dans Tébessa deux belles grandes sources d'eau vive, de belles antiquitez et des statues de marbre avec des inscriptions latines, comme celles que l'on voit à Rome et en plusieurs lieux de l'Europe. Autour de la ville sont des bois d'arbres fruitiers et de grans noyers qui rapportent abondamment : mais le reste de la contrée est stérile, et l'air n'est pas sain. A un peu plus de demi-lieuë de la ville, il y a une grande montagne pleine de grandes cavernes que le peuple prend pour une demeure de géans; mais on voit manifestement que ce sont des carrières où l'on a pris la pierre pour bastir la place. Elle a esté, plusieurs fois, sacagée par les successeurs de Mahomet; elle s'est depuis repeuplée de Bérébères, gens avares et brutaux ennemis des estrangers, et qui se sont révoltez souvent contre les rois de Tunis, et les seigneurs de Constantine, et qui ont tué plusieurs fois les gouverneurs qu'ils leur envoyoient. Enfin l'an mille cinquante sept, Muley Mahomet passant auprès en une entreprise contre les Haoares, et voyant qu'ils ne les venoient pas recevoir, leur envoya demander à qui ils estoient; ils répondirent orgueilleusement qu'ils n'avoient point d'autre maistre que leurs murailles. De quoy justement irrité, il les fit attaquer sur l'heure, et les ayant emportez d'assaut, il fit pendre tous ceux qui n'estoient pas morts dans le combat, et ruina la ville : mais elle se repeupla depuis de pauvres gens. Trois choses rendent Tébessa considérable pardessus les autres places de la Barbarie : les murs, les noix, les fontaines;

URBS

Urbs est une cité anciennement par les Romains edifiée (comme son nom le donne clairement à entendre) en une belle plaine, et en la fleur de toutes les provinces d'Afrique, là où sont les terres plaines, grasses, et bien arrousées de petis ruisseaux s'ecoulans par icelles, lesquelles fournissent de grains toute la cité de Thunes, à cause que cette-cy en est distante environ cent nonante mile du coté de midy. En icelle y a plusieurs antiquités romaines, comme statues et tables de marbres posées sur les portes, gravées en lettres latines, avec plusieurs masures de pierres grosses et entaillées. Mais elle fut subjuguée par les Gots avec l'aide des Africans, eguillonnéz par l'ardente convoitise de la sacager, à cause que toute la richesse des Romains etans en Afrique, là etoyt demeurée; et fut quelque temps inhabitée, puis redrecée en la manière d'un petit vilage. Entre une roche qui est là, et deux hameaux passe un gros ruisseau tresbon et clair, prenant son cours par un canal de pierres tant blanches et polies, qu'elles ne cedent en rien à la naïveté de l'argent, et sur iceluy sont des moulins à blé. Il prend sa source en une

Urbs subjuguée par les Gots.

tout le reste n'en vaut rien. Il n'y a point d'autre ville en cette province, pour le moins dont on ait connoissance » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 442).

colline, distante un demy mile ou environ de cette cité. Les habitans sont fort incivils, pour ce qu'ils ne s'adonnent à autre chose qu'à cultiver les terres et faire les toiles; toutefoys, ils sont fort oppressés par les roys de Thunes. Mais s'ils eussent bien cogneuë tant l'abondance de la cité en betail, grains et eaux douces, comme la douceur et bonne disposition de l'air, je ne doute pas qu'ils n'eussent abandonné Thunes pour y venir faire demeurance. Et ne sont ignorans les Arabes du douz climat et fertilité d'icelle, au moyen dequoy, ils y viennent faire leur charge de grains, puis s'en retournent, sans faire aucuns frais, en leur desert[1].

1. Laribus, El-Orbos, الاربس, est située dans un bas-fond et ceinte de bonnes murailles en terre. Au milieu de la ville sont deux sources d'eau courante qui ne tarissent jamais et qui servent de nos jours aux besoins des habitants. L'une de ces sources s'appelle la fontaine de Rabah, l'autre la fontaine de Ziyad; l'eau de cette dernière est meilleure que celle de l'autre et est très salubre. Le territoire de Laribus contient une mine de fer, mais on n'y voit absolument aucun arbre. Dans les champs qui entourent la ville, on recueille du blé et de l'orge en abondance. A douze milles de là et à l'ouest de Laribus est située la ville d'Obba, dont le territoire produit du safran qui, sous le rapport de la quantité comme sous celui de la qualité, est comparable au safran d'Espagne (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 137).

De Larbus. « C'est une ancienne ville bastie par les Romains à ce que racontent ceux du pays. Elle est dans une belle plaine à soixante lieuës de Tunis, du costé du midi en tirant vers la Numidie et la Libye. Les campagnes d'alentour sont si fertiles en blé et en pasturages que la contrée est tenuë pour la meilleure de l'Afrique et fournit la ville de Tunis et une partie de la Numidie. Quand les Gots entrèrent dans le pays, ils assiégèrent cette place où s'estoit retirée la noblesse romaine et l'ayant prise de force, ils la saccagèrent, de sorte qu'elle demeura longtemps déserte jusqu'à ce qu'elle se repeupla à la façon d'un grand village, et l'on y voit encore au-

BEGGIA

Beggia est une cité anciennement edifiée par les Romains sur la pente d'un cotau, distant de la mer environ vingt et cinq mile, et octante de Thunes, du coté de ponant, sur le grand chemin qui va de Constantine à Thunes. Elle fut fabriquée par les Romains sur les fondemens d'une autre qui y ètoyt auparavant et pour cela s'appelloyt Vecchia, qui signifie vieille, et par la corruption du temps le V fut transmué en C et les deux CC en deux GG, tant que maintenant elle retient le nom de Beggia. Mais je ne croy qu'il ait eté corrompu par les grandes et frequentes mutations des seigneuries et loix, veu que cette diction n'est arabesque. Les murs de cette cité sont toujours demeurés en leur entier, et

jourd'huy, les ruines des anciens édifices, de grandes statucs de pierre et des tables d'albastre avec des inscriptions latines et des niches faites dans les murailles qui estoient toutes de grosses pierres de taille. Il y reste encore un chasteau où sont quelques canons de bronze et le roy de Tunis y tient garnison avec un gouverneur, tant pour la seureté de la place que pour défendre la campagne des courses des Arabes qui viennent l'esté de Numidie pour y faire paistre leurs troupeaux et s'en retournent l'hyver chargez de bled. Entre ce chasteau et les deux quartiers qui sont peuplez dans la ville, passe un courant d'eau dans un canal d'albastre et cette eau, qui fait moudre plusieurs moulins, vient d'une fontaine environ à un jet de pierre de la place. Les habitans sont tous laboureurs ou tisserans qui payent de grans droits au roy de Tunis. L'air du pays est fort bon et la ville est avantagée en tout par dessus celle de Tunis, mais les habitans sont amoureux du changement et ennemis du travail » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 529).

sont les habitans assés civils, maintenans bonne police, donnans ordre par tout, et tenans garnie leur cité de toutes sortes d'artisans, mêmement de tissiers, et d'une infinité de gens s'adonnans à l'agriculture, pour ce que la campagne est fort spacieuse et fertile, tant qu'ils ne sont en assés grand nombre pour cultiver si ample territoire, au moyen dequoy ils laissent la plus grande partie aux Arabes pour labourer, et avec tout cela, il en demeure encor en desert. Neantmoins, ils ne laissent de vendre tous les ans plus de vingt mile setiers de grain, tellement qu'il est venu en commun dire dedans Thunes :

Si deux Beggie etoyent
Assises en deux plaines,
Les grains surmonteroyent
Le nombre des arènes.

Mais le roy de Thunes oppresse tant fort les habitans, et leur impose si grans tribus, que peu à peu, ils vont en decadence, qui leur fait perdre une bonne partie de leur civilité acoutumée[1].

1. Badja, باجة, grande ville entourée de plusieurs ruisseaux, est bâtie sur une haute colline qui porte le nom d'Aïn-Ech-Chems « la fontaine du soleil » et qui a la forme d'un capuchon. Parmi les sources d'eau douce qui arrosent cette campagne et les places voisines, on distingue l'*Aïn-Echchems*, située auprès de la porte du même nom et tout à fait au pied du rempart. La citadelle, édifice antique construit de la manière la plus solide avec des pierres brutes, renferme dans son enceinte une source dont l'eau est pure et abondante. On dit que cette forteresse fut bâtie à l'époque où vivait Jésus sur qui soit le salut! La ville possède un grand faubourg situé à l'orient de la citadelle dont le mur a été abattu de ce côté-là. Le *Djamé*,

HAIN SAMMIT

Cette cité a eté de notre temps edifiée par les roys de Thunes, distante de la susnommée environ trente mile, et fut fabriquée, de peur que ces terres

édifice solidement bâti, a pour *kibla* le mur de la ville. Badja renferme cinq bains dont l'eau provient des sources dont on a parlé; elle possède aussi un grand nombre de caravansérails et trois places ouvertes où se tient le marché des comestibles. A l'extérieur de la ville on voit des sources en quantité innombrable. Badja est toujours couverte de nuages et de brouillards; les pluies et les rosées y sont très abondantes; rarement, le ciel se montre pur et serein; aussi les pluies de Badja sont-elles passées en proverbe. A trois milles est de la ville se trouve une rivière qui coule du nord au sud. Les environs de Badja sont couverts de magnifiques jardins, arrosés par des eaux courantes; le sol en est noir, friable, et convient à toutes les espèces de grains. On voit rarement des pois-chiches et des fèves qui soient comparables à ceux de Badja, ville qui, du reste, est surnommée le *grenier de l'Ifriqiya*. En effet, le territoire est si fertile, les céréales sont si belles et les récoltes si grandes que toutes les récoltes y sont à très bas prix, et cela lorsque les autres pays se trouvent soit dans la disette, soit dans l'abondance. Quand le prix des céréales baisse à Caïrouan, le froment a si peu de valeur que l'on peut acheter la charge d'un chameau pour deux dirhems. Tous les jours, il y arrive plus de mille chameaux et d'autres bêtes de somme destinés à transporter ailleurs des approvisionnements de grains; mais cela n'a aucune influence sur le prix des vivres tant ils sont abondants (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 136-137).

« Badja est une jolie ville bâtie dans une plaine extrêmement fertile en blé et en orge, en sorte qu'il n'est pas dans le Maghreb de ville de l'importance de Badja qui soit plus riche en céréales. Le climat y est sain, les commodités de la vie abondantes et les sources des revenus productives pour celui qui la gouverne. Les Arabes sont maîtres de la campagne et de ce qu'elle produit. Au milieu de la ville est une fontaine à laquelle on parvient en descendant un escalier ; l'eau de cette fontaine sert aux besoins des habi-

qui demeuroyent sans cultiver, vinsent à se perdre. Toutefoys, de là à peu de jours, les Arabes luy aporterent sa ruine, avec le consentement du roy de Thunes. Neantmoins, les tours et maisons sont encore demeurées sus pied, auxquelles ne defaut autre chose, que les couvertures, comme je l'ay veu moymême[1].

tants. Il n'existe pas de bois dans ses environs, ce sont des plaines ensemencées » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 134).

De Beggie. « C'est une ancienne ville construite par les Romains sur la pente d'une montagne au grand chemin de Constantine à huit lieuës de la coste et à trentre quatre de Tunis, du costé du couchant. L'historien arabe (Ibn Erraqiq) dit que les Romains bastirent cette ville en un lieu où il y en avoit une autre autrefois et que, pour cela, on la nomma vieille ville et le nom s'estant corrompu ensuite, on l'a appelée Beggie. Elle est fermée de murs elevez et fort anciens et a sur le haut un vieux chasteau qui la commande. Mais depuis peu, le roi de Tunis Hamida en a fait faire un autre vis-à-vis de celuy-là où il mettoit quatorze canons de bronze et un gouverneur avec garnison parce que les habitans sont orgueilleux et amoureux du changement, de sorte qu'ils se révoltent à la première occasion. Cette place est une des plus riches de l'Afrique en bleds, parce qu'elle a une grande contrée qui en foisonne et qui en pourvoit Tunis et tout le voisinage ce qui fait dire ordinairement à ceux de Tunis que s'il y avoit encore une ville comme celle-là, le bled seroit aussi commun que le sable. Les habitans néantmoins sont pauvres à cause des grands droits qu'ils payent aux rois de Tunis et à cause de cela le labourage diminuë, outre qu'ils ont beaucoup à souffrir des courses des Arabes, qui sont fort puissans en ces quartiers » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 530).

1. Il faut lire : Aïn Ez-Zamit, عين الزميت. Le nom de cette localité est cité deux fois par l'historien Zerkechy qui nous apprend que le sultan El-Mostancir y construisit une zaouïa en 854 (1450). Aïn Ez-Zamit est située près de Kaf-Ghous, entre Tunis et Badja (Zerkechy, *Tarikh Ed-Dauletein*, trad. par M. Fagnan. Constantine, 1895, p. 220).

D'Ain-Zamit. « C'est une ville bastie depuis peu par les rois de Tunis, à douze lieuës de Tunis et à vingt lieuës de Beggie. Elle fut située en cet endroit parce que la contrée estoit fort bonne et n'estoit pas cultivée, faute d'habitans, mais les Arabes que cela incommodoit s'y opposèrent, ce qui

CASBA

Cette cité fut d'ancienneté par les Romains edifiée au milieu d'une treslarge plaine, laquelle a de circuit environ douze mile, et distante de Thunes par l'espace de vingt et quatre. Les murailles n'ont encor eté ruinées, ains demeurent en leur être, fabriquées de grosses pierres entaillées, mais la cité a eté demolie par les Arabes et demeure le terroir sans etre cultivé, tant pour les petites forces comme pour la negligence du roy de Thunes et de ses sujets, qui sont si laches et miserables, qu'ils se laissent reduire jusques à endurer la faim, etans au milieu de si bonnes et grasses terres[1].

CHOROS, CHATEAU

Choros est un chateau nagueres par les Africans

obligea Muley Mahomet, de crainte de quelque rebellion, de leur permettre de la détruire ; les murailles et les tours sont encore debout et il ne manque aux maisons que la couverture qui est fonduë. Les Arabes d'Uled Bileyl (Abou-Leyl) possèdent toute cette contrée, qui est si grande que la meilleure partie demeure sans culture » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 531).

1. *De Cazbat*, قصبة (Qaçba). « C'est une ancienne ville que les Romains ont bastie dans une rase campagne à huit lieuës de Tunis du costé du midi. Les successeurs de Mahomet l'ont ruinée plusieurs fois et les Arabes qui errent par les champs ont achevé de la détruire sans qu'elle se soit repeuplée depuis. Les murailles restent encore à cause qu'elles sont faites de grosses pierres de taille. La contrée est fort fertile en bled et en troupeaux ; mais la plupart est sans culture parce que le roy de Tunis n'est

edifié sur le fleuve Magrida, distant de Thunes, par l'espace de huit mile, et est assis au milieu d'une fertile campagne, auprès de laquelle se void un grand boys, comme d'oliviers; toutefoys, il a encore eté ruiné par aucuns Arabes, appellés Beni Heli, qui, de tout temps, se sont montrés rebelles au roy de Thunes. Joint aussi qu'ils ne mettent le but de leur vie que sur pillages et voleries, oppressans les pauvres païsans par quelques impositions extraordinaires, lesquelles reviennent à plus grande somme que les ordinaires[1].

pas assez puissant pour en chasser les Arabes qui la possèdent. Mais quand ils permettroient qu'on la cultivast, le peuple de Tunis est si fainéant qu'il aimeroit mieux mieux mourir de faim que de travailler; ainsi il n'en demande pas la permission et quoy-que ce pays soit proche de Tunis, il est en friche et ne sert que de pasture aux troupeaux des Arabes » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 531).

1. Il faut lire Cherous au lieu de Choros. « Cherous, شروس, est la métropole de tous les bourgs de la montagne des Nefouça. C'est une belle ville, grande et très peuplée. La majorité des habitants appartient à la secte ibadite. Il n'y a point de *djamé* dans Cherous ni dans les bourgs qui l'entourent, bourgs dont le nombre dépasse trois cents, tous bien peuplés. Ces gens n'ont jamais pu s'accorder sur le choix d'un imam capable de présider à la prière publique. Cherous est à cinq journées de Tripoli » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 26).

« Dans la montagne de Nafouça sont situées deux villes, chacune avec un minbar dont l'une, appelée Charous et construite sur la montagne même, est pourvue d'eau courantes, entourée de vignes qui produisent d'excellents raisins et de figuiers. En fait de céréales, on y cultive de l'orge de première qualité avec lequel on fabrique d'excellent pain, les habitants de cette ville étant d'ailleurs les premiers boulangers du monde » (Edrissy, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 123).

BISERTE

Bensart ou Biserte, est ancienne cité edifiée par les Africans sur la mer Mediterranée, distante de Thunes environ trente cinq mile. Elle est petite et habitée de pauvres et miserables personnes, et auprès d'icelle passe un petit bras de mer, s'etendant etroitement devers le midy; depuis vient à s'elargir, en sorte qu'il forme un gros lac, à l'entour duquel sont assis plusieurs vilages, habitations de pescheurs et laboureurs, pour autant que, devers ponant, auprès de ce lac, y a une grande plaine appellée Mater, laquelle est fort abondante, mais trop oppressée par le roy de Thunes et Arabes. Dedans le lac se pesche du poisson en grande quantité, principalement des orates, qui pesent cinq et six livres, et passé le moys d'octobre, l'on prend une infinité d'une espèce de poisson que les Africans appellent giarrafa, les Romains laccia, et les notres alouze, pour ce que, par les pluyes, l'eau s'adoucist, qui la fait monter dans le lac peu profond, et dure la pesche jusques à l'entrée du moys de may; alors ce poisson commence d'amaigrir ne plus ne moins que celuy lequel se prend dans le fleuve prochain de Fez[1].

Orates ainsi appellées en ce lieu.

1. « Bizerte, بنزرت, Benzert. « La Merça-l-Cobba », la rade de la coupole, est dominée, dit El-Bekry, par Benzert, ville maritime, traversée par un gros fleuve très poissonneux qui va se jeter dans la mer. Elle est entourée d'une muraille de pierre et possède un djamé, des bazars, des bains et des jar-

CARTAGE, GRANDE CITÉ

Varieté d'opinion fort grande touchant la fondation de Cartage. Ibnu Rachic, historien african.

Cette cité (comme il est assés notoire à un chacun) est fort ancienne, et fut edifiée (selon l'opinion d'aucuns), par un peuple venu de Surie, les autres disent qu'une royne jetta les premiers fondemens, mais Ibnu Rachic, historien african, a certené qu'elle fut batie par un peuple qui vint de Barca, lequel fut expulsé de ses terres par les roys d'Egypte, tellement que la verité est obscurcie par tant d'opinions et contrarietés, si bien que la chose demeure incertaine;

dins. Il n'y a pas d'endroit où le poisson soit à meilleur marché qu'à Benzert. Cette place fut conquise en l'an 41 (661-662) par Moaouia ibn Nodeidj » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 140).

« Benzert, bâtie sur les bords de la mer à une forte journée de marche de Tunis, est plus petite que Sousa, mais elle est bien fortifiée, peuplée et il s'y fait un commerce assez actif en toutes espèces de commodités. A l'est de Bizerte est le lac du même nom dont la longueur est de seize milles et la largeur de huit; il communique par une embouchure avec la mer. Plus il pénètre dans les terres, plus sa surface s'agrandit et plus il se rapproche du rivage, plus il devient étroit » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 135).

De Biserte dans la province de Constantine. « Cette ville, que les Africains nomment Bensart, a esté bastie sur la coste par ceux du pays, à dix sept lieuës de la ville de Tunis. Ptolomée la nomme Uteque, et luy donne trente quatre degrez quarente minutes de longitude, et trente trois degrez quarente cinq minutes de latitude. La mer entre auprès par un canal étroit qui s'élargit peu à peu, en tirant vers le midi, et forme un grand lac qui se sépare en deux, dont les bords sont peuplez de pauvres pescheurs et de gens des champs, mais qui pour estre dans la misère, aussi bien que les habitans de la ville, ne laissent pas d'estre orgueilleux autant que meschans. Vers le couchant de ce lac, il y a une grande plaine abondante en bled et en pasturages; mais ceux qui l'habitent sont si chargez d'imposts

et memement (encor que les historiens africans, et l'Esserif ne s'acordent quant à cecy, en chose que ce soyt), il n'y en a pas un d'entre eux qui en face mention, sinon depuis que l'empire de Rome fut transporté en autres mains. Car alors, tous les lieutenans et gouverneurs qui étoyent en Afrique, demeurerent seigneurs particuliers de plusieurs lieux; mais soudainement, ils furent demis par les Gots de leurs seigneuries. Et etans passés les mahommetans en Afrique s'emparerent de Tripoly de Barbarie, et Capis, demeurant ces deux cités privées

Tripoly, Capis, ruinées par les mahommetans.

et si incommodez des courses des Arabes qu'ils vivent toujours dans la pauvreté. On pesche force aloses dans le lac, à cause que l'eau se rend douce par les pluyes, et la pesche dure depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril. On y prend aussi de grandes dorades qui pèsent cinq ou six livres, et plusieurs autres bons poissons qu'on débite par la contrée. Quelques-uns mettent cette place dans la province de Tunis, mais les bons auteurs tiennent qu'elle est dans la nouvelle Numidie. Quoique la ville et son ressort ne comprennent que quatre mille habitans, ils n'ont pas laissé de se soulever souvent contre les rois de Tunis et les seigneurs de Constantine, ce qui a esté cause plusieurs fois de leur ruine. Muley Hasan disoit qu'il n'y avoit point de peuple contre qu'il eut plus de sujet d'estre en colère, parce qu'ils ne luy avoient jamais gardé la foy, ni par amour ni par crainte. Quand Barberousse s'empara de Tunis, ils furent les premiers à le reconnoistre, et lorsqu'il en fut chassé, ils tuèrent le gouverneur que Muley Hasan y avoit mis avec une garnison, et s'attachant au party de Barberousse, ils receurent garnison turque dans le chasteau. Mais leur roy en colère eut recours à Charles-Quint qui commanda à André Dorie de les aller attaquer par mer, tandis que ce prince les assiégeroit par terre; de sorte que la place fut emportée d'assaut, et comme on vouloit batre le chasteau, les Turcs et les Maures qui y estoient se rendirent, et le roy chastia rigoureusement les habitans qui s'estoient revoltez trois fois. Cette province n'a point d'autres villes sur la coste » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 437).

d'habitans, qui vindrent faire demeurance en Cartage, là où s'etoyent retirés tous les Gots et nobles Romains, lesquels se raliérent et joignirent ensemble, pour mieux resister à l'impetuosité et lourde charge de leurs ennemys; toutefoys, aprés plusieurs batailles et coups ruės, les Romains (quitans la place) se retirerent à Bona, et les Gots abandonnerent Cartage, qui fut detruite et sacagée, dont elle demeura par plusieurs années inhabitée, jusques à tant que Elmaheli pontife la fit redrecer; mais des vingt parties, l'une ne fut pas peuplée. On void, encor à present, plusieurs murailles entières, et mêmes une citerne treslarge et profonde avec les aqueducts, par lesquels on faisoit decendre l'eau dedans la cité, d'une montagne, qui en est à trente mile loin, étans de telle grandeur que ceux par où s'ecouloit l'eau dans le palais majeur de Rome.

Ruine de Cartage et restauration d'icelle.

J'ay voulu veoir la source de cette eau, qui souloit venir par les aqueducts, qui sont à fleur de terre, par l'espace de douze mile, pour ce que la terre est haute auprés de la montagne, d'où plus s'eloigne l'eau et s'abaisse la terre, d'autant se haucent et se jetent en l'air les aqueducts jusques à l'entrée de Cartage, hors de laquelle je vey encor plusieurs anciens edifices, mais de la structure il ne me sauroyt particulierement souvenir. Autour de la cité (principalement du coté de ponant et midy), il y a plusieurs jardins remplis de divers fruits non moins admirables en

beauté naïve qu'en grosseur, comme les pesches, figues, oranges et olives, de quoy se fournit toute la cité de Thunes.

La campagne prochaine est tresbonne en terroir, mais fort etroite, pour ce que du coté de tramontane, elle a la montagne, la mer et le lac de la Golette ; devers midy et levant, confine avec les plaines de Biserte, qui font tous les contours de cette cité, laquelle est, pour le present, reduite en pauvreté et calamité, n'ayant plus de vingt et cinq boutiques, et environ cinq cens maisons lourdes et viles. Mais il y a un beau temple erigé de notre temps, avec un colége sans ecoliers, de sorte que les rentes d'iceluy reviennent à la chambre royale. Les habitans sont superbes mais pauvres et miserables, combien qu'à contempler leurs gestes et façons de faire, on les prendroit pour religieuses personnes, dont la plus grande partie s'adonne au jardinage ou à cultiver les terres, mais ils sont oppressés par le roy de si grandes exactions, qu'ils ne sauroyent trouver le moyen d'epargner dix ducats, et est cette injustice et tyrannie si manifeste, qu'elle se cognoît à veuë d'œil[1].

Carthage en quel etre aujourd'huy.

1. Carthage, قرطجنة, Qartadjenna. El-Bekry s'est longuement étendu sur la description des ruines de Carthage existantes au XIIe siècle de notre ère ; son récit excitera l'intérêt du lecteur.

« Le monument le plus merveilleux de Carthage, dit El-Bekry, c'est la maison de divertissement que l'on appelle aussi *Thiater*, (théâtre). Elle se compose d'un cercle d'arcades soutenues par des colonnes et surmontées par d'autres colonnes semblables à celles du premier rang. Sur les murs de cet édifice on

LA GRANDE CITÉ DE THUNES

Thunes est appellée des Latins Tunetum, et Tunis par les Arabes ; mais ils retiennent ce vocable d'un

voit les images de tous les animaux et des gens qui s'adonnent aux métiers. On y distingue des figures qui représentent les Vents : celui de l'orient a l'air souriant ; celui de l'occident, un visage renfrogné. Le marbre est si abondant à Carthage que si tous les habitants de l'Ifrikiya se rassemblaient pour en tirer les blocs et les transporter ailleurs, ils ne pourraient pas accomplir leur tâche. On y voit aussi la *Moallaca* « suspendue », château d'une grandeur et d'une hauteur énormes ; il se compose de voûtes en plein cintre, à plusieurs étages ; vers l'occident de cet édifice qui domine la mer est le château connu sous le nom de *Thiater*, le même qui renferme la maison de divertissement dont nous venons de parler. Il a beaucoup de portes et de soupiraux et se compose de plusieurs étages. Au-dessus de chaque porte, on remarque l'image d'un animal en marbre et des figures qui représentent les artisans de toutes les classes. Indiquons encore le château nommé *Coumech* qui est aussi à plusieurs étages appuyés sur des colonnes de marbre d'une grosseur et d'une hauteur énormes. Sur le chapiteau d'une de ces colonnes, douze hommes pourraient s'asseoir les jambes croisées et avoir au milieu d'eux une table pour y manger et pour y boire. Elles sont cannelées, blanches comme la neige et brillantes comme du cristal ; quelques-unes restent encore debout, d'autres sont tombées par terre. On y remarque aussi une grande voûte dont l'extrémité échappe aux regards et qui renferme sept vastes réservoirs nommés *Meouadjil Echcheiatin* « les citernes des démons ». Ils contiennent une eau très ancienne qui y est restée de temps immémorial. Dans le voisinage du château de *Coumech* est une prison obscure formée de voûtes posées les unes sur les autres et dont l'entrée inspire l'effroi. On y trouve des cadavres qui conservent encore leur forme primitive, mais qui tombent en poussière aussitôt qu'on les touche. Le port était situé dans l'intérieur de la ville et les navires y entraient les voiles déployées, mais il n'est plus maintenant qu'un marais saumâtre. Sur la hauteur qui le domine, on voit un château et un *ribath* nommé *Bordj Abi Soleiman*, la tour d'Abou Soleiman. Au centre de la ville est un grand bassin entouré de mille sept cents arcades, dont une partie est restée debout jusqu'à nos jours. Les eaux d'*Aïn-Djocar*, source située à

autre corrompu, car en leur langue il ne veût signifier aucune chose. Anciennement, elle étoit nommée Tartis, à l'imitation de celle qui est située en Asie.

quelques journées de distance, arrivaient à ce réservoir, elles coulaient vers Carthage par un grand canal qui passait tantôt sous terre et tantôt sur des rangs d'arcade placés les uns sur les autres et s'élevant jusqu'aux nuages. Obeid Allah le Fathemide ne buvait pas d'autre eau que celle d'Aïn-Djocar; il s'en faisait venir tous les jours la charge d'un certain nombre de bêtes de somme... Dans cette ville, on remarque plusieurs colonnes encore debout dont la partie qui n'est pas cachée dans le sol a une hauteur de quarante coudées. Elles servaient à soutenir une voûte construite en pierre ponce, substance assez légère pour flotter sur l'eau. On y voit aussi une coupole d'une telle hauteur qu'un archer ne saurait en atteindre le sommet avec une flèche lancée de toute sa force. L'aire de cet édifice est en mosaïque et a cinquante coudées tant en longueur qu'en largeur.

« Aujourd'hui les ruines de Carthage sont couvertes de beaux villages, riches et bien peuplés. Les diverses espèces de fruits que l'on y recueille sont d'une excellente qualité et ne sauraient être surpassés » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 105-108).

De Carthage. « Carthage, dont parlent tant les auteurs grecs, latins et arabes, estoit sur la coste de la mer dans une plainte, quoy-qu'elle comprist dans la grandeur de son enceinte une montagne où estoit la principale forteresse, et où est maintenant une tour, que les chrestiens nomment la Roque de Mastinace, et les Africains Almenare. Quelques-uns attribuent sa fondation à un Phénicien de Tyr, qui s'appeloit Carquedon, qui signifie Carthage en grec, et disent qu'elle fut rebastie deux cens trente quatre ans après par Didon. D'autres assurent que ce fut cette reine, qui depuis la prise de Troye partit de Tyr environ trois mille quatre vingts ans de la création du monde, et qui bastit Carthage, et l'appela Byrsa d'un nom grec, qui signifie couroye, à cause qu'elle ne demanda à ceux de la contrée, pour la fondation de la ville, qu'autant de terre qu'un cuir de vache pourroit tenir; mais que l'ayant coupé en couroyes fort minces, elle en fit une grande enceinte. Servius rapporte qu'elle fut nommée Carthage, du nom d'une autre ville de Libye, qui se nommoit Carta. D'autres croyent qu'elle fut fondée par les Phéniciens, que Josué fils de Nun avoit débusquez; de sorte qu'il n'y a rien d'assuré pour ce sujet entre les auteurs grecs et latins. Ceux du pays ne sont pas mieux d'accord; car les uns pensent qu'elle a esté bastie par un Romain nommé Idris, seigneur de l'Afrique;

Tant y a qu'elle fut, par quelque temps, bien peu spacieuse, edifiée par les Africans sur le lac de la Golette, distante de la mer Mediterranée environ

d'autres, par une reine de Syrie ou de Libye. Mais le plus illustre historien du pays raconte qu'elle fut fondée par un peuple de Barca, qui se sauvoit de la fureur des rois d'Égypte. Mais pas un d'eux n'en fait mention que sur le déclin de l'empire, que les gouverneurs des places s'en rendirent maistres à la venue des Gots, et qu'ils furent chassez par eux. Elle fut détruite par Scipion l'Africain, général des Romains, environ l'an sept cens de sa fondation, lorsque Amilcar en estoit seigneur. Ensuite elle fut détruite par Genseric, roy des Vandales, et enfin par les successeurs de Mahomet; ce qui arriva en cette sorte. Comme ils eurent conquis les villes de Tripoli et de Capes, tous les habitants se retirèrent à Carthage, où s'estoit rassemblée la noblesse gotique et romaine, pour se défendre contre leur commun ennemi. Après plusieurs batailles les Romains estant demeurez les maistres, un calife de Damas envoya une puissante armée en Afrique, qui conquit plusieurs places, et enfin Carthage, dont elle remporta les richesses en Damas, après l'avoir sacagée. Elle demeura en cet estat jusqu'à un pontife hérétique de Carvan, qui en repeupla environ la vingtième partie, laquelle fut désolée ensuite par les Arabes dans les guerres qu'ils eurent contre les rois de Tunis. Elle fut depuis rétablie en quelque sorte par un de ces princes avec grandes dépenses et ruinée de nouveau par les Arabes, sans qu'il en soit resté qu'un pauvre village appelé Marsa, de quelque cinq cens maisons, et un beau temple avec un collège que construisit un roy de Tunis. Ce reste d'habitans ne laissent pas d'estre orgueilleux, quoy-que ce ne soit que des jardiniers qui ont de vastes jardins tout autour, et particulièrement vers le couchant et vers le midi, où il y a toutes sortes de bons fruits, et d'une extrême grosseur. Quand Charles Quint fit l'entreprise de Tunis, il aborda à cette rade, d'où l'on voyoit encore quelques ruines de superbes bastimens, et de palais de marbre blanc démolis, avec une grande citerne large et profonde, et les arcs qui soustenoient les aqueducs, qui amenoient l'eau de dix lieuës loin. La contrée d'alentour est fertile, mais fort petite, car elle est bordée du costé du septentrion, de la montagne, de la mer et du lac, et du costé du levant et du midi, elle a les plaines de Biserte, qui ne leur appartiennent pas. Près du village de Marsa, dont nous venons de parler il y a des palais et des jardins, où les rois de Tunis se viennent divertir l'esté. Tout cela fut abandonné par les Maures à la venue de l'empereur Mais les habitans revin-

douze mile ; mais depuis la ruine de Cartage, elle commença fort à s'augmenter, tant en habitans comme en habitations, à cause que la gendarmerie ne voulut faire aucun sejour dans Cartage après l'avoir opugnée, pour crainte de quelque inesperé secours qui eût pu survenir de l'Europe, au moyen dequoy, elle se vint retirer à Thunes, là où les souldats drecerent plusieurs maisons et batimens. Depuis, un pontife quatrieme appellé Hucba[1], de Ymen, remontra à l'exercite (duquel il etoit capitaine) qu'il ne se devoyt arreter ny faire trop long sejour dans les cités maritimes, et pour autant, il fabriqua une cité nommée Cairavan, distante de la mer par l'espace de vingt et six mile, et cent de Thunes. De là à troys cens cinquante ans, cette cité par l'exercite batie, fut ruinée des Arabes, à cause

Cairavan ruinée par les Arabes.

rent depuis, quoy-qu'ils soient assez incommodez, quand il y a guerre entre Tunis et la Goulette, parce que les Espagnols courent jusques-là et ont revestu leurs bastions des ruines de Carthage. Outre cela, ils ont coupé tous les oliviers, et les autres arbres fruitiers qui estoient de ce costé-là jusqu'à la ville de Tunis, ce qui a esté cause de dépeupler quelques pauvres villages de ces quartiers, dont les habitans se sont retirez à Tunis et à Biserte. » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 445-447).

La topographie de Carthage et ses ruines ont été, depuis la relation du Dr Shaw et les travaux de MM. Falbe et Dureau de la Malle, l'objet de mémoires dont l'énumération est trop longue pour être placée ici.

1. Oqba ibn Nafi appartenait à la famille de Fihr Qoreïch. Il partit pour le Maghreb accompagné de Bosr ibn Arta et de Choreik ibn Samaï el-Mourady en l'armée 26 de l'hégire (666-7 de J.-C.). L'expédition dirigée contre le Maghreb eut lieu sous le khalifat de Moawiah. Ce passage de Léon l'Africain a été, sans aucun doute, dénaturé par J.-B. Ramusio qui a mal lu le manuscrit.

dequoy le gouverneur print la fuite devers ponant, là où il ocupa le domaine de Buggie, suppeditant toutes les marches prochaines, et dans Thunes demeura une famille de sa lignée, qui, en son absence, s'empara du domaine de Cairavan. Dix ans aprés, ceux de Buggie furent dechassés par Joseph, fils de Tesfin, lequel s'etant achemine à Thunes, et voyant l'humilité et obeissance grande des seigneurs d'icelle, les laisserent en leur etat, auquel ils se maintinrent tant que dura la famille de Joseph; mais en fin, Habdul Mumen, roy de Maroc, ayant conqueté Mahdia, que les chretiens avoyent usurpée, à son retour passa par Thunes, de laquelle il s'empara, et durant son regne, de son fils et des decendans de Jacob, la seigneurie d'icelle demeura en paix, souz le gouvernement des roys de Maroc.

Habdul Mumen s'empare de Thunes.

Aprés le decés de Mansor, Mahommet Ennasir, son fils, suscita guerre contre le roy d'Espagne, qui le vainquit, et luy donna la chasse, dont il se retira à Maroc; puis, peu de temps aprés cette route, il expira, laissant un sien frère appellé Joseph, lequel succedant en la seigneurie, fut tué par aucuns soldats du roy de Telensin. Entre la route de Mahommet et la mort de son frère, les Arabes pour une autre foys venir resider dans Thunes, l'assaillirent plusieurs foys, mais le gouverneur feit incontinent entendre au roy de Maroc que le trop retarder d'envoyer secours luy pourroyt causer la perte de Thunes, par les grans assaux des Arabes, auxquels

il seroyt contraint de la rendre, ne voyant le moyen comment il peût resister à leurs forces. Ce qu'ayant entendu le roy, il se va penser, qu'à bien conduire un tel affaire, la grandeur d'esprit de quelque homme courageus et bien experimenté étoyt requise, si qu'entre tous ceux de sa court, il en va choisir un nommé Habduluahidi, natif de Sibilidie, cité en Grenade, vertueux personnage, qu'il cognoissoit pour seur estre suffisant, et digne que l'on se reposât entierement sur luy d'une telle entreprinse, et de fait le depecha, luy laissant l'autorité même de commander, comme s'il y eût eté en personne. Cettuy donc acompagné de vingt grosses navires, arriva à Thunes, qu'il trouva à demy ruinée des Arabes; mais par sa grand' prudence et faconde pacifia tout le dommaine, duquel il receut les revenus. Après qu'il fut decédé, son fils appellé Zacarie, luy succeda non seulement à la seigneurie, mais aussi à la doctrine et sagesse, en quoy surmonta encor son ayeul, et feit edifier dans Thunes, devers ponant, au plus haut lieu et eminent, une forteresse, dans laquelle il feit semblablement batir plusieurs edifices, avec un temple fort somptueux, là où il y a une haute tour elevée, avec une grande somptuosité d'industrieuse architecture. Puis s'achemina encor jusques à Tripoly, et retournant du coté de midy, venoit levant les fruits et revenus du païs, tellement qu'après sa mort, on trouva qu'il avoyt delaissé un grand tresor. Son fils luy succeda, qui fut un superbe adolescent, lequel

ne daigna plus preter obeissance aux seigneurs de Maroc, car ils commençoyent desja à decliner, et se levoit la maison de Marin, qui regnoyt en la region de Fez, Benizeiien, Telensin et Grenade. Ces seigneurs icy commencerent à se formaliser, et memement à jouër entre eux leurs domaines, ce que augmentoit grandement les forces du seigneur de Thunes, tellement qu'avec une grande armée, il s'achemina à la volte de Telensin, qu'il subjugua et rendit tributaire, ce qu'etant parvenu aux oreilles du roy de la maison de Marin (qui etoyt pour lors au siege de Maroc) luy envoya plusieurs presens, au reste recommandant à Sa Majesté soy et son royaume. Le seigneur le receut amiablement, mais comme son inferieur, et s'en retourna dans Thunes victorieux, se faisant atribuer le titre de monarque de l'Afrique universelle, ce que de raison, et à bon droit, luy apertenoit, d'autant que, pour lors, il n'y avoyt plus grand roy en icelle, que luy. Et dès lors, commença d'ordonner et disposer ses etas, créer conseillers, secretaires et capitaines en chef, observant les coutumes et cerimonies mêmes desquelles souloyent user les roys de Maroc, tant que depuis le temps de ce seigneur jusques à present, la cité de Thunes est tousjours augmentée et accreuë, tant en civilité, louables coutumes et honnêtes mœurs, comme en terre et possessions; tellement qu'elle est, pour le present une des singulieres et magnifiques cités d'Afrique.

Telensin subjuguée par le roy de Thunes.

Après la mort de cetuy-cy, le fils qui succeda à la couronne, feit batir aucuns bourgs en l'entour d'icelle, l'un desquels est hors la porte Beb Suaica, qui contient environ troys cens feus. Un autre hors la porte nommée Beb el Manera, qui en fait mile, et sont ces deux remplis d'une infinité d'artisans, comme apoticaires, pescheurs et autres.

En ce dernier, il y a une ruë separée quasi comme si c'etoit un autre bourg, et là font residence les chretiens de Thunes, desquels le seigneur se sert pour ses gardes, etans encor qu'ils vaquent à autres ofices, lesquels les Mores ne se daigneroyent employer. Il s'est fait encor un autre bourg, qui est hors de la porte appellée Beb el Bahar, qui signifie la porte de la marine, laquelle est prochaine du lac de la Golette, environ demy mile, et là vont loger les marchans chretiens etrangers, comme les Genevoys, Veniciens, et ceux de Cataloigne, lesquels ont tous leurs boutiques, magazins et hoteleries separées d'avec celles des Mores; mais les maisons sont petites, de sorte que comprenant la cité et les faubourgs, le tout peut contenir environ dix mile feus.

La cité est fort belle et bien gouvernée, etans tous les arcs separés les uns d'avec les autres, et avec ce qu'elle est fort peuplée et habitée de gens qui sont à peu près tous artisans et principalement tissiers de toiles, lesquelles se vendent par toute l'Afrique, pour ce qu'il s'en y fait une infinité et bonnes en perfection, à cause que les femmes savent singulié-

Façon et manière étrange de filer des femmes de Thunes.

rement bien filer. Or leur coutume et façon de filer est telle : elles se mettent en un haut lieu, ou à la fenêtre de la maison, qui repond sur la court, ou à quelque autre pertuis fait expressement sur le solier, et de là laissent tomber en bas piroitant le fuseau, qui, par sa pesanteur, rend le filet bien tors, tiré et uny. Outre ce, il y a un grand nombre de boutiques de marchans, estimés les plus riches de Thunes, lesquels ne tiennent autre chose que tresbelles et fines toiles, avec un grand nombre d'autres artisans, comme de ceux que vendent les perfumeurs, veloutiers, couturiers, selliers, peletiers, fruitiers, ceux qui vendent le lait, les autres qui font les fritures en huile et bouchers, lesquels ont coutume de tüer le plus fréquemment des aigneaux qu'autres animaux, memement à la primevere et en eté. Il y a encor plusieurs autres metiers, si je vouloy décrire particulièrement, ce seroyt une chose non moins inutile que superfluë.

Le peuple est fort courtoys et amyable et les prêtres, docteurs, marchans, artisans, ensemble tous ceux qui sont commis à quelque office, se tiennent magnifiquement en ordre, portans des turbans en tête, avec un linge replié par dessus. Les courtisans et soldats portent ce meme ornement de tête, mais ils ne le tiennent pas couvert. Il s'y trouve peu de gens riches, pour la grande cherté du blé, duquel le pris ordinaire est de troys oboles pour charge, et cette cherté provient par faute que les habitans ne

L'obole, monnoye africane, est de la valeur d'un ducat d'Italie et un tiers,

sauroyent cultiver leurs terres pour etre continuellement molestés par les Arabes, mais ils font venir les grains de loin, comme de Urbs, Beggie et Bone. Quelques citoyens ont aucunes petites possessions près de la vile, fermées et ceintes de murailles, là où ils font semer quelque peu d'orge et fromens, mais le terroir veût etre bien souvent arrousé, à cause de quoy ils tiennent, en chacune des possessions, un puys, d'où ils font tirer l'eau avec quelques rouës, qui sont à ce propices et les font tourner par un chameau, et autour d'icelles, il y a quelques petits canals ou conduits industrieusement inventés, tellement que l'eau qu'elles jetent vient à arrouser la terre ensemencée, et vous laisse à penser quelle grand quantité de grain peut etre produite dans un petit canton ou carreau de terre emmuraillé et entretenu par tant de moyens diversités. Vous asseurant que cela n'est sufisant pour nourrir et mener jusques à la moitié de l'année ceus qui possedent et font cultiver. Neantmoins, on trouve dedans la cité un pain fort blanc, tressavoureux et bien apreté, encor qu'il ne soit de farine pure, mais la laissent sans passer, ce que donne une peine presque insupportable, sinon à ceux qui sont nerveux et robustes de corps, quand ce vient à le petrir, car il la faut batre avec pilons, qui ne sont moins massifs et grans, que ceux avec lesquels l'on pile le riz ou le lin, au païs d'Egypte.

qui monte à la valeur de troys livres des nôtres.

Les marchans citoyens et artisans usent d'une

viande tressale et vile, laquelle est faite avec farine d'orge, detrempée en eau, qui la rend en forme de colle, puis y mêlent un peu d'huile, du jus de citron ou de pomme d'orange, ce qu'ayans fait, ils la devorent et transgloutissent à grand' hâte, tant s'en faut qu'ils ayent la patience de mâcher et savourer les appetissans morceaux d'icelle, qu'ils appellent besis, chose qui me semble fort bestiale. Il y a une autre place, en laquelle ne se vend autre chose que farine d'orge, qu'on achète pour ce même fait, et usent encor d'une autre viande, mais plus honnête et de meilleur goût. Ils prennent de la pate legere et la font bouillir dans l'eau, puis, etant bien cuite, la mettent dans un grand mortier, là où ils la pilent bien fort et l'ayans reduite au milieu (après y avoir mis de l'huile ou bouillon de chair), en usent autant civilement comme de l'autre et l'appellent bezin. Ils en ont encor quelques autres qu'ils appretent plus honnetement et sont aussi plus delicates.

Il ne se trouve dans la cité aucun moulin assis sur l'eau, mais on les fait tous tourner par des bêtes, de sorte qu'en un jour, à grande peine, se pourra moudre une charge de grain. Il n'y a fleuve, fontaine, ni aucuns puys d'eau vive, mais, en defaut de ce, les habitants ont plusieurs citernes, dans lesquelles s'ecoule et demeure l'eau de la pluye. Hors la cité, y a un puys d'eau vive, mais quelque peu salée, delaquelle vont puyser plusieurs qui, après en avoir remply des barrils, les chargent sur des bêtes et la portent vendre

dans la cité, où les habitans en boivent plus tôt (pour être plus saine) que de celle des citernes. Vray est qu'il se trouve plusieurs autres bons puys, mais ils sont reservés pour le roy et sa cour. Là se void un beau temple fort spacieux, selon le revenu duquel on y institue une grande quantité de prêtres, et s'en trouve d'autres par les bourgs de la cité, mais de moindre grandeur. Outre ce, il y a plusieurs colèges et monastères de religieux, lesquels ont bon moyen de s'entretenir honnêtement des grandes aumones du peuple, lequel est tant ebeté et surprins de telle sottise que, voyant quelque fol ou transporté ruer des pierres par les rues de la cité, il le tient pour un homme menant sainte vie. Tellement que le roy (adherent à cette fole opinion) feit edifier à l'un de ces fols icy (nommé Sidi El Dahi, lequel vêtu d'un sac, la tête decouverte et pieds nus, aloit ruant de gros cailloux parmy la cité et criant si efrayement qu'il ressembloit plustôt demoniacle ou enragé, qu'autrement) un monastère, auquel il assina si bon revenu, que luy et ses parents en étoyent entretenus.

Bêtise et abus du peuple de Thunes et de leur roy.

La plus grande partie des bâtimens est de pierre de taille d'assés belle montre et use l'on fort de mosaïque au plancher des maisons, merveilleusement bien entaillé, depeint avec azur et autres riches couleurs, et font cela pour ce qu'en Thunes la cherté de boys est grande, au moyen de quoy, ils ne sauroyent faire de beaux soliveaux, puis sont pavées les chambres de pierres emaillées et reluisantes et les cours d'au-



tres pierres carrées et vives. Les batimens sont quasi tous d'un etage, en maniere d'alée et entre deux portes, ayant leur entrée dont l'une repond sur la ruë et l'autre au corps de la maison, pour en laquelle entrer, il faut monter quelques marches de degrés, qui sont d'une pierre rare et entaillée et, de de fait, chacun s'etudie de faire aparoitre l'entrée plus belle et de meilleur grace que tout le reste du logis, à cause que les citoyens, le plus communement, ont coutume d'eux poser et seoyr à ces entrées et, là, s'entretenir avec les amys, ou deviser avec leurs serviteurs et domestiques.

Il y a à force etuves, mieux accommodées que celles de Fez, mais non pas si belles, ny de telle grandeur. Hors la cité y a plusieurs possessions produisans de beaux fruits. Vray est que c'est en petite quantité, mais d'autant plus parfaits et savoureux. Quant aux jardins, ils sont, quasi en infinité, remplis d'orangers, citrons, roses, fleurs gentilles et souëves, memement en un lieu appelé Bardo, là où sont les jardins et maisons de plaisance du roy, fabriquées avec une architecture, non moins industrieuse que superbe, enrichie d'entailles et peintures des plus fines couleurs.

Autour de la cité, environ cinq ou six mile, y a plusieurs territoires d'olives, lesquelles rendent l'huile en si grande abondance, qu'elle en est toute fournie et en reste encor beaucoup que l'on transporte en Egypte. Le boys des oliviers est employé,

partie à faire charbon et partie à chaufer, car je pense qu'au demeurant du monde ne se pourroyt trouver lieu, auquel le boys soyt tant cher comme en cette cité.

Finablement, pour la pauvreté qui presse le menu peuple, non seulement se trouvent des femmes, lesquelles impudiquement ofrent leurs corps, abandonnans leur chasteté pour si petit pris que rien, mais encor les enfans se sommettent jusques à l'execrable sodomie, qui les rend plus infames, deshonnêtes et ehontés, que ne sont les putains publiques. Les femmes (j'entends les pudiques, qui ne font acte qui tache en rien l'honneur, duquel toute dame vertueuse doit être aornée) se tiennent honnêtement en ordre, et sortans de la maison se couvrent le visage (en imitans la coutume de celles de Fez) avec un voile, qu'elles tiennent sur le front, fort large, et un autre qui s'appelle setfari; de sorte que leurs têtes ressemblent mieux celles de géans que de femmes; mais, au reste, elles vont si bien polies et ajancées, qu'en parfums et parures, elles employent le plus grand de leur soucy; tellement que les parfumeurs demeurent tousjours des derniers à serrer boutique. Les habitans ont coutume de manger une certaine mistion nommée l'hasis, laquelle est fort chere; mais ils ne sauroyent avoir usé une once, qu'ils se trouvent joyeux à merveille, incités à ris merveilleusement, surprins d'un apetit et vouloir de manger demesuré, tous transportés, et par telle manière de viande merveilleusement provoqués à paillardise.

Paillardise et sodomie communes à Thunes.

Habits de dames, matrones, et honnêtes femmes de Thunes.

COUR DU ROY, ORDRE, CERIMONIES, ET OFFICIERS DÉPUTÉS EN ICELLE

Le roy de Thunes jouist du royaume par succession de pére à fils, ou par election du pére, prenant le serment des principaux, comme sont les capitaines, prêtres, docteurs, juges et lecteurs, et n'est pas plus tôt le roy decedé, que celuy, lequel a eté eleu, est posé et elevé en siege royal, là où il reçoit les hommages de tous. Puis se vient presenter celuy qui est le premier en dignité, lequel s'appelle manasid (etant comme un roy, au gouvernement du royaume) et luy rend conte de toutes les choses qu'il a euës jusques alors en maniment; depuis avec la permission du roy, ordonne les officiers, qu'il informe plainement en quelle maniére ils doivent proceder à bien exercer leur office, et provisionner les soldats et gardes du roy. Celuy qui le seconde, est appellé mesuare, qui represente la personne d'un capitaine general, lequel a toute puissance et autorité sur les soldats, gardes du roy, et peut diminuer et acroître la solde d'iceux, comme bon luy semble, puis en enrooler, drecer armées et telles autres choses, combien que le roy y veust assister maintenant en personne. Le tiers en dignité est le chatelain, qui a souz sa conduite les soldats du chateau, le gouvernement des palais du roy et preéminence

sur la fabrique d'iceux, avec la charge des prisonniers, qui sont detenus dans le château pour choses de grande importance. Il a semblablement puissance d'administrer justice, et faire droit à ceux qui se presentent devant soy, non autrement que si c'etoyt le roy même. Le quart est le gouverneur de la cité, qui est commis sur les choses criminelles, pour donner châtiement et punition aux malfaiteurs, selon la grandeur de son delit. Le cinquième est le secretaire qui ecrit et fait reponce au nom du roy, avec autorité de pouvoir ouvrir les lettres d'un chacun, fors des deux susnommés. Le sixiéme est le maître de sale, qui, au jour de conseil, a charge de tendre la chambre de tapisserie et draps en assinant à chacun le lieu qui est ordonné, commandant aux huissiers, au nom du roy, de publier ce qu'a eté ordonné par le conseil, ou de saisir et constituer prisonnier quelque grand personnage. Cetuy-cy a grande familiarité avec le roy, pour autant qu'à toutes les heures a commodité de se presenter à luy, pour parler à Sa Majesté. Le septième est le tresorier, deputé pour recevoir les deniers des ministres, et les remettre entre les mains de quelques-uns qui sont ordonnés à la queste, pour les distribuer selon le vouloir et commandement du roy, ou comme l'officier majeur l'ordonne avec le soussiné de Sa Majesté. Le huitième est le gabelier qui reçoit les deniers de gabelle de tout ce qui entre dans la cité, et le cens des marchans etrangers, qui est de deux et demy pour cent,

tenant un grand nombre de sergens, lesquels voyans entrer quelque marchant qui n'est de ses marchés, et qui se montre d'un port aparent, ils le presentent devant le gabelier, en l'absence duquel ils le detiennent prisonnier jusques à son retour, qui, puis, luy fait payer une certaine somme de deniers, après luy avoir fait donner plusieurs sermens. Le neuvième est le peager, l'office duquel est de recevoir les deniers de ce qui se transporte hors la cité et qu'on veut charger sur mer, et de ce qui vient semblablement de dessus icelle. Le lieu de la douane est assis sur le lac de la Goulette près de la cité. Le dixième est le depensier, lequel, comme maître d'hotel, a charge de tenir garny le palais de vivres et autres choses necessaires, comme entretenir d'habillemens dames, damoiselles, esclaves noires et chambriers de la maison du roy. Outre ce, il tient conte de la depense qui se fait pour les enfans du roy et leurs nourrices, disposant des offices vacans dans le palais, ou hors d'iceluy, desquels il pourvoyt les chretiens esclaves, qu'il entretient d'habis et de tout ce qui leur est necessaire. Voilà les principaux offices et magistrats, qui sont en la cour du roy, en laquelle s'en trouve bien plusieurs autres moindres et de plus bas degré : comme ecuyer d'ecuyerie, le chapelain, le juge du camp, le garderobe, le maître des enfans de Sa Majesté, le capitaine des estafiers, et quelques autres.

Le roy tient mile cinq cens chevaux legers, dont

la plus grande partie est de chretiens reniés, et où chacun d'eux a bonne provision d'iceluy seigneur pour homme et cheval, étans souz la conduite d'un capitaine qui les reçoit selon ce que bon luy semble. Il y a encor cent cinquante chevaux legers mores naturels, qui sont le conseil privé du roy, et desquels il se sert, touchant les choses concernantes le fait de la guerre et comme maîtres de camp. Davantage, il tient cent arbaletiers, dont il y en a plusieurs qui sont chretiens reniés et ceux-là marchent tousjours devant Sa Majesté, s'acheminant hors la cité, mais la garde (qui est des chretiens habitans au bourg, duquel nous avons par cy-devant parlé) se tient encore plus près de sa personne. Devant ce seigneur y a une autre garde à pied, qui est de Turcs armés d'arcs et pistolets à feu, avec le chef des estafiers qui va à cheval, puis d'un côté marche celuy qui porte l'ecu du roy, et de l'autre, celuy qui tient la pertuisane; puis, au derrière, suit à cheval celuy qui porte l'arbalète, étant cotoyée Sa Majesté de plusieurs, comme des connetables et massiers, qui sont ministres des cerimonies. Voilà en somme l'ordre et la coutume qu'on observe ordinairement en la court du roy de Thunes. Mais la diference est fort grande quant à la manière de vivre des roys passés, et de cetuy-ci qui règne à present pour autant qu'il est d'autre naturel, coutume et gouvernement. Et quant à moy, certes ce ne m'est peu de facherie, quand je suis contraint de publier les vices

particuliers de quelque seigneur que ce soyt, et mêmement de cetuy-cy, de la liberalité duquel j'ay receu plusieurs benefices. Parquoy (laissant les autres choses à part) je dy qu'il est merveilleusement subtil à retirer deniers de ses sujets, partie desquels il distribue aux Arabes, et partie il employe à la fabrique de ses palais et edifices, là où il demeure en grande volupté entre chantres, menetriers et femmes qui savent chanter, se transportant d'heure à autre à ses chateaux et jardins plaisans et solacieux. Puis quand quelqu'un veut chanter en sa presence, il se fait bander les yeux, comme quand l'on veut bailler le chaperon aux faucons, et puis entre là, où les dames sont l'attendans.

Avarice et estude du roy de Thunes.

Le ducat d'or, qu'il fait batre, est de vingt et quatre carats, montant à la valeur d'un ducat et un tiers de ceux qui se batent en Europe. Il fait encore batre quelque autre monnoye d'argent carrée, qui s'appelle Nasari, du pois de six carats, dont les trente ou trente deux pièces d'icelle font un ducat des leurs, qui sont appellez double en Italie; et sufise cecy à la genérale description de Thunes, car je n'ay rien obmis qui m'ait semblé digne de memoire.

Monnoye du royaume de Thunes.

NAPOLI

Les Romains bâtirent anciennement cette petite cité, sur la mer Mediterranée, près de la Golette, et

distante de Thunes environ douze mile du coté de levant, étant nommée Nabel par les Mores, laquelle fut par un temps bien peuplée et fort civile, mais elle n'est aujourd'huy habitée que d'aucuns laboureurs, qui ensemencent les terres de lin, et n'en recueillent autre chose[1].

CAMMAR

Cammar est une autre cité ancienne, distante de Thunes par l'espace de huit mile, devers tramontane, étant bien habitée, mais de jardiniers seulement, lesquels portent vendre leurs herbes et fruits dans la cité de Thunes. Les terres produisent en abondance des rouseaux de sucre, qui s'y vendent semblable- Rouseaux de sucre.

1. Nabal, نابل, est l'ancienne Neapolis. Il y a dans cette péninsule (Djeziret Bachou), dit le chérif Edrisy, un autre fort situé sur les bords dela mer et nommé Nabal. Du temps des Romains il y avait auprès de ce dernier fort une grande ville, très peuplée, mais elle est ruinée et actuellement il n'en reste que des vestiges (*Description de l'Afrique*, p. 138).

Marmol donne à cette ville le nom de Nebel ou Nabis. « C'est, dit-il, une petite ville bastie par les Romains sur la coste à quatre lieuës de Tunis du côté du levant et qu'on nommoit autrefois Neapolis ou ville-neuve, à ce que disent ceux du pays. Elle fut ruinée par les successeurs de Mahomet lorsqu'ils détruisirent Carthage et les autres villes de la province et fut longtemps déserte jusqu'à ce qu'elle fut repeuplée par de pauvres gens qui la quittèrent aussi à la venuë de l'Empereur. Ils y sont retournez maintenant à cause que le pays d'alentour rapporte beaucoup de lin par le moyen des rigoles dont il est arrosé et ils se nourissent de ce revenu aussi bien que de la pesche, mais ils sont assez misérables » (*L'Afrique*, t. II, p. 494).

ment; mais ceux qui les achètent ne s'en servent à autre chose qu'à les sucer après le repas, pour ce qu'ils ne savent par quel moyen il en faut tirer le sucre[1].

MARSA

Marsa port.

Marsa est une cité, contenant un petit circuit, edifiée sur la mer Mediterranée à l'endroit où souloyt être le port de Cartage, dont elle retient le nom de Marsa, qui signifie port. Elle a demeuré par un long temps en ruine; mais maintenant elle est habitée de pescheurs, laboureurs, et de ceux qui blanchissent les toiles; ayant autour de son pourpris des maisons et possessions, là où le roy de Thunes coutumièrement passe son été[2].

1. *De Cammart*, قمارت. « C'est une ancienne ville à trois lieuës de celle de Tunis, du costé de septentrion et assez près des ruines de Carthage. Les historiens du pays rapportent qu'elle a esté bastie par les Romains. Elle est fermée de hautes murailles et fort peuplée; mais les habitans sont la plupart jardiniers qui portent vendre à Tunis des fruits et des herbes potagères. Il y a dans cette contrée de grands champs de cannes de sucre que l'on vend en détail à ceux de Tunis sans y faire de sucre comme ailleurs. Quand la ville de Tunis fut prise par l'Empereur, les Espagnols saccagèrent cette place parce que les habitans s'enfuirent à la descente de l'armée. Elle se nommoit autrefois Valachie, à ce que dit Aben Rachic, auteur africain » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 492).

2. *De Marça*, مرسى. « C'est une petite ville dont le nom signifie port en arabe. Aussi est-elle assise au mesme endroit où estoit le port de Carthage. Elle a esté bastie par un calife de Carvan (El-Mehdy) depuis la ruine de Carthage par les mahométans, mais elle fut détruite depuis par d'autres Arabes dans les guerres qu'ils eurent contre les rois de Tuuis. Et à la venuë

ARIANA

Cette cité icy est de petite etendue, et ancienne, edifiée par les Gots, distante de Thunes, par l'espace de huit mile de la partie de tramontane. Il y a plusieurs jardins produisans divers fruits, auprès des murailles, lesquelles sont fort anciennes. L'on peut veoir encor à l'entour de Cartage plusieurs petites viles, qui sont inhabitées, et dont le nom ne me revient en memoire[1].

HAMMAMET ET ERACLIA, CITÉ

Hammamet a eté naguères edifiée par les mahommetans, et ceinte de fortes murailles, distante de

de Charles-Quint, elle estoit peuplée de pauvres gens, laboureurs, pescheurs ou blanchisseurs. Près de la ville, il y avoit quelques jardins et quelques maisons de plaisance où les rois alloient prendre le frais l'esté. Les soldats de l'Empereur la trouvant vuide, la saccagèrent et depuis elle s'est repeuplée encore que les habitans n'y soyent pas trop en seureté, quand il y a guerre avec ceux de la Goulette. Il y a encore d'autres habitations dans les ruines de Carthage ou auprès dont nous ne faisons pas de mention, parce qu'elles ne sont pas de conséquence » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 493).

1. *D'Arriane*, الريحانة, Errihanèh (les plantes odoriférantes). « C'est une petite ville bastie par les Romains à une lieuë de Tunis, du costé de septentrion ; ses murs sont encore debout et l'on voit en divers endroits des statuës de pierre et d'autres antiquitez. Il y a hors de la ville carrobiers et autres arbres qui portent de fort bon fruit. Les habitans sont pauvres laboureurs et jardiniers qui s'enfuirent encore à la venuë de l'Empereur et leur ville fut saccagée, mais ils y sont revenus depuis » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 490).

Thunes environ cinquante mile, habitée de gens fort pauvres et necessiteux, qui sont mariniers, charbonniers et blanchisseurs de toiles, oppressés par le roy à toute extremité.

Eraclia est une petite cité, edifiée par les Romains sur un tertre près de la mer, et fut detruite par les Arabes[1].

SUSE

Suse est une grande cité, que les Romains fondèrent jadis sur la Mediterranée, distante de Thunes environ cent mile, hors laquelle y a plusieurs en-

1. *D'Hammamet*, الحمامات. « C'est une petite ville que les rois de Tunis ont bastie depuis peu sur la coste, en un golfe qui porte son nom quoy qu'on die par corruption Mahamet pour Hamamet. Elle est à dix-sept lieuës de Tunis par terre du costé du Levant, mais par mer, il y en a plus de soixante à compter de la Goulette, car depuis là jusqu'au cap d'Apollon la mer fait un cercle en forme de croissant et s'étend ensuite fort au long vers le levant, sur le golfe de Carthage jusqu'au cap de Mercure. Il y a là une forteresse d'où la mer fait un grand golfe sur lequel cette ville est assize. Ce qui fait qu'elle est si éloignée par mer de Tunis et si proche par terre. Les habitans sont de pauvres gens, pescheurs, blanchisseurs ou charbonniers qui ont bien de la peine à vivre à cause des impots dont on les charge » (Marmol, *L'Afrique*, p. 494).

D'Héraclie, هرقلة. « C'est une petite ville ruinée à vingt-huit lieuës de Tunis sur la coste au haut d'une coline. Les historiens du pays racontent qu'elle a esté bastie par les Romains et ruinée par les successeurs de Mahomet à cause que c'estoit une de leurs colonies. Elle se défendit vaillament l'espace de quelques jours; mais, à la fin, l'ayant emportée, ils la détruisirent après avoir tué tous les habitants, sans qu'elle se soit repeuplée depuis. On voit encore ses ruines entre Hamamet et Suse » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 495).

drois qui produisent à force figuiers et oliviers : desquels on tire de l'huile en grande quantité. Il y a aussi plusieurs terres, qui sont bonnes pour semer orge ; mais les Arabes (pour être trop molestés) ne les laissent cultiver aux habitans, qui sont humains et plaisans, recevans les etrangers avec grandes caresses et courtoisie. Ils exercent quasi tous l'etat de marinier, et vont avec les navires des marchans en Levant et en Turquie. Mais les aucuns vont courir sur la mer, cotoyans les plages de Sicile et de toute l'Italie. Le reste s'adonne ou à faire les toiles, garder les vaches, tournoyer des ecuelles et plusieurs sortes de vases, desquels ils fournissent toute la rivière de Thunes, de laquelle s'etans les mahommetans emparés, cette cité fut deputée pour la residence du lieutenant, et son palais se peut veoir encor à present. La cité est belle, ceinte de fortes murailles, et située en un beau lieu, ayant eté jadis bien peuplée, et embellie de somptueux edifices, dont il en reste encor quelques-uns, avec un temple fort magnifique. Maintenant, elle est quasi toute inhabitée, par l'injustice et tyrannie des seigneurs, tellement qu'il n'y reste plus que cinq ou six boutiques d'apoticaires, fruitiers, et de pescheurs. Etant abordé en cette cité, je fu contraint d'y demeurer par l'espace de quatre jours, à cause de la difficulté et malignité du temps[1].

1. *Sous*, سوسة. « La ville de Souça, située à trente milles de Cairouan,

MONASTER

Monaster est une ancienne cité, edifiée par les Romains, sur la mer, distante de Suse par l'espace

est entourée par la mer de trois côtés, au nord, au sud et à l'orient. La muraille de pierres qui l'environne est très forte et solidement bâtie; la mer vient s'y briser et, du côté de l'orient, elle pénètre jusqu'aux maisons par des conduits souterrains. Dans l'angle de la ville qui regarde le sud-ouest, on voit un phare qui porte le nom de *Khalef el-Feta* et qui s'élève à une grande hauteur. Souça a huit portes dont celle qui est à l'est du bâtiment nommé *Dar es-Sanaa* (l'arsenal maritime) est d'une grandeur énorme. C'est par là que les vaisseaux entrent et sortent du port. Deux autres portes de la ville sont du côté de l'occident et regardent le *Melab* (amphithéâtre, hippodrome). Ce vaste édifice de construction antique est posé sur des voûtes très larges et très hautes, dont les cintres sont en pierre ponce, substance assez légère pour flotter sur l'eau et que l'on retire du volcan de la Sicile. Autour du Melab se trouvent un grand nombre de voûtes communiquant les unes avec les autres. Dans les environs de la ville, on voit des ruines d'une grandeur énorme et d'une haute antiquité. Souça est entièrement bâtie en pierres de taille; elle renferme un grand nombre de bazars, et fournit une abondance extraordinaire de marchandises et de fruits. La viande que l'on consomme à Souça est la meilleure du monde; tout y est à bas prix, jusqu'aux fruits; les denrées de toute espèce s'y trouvent à foison. La fondation de Souça remonte à une époque très reculée » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 83).

« Sousa est une ville bien peuplée; il s'y fait beaucoup de commerce. Les voyageurs y affluent de toutes parts; on en exporte divers objets que l'on ne peut se procurer que là, notamment des tissus et des turbans auxquels on a donné le nom de turbans de Sousa. Les bazars y sont bien fournis et très fréquentés : la ville est entourée d'une forte muraille en pierres de taille; on n'y boit que de l'eau de citerne » (Edrisy, *Description de l'Afrique*, p. 149).

De Suse. « C'est une ville de plus de quinze cens maisons, sur la coste, en un beau lieu un peu relevé de côté de la terre, de sorte que de la mer, toutes les maisons se voyent. Elle est fermée de bonnes murailles et au haut plus haut de la ville où elle regarde la terre, il y a un fort chasteau avec

de douze mile, ceinte de murailles fortes et superbes, et embellie d'edifices compassés par plaisante et industrieuse architecture. Une chose y a que les habitans sont detenus en grande pauvreté et misère extrême, vetus de pauvres et vils habits, trainans aux pieds je ne say quelles pantoufles faites de jons marins, et sont quasi tous pescheurs, n'usans à leur manger que de pain d'orge, et de cette viande qu'ils appelle bezin, avec l'huile dont nous avons parlé ci-dessus comme s'en est aussi la coutume, le long de cette rivière, à cause que le terroir ne produit autre grain qu'orge. Et suivant

un fossé et une esplanade tout autour. Ceux du pays en attribuent la fondation aux Romains et disent qu'elle a esté autrefois très illustre et très peuplée, qu'elle se nommoit Siagul à laquelle Ptolomée donne trente-six degrez de longitude et trente-deux degrez vingt minutes de latitude. Quand les successeurs de Mahomet entrèrent en Afrique après qu'Occuba eut basti la ville de Carvan, il fit longtemps sa demeure dans Suse qui est à douze lieuës de là, le long de la coste et son palais est encore debout avec plusieurs maisons considérables et une grande et belle mosquée qu'il fit construire. Le pays est fertile en huiles, dates, figues et autres sortes de fruits, mais comme la terre est fort légère, elle ne rapporte que de l'orge. Encore les Arabes par ces campagnes tourmentent-ils si fort les habitans qu'ils ont bien de la peine à la cultiver, ce qui est cause que la plupart s'adonnent à la marine et vont pratiquer en Alexandrie et ailleurs. Depuis que les corsaires turcs passèrent en Afrique et se meslèrent avec eux, ils commencèrent à faire le métier de pirate et à courre les costes d'Italie avec des fustes et des galiotes. Quand Barberousse prit Carvan et Tunis qui n'en est qu'à trente-cinq lieuës par terre, ils se rendirent à luy, tant pour la haine qu'ils portoient à cette ville que parce que c'est un peuple léger et qui aime le changement. Mais après que l'Empereur eut chassé Barberousse de Tunis, il envoya de Sicile une armée navale contre cette ville parce qu'elle ne s'estoit pas voulu soumettre à Muley Hascen » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 496).

ce propos, reciterai ce qui m'avint, me retrouvant sur un galion, avec une ambassade de cette cité, qui tiroit à la volte de Turquie. Cetuy m'entretenant de divers propos vint à tomber d'un à autre, sur la provision qu'il avoit du roy de Thunes, qui étoit quelque nombre de ducatz, et environ vingt et quatre muis d'orge par an. Alors pour le peu de cognoissance que j'avoys du païs, luy dy qu'il devoit avoir une grande ecuyrie, mais il me repondit tout le contraire de ce que je pensoys, et repliquant luy demanday à quoy donques il employoit si grande quantité d'orge. Lors le teint, qui luy monta au visage (ample temoignage de l'honte honnête qu'il recevoyt), decouvrit ce que luy même vouloit cacher par paroles; à quoy je cogneu qu'il n'étoit sustanté d'autre chose que de ce grain, qui me causa un grand repentir de m'être montré tant indiscret et peu civil, m'étant avancé jusques là de luy user de telle demande que je fey (certes), pensant que cela fut distribué aux pauvres. Hors de la cité se voyent plusieurs possessions de fruits, comme de figues, pommes, poires, grenades, carobes et une infinité d'olives; neantmoins, les habitans sont fort foulés par leur seigneur [1].

Aventure de l'auteur.

1. Monastir, منستير. « On assure que le grand château à Monestir fut bâti en l'an 180 (796-797), par Herthema ibn Aïen. Au jour de l'*Achoura*, on y tient une grande foire qui attire beaucoup de monde. Monestir renferme des chambres, des cellules, des moulins à la persane et plusieurs réservoirs. C'est une forteresse très élevée et solidement bâtie. Au premier

TOHULBA

Tohulba est une cité edifiée par les Romains, sur la mer Mediterranée, distante de Monaster par l'espace de douze mile, jadis bien habitée, ayant son terroir bien fertile, mais il fut abandonné par la ty-

étage au-dessus du sol est une mosquée où se tient continuellement un cheikh rempli de vertus et de mérite, sur lequel roule la direction de la communauté. Cet édifice sert de logement à une compagnie d'hommes saints et de marabouts qui ont quitté parents et amis pour s'y enfermer et vivre loin du monde. Selon Mohammed ibn Youçof, c'est une forteresse, très élevée qui renferme un faubourg considérable. Au centre de ce faubourg, on voit une seconde forteresse très grande et remplie de logements, de mosquées et de châteaux à plusieurs étages Au midi de ce fort on remarque une grande place ornée de hauts pavillons solidement bâtis, autour desquels viennent s'établir les femmes qui veulent s'adonner à la dévotion. Ces édifices portent le nom de *Kibab Djamé*, « les pavillons de Djamé ». El-Monestir renferme un *djamé* bâti d'une manière très solide; il se compose de voûtes et d'arcades dans la construction desquels on n'a pas fait entrer le moindre morceau de bois. On trouve dans cette place forte un grand nombre de bains... Dans le voisinage d'El-Monestir est une saline immense qui fournit aux navires des cargaisons de sel destinées aux autres pays » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 88).

De Monester. « C'est une ville bastie sur la coste par les Romains à quatre lieuës de Suze du costé du levant. Elle est fermée de bonnes murailles fort hautes, les maisons y sont bien basties et la situation en est agréable. Elle est batuë des flots de la mer et a tout autour plusieurs jardins et quantité d'oliviers, de sorte qu'on y recueille beaucoup d'huile et de fruit. La terre est légère et n'est pas bonne pour le froment, ce qui fait que les habitans ne mangent que du pain d'orge. Ils sont maintenant fort pauvres pour avoir esté souvent tourmentez des Maures, des Turcs et des Chrestiens depuis la prise de Tunis par Barberousse, car ils se sont revoltez plusieurs fois contre leur roy et ont été saccagez par les armées navales de Charles-Quint » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 499).

rannie des Arabes. La cité n'est guere peuplée de maisons, lesquelles sont encor habitées de je ne say quelles personnes, qui mènent vie de religieux, tenans un grand lieu en manière d'hotelerie pour loger les etrangers. Aucuns Arabes s'y transportent bien souvent, mais ils ne se montrent jamais molestes ny importuns[1].

EL-MAHDIA

El-Mahdia est une cité edifiée de notre temps, par Mahdi, heretique et premier pontife de Cairavan, qui la fonda sur la mer Mediterranée, et en la partie d'une montagne, qui se jete sur la mer, l'environnant de fortes et epesses murailles et gros tourions avec le port, qui est fort bien remparé, et soigneusement gardé. Celui-cy s'achemina en ces païs deguisé en pelerin, et feignant d'être decendu de la race de Mahommet, seut si bien par ses ruses et palia-

1. *De Tobulba.* « C'est une ville de sept cens feux bastie par les Romains sur la coste à quatre lieuës de Monester du costé du levant. Elle estoit autrefois riche et bien peuplée parce qu'elle a un grand territoire et qu'il y a quantité d'oliviers qui rapportent beaucoup d'huile. Elle suit la fortune de Sous, de Monester et de la ville d'Afrique et a esté extrêmement incommodée des guerres jusqu'à se dépeupler tout à fait, à cause des courses des Arabes : maintenant ceux qui y demeurent vivent comme des religieux, ils reçoivent tous les estrangers qui y arrivent et leur donnent dans un grand logis tout ce qui leur est nécessaire. Cela les met à couvert des Arabes, des rois de Tunis et des Turcs, parce qu'ils les reçoivent bien et les traitent tous également » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 501).

tions aquerir l'amytié de ces peuples, que moyennant leur aide et suport, il s'empara de la seigneurie du Cairavan, se faisant appeller el Mahdi, calife. Mais, depuis, ainsi qu'il alloit lever et recevoir les deniers de son revenu en la Numidie, distante de Cairavan par l'espace de quarante journées, il fut saisy et detenu prisonnier par le prince de Segelmesse, lequel en fin, meu de compassion, le remit en liberté, en recompense de quoy l'autre luy procura sa mort et l'occit. Puis se meit à exercer sa grande tyrannie, que le peuple conspira contre luy, ce qu'ayant seu, feit edifier une cité, comme pour forteresse, avec laquelle il se peût ramparer et defendre, quand besoin en seroit, contre tous ceux qui le voudroyent assaillir. Et luy valut ce projet, pour ce qu'un Beiezid predicateur surnommé le chevalier de l'âne (à cause qu'il n'usoit d'autre monture), se banda contre luy avec un exercite de quarante mile hommes, qu'il feit marcher à la volte du Cairavan, que El Mahdi abandonna (etant averti de sa venuë), pour se retirer en sa nouvelle cité, dans laquelle, moyennant le secours de trente navires d'un seigneur de Cordouë mahommetan, seut si bien recharger ses ennemys, que, les ayans mis en route, tua Beiezid, avec un sien fils. Cette victoire ainsi heureusement et contre le vouloir de tous obtenuë, il feit retour au Cairavan, là où il gaigna l'amytié du peuple, au moyen de quoy la seigneurie demeura à sa postérité jusques à cent trente ans.

Mahdi rendu prisonnier du prince de Segelmesse.

Beiezid tué avec un sien fils.



Depuis la cité fut prinse par les chretiens, mais elle fut puis recouverte par un pontife et roy de Maroc; et maintenant, elle est souz la puissance du roy de Thunes, lequel y met un gouverneur sans trop charger d'impositions les habitans, lesquels ont coutume de trafiquer par mer, et ont grandes inimitiés avec les Arabes, qui, pour cette occasion, leur otent tout moyen de cultiver leurs terres.

De notre temps, le comte Pierre de Navarre se hazarda de s'en emparer, avec dix vaisseaux, mais on luy feit un si doux acueil avec les boulets de soudaines canonades, qu'il fut contraint en lieu de marcher avant (comme il le pensoit bien faire) de tourner le dos, avec son grand desavantage, et sans rien faire. Cecy avint en l'an de la nativité de Jesuchrist, mile cinq cens dix neuf[1].

1. *Medhiya* مهدية. « La ville de Mehdiya porte le nom d'Obeïd Allah el-Medhy, prince qui, suivant les traditions, en posa les fondations. Elle est à soixante milles de Cairouan... La ville d'El-Mehdiya est environnée par la mer, excepté du côté occidental, où se trouve l'entrée de la place. Elle possède un grand faubourg appelé Zouila qui renferme les bazars, les bains et les logements des habitants de la ville... La ville d'El-Mehdiya a deux portes de fer, dans lesquelles on n'a pas fait entrer le moindre morceau de bois; chaque porte pèse mille quintaux et a trente empans de hauteur, chacun des clous dont elles sont garnies pèse six livres. Sur ces portes on a représenté plusieurs animaux. El-Mehdiya renferme trois cent soixante grandes citernes sans compter les eaux qui arrivent par des conduits et qui se répandent dans la ville... El-Mehdiya est fréquentée par les vaisseaux d'Alexandrie, de Syrie, de la Sicile, de l'Espagne et d'autres pays. Son port creusé dans le roc est assez vaste pour contenir trente bâtiments; il se ferme au moyen d'une chaîne de fer que l'on tend entre deux tours situées, une à chaque côté de l'entrée du bassin; quand on veut laisser entrer un bassin, les gardes des tours lâchent un bout de la chaîne, ensuite, ils la ré-

ASFACHUS, CITÉ

Asfachus est une grande et ancienne cité, edifiée par les Africans sur la mer Mediterranée, du temps

tablissent dans son état ordinaire. Par cette précaution, on se garantit contre les tentatives hostiles des Roums (chrétiens d'Europe). El-Mehdiya est défendue par seize tours, dont huit forment l'ancienne enceinte... Le *djamé*, la cour des comptes et plusieurs autres édifices s'élèvent sur le terrain que l'on gagna sur la mer. Le *djamé* composé de sept nefs est très beau et solidement construit. Le palais d'Obeïd Allah est très grand et se distingue par la magnificence de ses corps de logis... L'arsenal situé à l'est du palais d'Obeïd Allah peut contenir plus de deux cents navires et possède deux galeries voûtées, vastes et longues, qui servent à garantir les agrès et les approvisionnements de la marine contre les atteintes du soleil et de la pluie » (El-Bekry, *Description de l'Afrique*, pp. 72-75)

Le chérif Edrissy donne une longue description d'El-Mehdiya qu'il appelle le pivot de l'empire.

« El-Mehdiya, dit-il, où réside un gouverneur de la part du grand roi Roger, offre un des ports les plus fréquentés par des navires marchands venant de l'Orient et de l'Occident, de l'Espagne, de l'empire byzantin et d'autres contrées. On y apportait autrefois des marchandises en quantité et pour des sommes immenses. A l'époque présente, le commerce y a diminué; El-Mehdiya était le port et l'entrepôt d'Al-Cairawan; elle fut fondée sur le bord de la mer par le Mehdy Obeïd Allah qui lui donna son nom. El-Mehdiya était autrefois extrêmement fréquentée par les voyageurs; on y apportait de tous côtés une grande variété de marchandises, car on était sûr d'y trouver des chalands, et ses habitants jouissaient d'une bonne réputation universelle ; les constructions en sont belles, les maisons nettes et élégantes, les lieux de plaisir jolis, les bains magnifiques, les caravansérails nombreux ; enfin, la ville offre au dedans et au dehors un coup d'œil d'autant plus ravissant que ses habitants sont généralement beaux et proprement vêtus. On y fabrique des tissus très fins et très beaux connus sous le nom de tissus d'El-Mehdiya et dont il se faisait, en tout temps, une exportation considérable, car ces tissus étaient inimitables sous tous les rapports. Les habitants d'El-Mehdiya boivent de l'eau de citerne, l'eau des puits étant d'un goût désagréable. La ville est entourée de belles murailles en pierre



des guerres qu'ils eurent avec les Romains, ceinte de treshautes murailles, et jadis bien habitée, mais maintenant, il n'y sauroyt avoir plus haut de troys ou quatre cens feus, et y a peu de boutiques, pour ce que les habitans sont fort maltraités, tant par les Arabes, comme du roy de Thunes, à cause de quoy ils se tiennent tresmal en ordre, et sont quasi tous tissiers, mariniers ou pescheurs, prenans du poisson en grande quantité, qu'ils appellent spares, nom incogneu entre Latins, Arabes et Barbares. Ils usent de pain d'orge et bezin, et s'en trouve quelques-uns d'entre eux, lesquels avec une certaine manière de vaisseaux s'en vont trafiquant en Egypte et Turquie[1].

et fermée au moyen de deux portes construites en lames de fer superposées sans l'emploi d'aucun bois. Il n'en existe pas dans le monde habité d'aussi habilement et d'aussi solidement fabriquées et elles sont considérées comme une des curiosités les plus admirables de la ville. Il n'y a du reste ni jardins, ni vergers, ni plantations de dattiers; les fruits y sont apportés en partie des châteaux d'El-Monastir, situés à trente milles de distance par mer » (*Description de l'Afrique*, pp. 126-127). On peut consulter sur la fondation de Mehdiya et sur l'histoire de cette ville le *Voyage du cheikh Et-Tidjany*, pp. 223 et suivantes, et la *Chronique d'Abou Zekeria*, traduite par M. Masqueray. Alger, 1879.

1. « Sfax, سفاقس, ville maritime environnée d'un mur, renferme un grand nombre de bazars, plusieurs mosquées et un *djamé*. La muraille de Sfax est construite en pierres et en briques. Cette ville possède des bains, des caravansérails, une banlieue très étendue, plusieurs châteaux forts et quelques ribats situés sur le bord de la mer. Le plus célèbre de ces établissements est celui qui porte le nom de Mahres Boutouïa, « le corps de garde de Boutouïa ». On y voit un minaret d'une grande hauteur, au sommet duquel on arrive par un escalier de cent soixante-six marches... Sfax est entourée d'une belle forêt de dattiers. L'huile que l'on y fabrique est

CAIRAVAN, JADIS AU NOMBRE DES GRANDES CITÉS

Cairavan, noble cité, fut edifiée, par Hucba, capitaine des exercites, envoyé de l'Arabie deserte, par Hutmen pontife tiers, lequel feit asseoir les fondemens en un lieu distant de la mer Mediterranée, environ trente six mile, et cent de la cité de Thunes, non pour autre respect que pour asseurer son armée et tresors qu'il avoyt amassés, en sacageant toutes

exportée en Égypte, au Maghreb, en Sicile et en Europe : quelquefois on peut en acheter quarante arrobes, mesure de Cordoue, pour un mithcal. Le port de Sfax est très fréquenté; lors de la marée basse, les navires restent sur la vase, puis au reflux, ils se remettent à flot. Les négociants y arrivent de tous côtés avec de fortes sommes d'argent qu'ils emploient à l'achat d'huile et d'autres marchandises. Dans l'art de fouler les draps et de leur donner le cati, les habitants de Sfax suivent les méthodes employées à Alexandrie, mais ils surpassent les fabricants de cette ville par l'excellence et l'abondance de leurs produits » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 50-51).

« Sfax est une ville ancienne et bien peuplée; ses marchés sont nombreux et il s'y fait un commerce fort actif. Un mur en pierre entoure la ville dont les portes sont revêtues d'épaisses lames de fer. Au dessus du mur sont des tours de construction admirable destinées aux corps de garde. On y boit de l'eau des citernes. Les plus beaux fruits y sont apportés de Cabis, plus qu'il n'en faut à Sfax et l'on peut s'en procurer à bon compte. On y pêche beaucoup de grand et d'excellents poissons : la pêche a lieu généralement au moyen de filets disposés avec art dans les eaux mortes. La principale production du pays consiste en olives; on y récolte une quantité d'huile comme nulle part ailleurs. Le port en est beau, l'eau tranquille; en somme, c'est un des lieux les plus importants. Les habitants sont fiers et hautains. Cette ville fut prise par le grand roi Roger en 543 de l'hégire (1148 de J.-C.), bien qu'elle soit encore très peuplée, sa prospérité n'est plus ce qu'elle était autrefois » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 125).

les cités de Barbarie et Numidie. Puis l'environna de belles murailles dont la maçonnerie étoit toute de brique, et dans le circuit un grand et merveilleux temple, soutenu sur colonnes de marbre, deux desquelles drecées auprès la grande chapelle sont d'une hauteur inusitée et incomparable, de couleur rouge, parfaite et reluisante, diaprées et martelées de petites taches blanches, tirans sur le porphire. Cetuy-cy, aprés la mort de Hutmen, fut appelé par Muchavia au gouvernement du domaine, auquel il se maintint jusqu'à ce que Qualid calife, fils de Habdul Malic (qui regnoit pour lors en Damas), expedia un capitaine pour marcher à la volte du Cairavan, avec une grande armée, et s'appelloit Muse fils de Nosair; lequel y etant parvenu, y sejourna quelques jours, tant qu'il luy sembla l'exercite avoir assés reposé. Puis se meit à la route du ponant, pillant, sacageant plusieurs viles et cités, jusques à ce qu'il parvint à la riviere de l'Ocean, là où il entra dans l'eau jusques aux etriés. Ce qu'ayant fait, et content de ses conquêtes, feit retour au Cairavan, delegant un capitaine, nommé Tarich pour son lieutenant en Moritanie, lequel semblablement s'empara de plusieurs cités, tant que Muse, eguillonné de son heur et gloire, luy manda de ne passer plus outre, atendant sa venuë, ce qu'il feit, se tenant coy sur la rivière d'Andologie; là au bout de quatre moys, Muse arriva avec un grand exercite, lequel joint et uny avec l'autre, passèrent tous

deux en Grenade pour aborder l'exercite des Gots, desquels le roy etoit Roderic, qui leur assina journée. Mais comme voulut sa mauvaise fortune, fut rompu et mis en fuite, tellement que les deux autres, suivans leur victoire, parvindrent jusques en Castille et prindrent la cité de Tolette, là où ils trouvèrent de grans richesses et plusieurs reliquaires, qui etoyent dans le tresor de la cité, comme la table sur laquelle Jesuchrist feit la Cene avec ses disciples, et étoyt couverte d'or fin, enrichie aux extremités de pierrerie, estimée à la valeur de cinq cens mile ducas.

Armée de Roderic, roy des Gots, defaite par Qualid, calife.

La table où Jesuchrist feit la Cene, gardée à Tolette.

Après cette prinse, Muse se meit au retour, acompaigné d'une partie de l'armée, emportant avec soy les autres depouilles et quasi tous les grans tresors de l'Espagne, en sorte qu'ainsi chargé, et parvenu en Afrique, print la route de Cairavan; mais ainsi qu'il étoyt en chemin, lettres de rapel luy vindrent de Qualid, pontife de Damas, dont, suivant la teneur d'icelles, il marcha vers l'Egypte. Et après être arrivé en Alexandrie, fut averty par un frére du pontife, qu'il tiroit à la fin, et pour autant qu'il ne se travaillât autrement de s'acheminer à Damas; car étant expiré (comme on cognoissoit à veuë d'œil qu'il ne pouvoit plus longuement contester à la mort), tous les tresors se pourroyent facilement perdre et ecarter. Dequoy Muse, faisant peu de conte, et meprisant ces paroles, s'en alla en Damas, et consina le tout au Qualid, lequel, cinq jours après,

rendit l'esprit. Au moyen de quoy, le frère succedant au pontificat, deposa Muse de son ofice, luy ôtant tout le gouvernement de l'Afrique, et meit en sa place un autre capitaine nommé Iezul, dont le fils, frere et neveu succedèrent l'un après l'autre, au gouvernement de la cité, jusques à tant que la maison de Qualid fut depouillée de cette dignité.

Alors fut fait lieutenant Elagleb, lequel gouvernoit ne plus ne moins que s'il en eut eté seigneur, pour ce que de ce temps-là, les pontifes, abandonnans le siège de Damas, se tindrent en Bagaded, comme il est amplement recité dans les chroniques; tellement qu'après cetuy-cy, la seigneurie demeura entre les mains du fils et ainsi d'une lignée à autre successivement, tant que cette famille se trouva paisiblement jouissante de cette dignité, par l'espace de cent soisssante ans, mais à la fin du temps, celuy qui pour lors regnoit, fut expulsé par le Mahdi calife et herétique.

Bagaded, siege pontifical.

Du temps donques de ces seigneurs de la maison d'Elagleb, la cité acreut tant en grandeur, comme en nombre de peuple, si bien qu'elle n'étoyt assez spatieuse pour donner lieu à tous ceux qui y voudroyent bien maintenant habiter; ce que voyant le seigneur, il feit fabriquer joignant icelle, une autre cité qu'il nomma Recheda[1], là où il faisoyt

1. Raqqada, رقادة, à quatre milles de Qaïrouan.

« Raqqadah dut sa fondation à Ibrahim ben Ahmed, qui y fixa son séjour, abandonnant la place nommée Kasr Kadim. Ce prince fit cons-

sa demeurance avec les principaux de sa cour. Et de ce temps là, s'empara de la Sicile, par le moyen et diligence d'un sien capitaine appellé Halcamar qu'il y envoya, acompagné d'un grand nombre de gens [1].

Et pour rampart et defense d'un tel desseing, et seurté de sa personne, il bâtit en cette ile une petite cité, laquelle il nomma de son nom, qu'elle retient encor à present. Depuis, elle fut assiegée par l'armée, qui vint au secours des Sicilians; mais le seigneur de Cairavan y contremanda un exercite plus fort que le premier, souz la conduite d'un brave et courageux capitaine appellé Ased, lequel refraichit de gens et munition la cité d'Helcama [2], puis les deux

truire dans sa nouvelle capitale des palais magnifiques et une mosquée *djami*. Bientôt on vit s'élever des marchés, des bains, des fondouks. Cette ville fut constamment la résidence de la famille d'Agleb, jusqu'au moment où Ziadet-Allah fut contraint de fuir devant les armes victorieuses du chiite Abou Abdallah. Obeïd Allah choisit d'abord Raqqadah pour sa résidence habituelle, mais, en l'année 308, il transféra sa cour à Mehdiyah. C'était en l'année 273 qu'Ibrahim avait jeté les fondements de Raqqadah. Cette ville après la retraite d'Obeïd Allah commença à déchoir. Sa population déserta ses murs et sa ruine alla toujours en croissant, dans une progression rapide. Enfin, Maad ben Ismayl fit démolir tout ce qui avait échappé à la destruction, rasa entièrement tous les édifices et ne laissa subsister que les jardins » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. Paris, 1831, t. XII, p. 476).

1. M. Michel Amari a signalé les erreurs historiques de Léon l'Africain dans son bel ouvrage intitulé : *Storia dei musulmani di Sicilia*. Florence, 1854, I, p. 256.

2. El-Kamah, dit Ibn Djobair, est une grande ville située à cinq milles de la mer : ses dépendances sont considérables. On y trouve un marché

exercites se vindrent à unir ensemble, tellement qu'ils ocupèrent toutes les viles et places qui restoyent, d'où est avenu que cette neuve cité a eté accruë et augmentée tant en habitans que civilité.

L'assiete du Cairavan est en une campagne areneuse et deserte; ne produisant arbre, ny grain, mais en defaut de ce, il s'en apporte (avec les autres choses necessaires pour sustenter le corps humain) de sur la rivière de la mer de Susa, Monaster ou Mahdia, cités qui sont toutes distantes, par l'espace de cent quarante mile de cette-cy, auprès de laquelle environ douze mile y a une montagne appellée Gueslet, là où apparoissent encor quelques vestiges et apparences des edifices romains, et aucunes fontaines, qui y sourdent sur icelle, avec des clos de carobes, qui se transportent au Cairavan, en laquelle ne se trouve fontaine, ny puys d'eau vive, fors quelques citernes. Mais au dehors, il s'y trouve certaines conserves antiques, dans lesquelles l'eau de la pluye se vient à egouter; toutefoys, au mois de juin, on n'en y sauroyt trouver une seule goute, pour ce que les habitans la font boyre à leurs bêtes. Les Arabes viennent passer l'eté auprès de cette cité, qui cause que l'eau encherit, et le grain au double; vray est qu'ils amènent des chairs de bœuf en abondance et dates, lesquelles ils aportent des cités de

et plusieurs mosquées. Les habitants de cette ville sont tous musulmans, aussi bien que ceux des nombreux domaines de son vaste territoire.

Numidie, distantes par l'espace de cent soissante mile de cette-cy, là où l'etude du droit fut jadis florissante et en singulière recommandation, de sorte que la plus grande partie des docteurs d'Afrique y ont vaqué aux lettres et prins le degré en icelle. Or maintenant depuis le guast que luy donnérent les Arabes, elle a commencé à être repeuplée, mais les habitans sont aujourd'huy tous pauvres artisans, dont les uns sont couroyeurs de peaux d'aigneaux et de chevreaux, et les autres peletiers, dont leur ouvrage se vend aux cités de Numidie, là où l'on ne trouve point de draps d'Europe. Mais, de tous ces metiers-là, il ne s'en trouve pas un qui ait le moyen de s'entretenir honnêtement, ains vivent exerçans iceux assés miserablement et en tresgrande pauvreté. Joint aussi, que, par l'oppression grande et mauvais traitement du roy de Thunes en leur endroit, ils ont eté mis du tout au bas et en grande perplexité, comme je vey me transportant en Numidie, là où etoyt le camp du roy de Thunes, qui fut en l'an neuf cens vingt et deux de l'hegire (1516 de J.-C.)[1].

1. « La ville de Cairouan, قيروان, est située dans une vaste plaine. Au nord se trouve le golfe de Tunis, à l'est la mer de Souça et d'El-Mehdiya; au sud la mer de Sfax et de Cabes. La mer orientale est la plus rapprochée de la ville dont elle n'est éloignée que d'une journée de marche. De Cairouan à la région des montagnes, il y a aussi une journée de marche et la même distance sépare cette ville de la forêt d'oliviers nommée *Es-Sahel* « le littoral ». A l'orient de la ville est une *sibkha*, « marais salant » d'où l'on extrait un sel vraiment excellent et d'une pureté remarquable. Aux

CAPES

Capes est une grande cité, jadis par les Romains edifiée dans un goufre sur la mer Mediterranée,

autres côtés de la ville s'étendent des terres bonnes et fertiles dont les meilleures sont à l'occident. Cette dernière région est appelée Fahs Ed-derara « la banlieue de la source abondante ». Les grains que l'on y sème rendent cent pour un dans les bonnes années... Cairouan a toujours eu sept *mahres* dont quatre à l'extérieur et trois à l'intérieur. Dans les temps anciens, cette ville était eutourée d'une muraille de briques large de dix coudées que Mohammed ibn Achath ibn el-Ocba el-Khozaï avait fait construire en l'an 144 (761-762 de J.-C.). Dans la partie de cette muraille qui regarde le sud-ouest, il y avait une porte... Au sud-est se trouvait la porte d'Abou r-Rebia, à l'est les portes d'Abdallah et de Nafé, au nord celle de Tunis, à l'ouest les portes d'Asrem et de Selm. En l'an 209 (824-825) Ziadat-Allah, premier fils d'Ibrahim l'Aghlebite, abattit cette muraille parce que les habitants de la ville avaient pris part à la révolte d'El-Mansour surnommé Et-Tonbodi. Après la défaite du rebelle, événement qui eut lieu le mercredi 15 de djoumada Ier de l'année susdite (14 septembre 824), les habitants de Cairouan sortirent au devant de Ziadat-Allah et implorèrent sa miséricorde. Pour les châtier, il se contenta de raser les fortifications de leur ville. En l'an 444 (1052), El-Moïzz le Sanhadjien, fils de Badis et petit-fils d'El-Mansour, releva les murailles de Cairouan et leur donna une longueur de vingt-deux mille coudées. Du côté de Sabra le nouveau rempart se développait en ouvrage avancé : deux murs parallèles et séparés par un intervalle d'environ un demi-mille allaient aboutir à ce faubourg. Aucun négociant ni voyageur ne pouvait introduire dans Cairouan des marchandises sujettes aux droits sans passer par Sabra. Cairouan possède maintenant quatorze portes : d'abord celles que nous avons nommées plus haut, ensuite la porte des Dattiers (*Bab en-Nakhil*), la porte Neuve (*Bab el-Hadith*), les deux portes de l'ouvrage avancé, la porte de la Broderie (*Bab et-Thiraz*), la porte des Fabricants de seaux en cuivre (*Bab el-Callalin*), la porte d'Abou r-Rebia et la porte de Sahnoun le jurisconsulte. Avant que les bazars de Cairouan fussent transférés à El-Mansouriya, une double ligne de boutiques s'étendait sans interruption du nord au sud, à travers la première de ces villes. De-

ceinte de treshautes et anciennes murailles, ensemble d'une forteresse, qui auprés de soy a un fleuve, mais l'eau est un peu salée. Cette cité est fort diminuée en honneteté etcivilité depuis qu'elle fut sacagée

puis la porte d'Abou r-Rebia jusqu'au *djamé*, cette rue avait une longueur de deux milles moins un tiers et depuis le *djamé* jusqu'à la porte de Tunis deux tiers de mille. D'une extrémité à l'autre, elle était couverte d'un toit et elle renfermait, à elle seule, tous les dépôts de marchandises et toutes les fabriques. Ce fut Hicham ibn Abd el-Melik (le khalife Omiiade) qui donna l'ordre d'installer de cette façon le bazar de Cairouan. En dehors de la ville se trouvent quinze réservoirs bâtis par l'ordre de Hicham et d'autres princes, afin d'assurer aux habitants une provision d'eau. Le plus grand et le plus utile de ces bassins est situé auprès de la porte de Tunis et doit sa construction à Abou Ibrahim Ahmed, fils de Mohammed l'Aghlebite. Il est de forme circulaire et d'une grandeur énorme. Au milieu s'élève une tour octogone couronnée d'un pavillon à quatre portes. Une longue série d'arcades cintrées dont les unes sont posées sur les autres vient aboutir au côté méridional de ce bassin. A l'occident, il y avait un château bâti par Ziadat-Allah. Immédiatement, au nord du même bassin, s'en trouve un autre de petite dimension nommé *el-Feskia* « le réservoir », qui reçoit les eaux de la rivière et en amortit la rapidité. Le Feskia est un ouvrage magnifique, d'une construction admirable. Obeïd Allah disait quelquefois : « J'ai remarqué en Ifrikia deux choses auxquelles je n'ai rien vu de comparable en « Orient : l'un c'est le réservoir qui est près de la porte de Tunis et l'autre « c'est le *Casr el-bahr*, le château du lac, dans la ville de Raccada. » Cairouan possède quarante-huit bains...

« En l'an 452 (1060) la population de Cairouan fut emmenée en captivité et la ville resta déserte; on n'y laissa que les gens les plus pauvres » (El Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 61-68).

Lorsque le chérif Edrissy écrivait sa Géographie, la ville de Cairouan était ruinée, aussi il ne lui consacre que peu de lignes « El-Cairouan se composait autrefois de deux villes, dont l'une était al-Cairouan proprement dite, l'autre Sabra. Cette dernière était le siège du gouvernement et on y comptait au temps de sa prospérité trois cents bains dont la plupart se trouvaient dans les maisons particulières, le reste était destiné au public. Aujourd'hui elle est totalement ruinée et dépourvue d'habitants » (*Description de l'Afrique*, p. 130).

par les Arabes, car dès cette heure là, les habitans l'abandonnérent pour s'en aller faire residence à la campagne, là où il y a des datiers en grande quantité; mais le fruit n'est pas de garde, car il pourrit incontinent, et ne produit ce terroir autre chose, sinon un fruit, qui se nourrit souz terre, de la grosseur d'un refort, qu'ils succent, à cause qu'il est doux comme amandes, du goût desquelles il tient quelque peu; toutefois beaucoup s'en faut, qu'il ne soit tant nutritif et profitable. Ce fruit est quasi commun par tout le royaume de Thunes, et par les Arabes est appellé habb haziz. Les habitans sont noirs, et pauvres laboureurs ou pescheurs, qui sont par trop foulés du roy de Thunes et des Arabes[1].

1. « Cabes, قابس, grande ville ceinte par une muraille de grosses pierres et de construction antique, possède une forte citadelle, plusieurs faubourgs, bazars, caravansérails, un *djamé* magnifique et un grand nombre de bains. Le tout est entouré d'un long fossé que l'on peut inonder en cas de besoin et rendre infranchissable. Cabes a trois portes; les faubourgs sont à l'est et au sud de la ville. La population se compose d'Arabes et d'Afarics. Cette ville abonde en fruits de toute espèce et surtout en bananes; aussi fournit-elle une grande variété de fruits à la ville de Cairouan. Les mûriers y sont très nombreux et chacun de ces arbres nourrit plus de vers à soie que n'en feraient cinq mûriers dans tout autre pays. Cabes se distingue par la beauté et la finesse de sa soie; elle est même la seule ville de l'Ifrikia qui en produise. Les environs de la place, jusqu'à la distance de quatre milles offrent une suite de jardins plantés de dattiers et arrosées par des eaux courantes. La source qui nourrit tous ces ruisseaux jaillit d'une montagne située au sud-ouest de la ville et va se décharger dans la mer de Cabes. La canne à sucre y donne des produits abondants. Les chameliers qui se rendent de l'Égypte en Ifrikiya mentionnent, dans un de leurs chants, le haut minaret de Cabes. Ils disent : « Point de sommeil, point de repos « avant de voir Cabes et son minaret. » La rade de Cabes reçoit des navires

EL-HAMMA

El-Hamma est une ancienne cité edifiée par les Romains, distante de Capes environ quinze mile, et ceinte de murailles, dont la maçonnerie est de pierre de taille fort grosse, enrichie de beaux entaillés, avec ce qu'on y voit jusques à present des tableaux de marbre sur les portes où sont gravées des lettres. Les maisons et ruës sont sottement disposées, les habitans pauvres et larrons, le territoire âpre et aride, ne produisant autre chose que palmes, jetans un fruit peu savoureux. Prés de la cité, environ un

de toutes les parties du monde » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 45).

« Cabis est une ville considérable, bien peuplée, entourée d'un véritable bois de vergers qui se succèdent sans interruption et qui produisent des fruits en abondance, de palmiers, d'oliviers, de terres cultivées et de métairies, comme on n'en trouve nulle part ailleurs. Elle est ceinte d'un mur très solide et entourée d'un fossé. Ses bazars offrent une grande diversité de marchandises. On fabriquait autrefois de belles étoffes de soie dans cette ville, mais aujourd'hui une des principales industries consiste dans la préparation des cuirs destinés à l'exportation... La distance de Cabis à la mer est de six milles du côté du nord, l'espace entre la lisière du bois de Cabis et la mer étant occupé par des sables contigus d'un mille d'étendue. Ce bois se compose d'une réunion de vergers, de vignes et d'oliviers, l'huile étant l'objet d'un grand commerce. On y trouve aussi des palmiers qui produisent des dattes d'une bonté et d'une douceur au dessus de tout éloge... Le port de Cabis est très mauvais, car on n'y est pas à l'abri des vents. Les navires jettent l'ancre dans la petite rivière de Cabis où l'on éprouve l'action du flux et du reflux et où les bâtiments d'un faible tonnage peuvent mouiller. La marée s'y fait sentir jusqu'à la distance d'un jet de flèche » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 123).

mile devers midy, sourd une grosse fontaine tres-chaude, qui prend son cours par la cité, la traversant à grans canals, dans lesquels et dessouz terre y a quelques edifices, comme chambres separées les unes des autres, dont le pavé est le fond du canal, par où l'eau s'ecoule, tellement qu'elle peut arriver jusques au nombril de ceux qui rentrent, mais il s'en trouve bien peu, qui s'y veulent hazarder pour la trop âpre chaleur. Neantmoins, les habitans ne laissent d'en boire, ce que voulans faire, il faut qu'ils puisent le soir l'eau pour boire le matin, et ainsi pour le contraire. Du coté de tramontane, hors la cité, cette eau s'ecoule toute en un lieu, auquel elle forme un lac qui s'appelle le lac des Lepreux, pour ce qu'il a vertu et propriété de faire recouvrer santé à ceux qui sont entachés de la lèpre, et solider les playes. Au moyen de quoy, sur le rivage d'iceluy, demeure une infinité de ladres, lesquels avec le temps retournent en santé. Cette eau a odeur de soufre, laissant toujours une certaine envie d'en boire, comme je l'ay moy même experimenté en beuvant par plusieurs foys d'icelle, encor que pour l'heure je ne me trouvasse alteré en sorte que ce soyt[1].

Vertu admirable d'un lac à guerir de la lèpre et solyder les playes.

1. El-Hamma, الحمة ou الحامة. El-Bekry se contente de citer le nom d'El-Hamma.

Le cheikh Et-Tidjany nous fournit quelques détails sur la ville d'El-Hamma. « Ce jour-là, dit-il, dans la relation de son voyage, nous nous arrêtâmes aux eaux thermales appelées Hammet Methmatha, حامة مطماطة,

MACRES, CHATEAU

Macres est un chateau edifié par les Africans de notre temps sur la bouche du goufre de Cabes, pour laquelle defendre des navires ennemyes, fut expressement fabriqué, distant de l'ile Gerbo, environ cinquante mile, et habité par quelques tissiers de draps de laine, entre lesquels se trouvent plusieurs mariniers et pescheurs, qui ont grande pratique en cette ile, d'où la langue (qui est africane) leur est à tous particulière, à raison de la continue frequentation, qu'ils ont les uns avec les autres. Et pour autant qu'ils n'ont terres ny pos-

qu'il ne faut pas confondre avec celles de Touzer appelées Hammet-el-Behalil. Je vis là une ville capitale entourée d'une forêt de dattiers chargés de fruits. Toutes les eaux de ce pays sont saumâtres. C'est à cause du degré de chaleur de certaines d'entre elles que cette localité a été appelée El-Hamet, la chaude. Ce mot El-Hamet dans la langue régulière signifie proprement une source d'eau chaude... Un rempart élevé entoure la ville; ayant remarqué qu'en certains endroits il s'était écroulé, je demandai aux habitants pourquoi ils ne le faisaient pas réparer : Ces remparts, me répondirent-ils, ne sont point une défense pour nous, nos vrais remparts ce sont nos sabres. Les constructions qui sont en dehors de la cité sont très hautes. En général, les habitants mettent un certain amour propre à donner le plus d'élévation possible à leurs bâtisses. J'ai vu en visitant la kasba, demeure habituelle du gouverneur de la ville, les restes de ses gigantesques proportions ; aujourd'hui, tout y est ruines. De nombreux canaux amènent en profusion dans la kasba, des eaux qui se réunissent dans une grande pièce en forme de salle de bain, d'une belle et élégante construction » (*Voyage*, pp. 129-130).

sessions (hors mis les tissiers) ils gaignent leur vie au moins mal qu'ils peuvent à être mariniers[1].

GERBO, ILE

Gerbo est une ile prochaine de terre ferme, toute plaine et sablonneuse, au reste, garnie d'une infi-

1. Le mot *Mahras*, محرس, a la signification de poste militaire, enceinte fortifiée destinée surtout à repousser les attaques des infidèles. El-Bekry nous donne les noms de six *mahres* élevées sur la côte de la Tripolitaine. Ce Mahras est mentionné par le cheikh Et-Tidjany. El-Mahras, dit-il, est un ancien château fort extrêmement élevé. On en attribue la construction à Ibn El-Aghleb. Les habitants des divers châteaux voisins viennent se réfugier dane cette place forte à l'approche de leurs ennemis et quand ils sont contraints de prendre les armes... Les habitants d'El-Mahras sont des gens de Houara.

Le cheikh Et-Tidjany ajoute : « Notre étape se termina à El-Mahress, ancien château fort extrêmement élevé. On en attribue la construction à Ibn el-Aghleb. Les habitants des divers châteaux voisins viennent se réfugier dans cette place forte, à l'approche de leurs ennemis et quand ils sont contraints de prendre les armes... Les habitants d'El-Mahress sont des gens de Houara qui, précédemment habitaient les châteaux connus sous le nom de Kossour Beni Khiar » (*Voyage*, p. 81).

De Maharaz. « C'est une place forte bastie depuis peu par les rois de Tunis à l'embouchure du golfe de Capez pour les garder des pirates chrestiens qui avoient coustume de ravager toute cette coste. Les habitans n'ont ni terres labourables, ni troupeaux et sont de pauvres pescheurs ou mariniers qui vont en course avec les vaisseaux turcs, mais il y a quelques tisserans qui font de la toile et des sayes à la moresque. Ils parlent la langue africaine des Bérébères comme ceux des isles de Gelves où est leur principal trafic et dont ils ne sont éloignez que de dix-huit lieuës » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 536).

nité de possessions de vignes, dates, figues, olives et autres fruits, et contient de circuit environ dix huit mile. En chacune de ces possessions est bâtie une maison, et là habite une famille à part, tellement qu'il se trouve à force hameaux, mais peu qui ayent plusieurs maisons ensemble. Le terroir est maigre, voire qu'avec si grand labeur et soin qu'on puisse mettre à l'arrouser avec l'eau de quelques puys profons, à grande dificulté y sauroit-on faire croître un peu d'orge, ce qui cause tousjours une grande cherté en ces lieux-là quant au grain, dont le setier se vend ordinairement six ducats, et quelque foys plus, et la chair encor n'y est à guère meilleur pris. Là y a un fort sur la mer, auquel le seigneur avec sa famille fait residence, et tout auprès d'iceluy y a un gros vilage, là où logent les marchans etrangers, comme chretiens, Mores et Turcs, et s'y fait toutes les semaines un marché que l'on prendroit quasi pour une foire, à cause que tous les habitans de l'ile s'y assemblent; joint aussi, que plusieurs Arabes de terre ferme s'y transportent avec leur betail, y portans des laines en grande quantité. Mais ceux de l'ile vivent de la facture et trafique des draps de laine (au moins la plus grand' partie), lesquels ils portent vendre, ensemble le raisin sec, dans la cité de Thunes ou d'Alexandrie. Il y a environ cinquante ans que cette ile fut assaillie par une armée de chretiens, qui la print et sacagea, mais, en un instant, elle fut recouverte par le roy de Thunes, qui la feit rehabiter, et alors fut edifiée la forteresse susnommée, car le

Gerbo, prinse par les chretiens, recouverte par le roy de Thunes.

passé, il n'y avoit sinon vilages et hameaux dans cette ile, estant continuellement gardée par deux chefs, lesquels y habitoyent souz le roy de Thunes, qui y ordonnoit juges et gouverneurs. Mais par la mort du roy Hutmen, les successeurs étans amoindris de forces, cette ile se remit en liberté, pour laquelle maintenir en seurté, les habitans rompirent le pont qui venoyt de terre ferme sur leur ile. Joint aussi, qu'ils craignoyent d'être surprins par quelque armée terrestre. Tandis que ces choses passoyent ainsi, l'un des chefs tua tous ses principaux adversaires, au moyen de quoy, sans grande dificulté, il vint à s'emparer de la seigneurie de cette ile, en sorte qu'elle est toujours demeurée entre les mains des siens jusques à présent, et se retire tant en gabelle qu'en douane, octante mile dobles, à cause des grandes trafiques qui s'y font par les marchans alexandrins, turcs et thunisiens. Mais ceux qui jouyssent maintenant du domaine, usent entre eux de grandes trahysons, tellement que le fils tue le père, le frère l'autre, pour avoir seul le gouvernement, si qu'en moins de quinze ans, plus de dix seigneurs y ont eté tués.

Armée de Ferdinand, roy d'Espagne, repoussée par les habitans de l'ile Gerbo.

Depuis peu de temps, Ferdinand, roy d'Espagne, y envoya une grosse armée, souz la conduite d'un capitaine, qui étoyt le duc d'Albe, mais peu experimenté, et pour le peu de cognoissance qu'il avoyt du lieu, il vint prendre terre bien loin au-dessus, en un certain endroit, là où étant bravement repoussé

par les Mores, fut contraint de se retirer, et mêmement, pour l'extrême et ardente soif et âpre chaleur, que ses gens enduroyent. Et pour autant qu'à l'aborder des navires, la mer étoyt comble, et que retournans les soldats de l'escarmouche, l'eau étoit baissée, les vaisseaux pour ne demeurer à sec s'étoyent retirés, tellement qu'il y avoit plus de quatre mile de grève decouverte, ce qui travailla tant la gendaimerie, que fuyans les soldats ecartés, çà et là à vau de route, les uns furent par les chevaliers vivement poursuivis et prins, les autres passèrent par le fil de l'epée, et le reste se retira avec l'armée en Sicile. Depuis, Charles empereur y feit passer encor un autre exercite, conduit souz la charge d'un chevalier rodien, de l'ordre Saint-Jean de Messine, lequel seut acompagner son dessein d'une telle ruze et sagesse que les Mores se rendirent par composition, s'obligeans de rendre certain tribut, et de fait, pour iceluy arreter, deléguèrent un ambassadeur à la Cæsarée Majesté laquelle souscrit aux chapitres et capitulations, ordonnant qu'ils rendroyent par an six mile dobles au vice-roy de Sicile, et par ce moyen demeurèrent en paix [1].

1. Marmol donne à l'île de Djerba le nom de Gelves.

« Djerba est une île habitée par des Berbers Kharedjites « hérétiques ». On y trouve de l'or en quantité. Elle communique avec le continent au moyen d'un bac et marque l'extrémité orientale des bas-fonds. Ses habitants sont perfides et méchants, aussi ne doit-on pas s'y fier. Les bas-fonds occupent une étendue de cinquante milles dans la mer. Entre le casir (bas-fonds) et la mer, s'étend un édifice de construction antique que l'on nomme

ZOARA, ET LEPÈDE, CITÉ

Zoara est une petite cité, edifiée par les Africans, sur la mer Mediterranée, distante de Gerbo, environ cinquante mile devers levant, ceinte de basses et foibles murailles, habitée de gens fort indigens et necessiteux, n'ayant autre moyen pour gaigner leur vie qu'à faire la chaux et la craye qu'ils transportent à Tripoly. Joint aussi que leurs terres ne sont bonnes à ensemencer, et outre ce, ils sont toujours en

Casir el-Beit « l'écueil du pavillon » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 198).

« L'île de Djerba, dit le chérif Edrissy, est peuplée de Berbers, généralement bruns de couleur, d'un caractère mauvais et hypocrite et qui ne parlent d'autre langue que le berber. Ils sont toujours disposés à se révolter, ne voulant recevoir la loi de personne. Le grand roi Roger vers la fin de l'année 529 (1135) équipa une flotte qui s'empara de cette île. Les habitants se soumirent d'abord et restèrent tranquilles jusqu'en l'an 548 (1159), époque à laquelle ils secouèrent le joug. Roger pour les punir y envoya une nouvelle flotte. L'île fut de nouveau conquise et ses habitants furent réduits en esclavage et transportés à la ville. La longueur de l'île de Djerba est, de l'est à l'ouest, de soixante milles et sa largeur du côté oriental est de quinze milles. De cette extrémité de l'île à la terre ferme, on compte vingt milles. Le nom que l'on a donné à ce côté plus court de l'île est Ras Carin, le côté occidental de beaucoup plus large se nomme Antidjan » (*Description de l'Afrique*, p. 151).

On trouve dans Zerkechy la relation d'une attaque infructueuse tentée par les Catalans au mois de juillet 1432.

L'expédition malheureuse dirigée contre Djerba eut lieu au mois d'août 1510.

Mohammed Abou Ras ben Ahmed En-Nasri a écrit une description et une histoire de l'île de Djerba, qui a été traduite par Exiga dit Kayser et a paru à Tunis en 1884.

crainte d'être assaillis par les corsaires chretiens, et mêmement depuis la prinse de Tripoly.

Cette cité fut encor fondée par les Romains, avec hautes murailles, maçonnées de grosses pierres, mais elle fut deux foys demolie, et de ses ruines fut edifiée Tripoly[1].

1. Zaoura, زاورة. « Zaoura el-Kbira ou Koutin, comme l'appelle le cheikh Et-Tidjany qui distingue deux Zaoura, la grande et la petite, n'est qu'une bourgade de même qu'Ouloul et Djenzour ; mais, s'il faut en croire El-Bekry, elle avait une certaine importance dans les premiers siècles de la domination musulmane. Au rapport de ce géographe, c'était une ville bien peuplée, riche et très fréquentée par les marchands. Moula Ahmed qui ne fait d'ailleurs que répéter ce qu'avait dit avant lui Et-Tidjany vante l'eau de Zaoura qui est d'une douceur remarquable et les palmiers de son oasis très élevés et très droits; mais il parle assez peu avantageusement de ses habitants. Ce lieu, dit-il, a toujours été mal famé. On reproche aux gens qui y demeurent de saisir les voyageurs au passage, de les dépouiller et de les vendre aux chrétiens. Les caravanes évitent soigneusement cette oasis, ou, si elles sont obligées d'y passer, elles se tiennent continuellement sur leurs gardes, de peur qu'on ne leur enlève du monde. Quand les pèlerins ont réussi à la traverser sans accident, ils se félicitent comme des gens qui viennent d'échapper à un grand danger » (*Le littoral de la Tripolitaine*, par M. de la Primaudaie, Paris, s. d., p. 150).

De Zaorat dans la province de Tripoli. « C'est une petite ville sur la coste à dix-sept lieuës de l'isle de Gelves du costé du levant. Elle est fermée de méchantes murailles et habitée de pauvres gens qui font de la chaux et du plastre qu'ils portent vendre à Tripoli ou qui s'adonnent à la pesche et vont en course avec les vaisseaux turcs. Cette ville a été fondée par les Africains et estoit autrefois fort peuplée à cause d'un port où l'on abordoit de tous les costez pour le commerce. Ptolomée luy donne quarente et un degrez quinze minutes de longitude et trente et un degrés trente minutes de latitude et la nomme Posidone. Elle fut ruinée la première fois par Occuba avec Tripoli et l'a esté encore plusieurs fois depuis. Les Turcs la possèdent aujourd'hui et les gouverneurs de Tripoli la chargent de tant d'imposts, que les habitans sont misérables et ce n'est plus que comme un meschant village » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 561).

Lebda, لبدة, est la « Leptis magna » des Romains. Elle est située

TRIPOLY L'ANCIENNE

Tripoly l'ancienne fut edifiée par les Romains, depuis par les Gots subjuguée, et finablement reduite souz la puissance de mahommetans, du temps de Homar, calife second, lesquels tindrent le duc des Gots par l'espace de six moys assiegé, puis enfin le contraignirent de prendre la fuite à la volte de Cartage. Au moyen de quoy la cité fut sacagée, partie des habitans occis, et partie detenus prisonniers, qui furent menés en Egypte et Arabie, comme le temoigne Ibnu Rachich, historien african.

entre Tripoli et Cherous. « Le château de Lebda, dit El-Bekry, est de construction antique en pierre et en chaux. Aux environs sont plusieurs beaux monuments des temps anciens et beaucoup de ruines. Ce château a pour habitants une troupe d'environ mille cavaliers arabes qui sont toujours en guerre avec les Berbères du voisinage » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 96).

De Lepide. « C'est une ancienne ville fermée de bonnes murailles fort hautes et basties de grandes pierres de taille. On lui donne divers noms et Ptolomée la place à quarente degrez trente minutes de longitude et trente et un degrez quarente minutes de latitude. Elle doit sa fondation aux Romains et les historiens du pays rapportent qu'elle fut autrefois fort peuplée et que l'Europe y faisoit grand trafic. Elle fut détruite par l'armée d'Occuba la première fois que les successeurs de Mahomet passèrent en Afrique et se repeupla depuis. Elle fut au calife de Carvan jusqu'à ce que une autre armée d'Arabes passant en Afrique contre le rebelle qui avoit fait soulever cette place, la ruina entièrement et de ses ruines bastit la ville de Tripoli, quoi-qu'on voye encore quelques restes de ses anciens bastimens » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 561).

TRIPOLY DE BARBARIE TRESBELLE ET GRANDE CITÉ

Tripoly fut edifiée par les Africans, aprés la ruine de l'ancienne Tripoly, et ceinte de hautes et belles murailles, située en une plaine sablonneuse, en laquelle y a plusieurs datiers. Les maisons sont magnifiques, á comparaison de celles de Thunes, et semblablement les places ordonnées et deputées pour divers metiers et ars, principalement de tissiers de toiles. Il ne s'y trouve aucun puys, ny fontaine, mais seulement des citernes, et y est toujours le grain fort cher, pour ce que toutes les campagnes de Tripoly sont en arene, comme celles de Numidie, à cause que la mer Mediterranée se jete sur le midy, tellement que les lieux qui devroyent être gras et fertiles, sont tous baignés en eau, et disent les habitans de ce païs, qu'anciennement il y avoit une grande etendue de terres, qui s'avançoyent bien fort envers la tramontane, mais que, par laps de temps et cours d'années, elles furent couvertes par l'heurt des flots continuels, lesquels minoyent toujours comme il se void aux plages de Monestier, Mahdia, Asfacos, Capes, l'ile de Gerbo, et d'autres cités, qui sont devers levant et ne sont guéres profonds ces lieux-là, de sorte que si quelqu'un venoyt à entrer dans la mer en ces endroits, l'eau ne luy sauroyt venir jusques à la ceinture. Par ce moyen, ils disent

que les lieux qui sont ainsi etoufés, ont eté puis naguères couvers de la mer. Ils sont semblablement d'opinion que la cité tirât plus en sus tramontane, mais que, par le continuel miner de l'eau, on l'a toujours retirée devers le midy, et disent qu'à present mêmes, se voyent des maisons et edifices cachés sous les ondes. Il y eut autrefois plusieurs temples en cette cité, quelques coleges et hopitaux pour loger les pauvres et etrangers. Les habitans usent d'une viande fort vile, qui est du bezin d'orge, pour ce que les vivres qui se portent dans la cité ne sont quasi sufisans pour la tenir fournie un jour seulement; est estimé riche le païsan, qui peut epargner un setier de grain ou deux pour sa provision. Neantmoins, ils s'adonnent fort à trafiquer, à cause que la cité est prochaine de Numidie et de Thunes, sans qu'il s'en trouve d'autre jusques en Alexandrie, que cette-cy, qui est encor prochaine de Malte et Sicile. Et souloyent autrefois les navires des Veniciens y aborder, lesquels demenoyent grans trafiques avec les marchans de Tripoly, et avec ceux qui s'y transportent tous les ans, pour le respet de ces vaisseaux.

Cette cité a toujours eté souz le domaine du roy de Thunes, fors du temps qu'Abulhasen, roy de Fez, vint camper devant Thunes, contraignant le roy de gaigner et prendre les desers des Arabes pour seureté; mais Abulhasen ayant eté rompu, et son armée defaite, le roy de Thunes retourna en son domaine. Toutefoys, Tripoly se revolta et se maintint en cette

rebellion par l'espace de cinq ans, jusques à tant qu'Abulhenan, roy de Fez, feit semblablement marcher son armée contre le roy de Thunes, nommé Abulhabbes, qui le vint affronter, tellement que les deux armées furent contraintes à se tâter et donner le choc, dont la perte tourna du coté du roy de Thunes, lequel s'enfuyt à Constantine, là où le roy de Fez l'ala assieger, le tenant de si court, que le peuple se sentant trop foible, pour suporter une telle charge, ouvrit les portes de la cité, et fut pris le roy de Thunes, et mené prisonnier à Fez, dans la forteresse de Sebta. Ce temps pendant, Tripoly fut assiegée par une armée de vingt naves genevoises, et combatuë si brusquement et de telle sorte qu'elle fut prinse, sacagée, et les habitans detenus prisonniers, tellement que le lieutenant, qui étoyt dans la cité, à la prinse d'icelle, recrit incontinent au roy de Fez, comme la chose étoyt passée. Au moyen de quoy, il feit acord avec les Genevois, de leur donner cinquante mile ducatz, lesquels ayans receus, delivrèrent les prisonniers, abandonnant la cité, d'où étans departis, ils s'aperceurent, comme la moitié des deniers étoyt falsifiée. Depuis le roy de Thunes fut mis en liberté par Abuselim, roi de Fez, moyennant un parentage et alliance, qu'il feit avec lui, puis s'en retourna en ses païs. Pareillement, Tripoly retourna souz le gouvernement du roy de Thunes, qui la tint jusques au temps du prince Abubacr, fils de Hutmen, roy de Thunes, qui fut tué avec un sien

Abulhabbes, roy de Thunes, defait par Abulhenan, roi de Fez.

Tripoly de Barbarie, batuë et sacagée par les Genevoys.

fils en la forteresse de Tripoly, par la suasion et enhortement de Iachia, son neveu memes, lequel se feit roy de Thunes, et fut reduite encor Tripoly souz sa puissance, puis enfin il fut tué en une bataille par Habdul Mumen, son cousin, qui s'empara du royaume, duquel il fut paisiblement jouyssant tandis qu'il vequit, et lui succeda Zacarie, fils de Iachia, qui, peu de temps apres, fut frapé de peste et mourut. Lors les citoyens et peuple de Thunes eleurent pour leur roy Mucamen, fils de Hesen, cousin de Zacarie, lequel se voyant en si peu de temps si fort avancé et en si haute dignité, commença à s'enorgueillir et tyranniser, opressant les habitans de Tripoly, tellement que ne pouvant plus comporter si grandes extorsions, chassèrent le gouverneur et tous les officiers royaux, elisans pour leur seigneur un citoyen de la vile, mettant entre ses mains tous les revenus et tresors publics, lesquels par quelque temps il gouverna, et se montra envers les habitans assés traitable. Mais le roy de Thunes se voulant venger de la rebellion, et resentir de l'injure à luy faite, y envoya un gros exercite, souz la conduite d'un sien lieutenant, qui fut empoisonné par des Arabes, à la suasion des principaux de Tripoly, ce qui feit ecarter l'armée deçà et delà. Or avint que le seigneur de Tripoly, (qui s'etoit plus etudié à resembler bon que de l'être) changea ses bonnes mœurs et vertus en vicieuse tyrannie, au moyen de quoy il donna ocasion à un sien cousin, de le priver de vie. Alors le peuple im-

Mucamen, roy de Thunes, delaissé par ses subjets.

portuna tant un hermite (lequel avoit été nourry à la cour du prince Abubacr), qu'il fut contraint à prendre possession de la seigneurie, dont ils le requeroyent tresinstamment, tant que, obtemperant à leurs requetes (plus par importunité, que non par envie aucune qu'il eût de dominer), la gouverna par quelque temps, jusques à ce que Ferdinand, roy d'Espagne, y feit passer son armée, de laquelle il feit capitaine le comte Pierre de Navarre, qui etant abordé un soir, print le lendemain la cité d'emblée, faisant prisonniers tous les habitans. Le seigneur, avec un sien cousin, fut mené à Messine, là où il demeura longtemps en captivité, puis à Palerme, et là fut remis en liberté, par Charles empereur, dont, de leur propre volonté, ils feirent retour à Tripoly, qui fut puis après ruinée et demolie par les chretiens. Il est vray que le chateau fut fortifié de grosses murailles et artillerie, comme nous avons veu en l'an de l'Incarnation, mile cinq cens dix huit, mais comme il m'a depuis été acertené, le seigneur de Tripoly a commencé de faire peupler la cité, au nom de la Cæsarée Majesté. Voilà tout ce qui se peut dire de toutes les cités du royaume de Thunes[1].

Tripoly prinse d'emblée par le comte Pierre de Navarre.

1. « Atrabolos, اطرابلس (Tripoli), ville située sur le bord de la mer, est entourée d'une muraille de pierre solidement bâtie. Elle renferme un *djamé* de belle architecture, des bazars très fréquentés et un grand nombre d'excellents bains. On y voit aussi une mosquée appelée la mosquée d'Es-Chiab qui attire beaucoup de visiteurs. Aux environs de la ville, on voit des Coptes habillés comme les Berbers, mais parlant la langue copte... On remarque à Tripoli un grand nombre de *ribats* habités par des gens qui se

MONTAGNES DE TOUT LE DOMAINE DE BUGGIE

Peu s'en faut que tout le pourpris du domaine de Buggie ne soyt du tout plein de montagnes hautes

livrent à la dévotion. Le plus fréquenté et le plus renommé de ces édifices est la mcsquée d'Es-Chiab. Le port de la ville est abrité contre presque tous les vents..... Tripoli est une ville où les fruits et les vivres se trouvent en grande abondance. On voit quelques beaux jardins à l'est de la ville qui touche aussi à une vaste *sibkha* d'où l'on extrait beaucoup de sel. Dans l'intérieur de la ville est le *Bir Abi-l-Kenoud*, « le puits d'Aboul-Kenoud » qui a fourni aux Tripolitains un terme de reproche, puisque ses eaux, à ce qu'ils prétendent, affaiblissent la raison de celui qui en boit. Quand un homme se conduit d'une manière inconvenante, ils lui disent : On ne doit pas vous blâmer, car vous avez bu au puits d'Abou-Kenoud. Le puits nommé Bir el-Cobba « le puits de la Coupole » est celui qui donne la meilleure eau..... Le mur qui couvre Tripoli du côté de la mer fut construit par Herthema ibn Aïen à l'époque où il était gouverneur de Cairouan (179 de l'hégire, 795-796 de J.-C.).

« Dans les dépendances de Tripoli se trouve une plaine appelée Soubidjin qui étant ensemencée rend, en certaines années, cent grains pour un. De là vient un dicton des Tripolitains : La plaine de Soubidjin produit en une année de quoi suffire pour plusieurs années » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 23-25).

« Tripoli est une ville forte entourée d'une muraille en pierre, située sur le bord de la mer ; ses édifices sont d'une blancheur remarquable et la ville est coupée de belles rues ; il y a des bazars solidement construits, des fabriques et des entrepôts de marchandises destinés à être exportés au loin. Avant l'époque actuelle, tous ses environs étaient extrêmement bien cultivés et couverts de plantations de figuiers, d'oliviers, de dattiers et de toutes sortes d'arbres à fruits, mais les Arabes ont détruit cette prospérité, les habitants de la campagne ont été obligés de l'abandonner, les plantations ont été ravagées, les cours d'eau arrêtés. En 540 (1145), le grand roi Roger prit cette ville et fit périr ou réduisit en esclavage les habitants; il en est actuellement possesseur et elle fait partie de ses États. Le territoire

et scabreuses, couvertes de boys, arrousées de belles fontaines, et coutumièrement habitées de peuples nobles, riches, liberaux, qui tiennent chevaux, beufs et chèvres en grande quantité, ayant tousjours maintenu leur liberté, mêmement depuis que Buggie fut prinse par les chretiens, et portent quasi tretous une croix rouge sur la jouë, de toute antiquité, comme nous avons dit cy-dessus. Leur viande est de pain d'orge, avec grande quantité de figues et noix, qui sont produites en ces lieux-là, mêmement aux montagnes, qu'on appelle Zarara ; en aucunes d'icelles, se trouvent mines de fer, de quoy ils font de petites

de la ville de Tripoli est d'une fertilité incomparable en céréales comme tout le monde sait » (*Description de l'Afrique*, p. 143).

« Nulle part je n'ai vu de rues plus propres, plus larges et mieux alignées qu'à Tripoli, dit le cheikh Et-Tidjany. Le plus grand nombre d'entre elles traversent la ville en long ou en large et lui donnent l'apparence d'un échiquier. Je remarquai la parfaite construction et le bon état d'entretien dans lequel sont les remparts de Tripoli. Les habitants en ont un soin tout particulier et dépensent de fortes sommes pour en réparer les dégâts et les détériorations. Les Tripolitains ont entrepris depuis quelque temps un pénible travail. Ils ont commencé à creuser un large fossé qui doit entourer la ville en aboutissant à la mer des deux côtés... La première conquête de Tripoli est due à Amr ben el-Assi qui, après avoir soumis l'Égypte, s'en rendit maître en l'année 22 de l'hégire : Amr ibn el-Assi fit abattre les remparts, qui furent plus tard relevés du côté de la terre en l'année 132 de l'hégire par Abd er-Rahman ben Habib, gouverneur de la province d'Ifrikia, et du côté de la mer en 180 de l'hégire, sous le gouverneur Horthema ben Aïan qui avait été élevé au commandement de cette même province par le khalife Er-Rachid. L'on voit aujourd'hui autour de ces remparts un mur, autre ouvrage de défense appelée Es-Settara, qui n'existait point autrefois.

« Le port de Tripoli est vaste et très sûr. Les navires mouillent très près de terre et ressemblent, ancrés les uns à côté des autres, à des chevaux ailgnés dans une écurie » (*Voyage du cheikh Et-Tidjany*, pp. 186-199).

pièces du pois de demie livre, qu'ils employent au lieu de monnoye. Ils en font batre semblablement de petite d'argent, du pois de quatre grains. Le terroir produit du lin et chanvre, dont se font des toiles en grande quantité, mais toutes grosses. Les habitans sont fort enclins à jalousie, au reste, dextres et adrois; vray est que la plus grand'partie va tresmal en ordre. Le domaine de Buggie, du côté des montagnes, s'etend vers la mer Mediterranée, en longueur environ cent cinquante mile, et quarante en largeur. En chacune de ces montagnes y a une lignée à part; mais quant à la manière de vivre, il n'y a aucune diference, à cause de quoy je me deporteray d'en parler davantage.

AURAZ

Cette montagne est fort haute et habitée par un peuple fort rude d'entendement, mais sans mesure adonné au larrecin et brigandage. Ce lieu est distant de Buggie, environ octante mile et soissante de Constantine, separé des autres montagnes, et s'etend en longueur par l'espace de soissante mile, confinant du côté du midy au desert de la Numidie et devers tramontane, avec le territoire de Mesila, Stefe, Nicaus et Constantine. A la sommité de la montagne, sourdent plusieurs fontaines, dont les ruisseaux s'epandent par la plaine, formans certains marets,

qui se changent en salines, quand le temps commence à se mettre en chaleur. Nul ne sauroyt pratiquer avec les habitans, n'y avoir leur cognoissance : pour ce qu'ils ne veulent pas que leur païs soyt cogneu, pour doute du roy de Thunes, et des Arabes, leurs ennemys[1].

1. El-Auras, الاوراس, l'Aurès. Les anciens géographes orientaux ne donnent que fort peu de détails sur cette chaîne de montagne. Ibn Hauqal ne lui consacre que deux lignes : L'Aouras, dit-il, est une montagne abondante en eaux vives, toujours bien cultivée et habitée par une mauvaise population. Son étendue est de douze journées de marche (*Viæ et regna, descriptio ditionis moslemicæ auctore Aboul Kasim ibn Haukal,* éd. de Goeje, Leyde, 1873, p. 59).

El-Bekry nous dit que l'Auras, montagne qui a une étendue de sept journées de marche, renferme un grand nombre de places fortes appartenant aux Haoura et aux Miknaça qui professent les doctrines hérétiques de la secte Ibadite. Ce fut dans l'Auras qu'Abou Yezid Makhled ibn Keidad le Zénatien et natif de Nefzaoua se révolta contre Aboul Cacem fils d'Obeid Allah le Fatemide. Elle fut aussi la demeure de la Kahena (*Description de l'Afrique septentrionale* p. 321).

Le chérif Edrissy reproduit exactement les paroles d'Ibn Hauqal : « Quant à l'Auras, dit-il, on considère cette chaîne de montagnes comme faisant partie de celle de Daran du Maghreb occidental. Sa configuration est celle d'un lam ل recourbé vers ses extrémités : elle s'étend sur douze journées de long. On y trouve beaucoup d'eau, des habitations et des cultures nombreuses, des peuples fiers, belliqueux et redoutables à leurs voisins » (*Description de l'Afrique et de l'Espagne,* p. 110).

D'Auraz. « C'est une montagne haute et escarpée, à trente lieuës de Bugie, et à vingt-cinq de Constantine au dedans du païs. Elle a trente lieuës de long, est séparée des autres montagnes, quoy qu'elle fasse partie du grand Atlas. Elle a au midi les déserts de Numidie et divers petits Estats au nort. Les habitans sont des Barbares, dont toute la félicité consiste à voler sur les chemins et à tuer les passans. Au haut de la montagne, il y a de certaines sources d'eau qui descendant en bas forment de grandes mares, que le soleil sèche l'esté et convertit en sel. Ces peuples aiment tant la liberté qu'ils ne souffrent pas qu'aucun estranger pratique en leur pays, pour n'en point apprendre les passages et les avenuës, et n'obéissant

DES MONTAGNES QUI SE RETROUVENT AU DOMAINE DE CONSTANTINE

La partie de tramontane et de ponant, prochaine de Constantine, est toute montueuse, et prennent commencement les montagnes aux confins de celles de Buggie, s'etendans devers la mer Mediterranée jusques sur les rives de Bona, qui contient d'espace environ cent trente mile, et sont toutes abondantes, pour ce que le terroir d'entre icelles est tresfertile, produisant olives, figues, et autres fruits en quantité, tellement qu'il en fournit toutes les autres cités prochaines, comme Constantine, Collo, Gegel, et encor les Arabes. Les habitans s'adonnent plus à civilité que ceux de Buggie, avec ce qu'ils exercent plusieurs ars, et surtout s'adonnent à faire des toiles une infinité. Mais ils s'ecarmouchent souvent pour cause de leurs femmes, qui s'enfuyent de montagne à autre, pour changer maris. Ils sont fort opulens, pour être francs de tout tribut, combien qu'ils n'oseroyent converser en la plaine, pour crainte des Arabes, encor moins aux cités de peur

Femmes de Constantine qui changent leurs maris.

à personne, ils ont toujours guerre avec les Arabes de la contrée. Ils ont fait maintenant alliance avec des Arabes, dont le chef est un renégat espagnol, qui estoit enseigne dans Bugie, quand on la perdit. Il les a si bien charmez en les défendant de leurs ennemis, qu'ils l'aiment, et le reverent comme leur prince : et font deux mille chevaux, et plus de trente mille hommes de pied » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 430).

des seigneurs d'icelles. Il s'y fait toutes les semaines un marché, et en divers jours, auquel s'acheminent plusieurs marchans de Constantine et Collo, qui ont, en chacune de ces montagnes, un amy qui leur porte faveur; autrement s'ils etoyent surprins et volés, il ne se trouve personne, qui tienne conte de leur en faire la raison, pour ce qu'il n'y a juges, prêtres, ny personne, qui ait aucune cognoissance des lettres. Et si quelqu'un vouloit faire ecrire quelque missive, il faudroit aller trouver un homme à quinze mile de ce lieu pour la coucher par ecrit. De ces montagnes se peuvent lever, quand la necessité le requerroit, quarante mile combatans, desquels il s'en trouvera quatre mile à cheval, de sorte que, si les habitans pouvoyent vivre d'accord et unis ensemble, ils seroyent sufisans pour domter et rendre tributaire toute l'Afrique car ce sont braves gens et fort adonnés aux armes.

MONTAGNES DE BONA

Bona a la mer Mediterranée du coté de tramontane, et devers midy, quelque peu de montagnes, lesquelles s'assemblent à celles de Constantine. Mais de la partie du levant, il y a aucuns cotaux, ayans un territoire tresfertile, et y eut jadis des viles et chateaux edifiés par les Romains, desquels il ne reste à present que quelques ruines et masures

sans qu'on puisse savoir le nom des places, qui y etoyent assises. Ces terres sont abandonnées pour le present, à cause des Arabes, fors une petite partie qui est cultivée par d'aucuns habitans en la campagne, lesquels en jouyssent par force d'armes, et malgré les Arabes. Ces cotaux s'etendent de ponant au levant, par l'espace d'octante mile (qui est depuis les confins de Bona jusques à Bège) et de trente en largeur. Là se trouvent à force fontaines, desquelles se forment plusieurs fleuves, qui prennent leur cours par la plaine, laquelle separe les cotaux d'avec la mer Mediterranée.

MONTAGNES PROCHAINES DE THUNES

Thunes est située en la plaine, n'ayant montagne qui luy soyt prochaine, fors quelques parties d'aucunes, qui sont sur la mer Mediterranée, du coté du ponant, comme est celle-là où est Cartage. Il est bien vray qu'il y en a une treshaute, et d'autant plus froide, prochaines de Thunes, pour l'espace de trente mile devers siloch, laquelle s'appelle Zagoan ; mais elle est inhabitée, fors de quelques-uns qui demeurent dans certains hameaux, nourrissans des abeilles, et ensementent aussi le terroir de quelque peu d'orge. Les Romains edifièrent anciennement en flanc et au pied de cette montagne plusieurs chateaux, dont les ruines en sont encore aparentes,

avec certaines epitaphes, qui se lisent en lettres latines et gravées.

MONTAGNES DE BENI TEFREN ET DE NUFUSA

Ces montagnes sont separées du desert, distantes de Gerba et Sfacos environ trente mile, fort hautes et froides, qui leur fait produire le froment en petite quantité, et encore moins d'orge, au moyen dequoy il n'est pas sufisant pour la moitié de l'année. Les habitans sont fort braves gens et hardis, mais reputés pour heretiques en la loy mahommetane, par ceux de la secte des pontifes de Cairavan, laquelle est tenue par toutes les regions, fors de ces montagnars, qui l'ont rejetée, et par tant ils vont tournoyans Thune, et autres cités, par lesquelles ils exercent tous metiers, tant vils et mecaniques soyent-ils, pour trouver moyen de gaigner leur vie, mais ils n'osent dogmatiser, ny publier leur heresie, craignans d'être trop grièvement punis par les inquisiteurs de la loy[1].

1. Les Beni Ifren ou Beni Tifren étaient une tribu de Berbères nomades dont les chefs jouèrent un rôle considérable dans les événements qui se produisirent dans la Tripolitaine. « Les Nefoussa étaient une tribu berbère qui avait embrassé le judaïsme. Ils descendaient de Nefous et formaient une des plus grandes tribus de la race berbère. Ils se partageaient en plusieurs branches telles que les Beni Zemmor, les Beni Meskour et les Matouça. Ces grandes familles habitaient les environs de Tripoli ainsi que les localités voisines. A trois journées au sud-ouest de cette ville est située

MONTAGNES DE GARIAN

Garian est une montagne haute, et froide, qui a en longueur quarante mile, et quinze en largeur separée des autres par l'arène, et distante de Tripoly environ cinquante mile, produisant l'orge en grande quantité, et dates en parfaite bonté, mais elles veulent être mangées toutes fraîches. Outre ce, il y croît à force olives, lesquelles rendent l'huile en infinité, qui, puis après, est transportée en Alexandrie et autres viles prochaines. Semblablement le safran y est produit en grande abondance et admirable, tant en couleur, comme en naïve bonté, qui est la plus parfaite que d'aucun qui puisse venir de toutes les parties du monde, tellement que si la livre de celuy de Thunes, du Caire et de Grèce se vend dix sarafes, cetuy-cy ne se delivrera à moins de quinze, comme il me fut dit par un qui fut vicaire en cette montagne, lequel (outre ce) m'acertena que du temps du prince de Tripoly, elle rendoit soissante miles dobles, et pendant qu'il étoit residant en son vicariat, on en retira trente quintaux, qui font quinze charges de mulets. Mais les habitans ont toujours été molestés par les Arabes et roys de

Safran admirable tant en couleur que en bonté.

une montagne qui porte le nom de Djebel Nefoussa et qui sert encore de demeure à une fraction de ce peuple..... Aujourd'hui, on trouve quelques misérables débris de cette tribu éparpillés dans les provinces de l'Égypte et du Maghreb » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 226 et *passim*).

Thunes. Il y a en cette montagne jusques au nombre de cent trente vilages, avec des maisons pauvrement bâties et mal en ordre[1].

BENI GUARID

Cette montagne est distante de Tripoly environ cent mile, habitée par riches gens et de bonne nature, qui vivent en liberté, étans en ligue avec d'autres montagnars, qui confinent des desers de Numidie[2].

1. *Les monts Garian*, جبل غريان. « Cette montagne est des dépendances de Tripoli à qui elle paye plus de quatre vingts mille ducats par an, à cause que le safran s'y recueille en si grande quantité que la disme seule monte à quinze ou seize charges. Il y a cent trente villages peuplez de Bérébéres qui logent dans de méchantes maisons et n'ont ni villes ni forteresses. C'est pourquoy ils sont incommodez des Arabes et des rois de Tunis. Ils sont maintenant sujets du Turc et reconnaissent le gouverneur de Tripoli » (Marmol, *L'Afrique*, t II, p. 576).

Le nom de cette province est ortographié Ghirian par M. Perron dans sa traduction du *Voyage au Ouday* du cheikh Mohammed ibn Omar et-Tounessy : « Le seizième jour, nous entrâmes dans le pays des Ghirian, pays bien boisé et orné de jardins, de sites pittoresques et sauvages, de sources d'eau, d'étangs et de flaques d'eau considérables : riche de grandes cultures de safran, de fruits de diverses espèces. Le Ghirian est environ à dix journées de Tripoli, sur les terres même de la régence à l'ouest. Les Ghiraniens sont bons, généreux, hospitaliers, pleins de prévenance et de cordialité. Ce qu'il y a chez eux de singulier, c'est que toutes leurs demeures sont construites sous terre; on n'aperçoit sur le sol de leurs villages que les mosquées et les minarets, ainsi que les maisons où ils hébergent les étrangers et les voyageurs. Nous mîmes cinq jours à traverser le Ghirian » (*Voyage au Ouaday*. Paris, 1851, p. 571).

2. *La montagne des Beni Ouelid*, جبل بنی ولید. « C'est, dit Marmol, une des montagnes du grand Atlas peuplée de Bérébères africains qui main-

CASIR ACMED, SUBEICA ET CASR HESSIN, CHATEAUX

Ce chateau icy fut edifié (par un capitaine des armées qui passèrent en Afrique) sur la mer Mediterranée, et depuis ruiné par les Arabes[1].

Subeica fut un chateau edifié au temps que les mahommetans commencérent à mettre le pied en Afrique, lequel fut bien habité; mais puis aprés ruiné par les Arabes, neantmoins plusieurs pescheurs et quelques autres pauvres gens y font encor leur residence[2].

tiennent leur liberté par leur valeur sans reconnoistre aucun seigneur de la Barbarie ni de la Numidie. Pour se mieux défendre, ils ont fait ligue avec les peuples des montagnes voisines. Leurs terres rapportent beaucoup d'orge et ils ont dans la plaine de vastes contrées de palmiers qui donnent beaucoup de fruit. Il se tient un grand marché toutes les semaines au pied de la montagne où acourent tous les peuples du païs et les Arabes du désert pour vendre leur bestail avec leur beurre et leur laine. Ils ont encore force huile et plus de cent cinquante villages où ils demeurent sans crainte à cause de la difficulté des avenuës, outre qu'ils sont plus de vingt mille hommes portant arme dont il y a plusieurs arquebusiers. Ils se sont battus plusieurs fois contre les Turcs et quelquefois avec avantage. Ils rendoient tous les ans quelque reconnoissance aux seigneurs de Tripoli à cause du commerce, mais ils ne souffrent pas que personne même leur commande dans leurs retraites » (*L'Afrique*, t. II, p. 577).

Cette montagne est appelée Beniolid par le capitaine Lyon qui mentionne aussi une bourgade de ce nom. Beniolid, dit-il, est bâti dans un ouady; les maisons y sont construites en pierres brutes et n'ont guères que huit pieds de hauteur. Les habitants sont de la tribu arabe d'Arfilli (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, p. 37).

1. Qaçr Ahmed قصر احمد. Ce château est probablement celui qui fut élevé par Ahmed ibn Hassan el-Kelby.

2. *De Subeyca.* « C'est une ville rebastie par les mahometans, lorsqu'ils

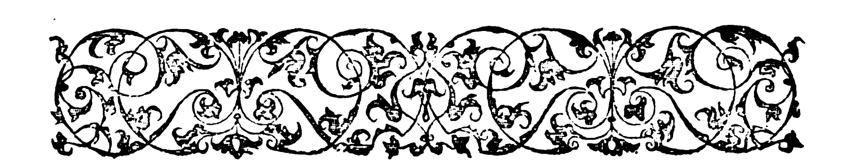
Casr Hessin, chateau edifié par les mahommetans, sur la mer Mediterranée, et ruiné semblablement par les Arabes[1].

entrèrent en Afrique. Elle estoit autrefois fort peuplée, mais d'autres Arabes l'ont détruite depuis et demantelée et il n'y demeure aujourd'huy que des pauvres pescheurs vassaux de Tripoli. Elle est au levant de la précédente et Ptolomée luy donne avec son cap quarente-trois degrez vingt-cinq minutes de longitude et vingt et un degrez de latitude sous le nom de Trieri » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 569).

1. Il faut lire Qasr Hachim, قصر هاشم. Le nom de ce château, situé près de Mersa Bakirou, est cité par Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 154.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE





LIVRE SISIÈME

Ayant jusques ici parlé de quelques montagnes, maintenant nous viendrons à decrire aucunes particularités des vilages, qui n'ont été cités, ny chateaux, et d'aucunes provinces poursuivant en après du païs de Numidie, et pour à ce donner commencement, nous parlerons comme il s'ensuit.

D'aucuns villages qui sont prochains du royaume de Thunes et Bugie, assavoir Gar, Gar elgare, Sarman, Zamat Ben Zarbuh, Zanzor, Hamrozo, et la campagne Tagiora.

Gar est un village sur la mer Mediterranée, abondant en dates, qui croissent en son territoire, lequel est fort aride, produisant quelque peu d'orge, de quoy se sustantent les habitans [1].

1. Marmol nous fournit les détails suivants sur Ghar. « C'est, dit-il, une ville qui n'est pas loin de Tripoli le long de la coste et qui est toute ouverte comme un village. On y voit encore quelques ruines de murailles

Gar elgare est un vilage, où il y a des cavernes grandes et merveilleuses, et estime l'on Tripoly l'ancienne avoir eté bâtie des pierres, qui en furent tirées, à cause de la proximité du lieu[1].

Sarman est un vilage assés grand, et bien habité auprès de Tripoly l'ancienne, non moins abondant en dates, qu'en grain, voyre de toute sorte[2].

Zamat Ben Zarbuh n'est gueres distant de la mer, habité d'aucuns religieux, abondant en dates et non en grains[3].

et de tours et quelques-uns la nomment la Cisterne à qui Ptolomée donne quarente-trois degrez vingt-cinq minutes de latitude. Elle est habitée de Bérébères qui estoient sujets du seigneur de Tachore lorsque Tripoli estoit aux chrestiens. Il y a aux environs quantité de palmiers de grand rapport et quelques terres où l'on sème de l'orge. Les habitans vivent de ces fruits et de la pesche » (*L'Afrique*, t. II, p. 570).

1. Ghar el-Ghar, غار الغار. Ghar a la signification de caverne. Ce nom s'applique aux habitations souterraines qui se rencontrent en grand nombre sur la côte de la Tripolitaine et particulièrement dans le district de Ghar auquel Barth donne le nom d'oasis de Sidy-Ghar. Le capitaine G. F. Lyon a donné la description de ces habitations dans son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale en 1818, 1819 et 1820*, p. 29, dont la traduction française a paru à Paris en 1822.

2. « Serman, صرمان, dit le cheikh Et-Tidjany, est une bourgade qu'entoure un bois d'oliviers considérable. On y voit un grand château entouré de larges fossés au bas desquels sont construites des maisons que la population habite en temps de sécurité et qu'elle abandonne dès qu'un danger commun la menace, pour se réfugier dans le château fortifié » (*Voyage*, p. 221).

Le Sarman. « C'est une ville toute ouverte, mais grande et fort peuplée près de l'ancienne Tripoli. Ses habitans sont Bérébères d'entre les Havares et il y a quantité de bons palmiers; mais il n'y vient ni bled ni orge, parce que ce ne sont que sablons tout autour. Elle reconnoist le gouverneur de Tripoli » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 570).

3. Il faut lire Zaouiet ibn Yaghboub, زاوية ابن يغبوب, au lieu de Zamat ben Zarbuh. Ce zaouia existait à l'époque de Marmol, bien que des voya-

Zanzor est un vilage prochain de la mer Mediterranée, et distant de Tripoly, environ douze mile, lequel est plein d'artisans, abondant en dates, pommes de coin et grenades. Les habitans sont pauvres, mêmement depuis que Tripoly fut prinse par les chretiens, avec lesquels neantmoins ils pratiquent ordinairement, qui leur fait avoir grande depesche de leurs fruits, lesquels ils vendent à iceux [1].

geurs modernes aient avancé que sa construction ne date que d'une époque toute récente. « C'est une ville, dit Marmol, assez près de Tripoli, à quelque distance de la mer, qui n'est pas fermée de murailles. Il y a dedans quelques morabites qui vivent comme des religieux. Autour, ce sont de grandes contrées de palmiers, mais il n'y vient point de bled et l'on n'y recueille qu'un peu d'orge parce que ce sont tous sablons. Les seigneurs mahométans l'ont en estime à cause des morabites qui y font leur retraite » (*L'Afrique*, t. II, p. 571).

M. Duveyrier a publié dans le *Bulletin de la Société de géographie* une notice sur la confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Aly es-Senoussy dans laquelle il nous donne la situation actuelle de la zaouya de Sidy ben Yaghboub qui est un grand couvent fortifié où le grand-maitre actuel Sidi Mohammed el-Mahdy fait sa résidence (p. 57 du tirage à part).

1. « Zanzour, زنزور, dit le cheikh Et-Tidjany, possède de l'eau douce en abondance et sa forêt d'arbres fruitiers, entre autres d'oliviers, est très considérable. Cette plantation paraît être déjà ancienne comme toutes celles qu'on voit au Sahel. Nulle autre part, les arbres ne sont aussi beaux qu'en ce lieu. Ses nombreux dattiers produisent d'excellents fruits; les pommiers, les grenadiers, les figuiers et les vignes y abondent et l'on remarque de nombreux châteaux disséminés. Les sables qui ont déjà gagné ce bois font craindre aux habitants qu'un jour, ils ne l'envahissent complètement. On dit que ce bois a cinq milles de long sur deux et demi de large... Il existe à Zanzour une grande mosquée djamé où se dit la prière solennelle de la khotba et dont les fondations ont été jetées autrefois, dit on, par Amr ibn el-Assi... On voit tout à côté les ruines d'un vaste château appelé Kacer el-Kedim قصر القديم (le vieux château) et que l'on dit être la première fortification construite à Zanzour. Il n'en subsiste plus aujourd'hui que le rempart qui l'entourait autrefois. Les habitants tirent vanité de

Hamrozo est un vilage prochain de Tripoly par l'espace de six mile, où il y a grande quantité de datiers et jardins, qui produisent de toutes sortes de fruits[1].

Tagiora est une campagne de Tripoly, environ troys mile, du côté de levant, en laquelle il y a plusieurs vilages, clos de datiers et d'autres arbres fruitiers. Après la prinse de Tripoly elle devint assés noble et civile, pour ce que la pluspart des citoyens se retirèrent en icelle, mais les vilageoys sont tous mecaniques, ignorans, vils et larrons, leurs maisons drecées de branches de palmier, usans à leur manger de pain d'orge et bezin. Tous les peuples susnommés sont sujets au roy de Thunes et des Arabes, fors ceux qui resident en cette campagne[2].

son ancienne importance et disent que ses ruines donnent la mesure de sa grandeur passée. C'est auprès de ce rempart que se tient tous les vendredis le marche où les populations berbères des contrées les plus éloignées viennent échanger leurs productions.

« La population de Zanzour est formée d'un mélange de Berbères Houaras et de Berbères Medjeris » (*Voyage du scheikh Et-Tidjany dans la régence de Tunis pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire*, trad. par M. Alph. Rousseau, Paris, 1853, p. 180).

Djenzour est la première localité un peu importante que l'on rencontre au-delà de Tripoli en continuant à se diriger vers l'ouest. Cette oasis presque aussi étendue que celle de la Mechia est irriguée au moyen de nombreux puits qui donnent une eau très bonne. Les plantations de Djenzour, dit le cheikh Et-Tidjany, sont considérables. Ses magnifiques dattiers produisent d'excellents fruits et les grenadiers, les oliviers, les figuiers y abondent. Nulle part les arbres ne sont aussi beaux qu'en ce lieu (Élie de la Primaudaie, *Le littoral de la Tripolitaine*, Paris, s. d., p. 145).

1. Il faut, je crois, lire Amroussah عروسة. Ce nom est celui d'un clan berbère qui s'est établie dans ce village et dont on rencontre des fractions dans le sud de la Tunisie et de l'Algérie.

2. Tadjoura, تاجورة, au rapport du cheikh Et-Tidjany, est une grosse

DE LA PROVINCE MESELLATA

Mesellata est une province, sur la mer Mediterranée, distante de Tripoly, environ trente cinq mile, ayant souz soy plusieurs chateaux et vilages bien peuplés, et habités de gens fort opulens, pour autant qu'il y a à force terres fertiles en dates et olives. Et se maintiennent les habitans de cette province en liberté, elisans un chef sur eux à leur discretion en guise d'un seigneur, lequel a puissance de traiter

bourgade très peuplée où l'on voit un vaste château renfermant un grand nombre de maisons et du milieu duquel s'élève un fort dont la construction remonte à une époque plus ancienne. On dit que ce fut Hamid bin Djaria, le père des Djaouari, qui le fit construire et que pour stimuler les ouvriers à achever leurs travaux, il y avait lui même mis la main. Ce fut également lui qui peupla cette bourgade en y transportant en l'année 550 une population qu'il prit sur un territoire voisin appelé Ardh Abd Rebb » (*Voyage*, p. 212).

De Tachore. « C'est une grande campagne à quatre lieuës de Tripoli vers le levant, remplie de plusieurs villages et de quantité de palmiers et d'autres arbres portant fruits. Au milieu est une grande mosquée bastie depuis peu par les Turcs comme une forteresse avec beaucoup de couvert à l'entour et force arbres fruitiers que l'on arrose par le moyen de certaines rouës à cause que le pays est fort sec et sablonneux. Lorsque les chrestiens eurent pris Tripoli, cette campagne servoit de retraite aux habitans et un Turc nommé Morat Aga s'en estant rendu maistre, se fit déclarer roy et fit toujours la guerre aux chrestiens, aussi Cenan Pacha lui donna-t-il la ville de Tripoli quand il l'eut conquise pour en jouir pendant qu'il vivroit. Les gens du pays sont barbares et leur principal exercice est de voler. Ils vivent dans les cabanes sous les palmiers et se nourrissent de farine d'orge et de vazin. Ils dépendent du gouvernement de Tripoli depuis la mort de Morat Aga. Il y a dans ces villages grand nombre de cavaliers et d'arquebuziers fort braves qui faisoient des courses à Tripoli quand elle estoit aux chres-

ou mouvoir la guerre contre les Arabes, et peut mettre en campagne jusques au nombre de cinq mile hommes[1].

MESRATA, PROVINCE

Mesrata est une province sur la mer Mediterranée, distante de Tripoly environ cent mile, contenant plusieurs chateaux et vilages, les uns assis en la montagne, et les autres situés en la plaine, les habitans desquels possedent grandes richesses, pour ce qu'ils ne rendent tribut à personne, et demènent

tiens, mais ils estoient si chargez d'imposts qu'ils se révoltèrent et ayant esté remis en leur devoir, ils furent condamnez à sept mille pistoles d'amende sans autre peine » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 572).

« La plaine de Tagioura est longue d'environ douze milles et large de trois; mais le désert l'avoisine au midi et il envahit de plus en plus les plantations de palmiers; entre chaque groupe, on aperçoit des monticules disposés par le vent en forme de cônes et qui s'élèvent presque aussi haut que les arbres. Les lacs salés de Tagioura étaient célèbres au moyen âge. El-Bekry parle de ces lagunes dont le sel était très estimé. On le préférait à celui du Delta d'Égypte Quand ces lacs sont à sec, il se forme tout autour une couche de sel qui a la dureté de la pierre. On fait alors la récolte et le minéral brisé par gros morceaux est porté à Tripoli » (Élie de la Primaudaie, *Le littoral de la Tripolitaine*, p. 109).

1. Messelata, مسلاتة. « C'est une province sur la coste, à douze lieuës de Tripoli vers l'orient... elle est des dépendances de Tripoli et relève du royaume de Tunis quoyque plusieurs fois, sous le déclin des rois de Tunis, elle ait vescu en liberté. Ce sont gens riches qui abondent en dates et en huiles et qui ont trois villes bien peuplées où il y a plus de six mille combatans, y compris les habitations des montagnes. Elles sont sous l'autorité d'un cheque arbitre de la paix et de la guerre: mais elles sont sujettes au Turc » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 573).

train de marchandise, prenans ce qui vient sur les galères veniciennes, qu'ils transportent en Numidie : là où ils troquent leur marchandise contre des esclaves, civette et musc qui vient d'Ethiopie, puis portent toutes ces choses en Turquie, au moyen de quoy ils font double gain, tant à l'aler, comme au retour[1].

1. « Sur la frontière de la province de Tripoli, du côté de Sort et de Barca se tient une tribu haouaride appelée les Mesrata مصراتة. Nombreuse encore et très puissante, elle ne paie qu'une faible redevance aux Arabes, tribut qu'elle a l'air d'acquitter par condescendance. Comme elle s'occupe principalement du commerce, elle fait de fréquentes expéditions en Égypte et à Alexandrie. Ses marchands visitent aussi le Djerid de l'Ifrikiya, le pays des Noirs, voyage qu'ils ont encore aujourd'hui l'habitude d'entreprendre » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 280).

De Mesrate. « Cette province, quoyque des dépendances du royaume de Tunis, a esté peu sujette à ces princes, et quand ils en vouloient recevoir les contributions, ils mettoient des troupes sur pied parce qu'elle est à trente trois lieuës de Tripoli du costé du levant et peuplée d'une nation belliqueuse... Tous les habitans de cette province sont riches et trafiquent avec les chrestiens de marchandises de l'Europe qu'ils portent au pays des Nègres et qu'ils troquent contre des esclaves, de la civette et du musc qu'ils vont vendre en Turquie sur quoy il y a beaucoup à gagner. Ces peuples sont plus de dix mille hommes de combat en comptant les Bérébères des montagnes et ont guerre avec les Arabes leurs voisins. Et estoient la pluspart du temps armez, tant pour cela que pour s'affranchir des rois de Tunis et des seigneurs de Tripoli et s'empescher de leur payer tribut lorsqu'ils n'estoient pas fort puissans à ceste heure, ils sont sujets des Turcs qui occupent toute la coste » (Marmol, *L'Afrique*, t. II, p. 573).

« Mesrata n'est pas régulièrement construite comme nos villes d'Europe. Les maisons, hautes à peine de trois à quatre mètres et bâties de cailloux cimentés avec un peu d'argile, sont divisées par groupes et séparées par des jardins et des vergers. Les toits sont plats et recouverts d'algues ou de feuilles de palmier. Il arrive fréquemment qu'elles s'écroulent avant la fin de la saison pluvieuse; mais, comme à Benghazi on ne s'en préoccupe pas et l'on construit un peu plus loin... Au centre de la ville à peu près, se

DESERT DE BARCA

Le desert de Barca commence aux confins du territoire de Mesrata, s'étendant vers levant, jusques aux confins d'Alexandrie, par l'espace de mile troys cens mile, et deux cens en largeur. C'est une campagne âpre et deserte, en laquelle on ne sauroyt où prendre une seule goute d'eau, encor moins trouver des terres labourables. Auparavant que les Arabes feissent entrée en l'Afrique, ce desert étoyt inhabité, mais y étans parvenus les plus aparans et principaux, choisirent les païs les plus abondans et mieux commodes pour leur habitation, combien que ceux à qui manquoyent autant les forces, comme ils étoyent denués d'autorité, furent contrains à demeurer en ce desert tous nus et dechaux et (qui pis est) merveilleusement oppressés de famine, à cause que ce lieu est fort sequestré de toute habitation. Joint aussi, que le terroir n'y produit aucun grain de quelque sorte que ce soyt, parquoy s'ils en veulent

Pauvreté et misère des habitans du desert de Barca, de leurs

trouve la place du marché, occupée en grande partie par un étang d'une eau verte et saumâtre. Mesrata possède quelques manufactures de tapis de diverses couleurs estimés encore aujourd'hui pour l'excellente qualité de la laine qui sert à les fabriquer. Autour de la ville, on remarque de riches plantations d'oliviers, de palmiers et de grenadiers. Au nord seulement, le terrain est inculte et sablonneux. Les champs sont bien cultivés et les produits du sol suffisent à la nourriture des habitants... Une plaine vaste et très fertile s'étend de Mesrata à l'oued Mahar Krin » (Élie de la Primaudaie, *Le littoral de la Tripolitaine*, p. 92).

larrecins et brigandages, et subtil moyen de faire vomir et jeter hors du corps humain, or ou argent.

avoir, ou quelque autre chose necessaire, à soutenir la vie humaine, les miserables habitans sont reduis à telle extremité, qu'il leur convient engager leurs enfans, pour le blé qui leur est amené de la Sicile. Cependant les autres vont courir, en robant, jusques sur la Numidie, faisans actes des plus grans larrons, qui se pourroyent trouver sur toute la terre, car ayans depouillé les pauvres passans, ils leur font boire du lait chaut, puis les ebranlent et levent en haut, leur donnant si depiteuse secousse, que les pauvres infortunés sont contrains de vomir ce qu'ils ont dans l'estomac, jusques à jeter hors quasi les entrailles, et cerchent en cette ordure, fouillans icelle, pour veoir s'ils y trouveront quelque ducat pour ce que ces cruels et inhumains se persuadent que les etrangers étans près de ce desert, avalent leur argent, afin qu'il ne puisse être trouvé sur eux[1].

1. *Barqa*, برقة. « La ville de Barca est située dans un désert. Comme le sol et les maisons sont d'une couleur rouge, les vêtements des personnes qui s'y rendent pour affaires y prennent une teinte rougeâtre. A six milles de là se trouve le pays des montagnes. L'abondance règne dans cette ville et toutes les denrées sont à bas prix. Les troupeaux prospèrent et multiplient dans les pâturages des environs, aussi les habitants de Misr (le Caire) tiennent de ce pays la plus grande partie des bestiaux qui servent à leur consommation. De Barca on exporte à Misr de la laine, du miel et du goudron, matière qui se prépare dans une localité de ce pays nommée *Magga*. Ce bourg est situé au sommet d'une montagne tellement escarpée qu'un cavalier ne saurait y arriver en aucune saison. On y trouve beaucoup de noix, d'oranges, de coings et d'autres fruits... La ville de Barca possède le tombeau de Roweifa ibn Thabet, un des compagnons du Prophète » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 12).

« Barca est une ville de moyenne grandeur, premier minbar où s'arrêtent les voyageurs qui se rendaient de l'Égypte à Cairawan. Elle n'a que peu

TESSET, CITÉ DE NUMIDIE

Il me semble vous avoir recité en la première partie de mon œuvre, que la Numidie étoyt peu estimée par les cosmographes et hystoriens africans, par les raisons que je pense vous avoir amenées. Aucunes des cités de cette region sont prochaines du mont Atlas, comme il a été dit en la seconde partie, quand nous avons traité de la région de Hea. Semblablement, Sus, Guzula, Helhemma et Capes sont au royaume de Thunes, combien qu'il y en ait plusieurs contrarians, lesquels sont d'opinion que ces cités soyent du pourpris de la Numidie. Mais, en suivant l'avis de Ptolomée, je

d'habitants et ses marchés sont peu fréquentés : autrefois, il n'en était pas de même. Les districts qui dépendent de Barca sont habités par des Arabes; la ville elle-même est située dans une vaste plaine de plus d'une journée d'étendue en long et en large, environnée de montagnes et dont le sol est couvert d'une poussière fine de couleur rouge. De là vient que les vêtements des habitants ont toujours une teinte rougeâtre, de sorte qu'on les reconnaît à ce signe dans les pays environnants. Le concours des voyageurs est et fut toujours considérable à Barca parce que cette ville n'est voisine d'aucune qui puisse lui être comparée en fait de ressources et qu'elle unit le commerce par terre au commerce maritime. Le pays produit du coton d'une qualité supérieure et connu sous le nom de Barca. Il y avait et il existe encore des tanneries où l'on prépare des cuirs de bœuf et des peaux de tigre provenant d'Audjela. Les vaisseaux et les voyageurs qui viennent d'Alexandrie et de l'Égypte à Barca, en exportent de la laine, du miel, de l'huile et en outre, une espèce de terre utile en médecine connue sous le nom de terre de Barca et qui, mélangée avec de l'huile, est employée avec succès contre la gale, la teigne et la maladie du serpent » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 135).

comprens toute la rivière de Thunes souz la Barbarie. Or, pour vous donner plus particulière information de cette partie de la Numidie, je commenceray par Tesset, qui est une petite cité, anciennement par les Numides edifiée aux confins des desers de Libye, et ceinte de murailles de pierre vive, contenant environ quatre cens feus, mais il y a peu ou point de civilité entre les habitans d'icelle, et n'est environnée d'autre chose que de sablonneuses campagnes. Vray est qu'entre icelles, et auprès de la cité il y a quelque petit terroir de datiers, et un autre endroit là où l'on séme l'orge et milet, qui aide à soutenir la miserable vie de ces pauvres gens, qui payent encor de grans tribus aux Arabes du desert, leur voisin. Ils ont coutume de porter leur marchandise au païs des Noirs et à Guzula, tellement que, la plus part du temps, on ne trouvera la moitié des habitans dans leurs maisons; et sont diformes, bazannés, sans avoir aucune cognoissance des lettres. Car, au lieu des hommes, les femmes s'adonnent et frequentent les etudes, puis enseignent les enfans, lesquels parvenus en aage pour pouvoir manier la marre, se mettent à labourer et cultiver les terres. Quant aux femmes, elles sont plus blanches et refaites que les hommes; fors celles qui employent toute leur cure et soin à la vacation des lettres, et qui filent la laine, toutes les autres demeurent oisives, s'acoutumans assés à rien faire. La pauvreté est commune entre eux, et s'en

Qualité et façon de faire des habitans de Tesset.

trouve peu qui nourrissent du betail en quantité, encor ce peu qu'ils ont ne consiste qu'en brebis. Ils ne labourent leur terre qu'avec un seul cheval, ou chameau, comme il se fait aussi par toute la Numidie[1].

GUADEN, VILAGE

Guaden est un vilage au desert de Numidie, qui

1. Tichit, تشيت. *De Tesset.* « C'est une petite ville bastie par les anciens Africains au quartier des Bérébèches, des Senegues et des Ludayes qui habitent la partie occidentale du Zahara. Elle est fermée de murailles de pierre; il n'y ni trafic, ni police et elle a quelque cinq cens feux. Le cherif y tient un gouverneur avec garnison pour empescher les querelles entre ces peuples, car les Arabes de ces deserts les reconnaissent aussi bien que les habitans. Tout le pays d'alentour n'est que sablons, hormis quelques pièces de terre où il y a des dates et où l'on sème du millet. Autour de la place sont aussi quelques oliviers qui rapportent un peu d'huile et de cela, ils vivent le mieux qu'ils peuvent; et pour en jouir en paix, le cherif entretient garnison pour défendre ces pauvres gens des Arabes de ces déserts, dont ils estoient vassaux autrefois et à qui ils payoient grand tribut. Les habitans de Tesset ont accoustumé la plus grande partie de l'année d'aller trafiquer en la province de Gesula et aux quartiers des Nègres. Ils sont plutost basanez que noirs, et les hommes n'ont aucune connoissance des lettres. Il n'y a que les femmes qui lisent, qui écrivent et qui étudient les choses de la religion qu'elles enseignent aux enfans et quand ils sont devenus grands, ils quittent l'école pour le travail et le trafic. Quoy-que les hommes soient maigres et basanez, les femmes y sont assez blanches et ont beaucoup d'embonpoint et hormis celles qui enseignent la jeunesse et qui filent, toutes les autres ne font rien, si bien que la pauvreté règne par tout le pays et il n'y en a peu qui ayent de quoy vivre Ils ont quelques troupeaux de brebis, mais ils en ont beaucoup plus de boucs et de chevres. Ils attelent un chameau avec un cheval pour labourer, parce qu'ils n'ont point de bœufs et tous les Numides de ces quartiers en font de mesme. Entre Tesset et la mer, sont les habitations de Nun » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 6-7).

confine avec la Libye, lequel est habité par gens pauvres et idiots, dont les terres ne produisent autre chose que dates, mais encor en bien petite quantité. Les habitans vont quasi tous nus sans qu'ils osent à peine sortir de leur vilage pour l'inimitié que leurs voisins ont à l'encontre d'eux. Ils s'adonnent fort à la chasse, tendans des lassets avec lesquels ils prennent souventefoys quelque gibier de ce païs là, des elamths et autruches, et ne s'y mange autre chair que de celle de ces animaux icy. Il est vray qu'ils nourrissent quelques chèvres, mais ils les gardent pour le laitage, et sont les habitans plustot Mores qu'autrement[1].

1. « Oueddan, ودان, est une ville qui a un château fort et plusieurs rues qui se ferment au moyen de portes. Elle est composée de deux quartiers séparés et a pour habitants deux tribus arabes : l'une Sehmide et l'autre originaire du Hadramaut. La ville des Sehmides se nomme Dilbak et celle des Hadramites Bousa. Elles n'ont qu'un seul *djamé*, lequel est situé entre les deux villes. La jalousie et l'inimitié que chacune de ces tribus ressent pour l'autre les portent très souvent à des actes de violence et à la guerre. Les habitants de Oueddan ont chez eux des docteurs de la loi, des hommes habiles dans la lecture du Qoran et des poètes. Les dattes sont leur principale nourriture; le peu de grains qu'ils cultivent devant être arrosés par le moyen de chameaux » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 30). Marmol nous fournit quelques détails sur cette ville. *De Guaden*. « C'est comme un grand village sans murs dans un désert sur la frontière de Senega. Les habitans sont pauvres et brutaux et, hormis quelques dates, il n'y a rien dont ils puissent trafiquer et dont on puisse subsister dans la contrée, de sorte que ces gens sont fort misérables et vont presque tout nuds sans oser sortir à cause des différens qu'ils ont avec leurs voisins. Ils s'exercent à la chasse et tuent des autruches et des sauvagines et s'entretiennent de quelques chèvres dont ils font grand estat à cause du lait. Ils sont plutost noirs que bazanez et sont sujets aux Arabes de Ludayes qui demeurent au désert, qui est entre cette habitation et le royaume de Gualata et à qui le

IFRAN

Ifran, sont quatre petis chateaux edifiés par les Numidiens, distans l'un de l'autre, par l'espace de troys mile, sur un petit fleuve, qui court en temps d'yver, et en eté deseiche. Entre ces chateaux, il y a plusieurs datiers, au moyen dequoy, les habitans ont quelque peu de bien, parce qu'ils les troquent contre quelques gros draps, toiles et semblables choses, que les Portugaloys leur aportent au port de Gart Guessem, lesquelles ils transportent puis après au païs des Noirs, comme en Gualate, et Tombut. Dans ces chateaux, il y a plusieurs artisans, mêmement de ceux qui font ouvrage de fonte et vases de cuivre. Ils ont contume de faire une foys marché la semaine en chaque chateau, qui porte grand profit et utilité aux habitans; mais non obstant ce, il y a toujours grande cherté de grain; les habitans sont pleins d'une grande civilité

Veines de cuivre auprès du mont d'Atlas.

roy nègre paye quelque tribut par an, parce qu'ils sont plus de quatre-vingts mile combattans. Il y a peu de chevaux dans la contrée et l'on ne leur donne à boire que du lait de chameau ; ils sont accoutumez pour cela à suivre les femelles et les tetent quelque grans qu'ils soient. Comme nous estions en cette ville avec le chérif Mahomet qui voulait aller attaquer les Nègres en la compagnie des Arabes et de plusieurs peuples du désert, nous apprismes que le roy de Portugal estoit associé pour le commerce avec le cheque de la ville afin d'aller trafiquer à Arquin qui est à soixante et dix lieuës au delà du costé du couchant » (*L'Afrique*, t. III, p. 6).

en leur maintien, et se tiennent fort honnêtement en leurs habits et en ordre tresplaisant. Là se void un beau temple auquel on tient des prêtres et un juge en la cour civile. Quant aux choses criminelles, autre punition n'y est ordonnée sinon le banissement à ceux qui commettent quelque grief delit ou mechant acte[1].

1. *Des villes d'Ufaran.* افرن «Ce sont quatre villes fermées de murailles et basties par les anciens Numides à une lieuë l'une de l'autre sur une petite rivière qui ne coule qu'en hyver. Elles regardent le midi vers la ville de Tagaost au quartier de Zahara. On trouve entre ces places plusieurs villages et des contrées de palmiers : l'on y observe quelque police, à cause du commerce des marchans chrestiens qui vont au port de Carguesse trafiquer de dras, de toiles et d'autres marchandises qu'ils portent vendre à Gualeta, à Tombut et aux autres lieux du pays des Nègres et prennent de ceux-cy en échange des cuirs, de la cire, du ris et du sucre. Il y a plusieurs artisans dans ces villes qui font de fort beaux vases de cuivre et de laiton, qui vient d'une montagne du grand Atlas du costé qui regarde le midi. C'est là que sont les mines de cuivre de quoy l'on fait le ciny qui est un laiton très fin et le chérif y tient un chasteau dont le gouverneur reçoit le métal et le distribue par compte. Les gens de ce quartier sont des Bérébères d'entre les Gézules. Pour retourner aux habitations d'Ufaran, il se tient un marché toutes les semaines en ces quatre villes où les peuples de Hilela et les Arabes de Zenéga viennent acheter toutes les choses dont ils ont besoin. C'est pourquoy les habitans ont quelques fonds et vivent assez bien à leur mode; mais ils manquent toujours de bled. Ils sont noirs comme ceux de Guaden et de Tagaost, et en l'une de ces villes est un beau temple à leur façon, avec des juges et des alfaquis, car tous les habitans d'Ufaran se gouvernent avec quelque sorte de raison et de police » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 8).

ACCHA

Accha, sont troys petis chateaux prés l'un de l'autre, situés au desert de Numidie, sur les confins de la Libye, lesquels furent jadis bien peuplés, mais les noises et questions furent cause qu'ils vindrent à être abandonnés. Depuis, par le moyen d'un religieux, ces dissensions furent mises souz le pied, et se vindrent à pacifier les habitans, lesquels s'etans aliés par parentage, retournérent habiter ces chateaux, aprés avoir eleu cet homme pour leur seigneur. Mais ce sont bien les plus pauvres gens qu'on sauroit trouver, pource qu'ils ne s'adonnent à autre chose qu'à recueillir les dates[1].

1. *De l'habitation d'Aca*, عكة. « Ce sont trois villes fermées assez proches l'une de l'autre, en un désert qui confine avec la Libye et les Senegues. Ce pays appartient aux Hileles qui est une race d'Arabes qui entra dans l'Afrique sous le règne du calife de Carvan. Plusieurs de ces Arabes ont basti des maison comme les Bérébères et se sont alliez avec les peuples du lieu et ceux qui errent par les campagnes les reconnoissent pour Arabes, quoy-que les uns et les autres se prennent pour anciens Africains et ne sachent pas qu'ils viennent de l'Arabie déserte, parce qu'outre l'antiquité de leur origine, ils n'ont aucune connoissance des lettres et ont vieilli dans cette opinion. Ce pays estoit autrefois fort riche, mais il fut dépeuplé par les guerres civiles, apaisées depuis par un morabite qui les allia les uns avec les autres pour pacifier leurs différens, de sorte que la contrée se repeupla et ce morabite en fut seigneur, et les enfans après luy, sous l'autorité du chérif. Ce sont gens fort pauvres, particulièrement ceux des villages à cause qu'ils n'ont aucun revenu ni autre trafic que de dates qu'ils troquent contre du bled que les Arabes leur portent de la Barbarie, encore n'en prennent-ils pas à demi. Près de ce désert erroient autrefois des Arabes nommez Uled Arramena qui couroient jusqu'à Tesset, faisant contribuer les peuples;

DARA, PROVINCE

Bois de datiers, son fruit et moyen de le cultiver.

Dara est une province qui prend son commencement à la montagne d'Atlas, et s'etend du côté du midy, deux cens mile par le desert de Libye. Elle est assés etroite, pour ce que les habitans demeurent sur un fleuve du même nom, lequel se deborde tellement en yver, qu'on la prendroit en d'aucuns endrois pour la mer même, puis en eté, se retire et s'abaisse, de sorte qu'on le peut facilement passer à gué, et en croissant arrose tout le païs. Mais avevant qu'il ne deborde au moys d'avril, toutes les semences qu'on a jetées en terre sont perdues, et si au contraire, la deblure de l'année sera assés bonne. Sur le rivage du fleuve a une infinité de vilages et chateaux fermés, de craye et pierre vive,

mais la plus grande partie ou du moins les principaux périrent en une bataille contre Buhaçon, roy de Fez » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 9).

M. Pelissier nous apprend qu'Akka est aujourd'hui un misérable village de cent cinquante maisons, dont cinquante sont occupées par des Juifs.

« L'oasis d'Aqqa, qu'on appelle aussi Aqqa ou Chaïb, ressemble à celle de Tisint. Forêt compacte de palmiers massée au sud du khenedj où l'Ouad-Aqqa perce le bani : elle s'étend en grande partie sur les bords de cette rivière. Un second cours d'eau contribue à l'arroser... Les qçars d'Aqqa comme ceux de Tisint s'élèvent pour la plupart à la lisière de l'oasis : un seul se trouve au milieu. Le dernier doit son nom de Zaouïa au sanctuaire de Sidi Abdallah Oumbarek qu'il renferme... Aqqa jadis sans debiha est depuis quarante ans sous la suzeraineté des Aït-ou-Mribet. Chaque qçar a son gouvernement séparé et est administré par un cheikh. Les cheikhs d'Aqqa sont héréditaires et plus puissants que ceux de Tisint et de Tatta » (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 151).

et toutes les maisons sont couvertes avec traves de datiers, dequoy l'on fait semblablement des ais ou tables, combien qu'on ne s'en peut pas bonnement aider, pour ce que le boys s'eclate et n'est pas ferme, comme un autre.

Autour de ce fleuve, cinq ou six mile à la ronde, il y a un grand nombre de possessions où croissent les dates bonnes en toute perfection et d'une inusitée grosseur, lesquelles se pourroyent garder par l'espace de sept ans dans un magazin ou boutique, avant qu'elles s'empirassent en rien, mais il faudroit qu'elles fussent en un second etage. Le pris d'icelles ensuit la diversité de leur bonté et grosseur, dont le setier d'aucunes est du pris d'un ducat, d'autres d'un quart, et telles en y a aussi qui ne sont bonnes qu'à etre devant les chevaux et chameaux.

Dates de etrange grosseur, singuliere bonté, et de longue garde.

Les datiers sont de deux espèces, c'est assavoir, mâles et femelles, dont les mâles sont steriles, ne produisent autre chose, sinon trachets de fleurs, et les femelles portent fruit, mais avant que ses fleurs viennent à s'ouvrir, il faut prendre de celles du mâle avec le rameau, et les hanter dans les fleurs de la femelle, autrement elles produiroyent leur fruit maigre et peu savoureux, avec le noyau fort gros. Les habitans se nourrissent de telles dates, mement quand ils ne se trouvent autre chose à manger que du potage d'orge, et je ne say quelles autres viandes peu appetissantes et sans saveur, ne mangeans du pain sinon aux noces et fêtes solennelles.

Par quel moyen il faut proceder à faire produire aux datiers leur fruit en perfection.



Les habitans des chateaux de cette province sont mecaniques ; toutefoys, il y a quelques artisans et Juifs orfévres, comme aux confins de Numidie qui repondent vers la Moritanie, sur le chemin qui va de Fez à Tombut. Neantmoins, il se trouve en ce païs quatre ou cinq cités, où demeurent plusieurs marchans etrangers et de la contrée mêmes, avec ce qu'elles sont ornées de temples et boutiques bien fournies. La plus magnifique de toutes est appellée Beni Sabih[1], qui est ceinte d'une seule muraille, et divisée en deux parties, mais gouvernée par divers chefs, lesquels se contrarians le plus souvent, sont contrains de venir aux armes, principalement alors qu'on arrouse les terres, pour la grande seicheresse et faute de pluye. Les habitans sont de

1. *De Beni Sabih*, بني صبيح. « Cette ville est divisée en deux et fermée, d'un simple mur : c'est une des principales de la province. Elle est sur le bord de la rivière en une plaine de sablons. Il y avoit autrefois deux factions qui estoient perpétuellement en guerre particulièrement lorsqu'il falloit arroser les terres, parceque on s'entretuoit pour avoir de l'eau. Les hommes sont braves, francs et libéraux qui se plaisent à loger les estrangers et les traitent du mieux qu'ils peuvent sans autre récompense que ce qu'on veut donner au départ. Quand ils estoyent en division, chacun essayoit de gagner à soy les Arabes et ils leur donnoient de bons appointemens qui se payoient tous les jours tant que duroient leurs divisions. Cette ville a passé depuis sous la domination des Cherifs, ce qui a fait cesser la discorde. Il y a aujourd'hui plusieurs arquebuziers et arbalestriers. Et pour le repos et la seurté de Dara, le Cherif roy de Maroc y tient un gouverneur avec garnison qui défend les habitans des courses des Arabes d'Uled Celim qui avoient accoustumé de régner en cette province » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 13).

Suivant l'assertion de M. Gerhard Rohlfs, la ville de Beni Sbih, située dans le district de Ktaua, est la plus importante de l'oasis de Dera'a.

bonne nature et liberaux, tellement qu'ils tiendront bien un marchant et luy feront toutes caresses, dequoy ils se pourront aviser, par l'espace d'un an durant, en leur maison, sans demander ny prendre autre chose de luy que ce qu'il voudra, à sa discretion mêmes, leur donner. Il y a entre eux plusieurs chefs de partie, qui sont en continuelles mêlées, les uns avec les autres, demandans chacun de son coté secours aux Arabes leurs voisins, ausquels ils donnent bonne soulde, qui est d'un demy ducat par jour et encor davantage à ceux qui ont chevaux et qui soutiennent leur party, qu'ils payent jour par jour, pour ce peu de temps qui leur reste, quand ils ont à donner bataille, et n'y a guères qu'ils ont acoutumé s'aider de harquebuzes et pistolets à feu, ce qui ne leur sied que bien, pour ce que je n'ay point souvenance d'avoir veu gens mieux drecer, ny prendre leur visée que ceux-cy, car si la veuë pouvoit tant porter et être si aguë, ils donneroyent dans la pointe d'une eguille, tellement qu'il s'en tue assés entre eux par ce moyen-là.

En cette province croît d'ende en grande quantité, retirant à la guède, qu'ils troquent avec les marchans de Fez et Telensin. Le grain y est assés cher, mais pour echange de leurs dates, ils en recouvrent qui leur est aporté de Fez et d'autres lieux circonvoisins. A ce peu de chevaux qu'ils ont, ils donnent des dates en lieu d'avoine, et de ce foin, qui se trouve au royaume de Naples, appelé farfa, et aux

C'est une sorte de terre, qui sert à la teinture, que les apoticaires appellent Indie Bagaded.

chèvres (qui sont semblablement en petit nombre) font manger les noyaux de ces dates par eux premièrement fendues; et mangent ordinairement la chair des vieux boucs et chameaux, qui est une viande de tresmauvais goût et dure digestion. Ils nourrissent semblablement des autruches, qu'ils ont coutume de manger, dont la chair a telle saveur que celle d'un poulet, mais dure et puante outre mesure, mêmement à l'endroit des cuisses, qui sont visqueuses.

Les femmes sont belles, plaisantes, et refaites, entre lesquelles s'en trouve plusieurs publiques. Les habitans tiennent esclaves hommes et femmes, qui conçoivent et enfantent, dont les enfans avec les père et mère sont tousjours employés au service de celuy qui les tient. Pour cette cause, aucuns d'iceux sont blancs, et les autres noirs, mais les blancs sont bien rares[1].

1. El-Bekry nous donne les renseignements suivants sur le territoire et la ville de Derâ درعة. « Les bords de la rivière du Derâ sont couverts de bocages et d'arbres fruitiers en quantité prodigieuse. On y trouve l'espèce d'arbre nommée *takout*; il ressemble au *tarfa* « tamarisc » et sert à la préparation du cuir de Ghadams. Chaque jour de la semaine, il se tient un marché sur les bords du Dera dans l'une ou l'autre des nombreuses localités auxquelles on a donné cette destination. Il y a certains jours où l'on tient deux marchés dans deux endroits différents, tant est grande l'étendue de cette région et le nombre de ses habitants. La partie cultivée de ce territoire s'étend, sans interruption, sur la longueur de sept journées de marche.

« La ville de Derâ nommée Tioumetin est le chef-lieu de la province de Derâ. Nous avons mentionné le *Ouady Derâ* qui prend sa source dans le *Deren*. Cette ville renferme une nombreuse population, un *djamé* et plusieurs bazars très fréquentés : elle jouit aussi d'un commerce florissant.

SEGELMESSE, PROVINCE

Segelmesse est une province, qui retient le nom de la vile capitale, et s'etend sur le fleuve Ziz, com-

Elle est située sur un coteau, au nord d'une rivière qui coule de l'est à l'ouest et qui se précipite du haut d'une colline rougeâtre avant d'arriver auprès de la ville. Aly, fils d'Ahmed, fils d'Idris, fils de Yahia, fils d'Idris, était autrefois seigneur de Dera » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 343).

« Derâ n'est entourée ni de murs ni de fossés; c'est seulement une réunion de villages rapprochés les uns des autres et de champs cultivés appartenant à des familles berbères de race mélangée. Elle est située sur la rivière qui descend de Sidjilmessa, et on y cultive le henna, le cumin, le carvi et l'indigo. Le henna y réussit surtout et parvient à la hauteur d'un arbre, de sorte que pour en recueillir la graine on est obligé de se servir d'échelles: cette graine est ensuite exportée dans tous les pays » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 71).

Marmol nous fournit sur Derâ des renseignements qui complètent ceux d'El-Bekry et d'Edrissy. « La nourriture la plus ordinaire des habitans, dit-il, est un certain manger de farine d'orge et d'autres choses semblables. Ils ne mangent point de pain de froment qu'aux jours de festes et de réjouissances. Il n'y a pas beaucoup de police parmi eux On y voit force Juifs tant artisans que marchans et particulièrement des orfèvres. »

« Le plus grand trafic de la province est aux lieux qui regardent la Mauritanie sur le chemin de Fez à Tombut. Les marchans du pays se retirent dans les villes principales avec leurs correspondans pour le commerce. C'est là qu'ils ont leurs boutiques, leurs magazins et leurs temples parèz et fournis de tout ce qui est nécessaire... Le pain est fort cher en cette région quoy-que les Arabes y portent beaucoup de bled des royaumes de Fez et de Maroc et prennent des dates en payement. Il y a peu de chevaux dans la contrée et on les y nourrit de dates au lieu d'orge avec de l'herbe et du sain-foin. Il y a peu de chèvres et on les nourrit de noyaux de dates que l'on casse, ce qui les engraisse beaucoup et leur fait avoir quantité de lait, mais les habitans mangent de mauvaises viandes de bouc ou de vieux chameaux. Ils nourrissent des troupeaux d'autruches comme on fait en Castille des oyes, mais la chair en est fort dure, puante et visqueuse, par-

mençant au detroit, qui est prochain de la cité de Gherseluin, s'avançant sur le midy, environ cent vingt mile, qui est jusques aux confins du desert de Libye, et est habitée par divers peuples barbares, qui sont Zeneta, Zanhagia et Haoara. Elle étoit anciennement souz la puissance d'un seul seigneur, mais elle fut depuis subjuguée par Joseph, roy de Lumtune, puis de Muhaidin, et aprés luy, par les enfans de la maison du roy de Marin. Finablement, pour si frequentes et soudaines mutations, le peuple se revolta et meit à mort le seigneur, ruinant la cité, laquelle est demeurée sans habitans, jusques à maintenant. Aprés cecy, les habitans se reduirent tous ensemble dans les possessions et au territoire de la cité, edifiérent quelques gros chateaux, dont plusieurs sont exempts de tout tribut

Les habitans de Segelmesse tuent leur seigneur.

ticulièrement celle des jambes... Ils ont quantité d'esclaves nègres de l'un et de l'autre sexe, tant ceux que l'on amène de loin que ceux qui naissent sur les lieux, outre les métis, de sorte que la plupart sont fort basanez et qu'il y en a peu de blancs. Cette province est bornée du costé du couchant de celle de Sus et de Gesula, au levant, de celle de Sugulmesse, au midi, des Sénègues et des déserts de la Libye, et au septentrion des montagnes du grand Atlas qui bordent la province et le royaume de Maroc. Elle est partagée en deux gouvernements où il y avoit deux généraux qui en estoient comme les princes; au lieu de cela les Cherifs y tiennent deux gouverneurs, l'un est en Timesquit qui est le quartier d'en haut, et l'autre en bas dans Tinzulin, et ils entretiennent beaucoup de cavalerie et d'infanterie pour tenir la province en bride, et les défendre contre les Arabes d'Uled Alim qui sont riches et puissans, et vont trafiquer tous les ans au royaume de Tombuk » (*L'Afrique*, t. III, pp. 11-12).

M. Gerhard Rohlfs a donné dans sa relation de son voyage une description étendue de l'oasis de Dera'a dont la population s'élève, selon lui, au chiffre de 250.000 âmes.

et imposition, et partie d'iceux sont tributaires aux Arabes.

CHENEG, PROVINCE

Cheneg est une province sur le fleuve de Ziz, qui confine avec les montagnes d'Atlas, contenant plusieurs chateaux, vilages et possessions de dates, mais de petit valeur. Les terres sont maigres et etroites, fors quelques petis detrois de terre, qui s'etendent depuis le fleuve, jusques au pied de la montagne, de sorte, qu'il en y a d'aucuns, qui n'ont pas un jet de pierre en largeur, là où se séme quelque peu d'orge. Les habitans sont en partie sujets et tributaires aux Arabes et à ceux de Gherseluin, et partie libres, dont les uns sont pauvres en toute extremité, et les autres opulens, pour ce qu'ils ont le gouvernement du pas qui est entre Fez et Segelmesse, là où ils font payer de grosses gabelles aux marchans.

Là y a troys principaux chateaux, le premier s'appelle Zehbel, qui est assis sur un haut rocher au commencement du passage, de telle hauteur qu'on jugeroyt à le veoir d'embas que le sommet touchât jusques aux nuées. Au pied du chateau demeure la garde, laquelle prend un denier pour ducat, sur chacune charge de chameau. L'autre chateau est appellé Gastrir, distant du precédent par

l'espace de quinze mile, et assis sur la cote de la montagne au plus prés de la plaine, mais il est plus noble et plus riche que le premier. Le tiers s'appelle Tamaracost, lequel est distant du second par l'espace de vingt mile, du coté de midy, sur le grand chemin, au reste, ce ne sont que vilages et aucuns petis chateaux[1].

L'etroite etendue de ce territoire cause une grande cherté de grain, mais les habitans nourrissent des chévres en grande quantité, lesquelles ils tiennent en temps d'yver dans certaines cavernes larges et profondes, leur servant de rempart et forteresse, pour ce qu'elles sont fort enlevées de terre, etroites d'entrée, et les chemins petis, fais à la main, tellement que deux hommes seroyent bastans à soutenir la charge et rencontre de tous ceux qui se voudroyent eforcés d'y entrer, voyre contre toute la province, laquelle etend son detroit en longueur par l'espace de quarante mile[2].

1. Je n'ai pu trouver dans les ouvrages qu'il m'a été donné de consulter aucun renseignement sur les châteaux de Zehbel, زعبل, et de Gastir, Ouasth el-guir وسط الجير? Temmarakecht, تمراكشت, est le nom d'une localité sur la rive gauche du Ziz dans le district des Aït Hediddou dans laquelle s'élèvent trois qçars (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 348).

2. El-Kheneg, الخنق. « On appelle de ce nom le district formé par les qçars échelonnés sur les deux rives de l'Ouad Ziz dans le long défilé qu'il traverse entre le Foumm Jabel et Foumm Ghiou. El Kheneg appartient aux Aït Izdeg et n'est peuplé que d'eux » (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 351).

Marmol qui a reproduit la notice de Léon l'Africain donne à ce district le nom de Quenena (*L'Afrique*, t. III).

MATGARA

Matgara est un autre territoire hors ce detroit là, où il y a plusieurs chateaux, tous situés sur le fleuve de Ziz, dont le plus noble est appellé Helel, et là fait residence le seigneur du territoire, qui est arabe, tenant une famille de son peuple souz les pavillons à la campagne, avec une autre, acompagnée de plusieurs soldats dans le chateau, au moyen dequoy il est impossible de passer par le domaine sien, sans son feu ou licence. Et avenant que ses soldats rencontrassent quelques voituriers sans sauf-conduit, ils les pilleroyent incontinent et mettroyent en blanc les marchans. Il y a encor plusieurs autres chateaux et vilages, mais de petite estime et mecaniques, comme je l'ay veu moymêmes[1].

1. Metghara, متغارة. « Ce district se compose d'un certain nombre de qçars échelonnés sur les bords de l'Ouad Ziz. Le Metghara n'est habité que par des Chérifs et des Qebala. Les premiers sont les plus nombreux et ont la prépondérance. Ils sont seuls maitres du pays. Ils sont libres et n'obéissent pas au sultan et ne sont sous la dépendance d'aucune tribu. Chérifs et Qebala sont mélangés dans les divers qçars. Point de cheikh ni de djema'a administrant l'ensemble du district. Chaque qçar a son existence isolée, se gouverne au moyen de sa djema'a et ne s'unit à d'autres qu'en cas de guerre » (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p 352).

Marmol nous dit que, de son temps, le Chérif tenait garnison dans Hilela pour la sûreté des chemins et des habitans de peur des Arabes Ménéba qui tiennent en sujétion tous ces quartiers là.

Hilal est le nom d'une grande tribu arabe qui envahit l'Afrique et s'établit dans le Maghreb après avoir vaincu les Sanhadja.

Moula Ahmed orthographie le nom de ce district Medghara مدغرة.

RETEL

Retel est semblablement un autre territoire qui confine avec Matgara, s'etendant sur le fleuve Ziz, du coté de midy, par l'espace de cinquante mile, jusques au territoire de Segelmesse, et contenant infinis chateaux, possessions de datiers et vilages, dont les habitans sont sujets aux Arabes, tresavares et couars, de sorte que cent chevaux des leurs n'oseroyent afronter, ny se mêler avec dix des Arabes, qui les contraignent de cultiver leurs terres, non autrement que s'ils étoyent leurs esclaves. Du coté de levant, ce territoire confine avec une montagne inhabitée, et devers ponant, avec une plaine deserte et areneuse, là où logent ordinairement les Arabes à leur retour du desert[1].

1. Ce nom est écrit ici fautivement. Il faut lire Reteb, رتب, au lieu de Retel. Marmol désigne aussi cette oasis sous le nom d'Arratame. « Cette province, dit-il, s'estend le long de la rivière de Zis et confine par bas à la province de Sugulmesse et par haut à celle de Matagara. Les habitans sont Bereberes, quoyqu'ils n'en parlent pas tout à fait la langue. Elle a vingt lieuës de long où il y a plusieurs bourgs et villages, peuplez d'une nation lasche et avare que les Arabes traitent d'esclaves et dont ils se servent comment de fermiers pour labourer leurs terres, car dix en battroient cent. Elle a, au levant, une montagne stérile et déserte et au couchant des sablons où les Arabes de Ménébat qui font plus de deux mille chevaux viennent camper quand ils retournent de la Libye et recueillent des contributions de tous ces lieux, si les rois de Barbarie ne les empêchent » (*L'Afrique*, t. III, p 20). Ouad Er-Reteb est mentionné dans le *Voyage d'El-Ayachi*, p. 8.

TERRITOIRE DE SEGELMESSE

Combien que, par cy devant, j'aye traité de la province de Segelmesse succintement, et en peu de paroles raconté ce qui me sembloyt digne d'être presenté devant le lecteur studieux, je ne larray pour autant à dire, qu'en son pourpris (qui s'etend de tramontane à midy, par l'espace de vingt mile) sur le fleuve Ziz, y a troys cens cinquante chateaux, tant grans que petis, sans comprendre les vilages, mais les plus renommés sont troys, dont l'un est appellé Tenegent[1], qui contient environ mile feus, et étant le plus prochain de la cité, là où il y a quelque artisan. Le second est appellé Tebuhasant[2] distant du premier environ huit mile, devers midy, et est plus grand, plus civil, mieux fourny de marchans etrangers, Juifs et artisans, que l'autre. Et à dire vray, ce chateau est le mieux peuplé que nul autre qu'on sache trouver en toute la province. Le tiers se nomme Mamun[3], qui est semblablement assés grand, fort et bien peuplé comme de marchans Mores et Juifs, et se gouvernent tous par un seigneur particulier, qui est chef de partie, pour ce qu'il y a entre eux plusieurs debas et inimitiés, au

1. Teneguant, تنجنت.
2. Tebrouacant, تبروكنت.
3. Qaçr Mammoun, قصر مامون.

moyen dequoy, ils viennent aux armes les uns contre les autres, se chamaillans d'une etrange sorte, avec ce qu'ils gatent et rompent les conduis qui viennent du fleuve, arrousans les terres, pour lesquels retourner à leur entier, il faut employer grand somme de deniers. Ils coupent aussi les datiers par le pied, et se sacagent d'un coté et d'autre, à quoy faire les Arabes leur prêtent tout aide et secours pour leur donner meilleur moyen de se ruiner plus soudainement. Ils font batre dans leurs chateaux monnoye d'or et d'argent, et font leurs ducatz, comme ceux de bas or, mais la menue monnoye est de fin argent, du pois de quatre grains pour pièce, dont les octante reviennent à un ducat. Partie de leurs revenus est tirée par leur chef, comme le tribut des Juifs et profit de la monnoye, et l'autre partie, par les Arabes, comme la douane. Ce sont gens mécaniques, tellement que se retrouvans hors leur païs, ils s'employent à tout vil metier. Il y a quelques gentishommes riches, et s'en trouve plusieurs, qui se transportent en la terre des Noirs, pour y porter les marchandises de Barbarie, qu'ils troquent contre l'or et esclaves. Leur viande est de dates avec quelque peu de grain, et y a, par tous ces chateaux, grande quantité de scorpions, mais on n'y sauroit trouver une puce.

Monnoye des habitans de la province Segelmesse.

Scorpions en abondance.

En temps d'été, la chaleur y est si vehémente et excessive, qu'il s'y lève de la poussière merveilleusement, laquelle fait (comme je pense) que tous les

habitans ayent les yeux enflés; et en ce même temps (que le fleuve vient à tarir), il y a grand'faute d'eau, pour ce que celle des puys est salée. Le territoire contient environ octante mile, lequel aprés la ruine de la cité (étant le peuple en union) fut environnée avec murailles de petite depense, à celle fin qu'il fut hors la cource des chevaux, de sorte qu'ils se maintindrent tresbien en liberté, pendant que la partialité fut par eux surmarchée, mais ils ne se furent pas plustot formalisés les uns contre les autres, que les murailles furent abatues, chacune partie appellant les Arabes à son aide, qui les rendirent peu à peu leurs tributaires.

SEGELMESSE, CITÉ

Cette cité (selon l'opinion d'aucuns historiographes) fut edifiée par un capitaine des Romains, qui s'etant party du païs des Mores, conquit toute la Numidie, puis tira vers le ponant, jusques à Messe, là où il fonda cette cité qu'il nomma Sigilummesse, tant pour être à l'extremité du domaine de Messe, comme pour seing de sa dernière victoire. Depuis le vocable étant corrompu fut appellé Segelmesse. Il y a une autre opinion vulgaire, laquelle semble ensuivre notre Bicri cosmographe, que cette cité fut edifiée par Alexandre monarque de la terre, pour cause des malades et estroupiés de son camp, ce que

me semble faus, pour autant qu'il ne se trouvera dans les historiens aprouvés qu'Alexandre parvint jamais jusques à ces fins. Elle étoit assise en une plaine, sur le fleuve Ziz, ceinte de belles et hautes murailles, comne il en apparoit encor quelque partie. Du temps que les mahommetans passèrent en Afrique, elle fut reduite souz la puissance d'aucuns seigneurs du peuple de Zenete, qui la gouvernèrent, jusques à tant que Joseph fils de Tefsin de Luntune les en expulsa. Elle étoyt civile, embellie de beaux edifices, peuplée d'habitans riches pour le grand train de marchandise qu'ils demenoyent au païs des Noirs, et ornée de superbes temples et somptueux colèges, avec plusieurs fontaines, d'où l'eau etoit epuisée avec grandes rouës, qui la faisoyent tressaillir dans le conduit, lequel passoyt par la cité. L'air y est bon et bien temperé, fors qu'il est treshumide en temps d'yver, qui causoyt plusieurs catarres aux habitans, et mal des yeux en été, mais il étoyt de peu de durée. Maintenant la cité est toute en ruine et (comme nous avons dit) le peuple se retira en la campagne et aux chateaux, pour en iceux faire sa demeurance. J'y ay sejourné par l'espace de six moys ordinairement dans le chateau qu'on appelle Mamun[1].

Joseph, fils de Tefsin, met souz sa main Segelmesse cité.

1. Sidjilmessa, سجلماسة. El-Bekry a consacré à la description de cette ville et à son histoire une notice très détaillée : j'en extrais les passages suivants : « Sidjilmessa fut fondée en l'an 140 (757-758 de J.-C.). L'accroissement de cette ville amena la dépopulation de Terga, ville qui en était éloignée de deux journées ainsi que la ruine de la ville de Ziz. Sidjilmessa

ESUCHAILA, CHATEAU

Ce chateau icy est petit, distant du territoire de la cité susnommée par l'espace de douze mile, du

est située dans une plaine dont le sol est imprégné de sel. Elle est entourée de faubourgs; dans l'intérieur, on voit de très belles maisons et des édifices magnifiques; elle possède un grand nombre de jardins. La partie inférieure de la muraille qui l'entoure est en pierres, et la partie supérieure en briques. Cet ouvrage de défense fut élevé par Abou Mançour-el-Yaça fils d'Aboul Cacem qui fit tous les frais de la construction sans vouloir permettre à qui que ce fût d'y contribuer avec lui. Il y consacra mille modi « boisseaux » de vivres (tous les jours). Cette muraille percée de douze portes dont huit en fer fut construite par El-Yaça en l'an 199 (814-815). L'année suivante, il se transporta sur les lieux e partagea entre diverses tribus les terrains de la ville qu'elles possèdent encore. Les habitants portent toujours le nicab, voile qui leur cache la figure; et si, par hasard, quelqu'un d'entre eux se montre le visage découvert, ses proches parents ne le reconnaissent pas. Sidjilmessa est située sur une rivière formée par la réunion de plusieurs ruisseaux qui prennent leur source dans une localité appelée Aglef. A peu de distance de Sidjilmessa, ce courant d'eau se partage en deux branches dont l'une passe à l'orient et l'autre à l'occident de la ville. Le *djamè* fondé par El-Yaça est d'une construction solide et bien soignée; mais les bains sont mal bâtis et d'un mauvais travail. L'eau que l'on consomme dans la ville est saumâtre, ainsi que celle que l'on tire des puits. L'eau qui sert à l'arrosement des terres ensemencées provient de la rivière et se ramasse dans des bassins, comme cela se pratique ailleurs pour la culture des jardins. Les dattes, les raisins et toutes les autres espèces de fruits s'y trouvent en grande abondance. On laisse sécher à l'ombre les raisins qui viennent sur treilles sans avoir été atteints par l'ardeur du soleil et on leur donne le nom de *dhilli* « ombragés »; mais on fait sécher au soleil les grappes qui ont déjà subi l'influence de ses rayons.

« Sidjilmessa est située à l'entrée du désert et l'on ne connaît aucun lieu habité, ni à l'ouest, ni au sud de cette ville. On n'y voit pas de mouches. L'éléphantiasis ne se déclare jamais parmi les habitans de cette ville et lorsqu'une personne qui en est atteinte arrive chez eux, sa maladie ne fait

coté de midy, edifié par les Arabes en un desert, auquel ils tiennent leurs biens et vivres, de peur qu'ils ne soyent pillés par les ennemys. Et ne sauroyt on veoir autour, ny dire qu'il y ait autre chose que la malédiction de Dieu, pour ce qu'on n'y pourroyt trouver jardin, verger, terre labourable, ny aucun bien, sinon caillous et arène[1].

plus de progrès. A Sidjilmessa, on engraisse les chiens pour les manger, comme cela se pratique à Cafsa et à Castilya. On y regarde aussi comme une friandise les grains de blé qui commencent à germer. Les lépreux y font le métier de vidangeurs, celui de maçon est réservé spécialement aux Juifs » (*Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 328-330).

1. Il faut lire Ezzoueïlah, الزويلة, au lieu de Esuchaila. « Zouila, dit El-Bekry, ville sans murailles, est située au milieu du désert. C'est là que commence le pays des Noirs. Zouila renferme un *djamê*, un bain et plusieurs bazars; c'est l'entrepôt des caravanes : elles s'y rendent de tous les pays et là elles se séparent pour aller à leurs destinations respectives. Cette ville possède des dattiers et un terrain uni qui sert à la culture et qui s'arrose par le moyen de chameaux. Zouila est au sud-ouest de Tripoli. C'est de Zouila qu'on exporte les esclaves en Ifrikia et aux contrées voisines. Les achats s'y font au moyen de courtes pièces d'étoffe rouges » (*Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 28-29).

Zoueïlah porte aussi le nom de Zoueïlah-ibn-el-Khattab. Marmol écrit son nom assez exactement.

De Suhahyla. « C'est un chasteau ou petite ville à quatre lieuës de la province de Sugulmessa sur la frontière de la Libye. Il a esté basti par les Arabes du désert pour enfermer leurs meubles et leurs vivres et les mettre à couvert en leur absence. La rivière de Zis passe tout auprès et se répand de là dans les sablons du Zahara où elle forme un grand lac. Autour de cette plaine, il n'y a ni jardins, ni terres labourables, ni choses d'aucun rapport. C'est un misérable lieu où l'on ne voit que des pierres et des sables noirs » (*L'Afrique*, t. III, p. 22).

HUMELEDEGI

Ce chateau est distant de Segelmesse environ vingt et cinq mile, edifié par les Arabes dans un âpre desert, sur le grand chemin qui est entre Segelmesse et Dara, et n'y a autre chose à l'entour, qui soyt bonne, sinon une âpre campagne, laquelle produit grande quantité de fruis, qu'on jugeroit à les veoir de loin, que ce fussent oranges, semées çà et là ecartées par la campagne[1].

UMMHELHESEN

Cet autre est un dangereux chateau, distant de Segelmesse, environ vingt et cinq mile, edifié par les Arabes dans un âpre desert, sur le grand chemin qui est entre Segelmesse et Dara. Le clos d'iceluy est de tresbelles et bonnes murailles, dont les pierres sont si noires qu'elles ressemblent au

1. Il faut lire Oumm-el-Aledj, ام الالج; c'est un petit qçar entouré de palmiers dont le nom cité, par M. le vicomte de Foucauld dans sa *Reconnaissance au Maroc*, pp. 152 et 313, est fautivement écrit aussi Umelhedegi dans *L'Afrique* de Marmol. « C'est, dit-il, un chasteau basti par les Arabes en un désert de Numidie, comme une forteresse pour y serrer leurs meubles et leurs vivres. Il est à une journée de Sugulmesse, et le pays d'alentour n'est qu'un désert aspre et sec où l'on ne voit que des terres qui semblent avoir esté labourées à la main ». *L'Afrique*, t. III, p. 25.

charbon, et y a ordinairement une garde d'aucuns seigneurs arabes, lesquels font de sorte que nul n'y passe, qu'il ne paye un ducat pour charge de chameau, et ainsi se font payer de chacun Juif. Je y passay une foys, en compagnie de quatorze Juifs, et s'enquerant la garde combien nous etions, nous repondimes que nous ne passions le nombre de douze, mais ayant trouvé le contraire de ce que nous avions afermé, en voulut retenir deux, que nous acertenames être mahommetans, à quoy ajoutant peu de foy leur feirent lire l'office de Mahommet. Ce qu'ayant fait, on leur demanda pardon, et fumes tous remis en liberté[1].

D'AUCUNES CONTRÉES, ASSAVOIR TEBELBELT, TODGA, FARCALA, TEZERIN, BENI GUMI

Tebelbelt est une contrée au milieu du desert de Numidie, distante d'Atlas, environ deux cens mile, et cent de Segelmesse, du coté de midy, contenant en son pourpris, seulement troys chateaux, qui sont bien peuplés, dont le territoire ne produit autres fruits que des dates, ayant grand'faute d'eau, et usent les habitans de chair d'autruches et de cerf,

1. Oumm el-Hassan, ام الحسن. Marmol, qui donne à ce château le nom Ulmelhefel, se borne à copier les quelques lignes que Léon l'Africain lui a consacrées.

qu'ils prennent à la chasse. Ils font grand train de marchandise en la terre des Noirs, mais d'autant que les Arabes les ont rendus tributaires, ils sont reduis à une extrême pauvreté[1].

Todga est un petite province sur le fleuve du même nom, abondantes en dates, raisins et figues, contenant environ quatre chateaux et dix vilages, habités de pauvres gens, qui sont la plus grande partie laboureurs, tanneurs, ou couroyeurs. Elle est distante de Segelmesse, environ quarante mile, devers le ponant[2].

Farcala est une autre contrée sur un fleuve, laquelle est semblablement abondante en dates et autres fruits, mais il n'y croît du grain fors quelque petite quantité, tant que cela se peut appeller rien. Il y a troys chateaux et cinq vilages, et est distante

1. Tebelbelt, تبلبلت. Marmol nous dit que « ce village est situé au milieu du désert de Numidie à soixante et dix lieuës du grand Atlas et à trente-quatre de Sidjilmessa. Les habitans, bien que trafiquant au pays des Nègres, sont fort misérables parce qu'ils sont opprimés par les Arabes de la tribu des Aulad Hamroun, qui, tout l'hiver, sont dans le désert et vont pendant l'été dans la province de Garet au royaume de Fès. Cette tribu est la plus puissante de la Numidie » (*L'Afrique*, t. III, p. 25).

2. Todgha, تدغة. « L'oasis de Todgha se compose uniquement des rives de l'Ouad Todgha. C'est un long ruban dont la largeur varie de 800 à 2000 mètres, couvert de plantations au milieu desquelles serpente la rivière. Elle est ombragée, dans toute son étendue, d'une multitude de palmiers auxquels se mêlent, surtout dans la partie nord et aux environs immédiats des qçars, des grenadiers, des figuiers et des oliviers mi-cachés sous les rameaux grimpants de la vigne et des rosiers... Dans tout le Todgha chaque localité est indépendante de ses voisines. L'oasis est fort peuplée; elle comprend 50 à 60 qçars, échelonnés les uns contre les autres, le long des plantations » (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, pp. 220-221).

du mont Atlas par l'espace de cent mile, du coté de midy, et soissante de Segelmesse. Les habitans sont vassaux des Arabes, vivans souz eux en grande pauvreté[1].

Tezerin est une tresbelle contrée, sur un petit fleuve, distante de Farcala environ trente mile, et soissante de la montagne, fertile au possible en dates, et contenant quinze vilages, six chateaux et les vestiges et apparence de deux cités, desquelles on a ignoré le nom jusques à present, et d'icelles est derivé le nom de ce territoire, pour ce que Tezerin, en langage african, vaut autant à dire, comme en nôtre vulgaire, cités[2].

1. Ferkla, فركلا. « L'oasis de Ferkla se compose d'un certain nombre de qçars échelonnés sur les deux rives de l'Ouad Todgha au milieu d'une bande de palmiers qui les enveloppe tous... Les divers qçars de Ferkla vivent isolés les uns des autres, chacun avec son gouvernement particulier; ce gouvernement est le même dans tous, celui d'un cheikh el-am. Aucun lien commun n'unit les qçars entre eux « (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 356).

De Fercala. « C'est une habitation de Bérébères orgueilleux et méchans dont les villages sont le long d'une petite rivière, à trente-quatre lieuës au moins du grand Atlas du costé du midi et à vingt de la province de Sugulmesse. C'est un pays de dates et de toutes sortes de fruits, comme en Barbarie. On y arrose les arbres de l'eau de la rivière le long de laquelle ils demeurent. Il y a peu de bled dans cette contrée, mais il y a quelques troupeaux. Les habitans y sont fort pauvres parce qu'ils sont tourmentez des Arabes qui règnent dans ces déserts et dans celuy qui confine avec Dedez, mais ils se piquent de valeur et sont bons hommes d'infanterie » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 23).

2. *De Tezerin*, تزرين. « Ce nom, qui signifie deux villes en langage du pays, est le nom d'une belle contrée de cette partie de la Numidie qui contient six villes ou bourgades et quinze villages rengez sur une petite rivière qui descend du grand Atlas et tire vers le midi. Ce quartier est à

Beni Gumi est une contrée, qui est encor assise sur le fleuve Ghir, ayant un terroir fertile en datiers, mais les habitans d'icelle languissent en pauvreté extrême, et tellement que dans Fez, ils ne font nulle dificulté d'exercer tous vils metiers, à quoy on les sauroyt employer, mettans le gain qui leur en provient, en quelque beau cheval, qu'ils revendent puis après aux marchans, qui se transportent en la terre des Noirs. En cet endroit, y a huit petis chateaux et plus de quinze vilages, distans de Segelmesse, environ cent cinquante mile, du coté de siloc[1].

vingt lieuës de la montagne et à dix de Fercala du costé du levant. On y voit encore les ruines de deux anciennes villes qui furent détruites par les premiers Arabes mahométans qui entrèrent en Afrique; mais on ne sait pas leur nom. Ces Bérébères sont très riches et plus civils que ceux de Fercala; ils ont quantité de dates et quelques bleds et sont moins incommodez des Arabes du désert, quoy-qu'ils soient de la mesme lignée que les précédents » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 24).

« Le Tazarin est une longue oasis, plus longue et plus peuplée que le Todgha, mais lui ressemblant d'ailleurs de tout point; une double chaîne de qçars s'échelonne sur les deux bords d'une rivière, au milieu d'un ruban de palmiers » (Vicomte de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 364).

1. Les Beni Goumi formaient une tribu qui a pour ancêtre El-Cacem par Aly ibn Yemel, ibn Izguen et pour collatéraux les Beni-Tà-Allah, les Beni Deloul et les Beni Moti ibn Djouher. Les Beni Gommi, établis primitivement dans la province de Tunis, émigrèrent dans le Maghreb et leur chef Abd Allah ibn Kendouz prêta son aide à Yaqoub Ibn Abd el-Haqq qui assiégeait Maroc. Ce prince conféra une position élevée à Abd Allah; il établit sa tribu aux environs de Maroc, lui concéda des terres pour son entretien et confia à ses nomades le soin de ses chameaux et de ses bêtes de somme. Dès lors, les Beni Gommi s'habituèrent à parcourir les environs de Maroc avec leurs troupeaux et à les conduire dans les pâturages du Sous (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. III, p. 492).

Les Beni Goumi sont aujourd'hui fixés dans cinq qçars bâtis au milieu de dunes de sable et entourés de palmiers. Ces cinq qçars sont : Ez-Zaouïa

MAZALIG ET ABUHMAM, CHATEAUX

Ces deux chateaux icy sont assis au desert de Numidie, sur le rivage du fleuve Ghir, distans l'un de l'autre, par l'espace de cinquante mile : les habitans sont Arabes, qui se voyent être continuellement agités par misère extrême et grande calamité, pour ce qu'en leurs terres ne croît grain aucun de quelque sorte que ce soyt, avec ce que les datiers y sont bien clairsemés[1].

CHASAIR, CITÉ

Chasair est une petite cité, assise au desert de Numidie, prochaine d'Atlas, environ vingt mile,

Veine de plomb.

près de laquelle y a une veine de plomb, et une autre de antimoine, que les habitans mettent en œuvre, puis portent leur ouvrage à Fez, et ne croît autre chose en tout leur territoire[2].

el-Foqiya, Tâghit, Bakhti, Berrebi et Ez-Zaouïa el-Tahtiya. Dans chaque qçar réside un qaïd du sultan qui ne possède aucune autorité. Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Fumey, premier drogman de la Légation de France à Tanger.

1. Les deux châteaux de Mazalig, مزالق, et d'Abou Hinan, ابو عنان, s'élèvent dans la partie du territoire arrosé par le Guir. Leur situation exacte à deux journées de Sidjilmessa n'a pu, jusques à aujourd'hui, être exactement déterminée.

2. Je crois qu'il faut lire Qoceir, قصير, qui est le diminutif de qasr ou qçar, selon la prononciation du Maghreb, et a la signification de « petit château ».

On ne peut savoir de cette localité que ce fait : elle est située dans le désert de Numidie à sept lieues du grand Atlas.

BENI BESSERI

Beni Besseri est une autre marche, en laquelle y a troys chateaux, assis au pied de la montagne d'Atlas, où le territoire est abondant en toute sorte de fruits, excepté qu'il est sterile en grains et datiers, et s'y trouve une veine de fer, qui en fournit toute la province de Segelmesse. Il y a peu de vilages, neantmoins ils sont tous souz la puissance du seigneur de Dubdu et des Arabes, et ne s'adonnent les habitans à autre exercice, qu'à tirer le fer de cette veine[1]. Veine de fer.

GUACHDE, CONTRÉE

Guachde est une contrée, distante de Segelmesse environ septante mile, du coté de midy, en laquelle sont situés troys gros chateaux et plusieurs vilages, tous sur le rivage du fleuve Ghir. Il y croit quelque peu de grain et des dates en grande abondance. Les habitans font transporter leur marchandise en la terre des Noirs, et sont tous tributaires aux Arabes[2].

1. Il faut lire Beni Bechri, بنى بشرى. Ce district dépendait du pays des Nefzaoua. Tous les membres de la famille Rahhou déportés en Ifrikia par Osman ibn Abi-l-Ola furent établis dans cette contrée par le sultan Abou Yahia Abou Bekr. Ibn Khaldoun nous apprend que de son temps, on voyait à Bechri le tombeau d'Omar ibn Rahhou qui était mort dans le Beled oul-Djerid (*Histoire des Berbères*, IV, p. 477).

2. « L'oasis qui s'étend le long du Guir et à laquelle Léon l'Africain

FIGHIG, CHATEAU

Ces troys chateaux sont assis au milieu du desert, qui produit des dates en grande abondance, distans de Segelmesse, environ cent cinquante mile, du coté de levant. Les femmes de là ourdissent et trament aucuns draps en manière de couvertures de lits, mais tant deliés et delicas, qu'on diroyt proprement, à les veoir, qu'ils sont fais de soye, au moyen dequoy, ils se vendent fort cher par toute la Barbarie, comme dans Fez et Telensin. Les hommes sont de bon jugement, bien expers et de grand esprit, dont les uns s'employent à demener train de marchandise et trafiquer en la terre des Noirs, les autres se delectent à l'exercice des lettres, qu'ils aprennent à Fez; puis, quand quelqu'un est parvenu au doctorat, il fait retour en Numidie, se faisant prêtre ou predicateur, tellement que, par ce moyen, ils s'aquierent de grandes richesses[1].

donne le nom de Guach et Marmol celui de Guahede est située, selon ce dernier auteur, à trois journées au sud de Sidjilmeça. Selon M. Renou, le nom donné par Léon correspondrait au nom arabe de Ouak'da ou Ouakhda » (*Description géographique de l'empire du Maroc*, p. 136).

1. « Figuig, فجيج, se compose de plusieurs bourgades rapprochées les unes des autres et formant une grande ville dans laquelle affluent tous les produits de la civilisation nomade. Elle est considérée comme une des principales villes du Désert et, grâce à son éloignement du Tell, elle jouit d'une entière indépendance. Ce sont les Beni-Cid-el-Molouk, famille matgharienne, qui commandent à Figuig » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, p. 240).

TESEBIT

Tesebit est une marche au desert de Numidie, distante de Segelmesse, environ deux ceux cinquante mile du coté d'orient, et cent de la montagne d'Atlas, contenant en son pourpris environ quatre chateaux et plusieurs vilages, aux confins de la Libye, sur le chemin par lequel on va de Fez ou Telensin au royaume d'Agadez, en la terre des Noirs. Les femmes sont brunes et belles, de chevelure noire, mais les habitans sont fort pauvres, pour ce que leur païs est totalement sterile, ne produisant aucun fruit, sinon dates et quelque peu d'orge[1].

« Figuig est une ville de 4,000 ou 5,000 âmes, entourée de palmiers; elle appartient aux Berbères du Maroc qui, à ce qu'il paraît, l'ont enlevée il y a quelques années aux Doui-Manï'a, tribu du Sahara. Elle est éloignée de deux journées de marche d'une autre ville appelée Bou-Semghoun, située au nord-est et qui a éprouvé le même sort » (Carette, *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale.* Paris, 1844, p. 92).

1. Tisabet, تسابيت est le nom de bourgades situées au commencement du pays de Touat. L'imam El-Aïachi, qui séjourna pendant quelques jours à Tisabet à la fin du mois de rebi eç-çani de l'année 1073 (novembre 1662), nous donne les renseignements suivants : « Les bourgades de Tisabet sont le rendez-vous des caravanes qui viennent de la ville de Timbouktou, du canton d'Agri et des différentes parties du Soudan. On y trouve des étoffes de toutes espèces et des marchandises de tout genre qui y arrivent en grande quantité. C'est l'entrepôt des articles qui viennent du Maroc à la demande des gens du Soudan, tels que chameaux, vêtements de drap de soie, de sorte que qui se rend à Tisabet y trouve un marché important » (*Voyage de l'imam el-Aïachi* dans le t. IX de *L'Exploration scientifique de l'Algérie*, p. 21).

TEGORARIN, CONTRÉE

Tegorarin est une autre grande contrée au desert de Numidie, distante de Tesebit par l'espace de cent vingt mile du coté de levant, là où il y a environ cinquante chateaux et plus de cent vilages, qui sont tous environnés de possessions, lesquelles sont bien peuplées de datiers. Les habitans de là sont fort opulens, car ils ont coutume de se transporter, avec leurs marchandises, au royaume des Noirs, d'où les marchans sont atendus par ceux de Barbarie en cette marche, puis font depart tous ensemble. Il y a plusieurs terres bonnes au labourage, mais il les faut arrouser avec l'eau des puys, à cause que le païs est fort sec et maigre. Et pour mieux le faire raporter, ils les fument, au moyen de quoy, ils ont coutume de bailler leurs maisons aux etrangers sans louage, pour retirer seulement le fiens de leurs chevaux, lequels ils gardent fort curieusement voire, et ne sauroyent recevoir plus grand deplaisir, que de veoir quelqu'un sortir hors la maison pour aller du corps, tellement qu'ils le reprennent fort aprement, disans s'il n'y a pas lieu dedans pour ce faire.

La chair y est fort chère, à cause qu'on n'y sauroit nourrir du betail pour la trop grande seicheresse du païs, sinon quelques chèvres qu'ils tiennent pour

en retirer du laitage. Leur coutume est de manger chair de chameau (qui pour être vieux et cassés ne sauroyent plus voyager souz la charge) qu'ils achètent des Arabes, lesquels s'acheminent en leur païs pour les marchés qui s'y tiennent. Ils usent aussi de suif salé, parmy leurs viandes, qui leur est aporté par les marchans de Fez et Telensin, lesquels en retirent un grand profit.

Suif salé pour viande des habitans de Tegorarin.

Il y souloyt jadis habiter des Juifs fort riches, qui, par le conseil et suasion d'un predicateur de Telensin, furent tous sacagés, et la plus grand' partie acablée par l'emotion populaire, ce qu'avint en l'année memes que les Juifs furent expulsés par Fernand, roy d'Espagne et Sicile. Le gouvernement de ceuxcy est entre les mains de quelques chefs de partie, pour lesquels le plus souvent prennent les armes les uns encontre les autres, mais avec tel respect, que les etrangers n'en reçoivent le moindre deplaisir que ce soyt. Ils sont tenus de rendre quelque petit tribut aux Arabes leurs voisins[1].

1. Selon MM. Carette et Renou, Tigourarin est le pluriel de Ghourarah. « Le Ghourara, غرارة, est limité : au nord et à l'ouest, par le massif presque impénétrable de l'Erg; à l'est, par les falaises de l'étage inférieur du Tadmaït et il s'étend au sud jusqu'au 28e degré environ de latitude nord sans qu'il soit possible de lui assigner de limites fixe de ce côté... Le Ghourara comprend douze groupes ou districts disséminés sur une superficie évaluée à 500 kilomètres carrés; on n'y compte pas moins de 2.500,000 palmiers produisant des dattes de bonne qualité. La population est de 75.000 âmes, pouvant armer 1.800 cavaliers et de 19 à 18.000 fantassins » (Le commandant Bissuel, *Le Sahara français*, Alger, 1891, p. 13 et suiv.). Marmol qui a copié la notice de Léon l'Africain y a ajouté ces quelques

MESZAB

Meszab est une marche aux desers de Numidie, distante de Tegorarin, environ troys cens mile du coté de levant, et autant de la mer Mediterranée, là où il y a six chateaux et plusieurs vilages, les habitans desquels possèdent grandes richesses, étant fort adonnés au train de marchandise en la terre des Noirs. Et avec ce, les marchands d'Algier et Buggie se trouvent et assemblent en ce lieu, avec les marchans du païs des Noirs. Neantmoins, ils rendent tribut aux Arabes ausquels ils sont sujets[1].

détails : « Lorsque j'étois en Afrique, l'empire du Chérif s'étendoit du costé de la Numidie depuis les habitations de Nun qui sont sur l'Océan jusques à celle-cy qui se gouvernoit alors par des chefs particuliers du pays qui s'entretuoient l'un l'autre par inimitié ou par jalousie, mais ils ne faisoient pas de mal aux estrangers. Les plus puissans estoient ceux qui estoient appuyez des Beni Amir qui courent par les déserts des frontières de Tremecen et du peuple d'Hillela qui est fort riche, car il a plus de six mille chevaux. Ces Arabes se vantent d'estre les plus nobles de l'Afrique et descendus d'Ismael comme estant de l'Arabie déserte et le disputent à ceux de Mahquil qui tirent leur origine de Saba et viennent de l'Arabie heureuse, aussi les mahométans les tiennent pour les plus illustres » (*L'Afrique*, t. III, p. 30).

1. *Ouady Mozab*, وادى مزاب. « Une portion de la tribu des Ouacin se trouve aussi dans les *cosour* des Mozab, bourgades situées en deçà des sables, à cinq journées au midi de la montagne de Titeri et à trois journées ouest des Beni-Righa. Mozab est le nom du peuple qui fonda ces bourgades... Les bourgades des Mozab occupent les sommets de plusieurs collines et rochers d'accès difficile qui s'élèvent au milieu d'un pays brûlé par la chaleur... Bien que la population de ce pays soit désignée par le nom de Mozab, on y reconnait les familles Abd-el-Ouadites, Toudjînides, Zenda-

TECHORT, CITÉ

Techort est une ancienne cité, edifiée par les Numidiens sur une montagne en forme d'un promontoire, et au dessouz prend son cours un petit fleuve, sur lequel y a un pont levis comme on a coutume de tenir aux portes des cités et forteresses. Elle est environnée de murailles à craye et pierre vive, fors du coté de la montagne, pource que les hauts rochers luy servent de rempart, et distante de la mer Medi-

lites, Mozabites et autres descendants de Ouacin, sans compter leurs dépendants zenatiens. Leurs édifices, leurs cultures et les dissensions qui éclatent parmi eux quand leurs chefs se disputent le pouvoir, tout cela rappelle l'état de choses qui existe chez les Righa et dans le Zab » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. III, p. 304).

« Dans ce ouady, il y a six villes ou villages; la plus grande est Ghardeyah. Cette ville contient deux mille quatre cents maisons, y compris les mosquées. L'eau est entièrement fournie par des puits. Elle est entourée d'une muraille, et elle a une grande place de marché, deux tours et deux portes. Elle n'est point sous le gouvernement d'un sultan. Les habitans parlent la langue berbère.

« En matière de foi, les Mozabys diffèrent des Arabes. Ils se refusent à révérer les compagnons de l'Envoyé de Dieu. Ils sont opposés aux sunnites, mais ils s'accordent pour la doctrine avec les Ouahabys, les Persans et les habitans de Oman et de Maskat. Tous ces gens sont Motazelytes ou dissidens. Les Mozaleys sont fort tempérans. Ils ne fument du tabac ni ne boivent de vins. Le ouady produit des dattes » (*Itinéraire* de Hadjy Ebn Eddin, p. 5).

On peut consulter sur le Mezab la notice si complète publiée en 1879 dans la *Revue africaine*, par M. Coyne, et l'*Exploration géologique du Beni-Mezab, du Sahara et de la région des steppes de la province d'Alger*, par M. Ville, Paris, 1872.

terranée, environ cinq cens mile du coté de midy, puis eloignée de Tegorarin, par l'espace de troys cens mile, contenant jusques au nombre de troys cens feus. Toutes les maisons sont faites de brique et pierre vive, fors le temple dont la structure est de belles et grosses pierres entaillées. La cité est bien peuplée, tant d'artisans comme de gentilshommes, lesquels sont fort opulens en possessions de datiers, mais ils se trouvent merveilleusement necessiteux en grains, combien que les Arabes leur en apportent de Constantine, qu'ils troquent contre les dates. Ils se montrent fort afectionnés à l'endroit des etrangers, lesquels ils reçoivent en leurs maisons amyablement sans en demander aucun payement, et leur donneront plustôt leur fille en mariage, qu'à ceux de leur païs memes, leur assinans le douaire sur les possessions, comme l'on fait en Europe. Davantage, ils leur font plusieurs presens, voire de grande valeur, encor qu'ils n'esperent plus les revoir, mais seulement pour demontrer leur grande liberalité.

Techor tributaire au roy de Thunes.

Premierement cette cité fut gouvernée par les roys de Maroc; depuis, ceux de Telensin se la rendirent tributaire, et finablement elle a été reduite souz la puissance du roy de Thunes, lequel en retire cinquante mile ducatz par an, mais souz telle condition, qu'il les viendra recevoir en personne, tellement, que celuy qui regne à present s'y est acheminé deux foys pour ce même fait. Autour de la cité se voyent plusieurs chateaux, vilages, avec quelques lieux et terri-

toires distans d'icelle, par l'espace de troys ou quatre journées, d'où les habitans sont tous sujets au seigneur de la cité, lequel a de revenu par an, cent trente mile ducatz, et tient bonne garde de chevaux, arbaletiers et harquebutïers Turcs, qu'il soudoye fort bien, tellement qu'il donne occasion, avec meilleure envie à un chacun de demeurer en sa cour. Et, à dire vray, il est magnanine et liberal autant que jeune seigneur pourroyt être, et s'appelle Habdulla, avec lequel j'eu familiarité, qui me le fit trouver traitable, courtoys et modeste tant que rien plus, carressant et favorisant merveilleusement les etrangers[1].

1. *Tougourt*. تقرت. Hadjy Ebn Eddin El-Aghaouaty donne sur Tougourt qu'il appelle Teqort, comme Léon l'Africain, des détails que je crois devoir reproduire ici. « Teqort, dit-il, est une ville de richesses et d'abondance. Le pays produit des dattes, des figues, des raisins, des grenades, des pommes, des abricots, des pêches et d'autres fruits. Le marché de Teqort est très grand. Cette ville est la capitale de ce district et a juridiction sur vingt-quatre villages. Elle contient environ quatre cents maisons et elle est ceinte de murailles avec des portes. Ces murailles sont entourées d'un fossé qui peut être comparé à un fleuve. Il communique avec des sources d'eau qui toutes s'y déchargent. Sur ce fossé, il y a trois ponts. Les mosquées ont des minarets fort élevés. — Il y a à Teqort une race de gens appelée Megeharyèh qui occupent un quartier séparé dans la ville. Ils étaient Juifs autrefois; mais, pour échapper à la mort dont ils étaient menacés par les indigènes, ils firent profession de l'Islam et maintenant, ils sont lecteurs assidus du Qoran qu'ils apprennent par cœur. Ils sont encore distingués par le teint particulier aux Juifs et leurs maisons, comme celles de cette nation, exhalent une odeur désagréable. Ils ne se marient point avec les Arabes et il arrive rarement qu'un Arabe prenne femme chez les Megeharyèh.

« Le gouverneur de Teqort choisit parmi ces gens-là des scribes et des teneurs de livres, mais ils ne sont jamais admis à la dignité de qadhy ou

GUARGALA

Guargala est une cité fort ancienne, edifiée par les Numidiens, au desert de Numidie, ceinte de brique crue, et est remplie de belles maisons, bien peuplée d'artisans, etans par dehors environnée de plusieurs possessions de dates, chateaux et vilages infinis, et sont les habitans d'icelle fort riches, pour ce que leur territoire confine avec le royaume d'Agadez, dont il se trouve entre eux plusieurs marchans etrangers, mêmement de Thunes et Constantine, qui portent la marchandise dans la cité, qu'ils amenent de Barbarie, laquelle ils troquent avec les marchans de la terre des Noirs. Il y a tousjours grande cherté de blé et chair, au moyen de quoy, ils n'en mangent que d'autruches et de chameaux.

La pluspart des habitans sont gens noirs, non que l'intemperance de l'air leur cause cela, mais pour ce qu'ils se joignent ordinairement avec des esclaves noires, qui leur fait engendrer de si beaux

d'imam. Ils ont des mosquées dans leur quartier et ils prient aux heures légales hors le jour de gema' qu'ils n'observent point comme un jour de repos. Ils possèdent de grandes richesses. Les femmes sortent voilées dans les marchés et conversent entre elles en hébreu, quand elles désirent ne pas être comprises... Le nombre des hommes qu'on peut lever est de cinq mille. Le teint des gens de Teqort est noir et on les appelle Errouagâh » (D'Avezac, *Études de géographie critique : Itinéraire de Hadii Ebn Eddin*, p. 15).

males. Ils sont plaisans et liberaux et fort humains envers les etrangers, pour ce qu'ils ne sauroyent avoir chose aucune, sinon par leur moyen, comme grains, chair salée, suif, draps, toiles, armes, couteaux, et, en somme, tout ce qui leur est necessaire, et dequoy ils ont besoin. Ils portent telle revérence à leur seigneur, comme s'il étoyt roy, lequel tient en sa garde environ deux mile chevaux, et tire du revenu de son domaine environ cent cinquante mile ducats, rendant grand tribut aux Arabes ses voisins[1].

Le seigneur de Guargala tributaire aux Arabes.

1. *Ouargla, Wargalan Es-Sahara*, ورقلان الصحرا. « Cette ville, dit le Chérif Edrissy, est habitée par des familles opulentes et des négociants fort riches qui, pour faire le commerce, parcourent le pays des Nègres et pénètrent jusqu'à Ghana et le Wangara d'où ils tirent de l'or qui est ensuite frappé à Wargalan et au coin de cette ville. Ils sont en général des sectes dites Wahbite et Ibadhite, c'est-à-dire qu'ils sont schismatiques et dissidents » (*Description de l'Afrique*, p. 141).

« De nos jours, dit Ibn Khaldoun, Ouargla est la porte du désert par laquelle doivent passer les voyageurs qui veulent se rendre au Soudan. Son chef porte le titre de sultan. Il descend d'Abou Thaboul, de la famille des Beni Ouagguin, personnage dont la postérité en ligne directe a toujours exercé la souveraineté.

La ville de Ouargla fut fortifiée par les Beni Ouargla, et l'émir Abou Zekeria (1319-1346) y fit construire une mosquée djami (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. III, p. 286). Cf. H. Duveyrier, *Les Touareg du nord*, p. 285).

« Ouarglah, dit Hadjy Ebn Eddin El-Aghaouaty, est une très grande ville entourée d'une muraille avec de nombreuses portes. Elle est gouvernée par un sultan et est divisée entre trois tribus dont les noms sont Beni Ouaqin, Beni Ibrahim, et Beni Sesen. Le langage des habitants est le berbère. Le pays abonde en dattiers. Ouargla a d'abondantes sources d'eau : elles sont obtenues de la manière suivante : un puits est creusé à la profondeur de cent soixante dix zer', ce qui atteint l'eau douce. Le puits se remplit immédiatement d'eau et devient ruisseau. Les habitants sont appelés Erouaghâh. Leur couleur est noire et leurs vêtemeuts de laine et de coton. Tout le

ZEB, PROVINCE

Cette province est au milieu des desers de Numidie, laquelle prend son commencement de la partie du ponant aux confins de Mesila, et se termine du coté de tramontane au pied de la montagne du royaume de Buggie, devers levant, au païs des datiers, qui repond vers le royaume de Thunes, et du coté de m idy, en certains desers, par lesquels passent ceux qui veulent s'acheminer de Techort à Guargala. Elle est assise en lieu fort chaut et sabloneux, au moyen dequoy, il s'y trouve peu d'eau et terres labourables, mais il y a infinies possessions de datiers. Il y a aussi grand nombre de vilages et vingt et cinq cités, desquelles nous ferons par cy-aprés une particuliere et ample description[1].

pays est une *sebkha* de sel » (D'Avezac, *Études de géographie critique sur une partie de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1836, p. 6).

1. *Le Zab*, زاب, ou plutôt *les Ziban*, زيبان. « Le Zab, dit Ibn Khaldoun, renferme des dattiers, des eaux vives, des fermes, des villages et des champs cultivés... Le Zab occidental dont la capitale est Tolga appartient aux Oulad Mohammed, le Zab central dont la capitale est Biskera échut aux Oulad Mohammed et devint un de leurs lieux de parcours. Le Zab oriental dont les métropoles sont Badis et Tennouna appartient aux Oulad Nab et aux chefs de la tribu de Kerfa. Le Zab est une région qui a pour limite la bourgade d'Ed-Doucen du côté de l'occident et les bourgades de Tennouna et de Badis du côté de l'orient. Le Zab est séparé de la plaine appelée El-Hodna par des montagnes dont la masse principale se dirige du nord au sud et dont plusieurs cols facilitent les communications entre les deux pays. C'est encore là une partie du Deren, vaste chaîne qui s'étend

PESCARA

Ruine et restauration de Pescara.

Pescara est une ancienne cité, edifiée du temps que la Barbarie étoyt souz le gouvernement et seigneurie des Romains. Depuis elle fut ruinée, et aprés relevée, alors que les exercites des mahommettans passérent en Afrique, tant qu'elle est aujourd'huy assés sufisamment peuplée et ceinte de murailles de brique cruë. Les habitans sont civils, mais pauvres, pour ce que leur territoire ne produit autre chose que datiers, et vont demeurer, en temps d'été jusqu'au moys de novembre, dans leurs possessions, abandonnans la cité, qui a changé de plusieurs seigneurs, car elle étoyt premiérement souz la puissance des roys de Thunes, jusques à la mort du roy Hutmen, et en aprés, elle se revolta à la suasion d'un prêtre, qui s'empara de la seigneurie d'icelle, sans que depuis le roy de Thunes ait peu trouver moyen de la remettre souz son obeissance,

sans interruption depuis le fond du Maghreb jusqu'au midi de Barca. L'extrémité occidentale de cette montagne, l'extrémité qui est vis-à-vis du Zab, est habitée par un débris des Ghomert, peuple zenatien ; l'extrémité orientale touche à l'Auras, autre montagne bien connue qui domine Biskera et qui forme la limite septentrionale de la plaine de Zab.

« Le Zab est un pays étendu, renfermant de nombreux villages assez rapprochés les uns des autres et dont chacun s'appelle un Zab. Le premier est le Zab de Doucen, ensuite on trouve le Zab de Tolga, le Zab de Melili et ceux de Biskera, de Tehouda et de Badis » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, pp. 77-192 et t. III, p. 125).

pour chose qu'il ait peu faire. Il y a une grande quantité de scorpions, à la piqure desquels ne se trouve nul remède, tant le venin en est vehement et soudain, qui est cause que les habitans se retirent de la cité, aux temps chaleureux[1].

1. « Biskerat-en-Nakhil, بسكرة النخيل (Biskera des dattiers), canton situé à quatre journées de Baghaïa, renferme un grand nombre de bourgs dont la métropole se nomme aussi Biskera. Cette grande ville possède beaucoup de dattiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de diverses espèces. Elle est environnée d'un mur et d'un fossé et possède un djamé, plusieurs mosquées et quelques bains. Les alentours sont remplis de jardins, qui forment un bocage de six milles d'étendue. On trouve à Biskera toutes les variétés de la datte; celle qu'on nomme *el-koubba* et qui est identiquement la même que le *sibani*, surpasse en beauté toutes les autres au point d'avoir une réputation proverbiale. Le *liari*, autre espèce du même fruit, est blanc et lisse. Obeïd Allah le Fatemide fit accaparer pour son usage toutes les récoltes des *liari* et donna l'ordre aux officiers qui administraient cette province d'en empêcher la vente et de les lui envoyer. On pourrait nommer beaucoup d'autres espèces auxquelles il serait impossible de trouver rien de comparable.

« Les faubourgs de Biskera sont situés en dehors du fossé et entourent la ville de tous les côtés. On trouve à Biskera beaucoup de savants légistes : les habitants suivent le même rite que ceux de la ville de Médine. Une des portes de Biskera s'appelle *Bab el-Macbera* « la porte du cimetière », « une autre *Bab el-Hammam*, « la porte du bain ». Il y a encore une troisième porte. La population de cette ville appartient à la race mélangée (dont le sang est moitié latin, moitié berbère)... La ville enferme dans son enceinte plusieurs puits d'eau douce ; il y a même dans l'intérieur de la grande mosquée un puits qui ne tarit jamais. On voit aussi dans l'intérieur de la ville un jardin qu'arrose un ruisseau dérivé de la rivière. A Biskera se trouve une colline de sel d'où l'on extrait des blocs de ce minéral gros comme des moellons à bâtir. Obeïd Allah le Fatemide et les descendants se servaient toujours du sel de Biskera pour assaisonner les mets qui paraissaient sur leur table. Cette ville est désignée quelquefois sous le nom de Biskerat-en-Nakhil, Biskera des dattiers » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 126-128).

BORGI

Borgi est une autre cité, distante de Pescara, environ quatorze mile, du coté de ponant, civile et bien peuplée, en laquelle y a plusieurs artisans, mais encor plus de ceux qui cultivent les possessions. Ils ont si grand faute d'eau, que voulans arrouser leurs terres par un canal (qui leur sert à ce fait) chacun, subsequemment, fait courir l'eau par ses terres, l'espace d'une heure ou deux, selon l'etendue d'icelles et ainsi compartissent les heures entre eux, tellement qu'ils en font plusieurs foys de grandes questions, dont s'en ensuivent plusieurs meurtres et occisions[1].

NESTA

Nesta est une cité, ou plus tôt pourpris de terre, où sont situés troys gros chateaux, et mêmement celuy où est située la forteresse, dont les anciens edifices, qui s'y voyent encor à present, me font estimer qu'ils ayent été edifiés par les Romains. Mais combien qu'ils soyent bien peuplés, cela ne leur augmente pourtant en rien la civilité, qui est bien petite.

1. Le mot Bordj, برج, a la signification de tour. Je n'ai trouvé aucun détail sur cetre localité dans les auteurs que j'ai pu consulter.

Les habitans souloyent être bien opulens, pour ce qu'ils sont sur le chemin par lequel on va au païs des Noirs, mais, depuis cent ans en çà, elle s'est montrée contraire et rebelle au roy de Thunes, parquoy celuy qui règne à present s'y achemina avec une grosse armée, moyennant laquelle il la soumit à son obeissance, la sacageant, ruinant les murailles, et mettant à mort plusieurs des citoyens, tellement que tous les troys chateaux premièrement superbes sont maintenant reduis en pauvre vilage, auprès duquel s'ecoule une eau vive, plustôt chaude, que froide, dequoy ils arrousent leur territoire[1].

Nesta saccagée par le roy de Thunes.

1. Il faut lire Nefta, نفطة. « La ville de Nefta est bâtie en pierres et renferme une nombreuse population. Elle possède un *djamé*, plusieurs mosquées et un grand nombre du bains. Il y a tant de ruisseaux que l'eau est distribuée sans être mesurée, tandis que dans le reste de la province de Castiliya, elle se vend au poids. Tous les habitants de Nefta professent la doctrine chiïte, aussi nomme-t-on cette ville la petite Koufa » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 175).

Edrissy nous dit qu'il y a deux faibles journées de Cafça à Nefta, ville bien peuplée dont les habitants s'adonnent au commerce et dont les environs sont bien cultivés, arrosés par des eaux courantes et plantées de palmiers (*Description de L'Afrique*, p. 123).

De Nefta. « Cette ville est partagée en trois et fait comme trois places séparées les unes des autres, par des murailles en l'une desquelles il y a une forteresse dont la structure fait voir que c'est un ouvrage des Romains. Cette ville est fort peuplée, mais il n'y a aucune police. Les habitans étoient autrefois riches parce qu'ils sont sur la frontière de Libye et au chemin qui va de la Barbarie au pays des Nègres, mais s'étant revoltez plusieurs fois contre les rois de Tunis, ils furent saccagez et ruinez, il y a plus de deux cens ans. Enfin Mahomet, père de Hascen, roy de Tunis, que Charles Quint restablit dans son Estat, l'ayant prise par force tua une partie des bourgeois et fit abattre quelques pans de mur. Il y a près de Nefta une petite rivière d'eau chaude dont les habitans boivent et dont ils arrosent leurs serres » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 35).

THEOLACHA

Theolacha est une cité edifiée par les Numidiens, et ceinte de pauvres murailles. Le territoire est abondant en dates, mais sterile en froment, dont les habitans sont fort necessiteux. Joint aussi, qu'ils sont merveilleusement oppressés par les Arabes et le roy de Thunes. Ils s'adonnent fort à l'avarice, et sont superbes outre le devoir, avec ce qu'ils se montrent peu courtoys envers les etrangers[1].

DEUSEN

Deusen est une cité anciennement edifiée par les Romains, là où confine le royaume de Buggie avec le desert de Numidie. Elle fut ruinée par les mahommetans, lorsqu'ils entrérent en Afrique, pour ce que dans icelle y avoit un comte romain, acompagné

Deusen ruinée par les mahommetans.

1. Tolgha, طولقة, située au nord de Bentious, se compose de trois villes entourées chacune d'une muraille de briques et d'un fossé. Aux alentours on remarque plusieurs ruisseaux et un grand nombre de jardins remplis d'oliviers, de vignes, de dattiers et de toutes les autres espèces d'arbres fruitiers. Une de ces villes est habitée par des gens de sang mêlé, l'autre par des Arabes d'origine yéménite et la troisième par une peuplade appartenant à la tribu arabe de Cais » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 170).

Ibn Hauqal donne à cette ville le nom de Laouha et le chérif, Édrissy celui de Lahouca. La différence entre ces noms est peu sensible car la lettre *t*, ت, est la marque de l'article berbère.

d'un grand nombre de braves et vaillans soldats, qui, d'un courage non intimidé, ne voulurent jamais consentir, que la cité fut rendue entre les mains des Sarrazins, lesquels la tindrent assiégée par l'espace d'un an durant, mais à la fin, il fut force que la vertu cedat au temps et à la multitude. Au moyen dequoy, après que la cité fut prinse d'assaut, les vainqueurs feirent passer les vaincus par le fil de l'epée, les femmes et enfans detenus prisonniers, les maisons et edifices ruinés et demolis, mais les murailles, pour leur epesseur et bonne maçonnerie, ne purent être nullement endommagées, toutefoys elles sont maintenant rompues en deux endroits, je ne say si c'est par efort, ou par tremblement de terre. Auprès de la cité, se voyent aucuns vestiges resemblans à sepultures, là où en temps de pluye on trouve certaines medailles d'or et argent, avec caractères et lettres, mais le sens d'icelles (après m'en être fort diligemment enquis) ne me seut jamais être exposé[1].

BILEDULGERID, PROVINCE

Cette province prend son commencement aux confins de Pescara, et s'etend jusques sur les limites de l'ile Gerbo, ayant une partie fort eloignée de la

1. Deusen, est la ville de Doucen, دوسن, l'ancienne Decenna, mentionnée par Ibn Khaldoun; l'oasis de Doucen est situé à 50 kilomètres est de Biskera. Cf. *Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1861, p. 161.

mer Mediterranée, comme là où sont situés Caphsa et Teusar, distantes d'icelle, par l'espace de troys cens mile. Ce païs est fort chaut et d'autant plus sec, au moyen dequoy, les terres ne produisent grain de quelque sorte que ce soyt, mais des dates en grande abondance et singulières en perfection, lesquelles se transportent par toute la rivière de Thunes, et y a plusieurs cités, comme je vous feray par cy apres entendre.

TEUSAR

Teusar est une ancienne cité, edifiée par les Romains, au desert de Numidie, sur un petit fleuve, qui procède d'aucunes montagnes, du coté de midy. Les murailles furent jadis belles et fortes, environnans un grand circuit, mais elles furent ruinées par les mahommetans, avec d'autres beaux palais et somptueux edifices, qui sont maintenant reduis à rien. Les habitans jouyssent de grandes richesses, tant en possessions, comme en deniers, pour ce qu'ils font plusieurs foires dans leur cité, aus quelles se trouvent divers peuples, et un grand nombre, tant des païs de Numidie que de Barbarie. Ils sont séparés par un petit fleuve en deux parties. En l'une (qui s'appelle Fatnasa) sont comprins les citoyens naturels et nobles de la cité. L'autre est nommée Mezdas, habitée par certains Arabes, qui demeurèrent dans la cité, de-

Teusar ruinée par les mahommetans.

puis qu'elle fut prinse par les mahommetans, et sont continuellement en haine les uns avec les autres. Il se rencontre peu souvent qu'ils prêtent obeissance au roy de Thunes, lequel leur use d'un mauvais traitement, quand, par leur arrogance, ils le contraignent de s'y acheminer en personne, et mêmement celuy qui regne à present[1].

1. *Touzer*, توزر. Touzer, la métropole du pays de Castiliya, est une grande ville environnée d'une muraille de pierres et de briques. Elle possède un *djamé* solidement bâti et plusieurs bazars. Tout autour, s'étendent de vastes faubourgs remplis d'une nombreuse population. Cette place qui est très forte, a quatre portes, un grand nombre de jardins, beaucoup de dattiers et d'autres arbres fruitiers; la canne à sucre et le bananier sont les seules plantes qui n'y viennent pas bien. Les dattiers forment autour de la ville un grand et sombre massif. Il n'y a point d'autre endroit en Ifrikiya qui produise autant de dattes; presque tous les jours, il en sort mille chameaux ou même davantage, chargés de ce fruit. Touzer est arrosée par trois ruisseaux qui prennent leur source dans une couche de sable fin et blanc comme de la farine. Cet endroit est nommé en leur langue *Serreh*... On ne trouve nulle part des oranges aussi belles et aussi douces que celles de Touzer. On y recueille aussi la manne, le seberte et le myrobolan... Dans ce pays, on mange la chair du chien; les habitants engraissent ces animaux dans leurs jardins en les nourrissant de dattes. Un homme qui avait reçu l'hospitalité à Touzer m'a raconté que l'on servit un plat de viande que l'on trouva excellent et que son hôte auquel il demanda ce que c'était lui répondit : C'est de la chair d'un jeune chien engraissé » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, pp. 117-119).

« Touzer est entourée d'une forte muraille et ses environs sont couverts de palmiers qui produisent des dattes pour toute l'Ifrikyia. On trouve également de beaux citrons d'une grosseur et d'un goût extraordinaires; la plupart des fruits que le pays produit sont de bonne qualité; les légumes y sont abondants et excellents. L'eau y est de mauvais goût et incapable d'étancher la soif. Le prix des céréales est ordinairement haut, attendu qu'on est obligé de les faire venir de loin, le pays ne produisant que fort peu de blé et d'orge » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 121).

Aboul Feda dit aussi dans son *Taqouim oul-bouldan*, que Touzer était la capitale de la province de Qasthilya, mais le cheikh Et-Tidjany avance,

CAPHSA, CITÉ

Caphsa est une cité anciennement par les Romains edifiée, laquelle demeura entre les mains d'aucuns ducs, jusques à ce que Hucba, capitaine de Hutmen, y feit marcher son armée, qui la reduit souz la puissance des mahommetans, lesquels meirent bas les murailles; mais pour efort qu'ils feissent, jamais ne seurent endommager la forteresse, qui est à veoir une chose singulière et admirable, pour ce que les murailles d'icelle sont de la hauteur de vingt et cinq toises, et cinq en largeur, maçonnées de pierres entaillées et grosses comme celles qui sont au Colisée de Rome. De là à quelque temps, les

Les mahommettans batent Caphsa.

dans la relation de son voyage, que Touzer est la capitale du pays de Djerid. « Dans aucune autre localité de cette contrée, dit-il, on ne voit une forêt de dattiers aussi considérable que celle qui s'y trouve. La cause en est due à l'abondance des eaux qui les arrosent... Un grand nombre d'indigènes n'habitent que dans le bois de dattiers. Il n'y a aucune ressemblance entre les demeures qu'ils y construisent et celles de la ville. Les premières sont plus vastes et plus agréables que les secondes. On voit dans la ville deux mosquées djamé où se dit la khoutba et un bain public. Le lieu le plus pittoresque de Touzer est un endroit situé hors du bois et appelé par les habitants Bab el-Manchour. C'est, en effet, un lieu charmant... Ceux des habitants qui exercent la profession de teinturiers y viennent étaler des vêtements de couleurs variées et des étoffes brodées ; l'œil du visiteur croit voir alors devant lui un riche parterre où des fleurs aux mille couleurs s'épanouissent sur les bords de frais et limpides ruisseaux. Le bois de dattiers de Touzer touche aux remparts de la ville et ajoute ainsi aux moyens de défense de la place. Les populations de Touzer sont un reste des anciens Roums (Grecs) qui se trouvaient en Ifrikia avant la conquête de l'islamisme » (*Voyage*, pp. 143-144).

murailles furent redrecées, et une autre foys, par Mansor demolies, lequel ayant eu journée contre le seigneur de cette cité, le tua avec ses enfans, et puis, constitua gouverneurs et recteurs par toute la province. La cité est pour le aujourd'huy habitée, mais les edifices sont de laide montre, fors le temple et quelques autres petites mosquées. Les rues sont fort larges et pavées, comme sont celles de Naples et Florence. Les habitans sont civils, mais fort necessiteux pour être par trop oppressés du roy de Thunes.

Mansor demolit les murailles de Caphsa, tue le seigneur et ses enfans.

Fontaines magnifiques d'eau chaude.

Au milieu de la cité y a aucunes fontaines faites en forme de fosses carrées, profondes, larges et ceintes de murailles, entre lesquelles et le bord d'icelles peuvent demeurer ceux ausquels il prend envie de se laver, à cause que l'eau est chaude, de laquelle ils boivent, aprés l'avoir laissée refroidir, par l'espace d'une heure ou deux. L'air de cette cité est tresmauvais et dangereux, causant aux habitans d'icelle quasi ordinairement une fiévre, qui les rend vituperables par toute l'Afrique. Au dehors, y a possessions infinies d'olives, d'oranges et dates, lesquelles sont des plus grosses et meilleures que l'on sauroit trouver par toute la province, et les olives semblablement, dont on retire de l'huile, bonne en toute perfection, tant en goût savoureux, comme en naïve couleur. Là se trouvent quatre choses singulières et commendables, dates, olives, toiles et vases. Les habitans vont assés honnêtement en

ordre, sinon qu'ils usent de gros et lours souliers de cuir de cerf, pour plus facilement remuer et changer les semelles[1].

NESGARA, CHATEAU

Nesgara sont troys chateaux prochains l'un de

1. *Qafça*, قفصة. « Trois journées de marche, dit El-Bekry, suffisent pour se rendre de Cairouan à Cafsa, ville bâtie en totalité sur des portiques de marbre dont on a bouché les arcades avec de fortes cloisons construites en moellons. On dit que le rempart fut élevé par Chentian, page de Nimrod, qui y fit graver son nom dans une inscription qu'on lit encore. La muraille de Cafsa est si bien conservée qu'elle semble avoir été faite d'hier. Dans l'intérieur de la ville, l'eau sort de terre par deux sources qui sont très abondantes et forment autant de ruisseaux qui coulent avec bruit, et vont arroser les jardins et les champs ensemencés qui se trouvent aux environs de la place. Le *djamé* même renferme dans son enceinte une grande source dont le bassin construit en pierre par les anciens a quarante coudées de longueur et autant de largeur. Cafsa est la localité de la province de Cairouan qui produit le plus de pistaches; on les envoie dans toutes les parties de l'Ifrikiya et même jusqu'en Égypte, en Espagne et à Sidjilmessa. On y trouve une espèce de datte semblable à un œuf de pigeon. Les fruits des diverses espèces que l'on cultive à Cafsa servent à la consommation de Cairouan... Les impôts de Cafsa s'élèvent tous les ans à cinquante mille dinars » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 113).

Cafça est une belle ville entourée d'un mur; il y coule une rivière dont l'eau est meilleure que celle de Castilya. Au milieu de la ville est une source d'eau dite Al-Tarmiz. Les bazars de Cafça sont bien fournis et fréquentés, et les fabriques dans un état prospère. On voit autour de la ville de nombreuses plantations de palmiers qui produisent diverses espèces de dattes de qualité supérieure; des jardins, des vergers, des châteaux bien eutretenus et habités embellissent la ville; on y cultive avec succès du henna, du coton et du cumin. Les habitants de cette ville sont devenus Berbères; la plupart d'entre eux parlent la langue latine africaine » (Edrissy, *Description de l'Afrique*, p. 22). Marmol s'est borné à reproduire la notice consacrée par Léon l'Africain à la ville de Cafça.

l'autre, et distans de la mer Mediterranée, environ cinquante mile, bien habités, mais clos de pauvres murailles, et garnis de pires maisons. Le territoire est fertile en datiers, mais sterile en grains, et les habitans fort indigens, pour être par trop foulés du roy de Thunes. Quant aux cités de Clemen, de Capes et Gerbo, nous en avons parlé en discourant le royaume de Thunes. Parquoy les laissant à part, je viendray à vous faire entendre les particularités et choses notables qui sont contenues en la part de la Numidie, qui repond sus le domaine de Tripoly[1].

1. Il faut lire Nefzaoua, نفزاوة, au lieu du nom si singulièrement défiguré de Nesgara. Ce pays était occupé par la tribu berbère des Nefzaoua qui avait pour auteur Itouweft, fils de Nefezao, fils de Loua. Elle avait donné son nom à la ville principale dont El-Bekry nous fait la description suivante : « La ville de Nefzaoua, située à six journées ouest de Cairouan, renferme une grande source nommée « Taourgha » « jaune » en langue berbère, et dont on n'a jamais pu trouver le fond. Le mur de Nefzaoua construit en pierres et en briques est percé de six portes. Cette ville possède un *djamé* et quelques bazars très fréquentés; elle est située auprès d'une rivière dont les bords sont couverts de dattiers et d'arbres fruitiers. Dans les environs, se trouvent un grand nombre de sources... Nefzaoua est à trois journées de Cabès et à deux journées de Cafsa. Il y a une journée de Touzer à Nefzaoua » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 115). Ibn Khaldoun, après avoir énuméré les différentes branches de la tribu des Nefzaoua, ajoute : « Quant aux autres branches de la tribu des Nefzaoua, nous n'en connaissons maintenant aucune; nous ignorons les lieux où ils ont demeuré, si ce n'est certains villages assez remarquables de la province de Castilya situés à une courte distance les uns des autres et appelés *les villages des Nefzaoua*. On y trouve maintenant des Francs qui vivent sous la protection d'un traité. Ils y sont restés eux et leurs ancêtres depuis la conquête musulmane jusqu'à nos jours et comme ils professent une des croyances tolérées par l'islamisme, ils jouissent du

TEORREGU

Teorregu est une marche aux confins du domaine de Tripoly, cet à savoir là où il se termine avec le desert de Barca, auquel sont situés troys chateaux et plusieurs vilages, où le territoire est fort abondant en datiers, mais il n'y croit aucun grain. Les habitans sont riches en deniers et necessiteux en toutes autres choses, à cause qu'ils confinent avec le desert, eloigné de toute habitation civile[1].

libre exercice de leur religion et paient la capitation » (*Histoire des Berbères*, I, p. 231). Marmol s'est encore borné à reproduire la notice de Léon l'Africain.

1. Teorregu est le nom très défiguré de la province de Borkou ou Borgou. Le Dr Nachtigal nous fournit sur ce pays les détails que je transcris ici :

Le district de Borkou est situé entre les 19e et 20e degrés de longitude orientale et du 17e degré de latitude nord jusqu'à 20 minutes au delà du 18e degré. Il couvre une étendue d'environ 1.000 kilomètres carrés. Il se compose d'une série de vallées orientées de l'est à l'ouest et au fond desquelles se trouvent un certain nombre d'oasis plus ou moins importantes. On remarque parmi elles Djin ou Yin, Ngourr, Elleboé, Boudou, Tiggui, Yarda [ou Djarda] et Woun. Ces trois dernières sont les plus considérables. Elles sont bien arrosées et produisent beaucoup de dattes d'une meilleure qualité que celles des districts environnants. On y trouve des lions, des léopards et des hyènes, des antilopes, des gazelles, des chameaux, des moutons, des chèvres et des ânes; les oasis de Borkou sont remarquables par le grand nombre de pigeons qu'on y rencontre.

Les habitants du Borkou, appelés Amâ Borkou (Les gens de Borkou), se divisent en nomades et en sédentaires. Les nomades, désignés par le nom de Boulguedâ, habitent principalement les oasis de Kirdi, de Ngourr, d'Elleboé et de Woun où ils ne séjournent d'ailleurs qu'à l'époque de la récolte des dattes. Pendant le reste de l'année les oasis ne sont habitées que par les esclaves et leurs descendants; les nomades émigrent dans les vallées situées du côté du Wadaï et du Bahar el-Ghazâl.

IASSITEN

Iassiten est une contrée sur la mer Mediterranée, dans le pourpris de laquelle sont situés plusieurs vilages et possessions de datiers. Les habitans sont mediocrement riches, pour ce qu'étans sur la mer, ils ont moyen de echanger et troquer leurs marchandises avec les Egyptiens ou Siliciens[1].

Les populations sédentaires sont désignées par le nom de Dongosâ, ou Dôsâ, et habitent les vallées de Djin (Yin), de Boudou, de Tiggui et de Djarda (Yarda). La population totale du district est évaluée par Nachtigal à 10 ou 12.000 âmes : elle diminue tous les ans, par suite des incursions des Aulâd Solîmân et des Touareg qui déciment les troupeaux des nomades et dévastent les cultures des oasis. Les Amâ Borkou sont d'un teint bronzé, de taille moyenne et bien bâtis; ils ont l'habitude de se tatouer les tempes, leur costume est blanc, ils portent de petites calottes en coton, ou des tarbouch; ils habitent des huttes construites avec des nattes; bien qu'ils montrent une certaine aménité dans leurs relations sociales, ils passent pour fourbes, lâches et cruels; cependant cette réputation paraît peu justifiée. Les Amâ Borkou sont musulmans; mais l'islamisme n'est pas encore très développé chez eux, et ils attendent des missionnaires de la confrérie de Senoussi pour les instruire. Au point de vue politique, les différentes tribus sont placées sous la dénomination de chefs locaux, n'ayant aucun lien entre eux.

1. Ce pays était occupé par la tribu berbère des Isliten, fraction des Nefzaoua dont il est rarement fait mention dans l'histoire. Ibn Khaldoun nous apprend que, dans les dernières années du IXe siècle, Seadet Allat ibn Haroun, pour échapper à la vengeance de son neveu Saleh ibn Saleh, contre lequel il s'était révolté, se réfugia dans la montagne d'Aboul-Hassan chez les Beni-Isleten, et que, sur ses indications, ceux-ci purent surprendre le camp de son neveu, enlever tous ses équipages et massacrer plusieurs milliers de ses partisans (*Histoire des Berbères*, t. II, p. 139).

GADÈMES

Gadèmes est une contrée contenant en son pourpris plusieurs chateaux et vilages bien peuplés, distans du coté de la mer Mediterranée, environ troys cens mile. Les habitans sont riches en possessions de datiers et en argent, pour ce qu'ils demènent grand train de marchandise en la terre des Noirs, et se gouvernent par eux-mêmes, rendant quelque tribut aux Arabes. Mais ils ètoyent premièrement souz le gouvernement du roy de Thunes, cet à savoir du lieutenant de Tripoly. Là le grain et la chair y est en grande cherté[1].

1. « Ghadams, غدامس, dit El-Bekry, est une petite ville qui abonde en eau et en dattiers. Ses habitans sont des Berbers musulmans. A Ghadams on voit des souterrains que la Kahena, celle qui s'était montrée en Ifrikiya, avait employés comme prison. La population de cette ville se nourrit principalement de dattes. Dans ce pays les truffes atteignent une telle grosseur que les lapins y creusent leurs terriers » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 397).

« Ghadams, dit Ibn Khaldoun, lieu de station dans le Désert, fut construit dans les temps islamiques. Il renferme beaucoup de châteaux et de bourgades dont une partie appartient aux Beni-Ourtadjen et une autre aux Beni-Ouattas, tribu mérinide qui prétend en être le fondateur. De nos jours, Ghadams est une ville très grande et très peuplée formant une des étapes où s'arrêtent les pèlerins venant du Soudan et d'où partent les négociants pour Alexandrie et le Caire, après s'être reposés des fatigues de leur voyage dans le Désert ; elle est aussi comme une porte pour les marchands et pour les pèlerins qui veulent entrer dans le Désert et s'en retourner chez les Noirs. Elle doit sa prospérité à cette circonstance » (*Histoire des Berbères*, t. III, p. 303).

Ghadams est appelé Agdames, par Hadjy Ebn Eddin El-Aghaouaty. « Agadames, dit-il, est une grande ville bâtie d'argile ou de terre. Le pays abonde

FEZZEN

Fezzen est une contrée bien ample, en laquelle sont situés de gros chateaux et vilages, tous habités par un peuple fort opulent, tant en possessions comme en deniers, pour ce qu'ils sont aux confins d'Agadez et au desert de Libye, qui confine avec l'Egypte, et est distante cette marche du grand Caire, environ soissante journées, sans qu'on puisse trouver autre habitation par le desert qu'Augela, qui est en celuy de Libye. Cette contrée de Fezzen est gouvernée et regie par un seigneur, qui est comme primat du peuple, lequel distribue tout le revenu du païs, au profit public, aprés avoir satisfait aux Arabes de quelque somme de deniers, de quoy on leur est redevable. Il n'y a en ce païs autre chair que de chameau, qui est en grande requete et fort chére[1].

Fezzen tributaire aux Arabes.

en dattes. Les habitants parlent la langue berbère et leur habillement est de laine et de coton. Leur teint est noir et les femmes ne se montrent point. Il y a dans la ville un grand nombre d'ulemas et de thalebs. On y tient un grand marché, mais il n'y a ni bains ni moulins à manège. On ne voit point de bazars dans la ville et il n'y a au dehors aucune culture... La ville est située au milieu du sable et la distance entre elle et El-Touat est de vingt-quatre journées. Le pays intermédiaire est exclusivement occupé par des Touaregs. Il n'y a point d'Arabes » (D'Avezac, *Études de géographie critique sur une partie de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1836, p. 12). M. le lieutenant-colonel d'état-major Mircher a donné une notice étendue sur le pays et sur la ville dans sa *Mission de Ghadamès* (septembre, octobre, novembre et décembre 1862), Alger, 1862, pp. 100-121.

1. On trouve, dans l'édition donnée en 1803 par M. L. Langlès du *Voyage*

Desers de Libye.

ZANZAGA, PREMIER DESERT

Puis que nous avons amplement acertené par notre description de la Numidie, seconde partie d'Afrique, nous vous reciterons maintenant ce que nous avons veu de notable aux desers de Libye, qui sont divisés en cinq parties, comme nous avons dit au commencement de notre œuvre. Et pour avec meilleur ordre encommencer la chose, nous parlerons du desert Zanzaga, qui est sec et maigre, prenant son origine à la mer Oceane, devers ponant, et s'etendant du coté de levant jusques aux salines de Tegaza, et de la partie de tramontane, se terminant aux confins de Numidie, cet à savoir à la province de Sus, Haccha et Dara, prenant son etendue devers midy, jusques à la terre des Noirs, qui est aux fins du royaume de Gualata et Tombut. Là ne se peut trouver eau, sinon de cent en cent mile, qui encor est salée et amère, sourdant dans des puys fort profons, mêmement par le chemin qui est entre Segelmesse et Tombut. Il y a plusieurs animaux sauvages et veni-

de F. Hornemann dans l'Afrique septentrionale, t. II, une notice fort détaillée sur le Fezzan; elle s'étend de la page 110 à la page 144. On peut consulter aussi le chapitre que le capitaine G. F. Lyon, R. N., a consacré à cette contrée dans *A narrative of travels in northern Africa*, Londres, 1821, pp. 270 et suivantes.

meux, comme il vous sera recité en temps et lieu. En ce desert se trouve une plaine fort âpre et facheuse qui s'appelle Azarad, où ne se trouve eau par l'espace de deux cens mile, ny habitation, commençant au puys de ce desert, jusques à celuy d'Aravan, qui est prochain de Tombut cent cinquante mile, là autant pour l'excessive chaleur, comme pour l'ardente soif, les hommes sont contrains de rendre les derniers aboys, comme je pense vous avoir desja fait entendre[1].

1. « Les Sanhadja, صنهاجة, une des tribus berbères les plus considérables par leur nombre, ont continué, jusques à nos jours, à former la majeure partie de la population du Maghreb. Chaque montagne, chaque plaine de cette région renferme une peuplade sanhadjienne; c'est au point que bien des personnes les regardent comme formant le tiers de toute la race berbère. Lors de l'apostasie des Berbères et de leurs révoltes contre les émirs de l'Ifrikiya, événements dont on a déjà lu le récit, les Sanhadja se firent remarquer par leur insubordination... Les Sanhadja sont les enfants de Sanhadj, nom dont la première lettre doit recevoir dans la prononciation un léger mélange du son du *z* et dont la dernière lettre, le *djim*, est un *q* se rapprochant du *g*. Entre l'*n* et l'*a* du même mot les Arabes ont inséré un *h* afin de l'adapter au génie de leur langue. Par suite de ces changements Zanag est devenu Sanhadja... Selon El-Taberi et Ibn el-Kelby, la partie du Désert occupée par les Sanhadja s'étendait à une distance de six mois de marche. Les Telkata, une des plus grandes divisions de la tribu, fondèrent la première dynastie sanhadjite. Ils étaient établis à demeure fixe dans le territoire qui sépare le Maghreb central de l'Ifrikiya, mais les Messoufa, les Lemtouna, les Guedala et les Cherta vivaient sous la tente et habitaient le désert. Les Andjefa, la branche la plus considérable de la tribu des Sanhadja, occupaient un territoire différent.

« Les Sanhadja étaient clients de la famille d'Aly ibn Abi Thaleb, gendre de Mahomet » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. II, pp. 1 et suivantes).

DESERT OU LE PEUPLE DE ZUENZIGA FAIT SA RESIDENCE

Le second desert commence aux confins de Tegaza, du coté de ponant, suivant son etendue devers levant, jusques aux limites d'Hair, desert auquel habite le peuple de Targa, et de la partie de tramontane se termine aux desers de Segelmesse, Tebelbelt et de Benigorai; devers midy, prend fin au desert de Ghir, qui repond vers le royaume de Guber, et est ce desert plus apre et sec que n'est celuy duquel nous avons cy dessus fait mention. Là est le passage des marchans qui s'acheminent de Telensin à Tombut, passans par le milieu de ce desert, mais pour la grande secheresse d'iceluy, plusieurs personnes y laissent la vie, et plusieurs d'animaux sont contrains à demeurer, ne pouvans passer outre, pressés de trop grande soif, qu'ils ne sauroyent etancher par faute d'eau. Il se trouve encor un autre desert, appellé Gogden, auquel impossible est de trouver une seule goute d'eau, par l'espace de neuf journées, fors dans un lac, qui se fait de l'eau des pluyes, mais c'est grande aventure d'en rencontrer. Au moyen dequoy, pour prevenir à tous inconveniens, on charge à force eau sur les chameaux, pour le passer[1].

1. Je dois avouer que, malgré toutes mes recherches, il m'a été impos-

DESERT OU HABITE LE PEUPLE DE TARGA

Le tiers desert commence aux confins d'Hair[1], du coté de ponant, s'etendant jusques au desert d'Ighidi, devers levant, et du coté de tramontane se termine avec les desers de Tuath[2], Tegorarin et Mezab. De la

sible de reconnaître dans le mot de Zuenziga, fort probablement défiguré, le nom d'une tribu des Touareg.

1. Ahir, اهر, est un pays dont la capitale se nomme Açoudi. Les habitations sont construites de nates faites d'une herbe nommée *bordi* au royaume de Maroc. C'est une espèce de papyrus ou roseau mou dont les Arabes de Syrie et ceux du Maroc se servent dans la composition des nattes dont ils font les pàrois de leurs cabanes et de leurs tentes et dont ils couvrent leurs chaumières. Les habitants d'Ahir vivent de cassave qu'ils vont chercher à Cachenah. Le territoire d'Ahir est ombragé par des forêts de ces palmiers que les Égyptiens et les Marocains nomment *doumah*; les gens de Gdames, *palmiers de Pharaon* et les Espagnols *palmita*. On broie le fruit de cette espèce de palmier, on en mêle la farine avec celle de la cassave et du fromage; et ce mélange est leur nourriture d'habitude. Il se trouve au pays d'Ahir des chèvres, des lions et des singes surtout qui peuplent les bois. La population peut s'élever à douze mille âmes qui sont Touareks (*Itinéraire du cheikh Haggy Kassem* dans les *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, par M. C.-A. Walckenaer. Paris, 1821, p. 449).

2. « Le Touat, توات, est une immense oasis qui règne de l'est à l'ouest et renferme un grand nombre de villes et de villages. Les habitants parlent presque tous l'arabe, mais ils ont aussi une langue particulière appelée par les uns chelh'iia, par les autres zenatiia et qui est, au fait, un dialecte du berbère... Le territoire de l'oasis est couvert de zaouia destinés à recevoir les voyageurs... Le Touat est une bande intermédiaire contre le pays des Noirs et l'Afrique septentrionale. Le principal marché avec lequel il correspond dans le sud-est est Timbektou. Les négociants et les tribus de Touat vont y chercher des nègres et de la poudre d'or; mais ce commerce se fait surtout entre le Touat et Timbektou par la tribu des Kherrafra qui se sert de

partie de midy, se joint avec les desers prochains du royaume d'Agadez. Ce desert icy n'est si apre ny dangereux comme sont les deux premiers, car on y trouve de bonne eau et douce dans des puys tres-profons, auprès d'Hair, là où il y a un desert produisant des herbes à foison, bien temperé et en bon air. Plus outre, joignant Agadez, tombe la manne, qui est une chose fort merveilleuse, et la vont, au matin, les habitans recueillir dans de petits panniers, qu'ils portent vendre fraîchement dans Agadez, là où s'achete douze deniers la pinte, et se boit melée avec de l'eau, qui est une chose fort souveraine. On en met aussi parmy les potages, à cause qu'elle a proprieté de rafraichir. Et croy que, pour cette ocasion, les etrangers sont peu souvent atains de maladie en Agadez, comme le contraire leur avient dans Tombut, combien que l'air soit corrompu et pestiferé en ce desert, qui s'etend de tramontane à midy, par l'espace de troys cens mile[1]. La manne.

cette ville comme lieu de dépôt » (Carette, *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie*. Paris, 1844, p. 101).

« Le Touat est une confédération indépendante de trois cents à quatre cents petites villes ou villages à quelques journées de marche au sud de nos possessions et qui embrasse, du nord au sud, une longueur de 300 kilomètres entre les méridiens d'Alger et d'Oran, sur la route directe de l'Algérie au Niger moyen... Trois races distinctes peuplent le Touat : les Noirs, les Berbères et les Arabes. Les Noirs sont les plus nombreux et les plus anciens habitants du pays » (H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, pp. 293-294).

1. Terga, ترقا, est le nom de la province habitée par les Touareg. Touareg est le pluriel de Targuy. « Les Touareg, dit le capitaine Carette, ne

DESERT OU FAIT SA DEMEURE LE PEUPLE DE LEMTA

Le quatrieme desert commence aux limites d'Ighidi, s'etendant jusques aux confins de celuy que le peuple Berdoa a prins pour sa demeurance. Du coté de tramontane se joint avec le desert de Techort, de Guargala et Gademis ; devers midy se termine avec les desers par lesquels on s'achemine à Cano, royaume dans la terre des Noirs. Il est sec et fort dangereux pour les marchans qui le traversent, comme ceux qui se transportent en ces cités susnommées. Et pour autant que les habitans de ce desert pretendent droit sur la seigneurie de Guargala, ils sont grans ennemys de celuy qui l'usurpe et en jouit, ce qui leur fait piller et devaliser tous les mar-

forment pas seulement une tribu, mais une nation. Placés entre la race blanche et la race noire, ils sont la terreur de l'une et de l'autre. C'est par eux que le nord de l'Afrique est approvisionné d'esclaves... Ils ne parlent pas l'arabe, mais une langue dure, saccadée et emphatique. Les Arabes lui trouvent de l'analogie avec l'allemand ; mais en réalité, c'est du berbère. Les Touareg sont divisés en deux grandes fractions, les Touareg blancs et les Touareg noirs. Ces dénominations ne correspondent pas, comme on pourrait le croire, à des différences de teint, mais seulement à des différences de costume. Les Touareg blancs s'habillent comme les Arabes, les Touareg noirs ont un costume particulier ». Outre la longue notice insérée par M. Carette dans les *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale*, p. 107-116, on peut consulter : H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, Paris, pp. 1864. Ce voyageur avait l'année précédente, à une séance de la Société de géographie, donné lecture d'une *Note sur les Touareg et leur pays*.

chans qui passent sur leurs fins et apertenances. Mais ceux de Guargala recoivent un traitement qui est un peu plus fort à digerer, car on les meurtrit, sans avoir egard à la qualité des personnes, avec une tresgrande inhumanité[1].

DESERT OU HABITE LE PEUPLE DE BERDOA

Le cinquieme desert prend son commencement aux fins du precédent, et s'etend devers levant jusques au desert d'Augela. Du coté de tramontane se confine avec les desers de Fezzen et de Barca, puis se jete au large de la partie du midy, jusques sur les limites du desert de Borno. Il y a grande seicheresse et ne se trouve personne qui se puisse promettre seureté à le traverser, sinon les peuples de Guademis, lesquels sont fort aliés et grandement amys des habitans de ce desert, et se fournissent de vivres et d'autres

1. « Les Lamta, لمطة, les Guezoula et les Heskoura habitent le Sous et les régions du Désert qui avoisinent ce pays. Leurs populations remplissent aussi les montagnes et les vallées de l'Atlas. La majeure partie de la tribu des Lemta demeure dans le voisinage des Sanhadja porteurs du *litham*. Elle se partage en un grand nombre de branches dont la plupart sont nomades et vivent sous la tente. Dans le Sous, il s'en trouve deux fractions, les Zogguen et les Lakhs, peuplades qui se sont incorporées dans la tribu des Doui Hassan, Arabes makiliens. Le reste des Lamta habite le Désert avec les peuples porteurs du *litham* et ils se tiennent presque tous au midi de Tlemcen et de l'Ifrikya » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. II, p. 117).

choses à Fezzen, pour le pouvoir passer. Le reste des desers de Libye (cet à savoir depuis Augela jusques au Nil) est habité par un peuple africain, appellé Levata[1].

NUN, CONTRÉE

Nun est une contrée assise sur la mer Oceane, en laquelle n'y a que vilages habités par un pauvre peuple, et est entre la Numidie et Libye, de laquelle elle tient plus. Il n'y croit autre grain qu'orge, mais si peu que rien, et quelque quantité de dates de mauvaise saveur. Les habitans pour leur pauvreté se tiennent mal en ordre, joint aussi qu'ils sont oppressés par les Arabes et s'en trouve quelques-uns, qui se transportent pour marchandise au royaume de Gualata[2].

1. D'Anville et Delisle ont cru devoir reconnaître la province de Borkou dans les lignes que Léon l'Africain a consacrées au peuple de Berdoa. Je crois qu'il est question dans cette notice des Barday fixés dans le district de Tibesti. Nachtigal en fait mention ainsi que d'une zaouièh qui se trouve dans ces parages et il a consacré deux chapitres aux difficultés qui l'ont assailli dans le pays du Barday de la part des habitants. Léon l'Africain parle plus loin de leur caractère sauvage.

2. L'orthographe exacte de ce nom est Noul, نول.

Le chérif Edrissy nous apprend que les Lamta et les Sanhadja refoulés par les tribus berbères s'établirent dans la contrée qui s'étend sur les bords de l'Océan. Leurs descendants mènent une vie nomade et sont divisés en plusieurs peuplades. Ils possèdent des troupeaux de chameaux et des dromadaires de noble race; ils changent souvent de campement. Les deux sexes font usage de *kisa* de laine et portent des turbans de la

TEGAZA

Tegaza est une contrée en laquelle se trouvent plusieurs veines de sel, qui semble marbre, qu'ils tirent d'aucunes cavernes, et autour d'icelles, sont assis plusieurs hameaux, là où se retirent ceux qui sont ordonnés à ce labeur, lesquels ne sont du païs mêmes, mais viennent de marches etranges en voiture et demeurent icy pour tirer ce sel, qu'ils gardent jusques à ce qu'il arrive une autre voiture, qui

Sel semblans au marbre.

même étoffe dits *carazi*. Ils se nourrissent de lait de chamelle et de la chair de chameau séchée au soleil et pilée. Les marchands étrangers leur apportent du blé et surtout du raisin sec dont ils extraient une boisson douce en broyant les grains, les macérant dans l'eau, puis décantant la mixture. Leur pays produit beaucoup de miel avec lequel ils préparent un mets qu'ils nomment *asallíou* et dont ils sont très friands. Il n'existe dans le pays d'autre ville que celles de Noul, Lamta et celle d'Azogga, qui appartient aussi aux Lemta. Noul est à la distance de trois journées de la mer et de quinze journées de Sedjelmessa.

Noul est une ville grande et bien peuplée, située sur une rivière qui vient du côté de l'orient et dont les rives sont habitées par des tribus de Lemtouna et de Lamta. On y fabrique des boucliers connus sous le nom de boucliers lamtiens qui sont les plus parfaits qu'on puisse imaginer à cause de leur solidité et de leur élégance. Ces boucliers étant d'une très bonne défense et très légers à porter, les peuples du Maghreb s'en servent dans les combats. On fabrique aussi dans la même ville des selles, des mors de cheval, des bâts de chameau, des vêtements appelés *safsariah* et des *bornos* dont une paire se paye environ cinquante dînars. Les habitants possèdent beaucoup de vaches et de moutons et ont, par conséquent, du laitage et du beurre en abondance. C'est dans cette ville que les peuplades de cette contrée viennent se pourvoir de ce dont elles ont besoin » (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, pp. 68-69).

l'achète de ceux qui l'ont tiré premierement; puis on le transporte à Tombut, là où il est en grande recommendation, dont la charge de chacun chameau est de quatre tables ou platines de sel, et n'ont autres vivres les maneuvriers que ceux qui leur sont apportés de Tombut ou Dara, cités eloignées de ce desert par l'espace de vingt journées, tant qu'il est souvent avenu, qu'on les a trouvés mors dans les loges, pour le trop long sejour des vivres. Outre ce, en temps d'été, il se lève un vent de siloc, qui les rend perclus des genous et plusieurs en perdent la veuë, de sorte que le sejour est fort dangereux en ce lieu là. Je y demeuray, pour une foys, troys jours continuels, jusques à tant je fu contraint de boire tousjours de l'eau d'aucuns puys, qui sont joignans les salines[1].

1. Taghâza, تغازى. Ibn Batouta qui est resté pendant quelques jours dans ce bourg au commencement de l'année 753 (18 février 1352) nous en a laissé une curieuse description :

« Après avoir voyagé pendant vingt-cinq jours, dit-il, nous arrivâmes à Taghâza qui est un bourg sans culture et offrant peu de ressources. Une des choses curieuses que l'on y remarque, c'est que ses maisons et sa mosquée sont bâties avec des pierres de sel ou du sel gemme; leurs toits sont faits avec des peaux de chameaux. Il n'y a ici aucun arbre; le terrain n'est que du sable où se trouve une mine de sel. On creuse le sol et on découvre de grandes tables de sel gemme, placées l'une sur l'autre, comme si on les eût taillées et déposées par couche sous terre. Un chameau ne peut porter ordinairement que deux de ces tables ou dalles épaisses de sel.

« Taghâza est habité uniquement par des esclaves des Messoufites, esclaves qui s'occupent de l'extraction du sel; ils vivent de dattes qu'on apporte de Dar'ah et de Segelmessa, de chair de chameau et de l'*anli*, sorte de millet importé de la contrée des Nègres. Ces derniers arrivent ici de leur pays et ils en emportent le sel. Une charge de chameau de ce minéral se vend à

AUGELA

Augela est une contrée au desert de Libye, distante du Nil, environ quatre cens cinquante mile, en laquelle sont situés troys chateaux, avec quelques vilages autour desquels se voyent plusieurs petites possessions de datiers, mais les terres sont steriles en grain, en defaut dequoy, les Arabes en y aportent de la region d'Egypte. Cette contrée est assise sur le grand chemin par lequel on s'achemine de Moritanie en Egypte, traversant le desert de Libye[1].

Ioualâten, de huit à dix mithkâls ou dinars d'or; à la ville de Mâlli, elle vaut de vingt à trente ducats et quelquefois même quarante. Les Nègres emploient le sel pour monnaie, comme on fait ailleurs de l'or et de l'argent; ils coupent le sel en morceaux et trafiquent avec ceux-ci. Malgré le peu d'importance qu'a le bourg de Taghâza, on y fait le commerce d'un très grand nombre de quintaux d'or natif ou de poudre d'or » (*Voyages*, t. III, pp. 377-378).

1. « Aoudjela, اوجلة, dit El-Bekry, est une ville bien peuplée qui possède beaucoup de dattiers. Aoudjela est le nom du canton, celui de la ville est Arzakiya. Le territoire d'Aoudjela est couvert de villages, de dattiers et d'arbres dont une partie fournit des fruits. La ville renferme plusieurs mosquées et des bazars » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 32).

Le chérif Edrissy nous fournit plus de détails sur cette localité. « Aoudjela, dit-il, est une ville petite mais bien peuplée et dont les nombreux habitants se livrent à un négoce tel que le comportent leurs besoins et ceux des Arabes leurs voisins. Cette ville est située en un pays désert; le sol qui l'environne produit des dattes et des légumes pour la consommation des habitants. C'est par Aoudjela qu'on pénètre dans le pays des Noirs, comme par exemple dans le Kouvar et le Koukou. (Bâtie) sur un fonds de roche très dure, elle est très fréquentée par les allants et par les venants. Les territoires d'Aoudjela et de Barca ne forment qu'une seule province. L'eau y

SERTE, CITÉ

Serte est une ancienne cité, edifiée (comme aucuns veulent dire) par les Egyptiens et (selon l'opinion d'autres) elle fut batie par les Romains, combien qu'il s'en trouve plusieurs lesquels acertenent qu'elle a eté fondée par les Africans. Quoy-qu'il en soit, elle est maintenant ruinée, et estime l'on que les mahommetans la demolirent, encor qu'Ibnü Rachic semble y contrarier, disant que les Romains la meirent en ruine, et n'en aparoît pour le present qu'aucunes traces et masures[1].

est rare et l'on n'y boit que de celle des citernes « (*Géographie*, éd. de M. Jaubert, I, p. 248).

On peut consulter sur cette oasis la *Relation d'un voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque et les oasis d'Audjela et de Meradéh*, par M. J.-R. Pacho, Paris, 1827, pp. 276 et suiv.

1. « Sort, صرت, grande ville située sur le bord de la mer et entourée d'une muraille de briques, renferme un *djamé*, un bain et quelques bazars. Elle a trois portes dont l'une regarde le midi, l'autre le nord, la troisième, qui est petite, donne sur la mer. Cette ville n'a point de faubourgs, mais elle possède des dattiers, des jardins, des puits d'eau douce et grand nombre de citernes. Les animaux que l'on tue pour la consommation des habitants sont principalement des chèvres; la chair en est très bonne; sur toute la route de l'Égypte, on n'en mange pas de meilleure. Les habitants de Sort sont les êtres les plus ignobles que Dieu ait créés et les plus détestables dans leurs transactions commerciales; ils n'achètent ni ne vendent qu'au tarif fixé entre eux... Ils parlent une espèce de jargon qui n'est ni arabe, ni persan, ni berbère, ni copte, personne ne peut les comprendre excepté eux-mêmes » (El-Bekry, *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 17).

BERDOA, CONTRÉE

Au milieu du desert de Libye, distant du Nil environ cinq cens mile, y a cinq ou six vilages, desquels le territoire produit des dates en quantité, et troys chateaux, qui depuis huit ans en çà ont été retrouvés par une guide nommée Hamar, lequel se devoya, à cause de quelque mal qui luy tomba sur la veuë. Cetuy-cy se retrouvant seul entre ceux de la caravanne, qui eut cognoissance des lieux, marchoit devant, sur un chameau, se faisant, au bout d'un chacun mile, donner de l'arêne qu'il odoroyt, tellement que, par cette nouvelle et inusitée pratique, aprochant ces chateaux, de quarante mile près, il asseura sa compagnie, être prochain de quelque habitation. Ce que les autres estimoyent une pure

« Sort, dit le chérif Edrissy, est une ville ceinte d'un mur de terre et située à deux milles de la mer. Elle est entourée de sables. On y voit des restes de plantations de dattiers et de figuiers, point d'oliviers, mais beaucoup de mûriers. Ces arbres y seraient encore en plus grand nombre sans les dévastations continuelles des Arabes. A Sort, l'herbe est plus rare qu'à Aoudjala et les dattiers en nombre moins grand qu'à Waddan. Autrefois, les dattiers y étaient suffisants, ou plus que suffisants pour les besoins de la population; il y avait aussi des vignes et d'autres arbres à fruits, mais actuellement, il ne s'en rencontre plus qu'au fond des vallées et au sommet des collines. L'eau des puits est rare. L'on boit généralement de l'eau pluviale que l'on garde dans les citernes. Autour de la ville vivent des tribus berbères » (*Description de l'Afrique*, p. 44).

Sort porte aujourd'hui le nom de Medinet Essulthan. El-Bekry mentionne, d'après Ibn el-Ouarraq, une localité portant aussi le nom de Sort, située à douze journées de Zoueilah et à douze journées de la ville de Oueddan (p. 31).

et vraye mensonge, qui les faisoit ajouter peu de foy à son dire et encor moins à son invention, pour ce qu'ils s'asseuroyent être eloignés de l'Egypte, non moins que de quatre cens huit mile, pensans d'être encor retournés à Augela. Mais le troysième jour ensuivant, ils changèrent tous d'opinion, à cause des troys chateaux qui se presentèrent devant leurs yeux et d'autre coté, étant semblablement par les habitans d'iceux decouvers, leur causèrent une admiration fort grande, moyennant laquelle intimidés pour la veuë et presence de gens etrangers, se retirèrent soudainement dans leurs habitations, serrans les portes et refusans obstinement laisser prendre d'eau à ces voituriers, lesquels (pour l'excessive soif qui les pressoyt) entrèrent en telle rage et fureur, qu'ils donnèrent l'assaut aux chateaux, qui furent facilement par eux subjugués et ayans prins de l'eau ce qu'ils pensoyent sufire, se meirent par les chemins.

ALGUECHET

Alguechet est une marche prochaine d'Egypte, cent vingt mile, au desert de Libye, en laquelle sont assis troys chateaux, plusieurs hameaux et possessions de datiers. Les habitans sont noirs, mecaniques, avares et riches, d'autant que leur contrée est assise en Egypte et Gargan. Ils ont chef en guise

d'un roy, mais cela ne leur afranchit en rien le tribut d'où ils sont redevables aux Arabes[1].

1. Il faut lire El-Ouahat, الواحة, l'oasis.

M. Langlès a inséré dans le second volume du *Voyage* de Hornemann un *Mémoire sur les oasis*, composé principalement d'après les renseignements fournis par les auteurs arabes. Il est probable que l'oasis mentionnée par Léon l'Africain est celle de Santarya. Le chérif Edrissy nous donne quelques détails sur la ville qui s'y trouvait. « La ville de Santarya, dit-il, est petite, mais possède un minbar : elle est peuplée de Berbers et d'Arabes de diverses tribus, à demeure fixe. Elle est située sur les confins du Sahara à neuf journées au sud de Lacea, qui est un port de la mer Méditerranée. L'eau que les habitant boivent provient de puits et d'un petit nombre de sources : ils possèdent beaucoup de dattiers » (*Description de l'Afrique septentrionale*, p. 52).

FIN DU SISIEME LIVRE

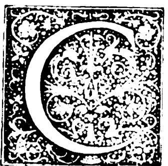




LIVRE SEPTIEME

OU IL EST TRAITÉ DU PAYS DES NOIRS

Proeme.



Ceux qui se sont anciennement eforcés avec le meilleur de leur esprit, et le plus diligemment qu'ils ont peu (après avoir, non sans grand travail, discouru plusieurs païs, contrées et regions) rendre, par leurs ecris, ample temoignage à la posterité des choses memorables de l'Afrique (comme Bicri et Meshudi) ont passé outre, sans toucher aucune chose du païs des Noirs, sinon de Guechet et Cano. Mais cela ne les doit rendre moins recommendables, ny diminuer en rien la gloire de leur merite, qu'ils se sont acquise par une diligence laborieuse, pour ce que ce païs là avoit été ignoré par leurs ayeuls, et par consequent ils n'en pouvoyent avoir juste cognoissance, sinon qu'en l'an de l'hegire troys cens octante[1], il fut decouvert par un tel moyen, que je vous feray entendre. De ce même temps donques, les peuples de Luntune et Libye par les paroles deceptives et hypocri-

Luntune et Libye adhèrent à la Loy de Mahommet.

1. 990 de J.-C.

sie dissimulée d'un predicateur, furent tous subvertis et reduis à la pernicieuse et damnable secte de Mahommet ; puis vindrent prendre la Barbarie pour leur demeurance, commençans par une longue pratique à prendre cognoissance de ces païs, qui sont habités par gens d'une vie n'étant en rien ou peu, dissemblable à celle des bêtes et bruts animaux, sans roy, sans seigneur et sans gouvernement, ny civilité aucune, de sorte qu'à bien grande dificulté, entre telle canaille s'en trouvera un, qui se puisse atribuer une femme particulière, mais s'adonnent, le long du jour, à suivre et garder le betail, ou cultiver la terre. Puis la nuict, s'acompagnent dix ou douze personnes ensemble, tant hommes que femmes, lesquelles sont au chois et abandon de ceux qui s'en mettent les premiers en possession; et en lieu de lits, reposent sur des peaux de brebis. Ils n'entreprennent guerre contre personne que ce soit, car il n'y a nul d'iceux qui se oze hazarder de mettre le pied hors les bornes et limites de leur païs.

Femmes communes.

Là, le soleil est par aucuns adoré, se prosternans soudain qu'ils le voyent aparoître en orient; les autres revèrent le feu, comme le peuple de Gualate, et s'en trouve aucuns qui sont chretiens, imitans les cerimonies qu'observent les Egyptiens en leur foy, j'entens de ceux de Gaoga.

Le soleil adoré par les peuples de Luntune et de Libye.

Le feu adoré par le peuple de Gualate.

Joseph, fondateur de Maroc et roy du peuple de Luntune, avec les cinq peuples de Libye subjuguèrent ces Noirs, lesquels furent par iceux instruis

en la loy mahommetane, leur enseignans les ars, qui sont requis et necessaires pour gaigner la vie. Au moyen de quoy, ils commencèrent à s'acheminer en ces païs pour trafiquer et troquer diverses marchandises avec eux, tellement qu'ils retindrent la langue.

Division du peuple de Libye.

Les peuples de Libye divisèrent ces païs entre eux en quinze parties, dont chacune est habitée par un tiers de ces peuples. Il est vray que le roy de Tombut qui est à present, nommé Abubacr Izchia decendu des Noirs, etant fait capitaine par Soni Heli de la lignée des Libyens et roy de Tombut et Gago, se revolta et meit à mort les enfans du defunt; à cause de quoy, le domaine et seigneurie retourna souz la puissance des Noirs, se montrant fortune à ses projets et desseins si favorable, qu'en moins de quinze ans, il subjugua plusieurs royaumes. Mais ayant mené tous ses affaires à bonne fin et pacifié tous ses païs, il luy print envie de s'acheminer à la Meque, comme pelerin; en quoy faisant, il dependit et consuma tous ses tresors et richesses avec ce qu'il demeura endetté de cent cinquante mile ducats. Tous ces quinze royaumes des Noirs qui sont venus à notre cognoissance, s'etendent d'un côté à autre sur le fleuve Niger et autres petites rivières, qui tombent en icelle. Ils sont situés entre deux treslongs deserts dont l'un est celuy, qui prenant son origine à la Numidie, se termine sur ces royaumes mêmes; l'autre, du côté de

midy, s'etend jusques sur l'Ocean, contenant beaucoup de regions dont la plus grande partie nous est incogneuë, tant pour le facheux chemin et longue distance des lieux, comme pour la diversité des langues et contrariété de soy; au moyen de quoy, ils ne pratiquent avec aucun peuple, qui nous soit cogneu, sinon ceux qui habitent sur l'Ocean, avec lesquels on a quelque familiarité [1].

1. Marmol a ajouté quelques détails plus précis à la notice de Léon l'Africain dont il a copié une partie. « Quand, dit-il, le roy Josef Lumptune conquit ce pays, il le partagea en cinq provinces qu'il donna aux cinq peuples de Libye qui l'avoient suivi, quoy-qu'il y en ait quinze le long du Niger jusques en Nubie. Les Nègres, depuis cela, ayant commerce avec les Arabes, apprirent leur langue et furent vassaux de ce prince et de ses descendans jusques en l'année mille cinq cens que Soni Heli, roi de Gago et de Tombut, estant mort, un nègre du pays (Abou Bekr Iskia) qui commandoit les armées se souleva et devint si puissant, qu'en l'espace de quinze ans, il conquit de grandes provinces et osta l'empire des Nègres aux Africains de la Libye, après avoir passé le Niger et les rivières qu'il reçoit dans son sein qui sont entre deux grans et vastes deserts, mais non pas tout à fait inhabitez, on a decouvert de nostre tems des provinces inconnuës jusques icy, à cause que le chemin en est long et dangereux et que c'étoient des peuples différens en langue, en coustume et en religion qui n'avoient point de communication avec ceux qui demeurent le long du Niger, si ce n'est avec les habitans de la coste pour avoir du sel. On n'en trouve point au pays que celuy qu'on porte de la Libye, de la Barbarie ou des îles du Cap Verd où il y a des marais salans comme en Europe, quoy-que celuy de Libye et de Barbarie soit meilleur parce qu'on l'emporte par quartiers comme on le tire du roc et il vaut demi escu la livre. On leur porte aussi de Barbarie, de Lybie et de Numidie une racine d'herbe odorante dont le trafic est fort bon, car la charge d'un chameau, qui ne couste qu'un ducat et demy au pays, se vend là plus de cent ducats et l'odeur en est si bonne et si pénétrante qu'on la sent sans la brûler et sans la développer » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 58).

GUALATA, PREMIER ROYAUME DES NOIRS

Ce royaume-cy, au respect des autres, est de petite etenduë et de moindre qualité, pour ce qu'en iceluy n'y a autre habitation que troys grans vilages, quelques hameaux et aucunes possessions de datiers. Ces vilages sont distans de Nun environ troys cens mile devers midy, de Tombut environ cinq cens, de la partie de tramontane, et cent de la mer Oceane. Du temps que les peuples de Libye y souloyent regner, ils posèrent le siège royal en ces vilages, ce qui donnoyt occasion à plusieurs marchans de la Barbarie les frequenter. Mais quand Hely (qui fut un grand prince) parvint au royaume, ils rompirent ce voyage pour se transporter à Tombut ou à Gago, tellement que ce seigneur en devint pauvre et necessiteux. Ce peuple icy s'entretient de je ne say quelle lignée, qu'on nomme Sungai, qui est de gens noirs et vils, mais fort plaisans, mêmement à l'endroit des etrangers. De notre temps, le roy de Tombut s'empara de ce royaume, dont le seigneur d'iceluy print la fuite au desert, demeurance de ses parens. Ce que voyant le roy, et doutant du retour de iceluy après qu'il s'en seroit departy, se rendit à traiter appointement par quelque tribut qu'il luy demanda, ce qu'on luy acorda; et demeure encor tributaire ce peuple. Leur manière de vivre ne diffère en rien à

celle des voisins qui habitent aux prochains desers, et les terres produisent du grain en petite quantité, comme millet, et une autre espèce de grain qui est rond et blanc, mais il ne s'en trouve en Europe. Quant à la chair, elle y est tousjours en grande cherté. Les hommes et femmes indiferemment ont acoutumé de porter le visage couvert, n'ayans aucune civilité entre eux, ny juges, ny courtisans, mais usent les ans de leur vie en grande misère et pauvreté[1].

1. *De Gualata au pays des Nègres.* « Ce royaume est proche du Niger et vis-à-vis des Sénègues de la Libye. Les peuples qui l'habitent se nomment ordinairement Benays, dont ceux qui demeurent vers la Libye sont les moins noirs. Les autres du costé du midi le sont davantage, mais ceux qui habitent au dedans de la contrée le sont au dernier point : ce sont gens grossiers quoy-que assez courtois et fort francs dans le commerce. Ils ont accoustumé de se couvrir le visage tant les hommes que les femmes. Ils n'ont point de juges ni d'autres lettres que celles des Arabes. La pluspart mènent une misérable vie. Ils recueillent du gros et du petit millet. Ils ont quelque bestail et quelques palmiers et n'ont que trois places habitées comme grands villages à cent lieuës du costé du midi et à cent soixante de Tombut du costé du septentrion; mais à trente lieuës seulement de la coste de l'Océan. Lors que les Sénègues estoient seigneurs de ce royaume et des autres qui sont voisins, le siège royal estoit dans l'une de ces habitations, c'est pourquoy l'on nommoit le bras du Niger qui passe en ces quartiers-là, la rivière des Sénègues et les habitans de Barbarie venoient trafiquer à son embouchure. Mais sous le règne de Soni-Héli qui fut fort puissant le commerce passa de là à Gago et à Tombut où les marchans avoient plus de commodité de s'estendre dans la contrée, et le trafic cessant en Gualata, le pays devint encore plus pauvre qu'il ne l'estoit. Ces peuples parlent la langue de zungay et le roy de Tombut ayant conquis cet Estat (1500) celuy qui en estoit seigneur se sauva dans les déserts plus au dedans du pays. Mais ce prince le luy rendit ensuite, chargé de quelque tribut. Ces peuples vivent comme leurs voisins des déserts qui manquent de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine » (Marmol, *L'Afrique*, t. III, p. 59).

Oualata ou Oualaten est le nom donné par les Arabes et les Touareg

GHINÉE, ROYAUME

Ce second royaume est appellé par nos marchans Gheneoa, mais ceux de Gennes, Portugal et Europe qui n'en ont entière cognoissance, l'appellent Ghinea, lequel confine avec le premier; toutefoys, il y a

à cette ville qui est située sur l'extrême frontière de l'État de Mally. Les Nègres et principalement les Azer, fraction des Assouanek, premiers habitants de cette localité, la désignent par le nom de Birou.

« Oualata est une ville considérable dont les maisons sont construites avec soin : l'argile dont on se sert est excellent et les murs sont recouverts d'un bel enduit gypseux. Ce revêtement fait avec soin est digne de remarque. Oualata a la réputation d'être extrêmement malsain. Cette ville est située sur la limite orientale du district de Hodh au pied d'une chaîne de collines appelée Dahr Oualata qui l'enferme de ce côté, tandis qu'une grande vallée plantée d'arbres l'entoure du côté du nord et de l'est. La situation malsaine de la ville lui a fait donner le nom de Hanek el-Hayyah « la gueule de serpent », El-Hodh étant considéré comme un serpent.

« Oualata était autrefois riche et prospère; aujourd'hui c'est une ville de malades et le siège de la misère... Les habitants sont une race mélangée de noirs et de blancs. Les premiers, dont le nombre a beaucoup diminué et qui sont en grande décadence morale, appartiennent au peuple des Souaninki ou Azer. Les blancs sont des Berbers ou des Arabes appartenant pour la plupart à la tribu des Mehadjib : ils ont été tellement en contact avec les Azer qu'ils se servent entre eux de la langue azery ». (Barth, *Reisen*, Gotha, 1857, t. V, pp. 493-494).

Ibn Batouta visita Oualata en 1352. « Iouâlâten, dit-il, est le premier endroit du pays des Nègres et le lieutenant du sultan dans cette ville est Ferba Hoçaïn. Ce mot *Ferba* signifie vice-roi, lieutenant... La chaleur est excessive à Iouâlâten : il y a dans cette ville quelques petits palmiers, à l'ombre desquels on sème des melons et des pastèques. L'eau se tire de ces amas d'eaux de pluie qui se forment sous le sable. La viande de brebis y est abondante. Les vêtements des habitants sont jolis et importés d'Égypte « (*Voyages*, traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, Paris, t. III, pp. 385-387).

d'espace entre deux par le desert qui les separe, environ cinq cens mille, demeurant Gualata devers tramontrane, et Tombut du coté de levant et Melli de la partie du midy. Ce royaume-cy s'etend sur le fleuve Niger environ deux cens cinquante mille, dont une partie est sur l'Ocean, là où le Niger se rend dans iceluy, étant fort abondant en orge, riz, poisson, betail et cotton de quoy l'on fait des toiles, sur lesquelles les habitans du païs font un grand profit avec les marchans de Barbarie, qui, à l'encontre, leur vendent et delivrent plusieurs draps d'Europe, cuivre, leton, armes et autres choses semblables.

La monnoye des Noirs est en or de billon et en quelques pièces de fer, qu'ils dependent à l'achat de petite consequence, comme en pain, lait, miel, d'une livre, demye et un quart. Ce païs ne produit aucun arbre fruitier, sans qu'on y puisse encor trouver aucun fruit de quelque sorte que ce soit, sinon des dates qu'on apporte de Gualata ou de Numidie. Il n'y a cité, ny chateau, hors mis un grand vilage, auquel le seigneur fait sa residence, avec les prêtres, docteurs, marchans et autres gens d'autorité, qui ont leurs logis bâtis en manière d'hameaux et blanchis de craye et couvers de paille. Les habitans se tiennent assez bien en ordre, portans leurs habis de cotton noir et bleu, de quoy ils se couvrent semblablement la tête; mais la coutume des prêtres et docteurs est de s'habiller de blanc. Monnoye des Noirs.

Finablement, ce vilage par l'espace de troys moys de l'an (qui sont juillet, aoust et septembre) se void en forme d'une ile, pour ce qu'en ce temps là, le Niger se deborde ne plus ne moins que fait le Nil. Et alors les marchans de Tombut conduisent leur marchandise en petites barques fort etroites et faites de la moitié d'un pied d'arbre creusé, faisans voile jour et nuict; et voulans prendre terre, atachent leurs barques au rivage du fleuve, puis s'en vont reposer et dormir sur la dure.

Ce royaume fut jadis gouverné par une famille extraite de l'origine du peuple de Libye; toutefois le seigneur de ce païs devint tributaire de Soni Heli, lequel fut puis expulsé de son royaume par Izchia, qui print semblablement le roy de Ghinée et le tint prisonnier (s'étant emparé de son royaume) tant que la mort termina ses jours et misères par un même moyen[1].

MELLI, ROYAUME

Melli s'etend sur un bras du Niger, environ troys

1. La Guinée est appelée par les géographes arabes Djenny ou Guenny, جني. Je me bornerai à citer, parmi les anciennes relations de ce pays, le *Voyage* de Ca' di Mosto (1455-1457), inséré par J.-B. Ramusio dans ses *Navigazione*, et dont la traduction française par Temporal a été éditée une seconde fois en 1895 (Paris, Leroux), *La description de la Guinée* dans *L'Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot, Hollandois aux Indes orientales*. Amsterdam, 1609, p. 186, et la *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée*, par Villaut. Paris, 1609.

cens mille, confinant du coté de tramontane avec le precedent, devers midy avec le desert et quelques âpres montagnes, du ponant se termine avec aucuns boys sauvages, qui s'etendent jusques sur la mer Oceane et de la partie du levant avec le territoire de Gago. Il est abondant en grain, chair et cotton et y a un grand vilage contenant environ six mille feux, garny d'une infinité d'artisans, lequel s'appelle Melli, dont le païs a prins son nom.

Le roy fait là sa demeurance avec sa cour et y a plusieurs marchans du lieu et etrangers qui sont mieux venus vers le roy que non ses sujets mêmes et sont fort opulens, pour le grand train de marchandise qu'ils demènent, fournissans Tombut et Ghinée de plusieurs choses. Ils ont des prêtres et lecteurs, qui lisent dans leurs temples, pour ce qu'il n'y a point de colèges et sont ceux-cy les plus civils, de meilleur esprit et plus grande reputation de tous les Noirs, pour autant qu'ils furent les premiers à recevoir la loy de Mahommet et de ce temps là, furent subjugués par un grand prince entre les peuples de Libye, qui etoyt oncle de Joseph, roy de Maroc, duquel la seigneurie demeura à ses successeurs jusques au temps d'Izchia, qui les rendit tributaires, tellement que, pour le jourd'huy, à peine peut ce seigneur trouver moyen de nourrir sa famille, pour être par trop oppressé[1]. Melli, siège royal.

1. Ibn Khaldoun a tracé d'une manière très succincte d'après les renseignements que lui fournit le cheikh Othman, qadi de Ghana, l'histoire du

TOMBUT, ROYAUME

Ce nom a été par les modernes à ce royaume imposé, à cause d'une cité qui fut edifiée par un roy nommé Mense Suleiman, en l'an de l'hegire six cens et dix[1], prochaine d'un bras du fleuve Niger environ douze mile. Les maisons d'icelle sont de tortis pla-

royaume de Maly ou Melli. « Le royaume de Ghana étant tombé en décadence à l'époque où les porteurs de litham devinrent puissants, ceux-ci étendirent leur domination sur les Noirs et dévastèrent leur pays. Ils exigèrent d'eux un tribut et l'impôt de la capitation, et ces mesures déterminèrent une grande partie de la population noire à embrasser l'islamisme. L'autorité des souverains de Ghana ayant été anéantie, leurs voisins, les Sousou, subjuguèrent le pays et réduisirent les habitatns en esclavage. Plus tard, la population de Melli s'augmenta dans une telle proportion qu'elle se rendit maîtresse de toute cette région et subjugua les Noirs des contrées voisines. Ayant vaincu les Sousou, elle occupa tous les États qui formaient cet ancien royaume, et étendit sa domination sur le royaume de Ghana jusqu'à l'océan Atlantique du côté de l'occident. Ils professaient l'islamisme et l'on dit que le premier d'entre eux qui embrassa cette religion fut un roi appelé Bermendana... A la mort d'Abou Bekr, petit-fils de Bermendana, un affranchi de la famille royale, nommé Sakoura s'empara du pouvoir. Le royaume de Melli prit un grand accroissement sous son administration et les peuples furent subjugués par ses armées. Ses possessions s'étendaient depuis l'Atlantique et Ghana du côté de l'occident, jusqu'au pays de Tekrour du côté de l'orient. Le royaume de Melli devint alors redoutable aux autres peuples nègres et acquit une telle importance, que les marchands du Maghreb et de l'Ifrikia allaient y faire le commerce » (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. II, pp. 110-111). Ces détails étaient donnés à Ibn Khaldoun par le cheikh Othman lors de son passage au Caire en 796 (1393-1394).

Ibn Batouta qui a résidé pendant sept mois à Melli en l'année 753 (1352) s'étend longuement sur la cour du roi Mensa Suleyman, ainsi que sur les usages et les coutumes de ses sujets (*Voyages*, t. IV, pp. 397-424).

1. 1213 de J.-C.

trés et couvertes de paille. Il y a bien un temple de pierre et chaux, divisé par un excellent maître de Grenade[1] et semblablement un somptueux palais, auquel loge le roy dont la structure belle de l'un ensuit l'industrieuse architecture de l'autre. La cité est bien garnie de boutiques de marchans et artisans et memement de tisseurs de toiles de cotton.

Les marchans de Barbarie transportent plusieurs draps d'Europe en cette cité. Les femmes vont ordinairement le visage couvert, fors les esclaves, qui vendent toutes les choses de bouche. Les habitans sont fort opulens, principalement les etrangers, lesquels y viennent faire leur residence, tellement que le roy a donné en mariage ses deux filles à deux marchans fréres, pour leurs grandes richesses. En cette cité y a plusieurs puys d'eau douce, combien que au debord du Niger, elle s'ecoule par certains canals tout au plus prés de la cité, qui est abondante en grains et betail, au moyen dequoy, leur beurre est fort commun, mais le sel rare et cher, pour ce qu'il s'aporte de Tegaza distante de cinq cens mille de Tombut, là où me retrouvant une foys, je vey comme la sommée ne se laissoit à moins d'octante ducats.

Habits des femmes de Tombut.

Le roy est fort opulent en platines et verges

1. La mosquée dont parle Léon l'Africain a été construite sous le règne de Mensa Moussa, non point par un excellent maître de Grenade, mais par un architecte de Merakech, nommé Ishaq Essahily, ainsi que le constate l'inscription placée au-dessus de la grande porte.



d'or, dont les aucunes sont du pois de mille troys cens livres, et tient une cour bien ordonnée et magnifique. Quand il luy vient envie de s'aller ebattre d'une cité à autre, acompagné de ses courtisans, il chevauche des chameaux et les estafiers mènent les chevaux en main. Mais en cas qu'il s'achemine en quelque assemblée de guerre, on attache les chameaux et montent lors tous les soldats sur les chevaux. Ceux qui ne feirent jamais la reverence au roy et qui ont quelque ambassade à luy faire, mettent les genouils en terre, puis prenans de la poussiére, l'epandent sur leur tête et le saluent en cette sorte là[1]. Il tient environ troys mile chevaux et une grande fanterie usant de certains arcs, qui sont faits de batons de fenouil sauvage avec lesquels ils decochent fort dextrement des flèches envenimées.

Arcs faits de fenouil sauvage.

Outre ce, il a coutume de mouvoir guerre contre ses ennemys prochains, et contre tous ceux qui refusent de luy rendre tribut; etans par luy surmontés, il les fait vendre à Tombut, jusques aux petis enfans. En ce païs ne naissent nuls chevaux, fors aucunes petites haquenées, que les marchans ont coutume de chevaucher allans par le païs, et aucuns courtisans parmy la cité. Mais les bons chevaux, qui s'y trouvent, viennent de Barbarie, qui

1. Ibn Batouta nous fait connaître, avec grands détails, le cérémonial en usage à la cour de Mensa Suleyman lorsqu'il donnait audience à ses sujets. Il est le même que celui que Léon l'Africain nous dit être observé chez Askia (*Voyages*, t. IV, p. 407).

ne sont pas plus tot arrivès avec la caravanne, que le roy envoie savoir et mettre par ecrit le nombre d'iceux, et, en cas qu'ils excèdent le nombre de douze, il retient celuy qui luy semble meilleur, et de plus belle taille, en payant ce qu'il est raisonnablement estimé. Ce roy cy est mortel ennemy des Juifs, qui ne les endureroit pour rien du monde mettre le pied dans sa cité ; et s'il ètoyt averty que les marchans de Barbarie eussent la moindre familiarité qui soyt, ou qu'ils trafiquassent avec eux, il feroit incontinent confisquer leurs biens. Il porte grand honneur à ceux qui font profession des lettres, et pour ce regard, on apporte dans cette cité des livres ecris à la main qui viennent de Barbarie, lesquels se vendent fort bien, tellement qu'on en retire plus grand profit, que de quelque autre marchandise qu'on sache vendre. Il y a plusieurs prêtres et docteurs, qui sont tous assez raisonnablement par le roy salariés ; et au lieu de monnoye, les habitans de ce lieu ont acoutumé d'employer quelques pièces de pur et fin or, et aux choses de petite consequence, employent des petites conques ou coquilles, qui sont apportées de Perse, dont les quatre cens font le ducat des leurs, auquel entrent six et deux tiers pour une des onces romaines. Les habitans de cette cité sont tous de plaisante nature, et le plus souvent s'en vont le soir jusques à une heure de nuict, dançans parmy la cité. Les citoyens se servent de plusieurs esclaves d'un et autre sexe. Cette

Honneur aux lettres et professeurs de icelles.

Or pur et fin, et coquilles au lieu de monnoye.

cité est fort sujette au feu, et à la seconde foys que je m'y retrouvay, je la vey embraser en moins de cinq heures. Il n'y a aucun jardin, ny lieu produisant fruits[1].

1. Tombout est, selon M. Félix Dubois, la prononciation locale du nom de Tinbouktou, تنبكتو. J'ai adopté dit-il, Tombouctou et non Timbouktou ou Tinbouktou, parce que, écrit ainsi, le nom se rapproche le plus de la prononciation locale qui est Tombouctou. *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, 1897, p. 237, note. Le mot de Tinbouktou aurait, selon M. F. Dubois, la signification de gros nombril et, selon d'autres voyageurs, celle de « puits de Bouktou ».

Je transcris ici la description de cette ville que nous a donnée Sidi Ahmed : « La ville de Timbouctou est cinq fois aussi grande que Soueïra (Mogador). Elle est bâtie dans une plaine unie entourée de tous côtés par des collines, excepté au midi où la plaine se continue jusques sur les bords de cette rivière large et profonde. Sidi Ahmed et ceux qui l'accompagnaient furent obligés de se rendre sur ses rives pour abreuver leurs chameaux. Il assure que cette rivière coule vers l'est et il y vit un grand nombre de canots faits de troncs d'arbres, conduits à la rame par des Nègres. Les murs de Timbouctou sont en pierres et en terre. La plupart des maisons sont construites avec de gros roseaux, mais il y en a en pierres, et on voit dans certaines rues, des boutiques bien garnies de diverses marchandises. Les habitants sont noirs, le souverain est un nègre très âgé, à tête grise qu'on nomme *chizar*, c'est-à-dire sultan ou roi. Si l'on en croit Sidi Ahmed, ni le chizar, ni ses sujets ne sont mahométans. Mais il y a une partie de la ville de Timbouktou séparée du reste par une forte muraille qui est entièrement peuplée par des mahométans, ainsi que la ville des Juifs ou le *millah* de Mogador. Tous les Maures ou les Arabes qui résident soit passagèrement, soit pour toujours à Timbouctou, ne peuvent passer la nuit que dans cette partie de la ville qui leur est réservée. En y entrant, ils sont obligés de remettre leurs cimeterres ou leurs couteaux à celui qui garde la porte ; on les leur rend le matin quand ils sortent. La ville de Timbouctou a quatre portes qui sont ouvertes le jour, mais qui sont fermées et défendues par une forte garde pendant la nuit » (Walckenaer, *Recherches sur l'Afrique*, etc., pp. 115-114). Le Hagg Kassem a consacré quelques lignes à Tombouctou dans son itinéraire. Tombouctou, dit-il, est une grande ville ouverte, sans murailles ; grande trois fois comme Tripoli de Barbarie, mais

CABRA, CITÉ AU ROYAUME DE TOMBUT

Cabra est une grande cité, en forme d'un vilage, sans qu'elle soyt autrement ceinte de murailles. Elle est prochaine de Tombut par l'espace de douze mile, sur le fleuve Niger, là où s'embarquent les marchans pour naviguer en Ghinée et Melli, ne differant en rien, quant aux habitans et habitations, à la cité susnommée.

Il y a diverses nations des Noirs, pour ce que là est le port auquel ils viennent aborder, avec leurs barquettes, de plusieurs lieux. Le roy de Tombut y envoye un sien lieutenant, tant pour faire droit à un chacun comme pour se soulager, et n'avoir la peine de faire ces douze mile par terre, et du temps que je y fu, il y en avoit un parent du roy, nommé Abu Bacr, et en son surnom Pargama, homme noir tant rien plus, mais d'un grand esprit, tresjuste et raisonnable. Les habitans sont sujets à plusieurs

mal bâtie en briques, recouvertes de plâtre et de chaux. Ses maisons y sont basses et jointes les unes aux autres. Quelques-unes ont un étage; celles-ci sont les habitations des gens aisés, des principaux du pays et des négociants. Les habitants de Timbouctou sont en majeure partie ou marchands, ou tisserands, ou tailleurs, ou forgerons, ou joailliers.

On peut consulter sur Tombouctou, outre la relation du major Laing, le *Voyage de René Caillé*, publié en 1830; *An account of Timboktou and Houssa, by el Hage Abd Esselam Shabuny, published by J. G. Jackson*, 1820, et les *Voyages et découvertes du Dr Barth*, t. IV, p. 490 de l'édition allemande; *Timboktou, voyage au Maroc, au Soudan du Dr Oskar Lenz*, Paris, 1887, t. II, pp. 48-90, et enfin *Tombouctou la mystérieuse*, par M. Félix Dubois, Paris, 1897.

maladies, pour cause de la qualité des viandes, comme poisson, beurre, lait et chair tout melé ensemble. De cette cité vient la plus grande partie des vivres, qui sont transportés à Tombut[1].

GAGO ET LE ROYAUME D'ICELLE

Gago est une tresgrande cité, semblable à la susnommée, c'est à savoir sans murailles, et distante de Tombut environ quatre cens mille, du coté de midy, tenant quelque peu du siloc. La plus grande partie des maisons est de laide montre, toutefoys, il s'y trouve quelques edifices assez beaux et commodes ausquels loge le roy avec sa cour. Les habitans sont riches marchans, qui demeurent tousjours sur les champs, vendans leur marchandise et trafiquans d'un coté et d'autre. Il arrive en cette cité une infinité de Noirs, qui apportent de l'or en grande quantité, pour acheter et enlever ce qui vient de l'Europe et Bar-

1. *Kabara*, كبرا. D'après Barth, c'est une petite ville renfermant environ cent cinquante à deux cents maisons d'argile et un grand nombre de huttes en paille avec à peu près deux mille habitants; elle est construite sur une hauteur très rapprochée du fleuve. Les gens de Kabara sont presque tous des nègres du Songhay qui logent dans les huttes, tandis que les maisons appartiennent aux négociants étrangers de Timbouktou, du Touat, etc... Kabara a deux petites places de marché dont l'une exclusivement destinée à la viande et l'autre à des articles de toute nature. Les habitants cultivent du riz et même un peu de coton, ainsi que diverses espèces de melons qui sont envoyés à Timbouctou pour y être vendus (O. Lenz, *Timbouctou, voyage au Maroc et au Soudan*, t. II, p. 138).

barie; mais ils ne sauroyent trouver assez marchandise pour employer si grande somme de deniers qu'ils apportent, tellement qu'il leur est force faire retour en leur païs, reportans quasi la moitié ou le tiers de leurs deniers. Les autres cités ne peuvent ny se doivent egaler à cette-ci, quant à civilité. Joint aussi qu'elle est fort abondante en pain et chair; mais il seroit impossible d'y trouver ny vin, ny fruit, fors que son terroir est fertile en melons, citrouilles et concourdes, qui s'y trouvent en grande quantité, et de riz une chose infinie. Il y a plusieurs puys d'eau douce, avec une grande place, en laquelle, au jour du marché, se vendent les esclaves tant hommes que femmes; et s'achète une fille de quinze ans au pris de six ducats, et autant un garçon.

Vente d'esclaves, hommes et femmes.

Le roy tient en un palais ecarté une infinité de concubines, esclaves et eunuques qui sont commis à la garde d'icelles. Il a aussi coutume de tenir une garde de cavalerie et fanterie entre la porte secrette et publique de son palais. Et y a une grande place environnée de murailles et à chacun angle d'icelle se void une loge, par où entre le roy pour donner audience. Et combien que luy-mêmes en personne expedie toutes les choses, il ne laisse pourtant de tenir officiers comme secretaires, conseillers, capitaines, tresoriers et facteurs. Le revenu du royaume est grand, mais les frais l'excèdent, pour autant qu'un cheval, qui ne se acheteroyt en Europe plus hault de dix ducats, là ne se donneroyt à moins de

quarante et cinquante. L'aune du plus bas drap d'Europe s'y vend quatre ducats, quinze le moyen, et celuy de Venise fin, comme est l'ecarlate, le bleu ou violet, ne se laisse à moins de trente ducats. Une epée la plus imparfaite qu'on sauroit trouver s'y vendroit troys et quatre ducats. Ainsi les eperons, brides et semblablement toutes merceries et epicerie y sont treschéres, mais non pas tant (sans comparaison) que le sel, qu'on vend plus chérement que tout autre marchandise qui s'y puisse conduire. Le demeurant de ce royaume est tout en vilages et hameaux, ausquels demeurent ceux qui cultivent les terres et les bergers, qui en temps d'yver, se vêtent de peaux de brebis, et en été vont nus et dechaus, fors qu'ils se couvrent les parties honteuses de quelque linge, et aucune foys, portent souz la plante des pieds du cuir de chameau. Ce sont gens fort ignorans, tellement qu'on pourroit cheminer par l'espace de cent mille, avant que de trouver aucun qui seut lire, ny ecrire au moyen de quoy, le roy leur use d'un tel traitement que leur lourdise et grosse ignorance le merite, leur laissant si peu, qu'à grand'difficulté peuvent-ils gaigner leur vie, pour les grands tributs qu'il leur impose[1].

1. Gaoga, كوغة, est située sur le bord septentrional du Nil (Niger) dont ses habitants boivent les eaux. C'est une dépendance du Ouangara, mais quelques-uns d'entre les Noirs la placent dans le Kanem. C'est une ville bien peuplée, non entourée de murs, commerçante, industrieuse et

GUBER, ROYAUME

Ce royaume icy est distant de Gaoga environ troys cens mile du coté de levant et passe l'on entre ces deux par un desert, où se trouve peu d'eau pour être distant du Nil par l'espace de quarante mile. Il estsi t ué entre hautes montagnes et peuplé de plusieurs vilages, lesquels sont habités par gens qui mènent les bœufs et brebis au paturage. Car il y en a grand nombre et mêmement de beufs, mais de petite corpulence. On y trouve communement les personnes assés civils. Il y a grand nombre de tissiers et cordonniers, lesquels font des souliers à la mode que les souloyent anciennement porter les Romains dont il s'en transporte en grande quantité à Tombut et Gago. Le riz y croit abondamment et autres grains, et de telle espèce en ay veu aux Itales et croy semblablement que l'Espagne en doive produire. Lors que le Niger se deborde, il couvre toutes les campagnes prochaines des habitations de ce peuple, qui a coutume de semer le grain sur l'eau. Entre autres, il y a un grand vilage contenant environ six mile feux, là où font residence autant les

Coutume etrange de semer le grain sur l'eau.

où on trouve les produits des arts et métiers necessaires à ses habitants. Les femmes de ce pays se livrent à l'exercice de la magie et l'on dit qu'elles sont très versées, très habiles et très renommées dans cet art (Edrissy, *Géographie*, trad. de M. Amédée Jaubert, t. I, p. 21).

marchans etrangers, comme ceux du païs même; et souloyt être la demeurance du roy, lequel, de notre temps, fut prins par Izchia, roy de Tombut, qui le feit mourir, faisant couper les genitoires à ses enfans, pour les employer au service de son palais. Par ce moyen, il s'empara de ce royaume sur lequel il constitua un gouverneur, oppressant merveilleusement ce peuple. Il faisoyt neantmoins de grans profis, à cause du beau train de marchandise qu'il demenoit. Mais il est maintenant tombé en pauvreté extrême et amoindry de plus de la moitié, à cause que Izchia emmena une grande multitude de personnes qu'il meit partie en captivité, et le reste retint pour esclaves[1].

Cruauté du roy Izchia envers le roy de Guber et ses enfans.

AGADEZ ET SON ROYAUME

Agadez est une cité ceinte de murailles, edifiée par les modernes aux confins de Libye, laquelle est plus prochaine des habitations des Blancs, que de celles des Noirs. Les maisons sont fort bien bâties

1. Le pays de Gouber, كبر, est situé au nord de Sokotou. L'ancienne capitale de ce royaume était Akalouat, fondée en 1770 par le roi Babary. Elle fut plus tard détruite par les Foulbé. Lors du voyage de Barth, un fils de Yakoba, connu sous le nom de Mayaki, régnait depuis 1836. Il avait établi sa capitale à Marady (Barth, *Reisen*, t. IV, pp. 539-540). On peut consulter aussi la relation de Lander à la suite du voyage de Clapperton; mais les renseignements donnés par lui se réduisent à quelques lignes.

et en la manière de celles de Barbarie, pour ce qu'il ne s'y trouve guère de marchans autres qu'etrangers; et ce peu qu'on y void du païs, sont tous artisans, ou à la soulde du roy de cette cité, en laquelle n'y a marchant, qui ne tienne un grand nombre d'esclaves pour s'en aider à ses affaires, et mêmement aux pas de Cano, à Borno, qui sont tous vexez de divers peuples du desert, comme de ceux qu'on appelle communement Bomiens ou Egyptiens, autant pauvres et necessiteux, comme souverains larrons et trompeurs. Donques, les marchans s'acheminant par païs s'acompagnent de leurs esclaves, qui leur font escorte, en bon equipage, et bien armés d'epées, javelines et arcs; mais de peu de temps en ça, ils ont commencé à porter l'arbalète, tellement que ces paillars voleurs ne sauroyent mordre sur eux, ny leur donner aucune antorce. Puis les marchans etans arrivés en quelque bonne vile, font travailler leurs esclaves de tel metier qu'ils savent, à celle fin qu'ils puissent gaigner leur vie, en reservant dix ou douze d'iceux pour seurté de leurs personnes, et garde de leur marchandise.

Bomiens et Egyptiens larrons et trompeurs.

Le roy de cette cité tient semblablement une bonne garde dans un somptueux palais qu'il a dans icelle, mais sa gendarmerie est des habitans de la campagne et des desers, pour ce qu'il a prins son origine des peuples de Libye, et quelque foys ceux-cy le dechassent, et en son lieu elisent un de ses parens, se donnans garde, tant qu'il leur est pos-



sible, de commettre homicide, et celuy est créé roy qui revient mieux et est plus agreable au peuple de cette cité. Le reste des habitans de ce royaume, comme ceux qui habitent du côté de midy, s'adonnent tous à mener le betail au paturage. Leurs habitations sont de rames ou nates qu'ils transportent ordinairement sur des beufs en quelque part qu'ils voisent, les posans et dreçans là où se trouve meilleure pature, et en plus grande abondance, comme aussi font les Arabes. Le roy reçoit de grans deniers, qui proviennent de la gabelle que payent les marchans etrangers, et encor des usufruits du païs, mais il est tributaire à celuy de Tombut de cent cinquante mille ducats[1].

Le roy de Agadez tributaire au roy de Tombut.

1. *Agadès*, اغادس. Barth a donné une description fort étendue de la ville d'Agadès qui est aujourd'hui à peu près abandonnée. Elle fut fondée vers l'année 1460 sur un plateau qui n'est entrecoupé que de quelques monticules de débris pierreux. Au temps de sa plus grande splendeur, c'est-à-dire avant d'être conquise par Mohammed Askia, en 1515, Agadès avait un pourtour de trois milles et demi et pouvait compter une population d'au moins cinquante mille d'âmes... La ville actuelle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois : on peut évaluer à sept cents les maisons encore habitées et à sept mille le nombre d'habitants (cf. Dr H. Barth, *Reisen*, Paris, 1863, t. I, pp. 225-266). Cette ville avait encore conservé quelque prospérité au commencement de ce siècle, au témoignage d'Hagg Kassem. « Agadès est une ville plus grande que Tripoli de Barbarie, située dans une plaine. Il s'y trouve un marché. Les Touareg y font commerce de bœufs et de moutons. Les habitants d'Agadès tirent leurs vêtements de Cachenah, Gouber et Zanfara. Ils donnent en échange du sel qu'ils se procurent de Bornou, du pays de Fachy et du Belma. Le prince qui règne à Agadès se nomme Baguir. Il a succédé à Ouadelah. Le grand commerce que fait cette ville la rend riche et florissante » (*Itinéraire du cheikh Hagg Kassem* dans les *Recherches sur l'Afrique*, par M. Walckenaer, p. 449).

CANO, PROVINCE

Cano est une grande province, distante du Niger environ cinq cens mille du côté de levant, auquel habitent plusieurs peuples dans des vilages. Une partie d'iceux conduisent au paturage les vaches et brebis, et les autres s'adonnent à cultiver la terre qui produit du grain, riz et cotton en grande abondance; et s'y trouve plusieurs desers et montagnes couvertes de fontaines et bois où croissent à force orangers et citronniers sauvages, dont le fruit ne diffère guère au goût des privés.

La province prend son nom d'une cité assise au milieu d'icelle, environnée de murs de craye, comme les maisons mêmes. Les habitans sont riches marchans et civils artisans. Leur roy étoit jadis fort puissant, tenant grand cour et plusieurs chevaux, tellement qu'il se rendit tributaires les roys de Zegzeg et Cassena; mais Izchia, roy de Tombut (feignant leur donner secours, et aide contre leur ennemy), procura leur mort avec grande trahyson, au moyen de quoy, il s'empara de leurs royaumes, puis, de là envyron troys ans, suscita une sorte guerre contre le roy de Cano, et feit de sorte (en continuant le siège) qu'il le rendit jusques à epouser sa fille, et luy quiter la tierce partie de son revenu. Ce que luy etant accordé, laissa en ce royaume plusieurs fac-

Les roys de Zegzeg et Cassena depouillés par Izchia, roy de Tombut.

Le roy de Cano domté par Izchia, roy de Tombut.

teurs et tresoriers pour lever sa portion des deniers et fruits provenans d'iceluy[1].

ZEGZEG, ROYAUME

Ce royaume icy confine avec Cano de la partie de siloc, et est distant de Cassena par l'espace de cent cinquante mille, etant habité d'un peuple tresopulent, qui trafique par tous les contours de païs, qui est, partie en plaine et partie en montagnes, dont l'une est merveilleusement froide, l'autre chaleureuse,

1. La province de Kano, كنو, renferme deux cent mille habitants de condition libre et le même nombre d'esclaves. Le sol est très fertile et on trouve dans cette contrée de nombreuses bourgades dont une vingtaine au moins est entourée de murailles. Le gouverneur peut disposer de vingt mille hommes d'infanterie et de sept mille cavaliers. La ville de Kano s'étend au sud d'une forteresse bâtie au sommet du rocher de Dalâ. Cette forteresse a formé le noyau de la ville qui ne s'étendit que lorsque la ville de Katsena eut été conquise par les Foulbé. Kano devint, ensuite, le principal entrepôt commercial du Soudan central. La ville ne fut guère connue des géographes arabes qui la confondirent avec Ghanata, erreur qui a déjà été relevée par Cooley. L'islamisme pénétra à Kano au commencement du XVIIe siècle. Une forte muraille, qui aujourd'hui subsiste encore en partie, entourait la ville. La population de Kano peut être évaluée à trente-cinq mille âmes. Les différents peuples du Soudan y sont représentés et l'affluence des étrangers y est très grande. Les principaux articles de commerce sont les cotonnades fabriquées dans le pays, les sandales, les noix de kola, la soude et le sel. On importe des étoffes, du sucre, du papier, des lames de sabre et des rasoirs (Barth, *Reisen*, t. II, pp. 137-166).

M. le commandant Monteil a résidé pendant quelques jours à Kano en 1890-1892 et il a donné un plan et une description de cette ville dans la relation de son voyage intitulé : *De Tripoli à Saint-Louis*, Paris, 1895, p. 281.

tellement que les habitans, ne pouvans suporter la vehémence du froid, ont coutume de faire en l'aire de leurs maisons des grans fouyers, là où ils avient à force brasier, puis le mettent souz les chalis qui sont fort haults, et dorment en cette manière. Neantmoins, le territoire est tresfructueux et abondant en grains et fontaines. Ce royaume cy souloyt être gouverné par un seul roy; mais Izchia l'occit et s'empara de son païs, auquel les vilages sont bâtis de la mode de ceux que nous avons parlé auparavant[1].

ZANFARA, REGION

Zanfara est une region, qui confine avec le royaume de Zegzeg du côté du levant, laquelle est abondante en grains, riz, millet, cotton, et habitée par gens vils et mecaniques, de grande corpulance, mais noirs au possible, portans visage large et difforme, participans davantage plus de bêtes brutes que d'hommes raisonnables. Le roy fut empoisonné à l'aveu d'Izchia, qui detruit une grande partie de ce royaume[2].

Le roy de Zanfara empoisonné à l'aveu de Izchia.

1. Le pays de Zegzeg, زكزك, aujourd'hui désigné sous les noms de Saria ou Soso, est situé au sud du royaume de Kano. La ville principale Saria ou Zaria été prise par les Foulbé vers l'année 1800. Clapperton a traversé cette contrée au cours de son voyage de Boussa à Kano (Clapperton, *Journal of a expedition into the interior of Africa*, Philadelphie, 1829, pp. 145 et suiv.).

2. La province de Zanfara s'étend à l'est du Sokoto. Elle était autrefois

GUANGARA, ROYAUME

Guangara est une contrée, laquelle du côté de siloc se joint avec Zanfara, et est habitée d'un grand peuple. Le roy peut avoir sept mille fantes archers, avec cinq cens chevaux etrangers, et retire un grand revenu des marchandises et gabelles. Toutes les habitations de ce royaume ne sont que petis vilages et hameaux, fors un qui, en grandeur et beauté, excède les autres de beaucoup. Les habitans sont fort opulens, pour ce qu'ils demènent un grand train de marchandise, trafiquans en divers et loingtains païs. Du côté de midy, il confine avec aucunes terres, là où se trouve l'or en grande quantité. Maintenant, ce peuple ne peut faire train de marchandise hors les limites du païs, pour crainte de deux puissans ennemys qui luy sont voisins, l'un (qui tient la partie du ponant) est Izchia, et l'autre qui tient le levant) est le roy de Borno, là où me retrouvant, celuy qui pour lors regnoit (appellé Abran)[1] assembla tout

Izchia et Borno, roys ennemys du royaume de Guangara.

plus vaste que de nos jours; son ancienne capitale est située à une demi-journée de marche de Sansané Aïssa, sur la route de Tosé. C'est fort probablement la ville de Birni ou Zanfara fondée il y a une centaine d'années par Babary. Cette contrée de Zanfara formait alors un puissant royaume, aujourd'hui, elle est dans un complet état de décadence. La moitié de ses bourgades se trouve sous la domination des Foulbé, l'autre moitié est alliée aux chefs de Gauber (Barth, *Reisen*, t. IV, p. 533).

1. « Léon l'Africain dit que le roi de Bornou qui régnait à l'époque à

son exercite pour se ruer sur le roy de Guangara, et ainsi qu'il marchoit sur les frontières de ce royaume, il fut averty qu'Homar, seigneur de Gaoga, s'acheminoyt à la volte de Borno, qui fut cause de le faire changer de chemin et voulonté, ce qui ne fut pas petite aventure au roy de Guangara, dont les marchans, qui s'acheminent en ces lieux, desquels l'on tire l'or en si grande quantité, ne sauroyent prendre autre route, sinon par treshautes montagnes âpres et aux betes inaccessibles, de sorte qu'ils sont contraints de faire porter à leurs esclaves sur la tête les marchandises et autres choses en larges cocourdes seiches et creuses avec lesquelles ils peuvent porter jusques au poys de cent livres, par l'espace de dix mille ; et en y a qui font ce chemin deux foys par jour, tellement qu'ils sont chauves au sommet de la tête pour les grosses charges qu'ils ont acoutumé de porter. Car outre la marchandise, on les charge encor des vivres de leurs maîtres et esclaves armés pour la seureté et conduite d'iceux[1].

laquelle il a visité le pays de Ouaranga s'appelait Abraham, ou plutôt Ibrahim : il veut parler, sans doute, du célèbre conquérant Ali ben Dounama, qui donna la paix à ce pays déchiré par les guerres civiles, et qui, pour sa valeur guerrière et ses nombreuses victoires, reçut le surnom de *Ghazi* » (Barth, *Voyages*, t. II, p. 291).

Ali ben Dounama régna de 877 à 909 (1472-1505).

1. Ouangara, وانقرة. Ce pays est celui qui est renommé à cause de la quantité et la bonté de l'or qu'il produit. Il forme une île de trois cents milles de longueur sur cent cinquante de large que le Nil (Niger) entoure de tous côtés, et en tout temps. Vers le mois d'août, lorsque la chaleur est extrême et que le Nil est sorti de son lit, l'île ou la majeure partie de l'île est

BORNO, ROYAUME

Borno est un royaume, qui se joint à Guangara de la partie occidentale, et prend son etendue du côté de levant par l'espace de cinq cens mille, dis-

inondée durant le temps accoutumé; ensuite le fleuve commence à décroître. Les nègres de tout le Soudan se rassemblent, et viennent vers cette contrée pour y faire des recherches durant tout le temps de la baisse du Nil. Chacun rassemble la quantité d'or grande ou petite que Dieu lui a accordée sans que personne soit entièrement privé du fruit de ses peines. Lorsque le fleuve est rentré dans son lit, chacun vend l'or qui lui est échu en partage et ils se le vendent les uns aux autres. La majeure partie est achetée par les habitants de Werdjelan (Ouargla) et par ceux de l'extrémité de l'Afrique occidentale où cet or est portée dans les hôtels des monnaies, frappé en dinars et échangé dans le commerce contre des marchandises. C'est ainsi que la chose se passe tous les ans. C'est la principale production du pays des Noirs; grands et petits, ils en tirent leur subsistance. Il y a dans le pays de Wangara des villes florissantes et des forteresses renommées. Ses habitants sont riches; ils possèdent de l'or en abondance et reçoivent les productions qui leur sont apportées des autres parties les plus éloignées de la terre. Ils se couvrent de manteaux, de longues robes et d'autres sortes de vêtements. Ils sont entièrement noirs » (Edrissy, *Géographie*, t. I, p. 18).

Au dire d'un maître d'école nommé Mohammed, né à Tombouctou de parents tripolitains, le pays de Ouangara est situé à vingt-cinq journées au sud de Tombouctou. Les habitants de Ouangara apportent dans cette ville de la poudre d'or.

Plus à l'est du pays de Ganah, le Niger se divise en deux branches qui se réunissent entourant ainsi comme une île un vaste pays qui est le Ouangara. C'est au sud de ce pays que, selon l'indication de tous les Africains, d'Anville, de même que plusieurs géographes qui l'avaient précédé, place un pays riche en or qui est le vrai Beled et-Tibr des auteurs arabes et de Marmol. Sur le bras méridional du Niger qui forme le Wangara est la capitale de ces contrées qu'on nomme Ghanara, ville fortifiée (Walckenaer, *Recherches sur l'Afrique*, p. 226).

tant de la source de Niger, environ cent cinquante mille, se confinant devers midy avec le desert de Gat, et de la partie de tramontane avec les desers, qui repondent devers Barca. L'assiete de cette province est inegale, parce qu'il y a d'aucuns endroits montueux et d'autres en plaine, tresabondante en grains, et peuplée de plusieurs vilages, habités de gens fort civils et marchans etrangers, noirs et blancs. Au plus grand d'iceux le roy fait residence, accompagné de ses soldats. Aux montagnes demeurent les pasteurs, et là se séme le millet, et autres grains desquels nous n'avons la cognoissance. Les habitans vont nus en temps d'été, sinon qu'ils portent quelques brayes de cuir; puis en yver, s'enveloppent dans des peaux de brebis, de quoy ils font encor des lits. Au reste, ils n'ont aucune cognoissance de quelque foy que ce soyt tant chretienne, judaïque, que mahommetane, mais sans aucune loy mènent une vie brutale, ayans femmes et enfans en commun. Et (comme il me fut dit par un marchant, qui sejourna longuement en ce païs, et qui entendoit bien la langue) ils ne s'imposent propres noms, selon la coutume des autres peuples, mais selon la qualité des personnes, comme ceux de haulte stature sont nommés haults, les petits, petits, les louches, louches, et ainsi semblablement de tous les autres accidens et particularités.

Imposition de noms selon la qualité des personnes.

Ce royaume est gouverné par un puissant sei-

gneur, qui est de l'origine de Bardoa, peuple de Libye; et tient environ troys mille chevaux, et de fantes tel et si grand nombre, qu'il luy plaît, pour ce que tout le peuple est dedié à son service, et en use comme bon luy semble, sans toutefois imposer aucun subside ny tribut, hors mis qu'il léve la decime des fruits provenans de la terre, et n'a autre revenu qu'à derober et voler ses voisins, qui luy sont ennemys, lesquels habitent outre le desert de Sea, qu'ils traversoyent anciennement à pied en nombre infiny, courans tout le royaume de Borno, là où ils deroboyent, et enlevoyent ce qu'ils pouvoyent avoir. Mais ce roy-ci a tant fait avec les marchans de Barbarie, qu'ils luy aménent des chevaux, leur donnant pour cheval quinze ou vingt esclaves en echange. Par ce moyen, il donne bon ordre de faire des courses sur ses ennemys, et fait attendre les marchans en delayant leur payement, jusques à son retour, qui est le plus souvent retardé de deux ou troys moys; et pendant ce temps là, ils sont entretenus et defrayés aux depens du roy, lequel retournant de courir, améne quant et soy quelque foys, nombre d'esclaves suffisant pour satisfaire aux marchans, qui sont aussi contraints aucunes foys, d'attendre l'année ensuivant, à cause qu'il n'a assez d'esclaves pour les payer, d'autant que cette course ne se peut faire qu'une foys l'année, sans un trop grand danger. Je fu en ce royaume, auquel je trouvay plusieurs tresmal satisfais, et en tel desespoir, qu'ils vouloyent

abandonner cette pratique, avec propos deliberé de ny retourner jamais, ayant sejourné un an et plus, tousjours attendans leur payement. Neantmoins, le roy demontre être merveilleusement riche et jouyssant de grands tresors, pour ce que j'ay veu tout le harnoy de ses chevaux comme les estafes, eperons, brides et mords, tout d'or, et de même matière est toute sa vaisselle, les lesses et chaisnes de ses chiens. Ce nonobstant, il est fort tenant et adonné à l'avarice, donnant plus volontiers les esclaves, que non pas l'or en payement. Il tient en sa sujetion plusieurs peuples des Blancs et Noirs, desquels je n'ecriray aucune chose, pour n'en avoir eu trop grande cognoissance à cause que ne sejournay en ces marches plus que l'espace d'un moys [1].

GAOGA, ROYAUME

Gaoga est un royaume qui confine avec celuy de Borno, du côté du ponant, s'etendant devers levant

1. Le Bornou est un vaste territoire qui s'étend à quarante journées de marche au sud du Fezzan. Il est borné à l'est par le Baghermi, à l'ouest par le Kano et au nord par le Kanem. Un petit nombre de marchands se rend dans la partie méridionale du Fezzan ; on ne peut donc avoir par eux que peu de renseignements sur les pays situés dans cette direction. Les renseignements sont contradictoires au sujet de la ville de Birnie Djedid, ainsi appelée pour la distinguer de Birnie Qadîm ou la vieille Birnie. Ces deux villes sont séparées l'une de l'autre par la distance de cinq journées de marche. La rivière de Tchad coule près de l'une et de l'autre. — Outre

jusques sur les frontières du royaume de Nubie, qui est sur le fleuve du Nil; de la partie du midy se termine avec un desert, qui se joint à un detour, que fait le Nil, et devers tramontane finit aux desers de Serta et bornes d'Egypte, prenant son etendue du ponant au·levant par l'espace de cinq cens mille, et autant en largeur, ou peu s'en fault. Il n'est florissant en civilité, en lettres, ny en bon gouvernement, pour autant que les habitans sont plus tôt sans esprit qu'autrement, principalement ceux qui font leur demeurance aux montagnes, allans tout nus et dechaux en temps d'eté, fors qu'ils couvrent leurs parties honteuses avec quelques peaux et ont pour leurs maisons des hameaux batis de rames, lesquelles, pour si peu de vent qu'il face, s'embrasent facilement. Leur exercice est de mener paître les moutons et beufs, en quoy faisant, ils se étoyent longuement maintenus en liberté; mais depuis cent ans en ça, elle leur a été volée par le moyen d'un esclave noir qui étoit du païs mêmes, lequel retournant avec un riche marchant son maître, pour se veoir au lieu de sa naissance, s'enhardit jusques à là, de le tuer pendant qu'il dormoit en asseurance, et se doutant le moins du danger, qui luy étoyt plus prochain. Cetuy-cy, après le coup, se saisit de la marchandise, comme de draps et armes; puis se

Le peuple de Gaoga perd sa liberté par la mechanceté d'un esclave.

la description du Bornou que nous a donnée le capitaine Lyon, on peut consulter la *Notice sur l'état politique et social du pays des Nègres*, par M. le capitaine de Polignac, insérée dans la *Mission de Ghadames* de M. Mircher.

retira en sa maison, là où il distribua partie de ses richesses à ses parens, et ayant acheté quelque nombre de chevaux des marchans blancs, commença à courir sur les terres de ses ennemys, desquels il raportoit tousjours la victoire, à cause que luy et les siens avoyent cet avantage d'être bien equipés d'armes, ce que n'avoyent ses adversaires, sinon aucuns arcs de boys mal façonnés. Au moyen de quoy, prenant plusieurs esclaves, il les trocquoit contre les chevaux qui venoyent d'Egypte, et augmentant le nombre des soldats étoyt reveré et obey de tous, comme chef et principal seigneur. Aprés le decés de cetuy-cy, succeda le fils autant dextre et vaillant aux armes, que le père avoit eté hardy et courageux, tellement qu'il se maintint en sa seigneurie par l'espace de quarante ans, et aprés luy, regna un sien frère, tant que le royaume est parvenu entre les mains de son neveu appellé Homara, qui règne pour le jourd'hui, lequel a, loing et amplement, etendu les fins de son royaume, et par presens acompagnés de caresses et faveurs, s'est tant rendu sien le soudan du Caire, qu'il luy envoye armes, draps et chevaux, qui toutefoys luy sont payés au double, pour se montrer seigneur fort liberal, de sorte que les marchans d'Egypte n'outrepassent sa cour, en laquelle plusieurs pauvres du Caire le vont trouver, avec quelque petit present honnête et rare. Mais ils en raportent double recompense, et fait tant bien faire, moyennant la grande magnificence qui luy fait

compagnie, qu'il satisfait à tous ceux qui ont affaire avec luy, et s'en partent merveilleusement contens. Il porte grand honneur aux gens de lettres, et les a en grande recommendation, principalement ceux de la maison de Mahommet.

Homara favorise aux lettres.

Je m'y trouvay pour lors qu'un noble homme de Damiete luy presenta un cheval de tresbelle taille et maniable, une cimeterre turquesque, une cotte de maïlle, un pistolet à feu avec quelques beaux mirouërs, pignes, chapelets de corail, et aucuns couteaux, dont le tout pouvoit monter à la somme de cent cinquante ducats, acheté dans le Caire ; en recompense de quoy, le roy luy donna cinq esclaves, cinq chevaux, cinq cens ducats, et, outre ce, cent dens d'eléphant de merveilleuse grosseur[1].

1. « Le seul auteur, dit Barth, qui s'occupe un peu en détail de la moitié orientale du Soudan, est Léon l'Africain qui décrit un grand royaume de ces régions sous le nom de Gaoga. Ce nom, par suite de la similitude avec celui de la capitale du royaume de Sonrhay, a donné lieu à beaucoup d'erreurs et à de nombreuses hypothèses. Mais si l'on examine ce que dit Léon, surtout sur les relations de Gaoga avec le royaume de Bornou, il n'y a pas de doute que *Gaoga* désigne l'empire fondé par les gens de Bornou et appelé *Boulala* du nom de ses souverains. Le nom de Gaoga vient de Kouka.

« En effet, les Boulala, une branche de la famille régnante de Kanem, fondèrent leur royaume dans le domaine de Kouka sous la conduite de Djil, surnommé Chikomemi. Ils y établirent une nouvelle capitale à Iao et ils avaient atteint l'apogée de leur puissance quand Léon l'Africain visita leur pays, et ils étaient en relations politiques avec les souverains d'Égypte, après avoir soumis, dans la seconde moitié du XIVe siècle, la grande tribu des Sorhaoua, ainsi que le rapportent Maqrizy et Abou 'l-Féda » (Barth, *Reisen*, t. III, pp. 381-383).

DU ROYAUME DE NUBIE

Le royaume de Nubie confine du côté de levant avec les desers du susnommé, s'etendant sur le Nil, et devers midy se joint avec le desert de Goran, et de la partie de tramontane avec le territoire de Egypte, là où on ne sauroit naviger de ce royaume, pour ce que l'eau du Nil s'epanchant par les plaines est si basse, qu'elle se peut passer à gué.

En ce royaume se trouve une vile nommée Dangala, qui est bien peuplée, et contient environ dix mille feux, mais les maisons sont toutes mal baties, avec craye et tortis seulement. Les habitans sont gens tresriches et civils, pour ce qu'ils trafiquent au Caire, et font train de marchandise par tous les lieux de Egypte, d'armes, draps et d'autres choses[1].

La partie du royaume, qui est sur le Nil, consiste tout en vilages habités par gens qui cultivent la terre, et y a partout grande abondance de grains et sucre; mais les habitans ne savent par quel moyen il le fault cuire, de sorte, que par leur ignorance, ils le laissent devenir noir et sale. Il se trouve encor dans

1. Dongola, capitale du royaume de Nubie, dit Abou Salah, est une grande ville située sur le bord du Nil. On y voit beaucoup d'églises, de belles maisons et des rues fort larges Le palais du roi est fort élevé avec plusieurs dômes bâtis de brique rouge à l'imitation des maisons de l'Iraq. M. Cailliaud a donné une description de la ville de Dongola dans son *Voyage à Meroé et au fleuve Blanc*, Paris, 1826, t. II, pp. 18-22.

Dangala à force civette, boys de sandal et yvoire en grande quantité, pour ce qu'on y prend plusieurs eléphans. Il y a aussi des poisons tant violentes, qu'un grain party à dix hommes les extermine en moins d'un quart d'heure ; mais étant donné à un seul, il le fait soudainement expirer, et se vend l'once cent ducats; mais il n'est permis d'en vendre à d'autres qu'aux etrangers, qui sont contrains prêter le serment qu'ils n'en useront mal dans leurs païs; et quiconque en achète doit payer autant au peage, comme à celuy qui luy a delivré, tellement qu'il est impossible de le payer secrètement, à peine de la vie. Le roy de Nubie est tousjours en guerre, tantôt avec ceux de Goran, qui sont de la race des Bomiens, mecaniquement habitans au desert, sans que personne puisse rien comprendre en leur langage; maintenant se mêle avec une autre genération, qui fait residence au desert outre le Nil, devers levant, et s'etend jusques à la mer Rouge devers les frontières de Suachin[1]. Cette genération use d'un language mêlé (comme je croy) avec le caldéen,

1. « Souakin, dit Ibn Sayd, est aux mains du chef des Bedjas musulmans, lequel frappe des contributions sur les marchands. Souakin est une toute petite île. On compte environ sept marches entre elle et Aïdab. Un voyageur qui l'a visitée rapporte que l'ile de Saoukin a les dimensions d'un petit hameau et qu'elle est située sur une petite île voisine de la côte. On y passe à gué de la côte. Souakin et ses environs immédiats appartiennent aux Bedjas, mais tout le pays situé au-delà jusqu'à Mandib appartient à une espèce de nègres appelée Dankal » (Aboul Féda, *Taqouim oulbouldan*, trad. de M. Guyard, t. II, p. 128).

se conformant bien fort avec celuy de Suachin et de la haute Ethiopie; là où est la demeurance de Prêtre-Jan, se nomme ce peuple Bugia[1], vil, pauvre et mal

1. M. Et. Quatremère croit reconnaître dans les Bodjah les Blemmyes qui, au rapport des historiens grecs et romains, menaient une vie nomade, infestant l'Égypte par des courses fréquentes et habitant les vastes déserts compris entre l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie et la mer Rouge. Maqrizy a consacré aux Bedjah une notice étendue dont M. Et. Quatremère donne la traduction. « On dit que les Bedjah sont d'origine berbère. Le pays qu'habite ce peuple commence au bourg nommé *Kharbah*, près duquel est la mine d'émeraude. Ce lieu est situé dans le désert de Qous, à environ trois journées de cette ville... Le pays des Bedjah se termine aux premières frontières de l'Abyssinie. Ce peuple habite l'intérieur de la presqu'île d'Égypte, jusqu'aux bords de la mer, du côté qui regarde les îles de Souakin, de Massaoua et de Dahlaq. Ils sont nomades et habitent sous des tentes de cuir qu'ils transportent partout où ils trouvent des pâturages. Ils comptent leurs généalogies du côté des femmes. Chaque tribu a un chef, mais ils ne reconnaissent pas de souverain. Ils n'ont aucune religion. Chez eux, l'héritage passe au fils de la sœur ou à celui de la fille, au préjudice des fils du défunt. Pour justifier cet usage, ils allèguent que la naissance des fils de la sœur et de la fille n'est point équivoque et qu'ils appartiennent incontestablement à la famille, soit que leur mère les ait eus de son mari ou d'un autre.

Ils avaient autrefois un chef suprême auquel étaient subordonnés tous les chefs particuliers et qui habitait le bourg de *Hadjr* situé à l'extrémité de la presqu'île du Bedjah. Ces peuples montent des dromadaires de couleur fauve qui naissent dans ce pays. Ils ont aussi un grand nombre de chameaux de race arabe. Leurs troupeaux de bœufs et de moutons sont innombrables. Leurs bœufs qui sont beaux et d'une couleur éclatante ont la tête armée de fort grandes cornes Leurs brebis ont la peau tigrée et donnent beaucoup de lait. La nourriture des Bodjah est la chair et leur boisson le lait. Ils mangent peu de fromage; leur complexion est saine et ils ont le ventre maigre. Leur teint tire sur le jaune. Ils le disputent à tous les autres hommes pour la légèreté de la course... Tout le pays des Bedjah est rempli de mines et à mesure que le terrain s'élève, l'or y est plus pur et plus abondant. On y trouve des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'aimant, de marcassite, d'émeraude, d'améthyste, d'asbeste, dont les filaments imbibés d'huile s'allument en guise de mèches et d'autres subs-

en ordre, vivant de chair de chameaux, du lait d'iceux, et de bêtes sauvages. Toutefoys il reçoit par foys quelque tribut du seigneur de Suachin, et de celuy de Dangala.

Sur la mer Rouge souloyt être une grosse cité appellée Zibid[1], là où il y a un port, qui repond directement à celuy de Zidem, prochain de la Meque quarante mille[2]. Mais depuis cent ans en ça, à cause que le peuple d'icelle vola et pilla les voituriers, qui portoyent vivres et autres choses à la Meque, le soudan print si bien la matière à cœur, qu'il y envoya une armée par la mer Rouge, qui campa devant cette cité, dont elle fut detruite et ruinée avec le

tances. Mais la recherche de l'or absorbe toute l'attention en sorte que les Bedjah n'exploitent aucune de ces mines (Maqrizy, *Kitab oul-Khitat*, édition du Caire, 1270 (1853), t. I, p. 194, et Et. Quatremère, *Mémoires sur les Blemmyes*, dans les *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*, Paris, 1811, t. II, pp. 127-161).

1. Zebid, ville principale du Tehama ou partie maritime du Yémen, est, dit Aboul Féda, située dans une plaine à un peu moins d'une journée de marche de la mer. Ses eaux sont des eaux de puits. Elle abonde en dattiers. Elle est entourée d'un mur percé de huit portes. Zebid fut fondée au mois de chaaban, de l'année 204 de l'hégire (819 de J.-C.) sur l'ordre du khalife Mamoun par Mohammed ibn Abdallah ben Zyad el-Oumewy. Le fakih Seïf Eddin Abderrahman Errabi a écrit une histoire de Zebid dont M. Johannson a donné une traduction latine abrégée, Bonn, 1828.

2. Zidem est la ville de Djedda, sur la rive de la mer Rouge. Elle est le port de la Mekke. En 1505, l'émir Hussein Elkurdy l'entoura d'un mur flanqué de tours pour la mettre à l'abri d'un coup de main des Portugais. Ibn Batouta s'est arrêté dans cette ville (*Voyages*, t. II, p. 15) et au commencement de ce siècle elle fut visitée par Burckhardt qui en a donné une description très complète dans le premier volume de ses *Voyages en Arabie* traduits par M. Eyriès, Paris, 1835. Une histoire de Djedda a été écrite par le khatib Abdoul Qadir ibn Faradj.

port, qui rendoit tous les ans deux cens mille sarafes de revenu. Lors les fugitifs s'acheminèrent à Dangala et Suachin, tousjours gaignans quelque chose. Mais depuis, le seigneur de Suachin, en faveur d'aucuns Turcs armés d'arcs et pistolets à feu, leur donna une grande antorce, pour ce qu'il tua de ces pendars, qui vont ainsi nus, plus de quatre mille hommes, et detint de prisonniers plus de mille qu'il mena captifs à Suachin, qui furent assommés par les femmes et petits enfans. Voilà, en somme, tout ce que j'ay peu comprendre du païs des Noirs, desquels on ne sauroit être plus particulièrement informé, pour ce que tous ces quinze royaumes sont conformes les uns aux autres, tant en assiete comme en coutume, civilité et manière de vivre, et gouvernés par quatre seigneurs. Maintenant en continuant, je viendray à la description de l'Egypte[1].

1. Je crois devoir ajouter à la notice que Léon l'Africain a consacrée à la Nubie quelques détails que j'emprunte aux écrivains orientaux. « Quant à la Nubie, dit le chérif Edrissy, on compte au nombre de ses villes Kousa l'intérieure distante de six journées de Nouabiéh. Cette ville peu éloignée du Nil est située en deçà de la ligne équinoxiale. Elle n'est ni très peuplée ni très commerçante. Son territoire est aride et brûlant. On y boit de l'eau de puits, quoique le Nil traverse la contrée. Elle obéit à un roi dont le nom est Kabil, nom qui se transmet par voie d'héritage à tous les rois de Nubie. La capitale est Dongola, ville située à l'occident du Nil dont les habitants boivent les eaux. Les Nubiens sont les plus beaux des noirs, tant sous le rapport de la figure que sous celui des formes du corps. Ils se nourrissent d'orge et de dhurra. Les dattes leur sont apportées des pays voisins. Ils font une boisson avec du dhurra et de la viande de chameau fraiche ou séchée au soleil et pilée qu'ils font cuire avec du lait de chamelle. Le poisson est très abondant chez eux. Il y a dans ce pays des girafes, des élé-

phants et des chevaux. Dans toute la Nubie, ajoute le chérif Edrissy, les femmes sont d'une beauté parfaite. Elles ont les lèvres minces, la bouche petite, les dents blanches, les cheveux lisses et non crépus. On dit que cette beauté de la chevelure est particulière aux Nubiennes. Au reste, il n'est pas de femmes qui leur soient comparables pour le mariage, c'est ce qui fait que le prix d'une esclave de ce pays s'élève jusqu'à trois cents dinars ou environ, et c'est à cause de ces qualités que les princes d'Égypte désirent tant en posséder et les achètent à des prix très élevés afin d'en obtenir des enfants beaux et gracieux comme leurs mères » (Edrissy, *Géographie*, trad. de M. Jaubert, pp. 25 et 133).

Yaqout, dans son article sur la Nubie, rapporte deux traditions du Prophète relatives aux Nubiens : Que celui qui n'a point de frère, en prenne un parmi les Nubiens. La seconde est celle-ci : Le Nubien est le meilleur de vos captifs. Le calife Osman ibn Affan accorda la paix aux Nubiens à la condition qu'ils lui livreraient chaque année quatre cents esclaves nubiens (*Moudjem oul-bouldan*, t. IV, p. 820).

On peut consulter le mémoire de M. Et. Quatremère, inséré dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, Paris, 1811, t. II, p. 1-126; et *Travels in Nubia by the late John Lewis Burckhardt*, Londres, 1819. Avant leur conversion à l'islamisme, qui eut lieu au XIIIe siècle, les Nubiens étaient chrétiens du rite jacobite.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE





LIVRE HUITIÈME

Proëme.



GYPTE, fameuse et tresrenommée region entre autres, se termine devers ponant, aux desers de Barca, Numidie et Libye ; du coté de levant, confine aux desers, qui la separent d'avec la mer Rouge; de la partie de tramontane se joint à la mer Mediterranée, et du midy finit avec les confins des terres et habitations de Bugie, sur le fleuve du Nil, ayant d'etendue depuis la mer Mediterranée jusques à Bugie, environ quatre cens cinquante mille. Mais elle est peu spacieuse en largeur, pour ce qu'il n'y a sinon ce peu de terre, qui est sur les rivages du Nil, prenant son cours entre quelques montagnes steriles, qui confinent avec les desers susnommés, et ne se cultive autre terroir, que celuy qui se trouve depuis le Nil jusques aux montagnes. Il est vray qu'elle s'elargit quelque peu devers la mer Mediterranée, à cause que au-delà du Caire, environ octante mille, le Nil se part en deux, et jette un bras,

qui s'avance en sus le ponant, combien que il retourne d'où il provient, et par deça, environ soissante mille, se divise en deux autres parties, dont l'une se drece à Rosette, et l'autre à Damiete. Et de cette-cy provient une autre branche, qui se forme en un lac; et se joint avec iceluy la mer Mediterranée, par le moyen d'une golette qui y est; et dans icelle est située Tenesse tresancienne cité. Cette division du Nil en plusieurs parties et endrois (comme nous avons desja dit) donne quelque etendue d'avantage à cette region d'Egypte qui est fertile et abondante en legumage, avec tresbons et amples patis, là où se nourrit une infinité de poules et oyes.

Les païsans tirent tous sur couleur brune, mais ceux qui habitent aux viles et cités sont blancs, portans aussi un habillement blanc et etroit, avec une couture devant l'estomac, puis de là fendu jusques aux pieds, avec les manches longues et etroites, Pour ornement de tête, ils portent de grans turbans de camelots rons et entortillez, et aux pieds une chaussure à l'antique, mais il s'en trouve peu qui portent escarpes; encor ceux qui en usent ne les chaussent qu'à demy, replians le talonnier par dessouz le pied. En temps d'eté, la coutume des habitans du païs est de porter acoutremens de toile de cotton, enrichie de divers ouvrages, et en yver aucuns draps cottonnés, qu'ils appellent chebre; mais les citoyens d'autorité et marchans renommés s'acoutrent de draps d'Europe. Ils sont gens gracieux

Habits des païsans de Egypte.

Habits des marchans.

et de bonne nature, plus tôt plaisans qu'autrement, et qui ordinairement à leur repas usent de lait aigre et endurcy artificiellement, avec fromage frais et fort salé, assaisonnans leurs potages du dit lait aigre et tourné, tellement qu'il est impossible à ceux qui ne l'ont acoutumé, gouter de ce, qui leur semble tres-doux et savoureux.

DIVISION DE L'EGYPTE

Depuis que les mahommetans commencèrent à subjuguer et dominer cette province (ce qu'a été de nôtre temps) l'Egypte fut divisée en troys parties : dont l'une (qui est depuis le Caire jusques à Rosette) se nomme la rivière d'Errif, du Caire en sus, jusques aux limites de Bugie, est appellée Sahid, c'est-à-dire territoire, et la partie de sur le bras du Nil, qui va à Damiete et Tenesse, est appellée Bechria, c'est à savoir Maremma. Toutes ces troys parties sont tres-fertiles, mais Sahid est plus abondante en grains, légumages, lins et animaux ; Errif en fruis et ris ; Maremma en cotton, sucre, et autres fruits qu'on appelle maus ou muse. Les habitants d'Errif et Maremma sont plus civils et honnêtes que ceux de Sahid, pour ce qu'etans ces deux parties plus prochaines de la mer Mediterranée, sont mieux frequentées des etrangers d'Europe, Barbarie et Assyrie ; mais ceux

de Sahid sont bien avant dans le païs, au moyen de quoy ils ne voyent jamais etrangers s'acheminer en en leurs marches, pour être delà le Caire là où il ne frequente personne, fors quelques uns de l'Ethiopie.

ORIGINE ET GENÉRATION DES EGYPTIENS

Les Egyptiens (selon l'opinion de Moyse) sont decendus de Mesraim fils de Cus, qui fut fils de Cham, et Cham de Noé, qui fait que les Hebreux, suivans le vocable, appellent la region et les habitans par un même nom, Mesraim, et tout le païs est appelé par les Arabes Mesre; mais les habitans se nomment Chibth, d'un homme qui s'appelloit ainsi, lequel, commençant à dominer le païs, fut semblablement le premier à faire bâtir les maisons en iceluy, pour raison dequoy, les habitans s'atribuent ce nom d'eux-mêmes, et n'est demeurée autre branche des naturels Egyptiens, que ceux qui se sont jusques à present maintenus en la loy chretienne, tout le reste fut reduit à la mahommetane, s'acointant, et mêlant parmy les Arabes et Africans. Ce royaume fut longtemps gouverné souz la puissance des Egyptiens, c'est à savoir des Pharao, et furent de telle puissance, autorité et grandeur, que peuvent temoigner les vestiges delaissés après la ruine de tant de

superbes et admirables edifices, dont les histoires en sont encor embellies et illustrées par les glorieux fais et memorables gestes des magnanimes Pompées. Depuis, les Romains le subjuguèrent, et après l'avènement de Jesuchrist, il se rangea à recevoir et ensuivre la sainte parole et doctrine, combien que ce fut tousjours souz la puissance des seigneurs susnommès, mais après que ceux-cy en furent depouillez, il parvint à l'empire de Constantinople d'où les empereurs prindrent tresgrande peine et merveilleux plaisir à l'entretenir souz leur puissance. Finablement, depuis la pernicieuse venue de Mahommet, les sectateurs de sa dannable et reprouvée herésie s'emparèrent de ce royaume, qui fut encore usurpé par Homar fils de Hasi, capitaine des armées arabesques de Homar, pontife second. Celuy-cy donna liberté à tous de croire ce que bon leur sembleroit, et qu'ils seroyent guidés par leur vouloir, preférant son profit particulier à la sainteté de vraye religion en genéral, tellement qu'il ne demanda autre chose que tribut, et fonda sur le Nil une petite cité, nommée par les Arabes Fustato, qui, en leur langue, signifie autant comme pavillon, pour ce que lors qu'il entreprint cette menée, il trouva tous ces lieux vuides d'habitans, et non cultivés, tellement qu'il fut contraint loger dans des pavillons. Cette cité est ordinairement nommée Mesre Hatichi, c'est-à-dire cité vieille, pour ce qu'à comparaison du Caire, qui est moderne, ce nom luy

Egypte subjuguée par les Romains.

peut être raisonnablement attribué. Plusieurs excellens et rares personnages tant chretiens, comme juifs et mahommetans, se mecontent grandement de croire que cette Mesre soit le lieu, là où residoit Pharao auquel Moyse montra le parangon de la vertu du Seigneur contre l'art deceptif et diabolique des enchanteurs, et l'autre Pharao souz lequel triompha le jeune Joseph. Car la cité de ceux-cy est située en la partie d'Afrique, où est le passage du Nil, devers ponant; et là où sont elevées les Pyramides. Ce que l'ecriture semble quasi vouloir conformer au livre de Genèse, quand elle fait mention que les Juifs furent employés à la fabrique d'Apthun, cité edifiée par Pharao du temps de Moyse, là où le Nil passe vers l'Afrique, et distante du Caire par l'espace de cinquante mille du côté de midy sur le bras du Nil, duquel nous avons naguères parlé, qui tire sur le ponant. Il y a encor une autre aparence grande, que la cité de Pharao deut être assise au lieu que je dy, pour ce que sur l'entrée d'un bras du Nil en l'autre, se void un edifice fort ancien, qu'on dit être la sepulture de Joseph, là où il fut inhumé avant que les Hebreux transportassent son corps de l'Egypte au sepulcre de ses ayeuls. Donques Mesre, ny tous ses lieux adjacens n'ont rien de commun avec les cités des anciens Pharao. Et fault entendre que la noblesse des anciens Egyptiens souloit florir et reluire vers Sahid depuis le Caire en sus, aux cités qu'on appelle

Renom des Egyptiens.

Fium, Manf, Ichmin, et en plusieurs autres fameuses et renommées.

Mais depuis que les Romains vindrent à subjuguer ce royaume-cy, toute la fleur se retira en la partie de Errif, c'est à savoir à la rivière de la mer, où sont situés Rosette et Alexandrie, dont se trouvent plusieurs lieux et cités, retenans encor jusques à present le nom qui leur fut premièrement par les Latins imposé. Outre ce, lorsque l'empire des Romains fut transferé aux Grecs, la noblesse se retira tousjours vers la Maremma, et souloit tenir bon le lieutenant de l'empereur dans Alexandrie; mais les exercites mahommetans s'arrêtèrent à leur arrivée au milieu du royaume, pensans par ce moyen causer deux bons efaits à leur avantage, dont l'un etoit de pacifier le royaume d'un coté et d'autre, et puis s'asseurer des assaux que leur pourroyent livrer les chretiens, qu'ils avoyent grande ocasion de redouter, s'ils eussent fait sejour en la Maremma.

QUALITÉ ET ACCIDENT DE L'AIR EN EGYPTE

L'air de cette region est fort chault et nuisible, pour ce qu'il n'y tombe pluye que bien peu, qui cause encor aux habitans du païs plusieurs dangereuses maladies et infirmités, dont les aucuns sont vexés par fievres et catarres, aux autres s'enflent les

genitoires, qui est une chose autant merveilleuse que pitoyable à regarder et de ces accidens les medecins attribuent la cause au fromage trop salé, et à la chair de bufle, qu'on y mange ordinairement. La chaleur y est en été si vehémente, que le païs en est tout brûlé, tellement que pour le seul remède de cecy, on a coutume aux cités de drecer quelques hautes tours, qui ont un huis à la sommité, et un autre au pied, lequel repond aux chambres des maisons, de sorte, que le vent, après être entré par l'hault, vient à sortir par le bas, refraichissant aucunement le dedans de la maison, autrement il seroyt impossible de vivre, ny durer pour l'excessive et insupportable chaleur qu'il y fait.

Aucune foys, la peste s'y met tant âprement qu'elle extermine une infinité de personnes, mêmement au grand Caire, là où il passe tel jour, qu'on en void expirer plus de douze mille. Et ne pense point, qu'en tout le monde, il se trouve un autre païs plus infecté, ny où la verole soit plus contagieuse et porte plus grand dommage qu'en cette province, de sorte qu'on y void un grand nombre de gens estropiés et tourmentés de ce mal.

Egypte sujette à la verole.

On y moissonne les blés au commencement d'avril, et se bat le grain en ce meme moys, tellement qu'avant vingt jours passés du moys de may, on ne trouve plus de blé à couper parmy la campagne. Le Nil commence à croître au milieu de juin, mettant quarante jours à haucer et autant à

Deborclement du Nil.

s'abaisser, au moyen de quoy ces octante jours durant, toutes les cités, viles et vilages d'Egypte demeurent en forme d'îles, tellement que sans barque ou autres vaisseaux on ne sauroit passer de vile à autre. Mais à cette heure l'on a bonne commodité de pouvoir charger six ou sept mile setiers de grain, et avec ce, quelque centaine de brebis sur grans bateaux, qui, pour leur ample largeur, ne peuvent frêter sinon quand le Nil se deborde, et aval le fleuve. Car à peine les pourroit on mener contre l'eau à vuide. Par l'acroissement du Nil, les Egyptiens peuvent juger à peu prés combien pourra monter le pris du grain le long de l'année, comme je vous feray entendre à la description de l'île du Nil prés de la vieille cité, là où est limité l'acroissement de son debord par points et mesures, combien que je ne soys en deliberation de vous informer particulièrement de toutes les cités d'Egypte, veu mêmement que nos geographes fondent entre eux une dispute incertaine, dont les uns sont d'opinion que cette province participe en quelque chose de l'Afrique, les autres en parlent au contraire et memement il s'en trouve plusieurs qui veulent dire que cette partie du côté du desert de Barbarie, Numidie et Libye, soit comprinse en la region d'Afrique. Plusieurs estiment aussi que tout ce qui est sur le principal bras du Nil soit semblablement de l'Afrique et l'autre partie non, comme Manf[1],

1. *Menf*, منف, l'ancienne Memphis, était en ruines à l'époque du chérif

Fium[1], Semmenud[2], Damanhore[3], Berelles[4], Tenesse[5]

Edrissy. « Elle se trouve, dit Aboul Feda, dans le troisième climat. C'est l'ancienne Misr, située sur la rive occidentale du Nil. Amrou fils d'El-As, quand il fit la conquête de l'Égypte, la fit détruire et bâtit par l'ordre du khalife Omar Fostat sur la rive orientale. A Memphis se trouvent les débris de monuments antiques consistant en blocs polis et chargés de figures... Memphis se trouve à près d'une journée du Caire » (*Géographie*, trad. française, t. II, p. 159). Maqrizy a inséré dans son *Kitab oul-Khitat*, éd. du Caire, t. I, pp. 134-144, une longue notice sur les rois qui dans l'antiquité ont fait leur résidence à Memphis.

1. *Le Fayyoum*, فيوم. « Le Fayyoum, dit Aboul Feda, est une province du Sayd dans le troisième climat ». On lit dans le *Mochtarek* que le Fayyoum est un pays bas, situé au sud-ouest de Fostat. On y a conduit un canal formé des épanchements du Nil et dont on fait remonter l'existence au patriarche Joseph dit le Véridique. La capitale de la province s'appelle aussi Fayoum. On y trouve des bains, des marchés et des collèges où l'enseignement a lieu d'après les doctrines de l'imam Malek. Cette ville est située sur l'une et l'autre rive du canal de Joseph. Ce canal la coupe par le milieu. Fayyoum possède beaucoup de jardins et sa situation est environ à trois journées du Caire (*Géographie*, t. II, p. 159).

On peut consulter sur le Fayyoum l'ouvrage du chérif Edrissy, t. I; le *Moudjem oul-Bouldan* de Yaqout, t. III, p. 933; Maqrizy, *Kitab oul-Khitat*, t. I, pp. 247-249.

2. *Semennoud*, سمنود, l'ancienne Sebennytus, est situé sur le canal qui allait aboutir à Tennis.

3. *Damanhour*, دمنهور (Timenhour, la ville d'Horus), était la capitale de la province de Bahrièh. Elle est arrosée par un canal qui dérive du canal d'Alexandrie. Sa situation est à une marche de cette dernière ville. On la nomme Damanhour el-ouhouch, دمنهور الوحوش (Damanhour des animaux sauvages.) C'est de cette ville que viennent les étoffes appelées *damanhoury* (Aboul Feda, *Géographie*, t. II, p. 145. Cf. Et. Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques*, pp. 359-364).

4. *Bourlos*, برلس, est situé dans le district du Gharbièh entre la mer et le lac qui porte son nom. On remarque le long du rivage des tombeaux de saints personnages appelés Qibab ech-Chourefa (les coupoles des Chérifs) et quelques petits villages désignés sous le nom de Koufour ech-Chourefa, كفور الشرفا. Bourlos est renommé pour la bonté de ses pastèques. Emin-bey, *Géographie de l'Égypte*. Le Caire, pp. 17-18.

5. *Tennis*, تنيس, l'ancienne Thennis, une des villes les plus industrieu-

et Damiette, à quoy je me consens et ensuy cette opinion par plusieurs raisons aparentes et valables. Par quoy je ne parleray d'autres cités, que de celles qui sont assises sur ce bras principal du Nil.

BOSIRI, PREMIÈRE CITÉ EN EGYPTE, SUR LE NIL

Bosiri fut une ancienne cité edifiée par les anciens Egyptiens sur la mer Mediterranée, distante d'Alexandrie devers ponant, environ vingt mille. Elle souloit être environnée de fortes murailles, et ornée de somptueux edifices[1]. Maintenant hors le circuit d'icelle, se voyent plusieurs belles possessions ; mais il n'y a personne pour les faire valoir, ny cultiver. Car les chretiens s'étans emparés d'Alexandrie, les habitans vuidérent la cité, prenans la fuite vers un lac, qui est appellé Buchaira[2].

ses et les plus prospères d'Égypte, a complètement disparu. — On peut consulter, à son sujet, le chérif Edrissy et la *Relation du voyage de Nassiri Khosrau*, pp. 104-109, Paris, 1881.

1. Boucir, بوصير, ou Boucir Bana, est l'ancienne ville de Busiris. M. Et. Quatremère lui a consacré une longue notice dans ses *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, t. I, pp. 103-114. Elle est située dans le Delta.

2. *Bohaïrat Marioul*, بحيرة ماريوت, le lac Mareotis des anciens. Du temps de Belon, le lac Mareotis était un réservoir large et spacieux environné d'une forêt de palmiers. Prosper Alpin dit que ce lac est formé par les eaux du Nil qui se mêlent à celles de la mer. Le prince Radzivil nous le représente comme un marais où les eaux du Nil charriaient quantité d'immondices qui, en se corrompant, infectaient l'air. Vansleb assure que, de son temps, ce lac était encore si grand qu'à peine d'un côté pouvait-on discerner le rivage

ALEXANDRIE, GRANDE ET RENOMMÉE CITÉ

La magnifique et superbe cité d'Alexandrie (comme il est notoire à un chacun) fut par Alexandre grand monarque edifiée (non sans le conseil et jugement de plusieurs industrieux et tresexpers architectes) en tresbelle assiete et d'une forme admirable, sur la pointe de la mer Mediterrannée, distante du Nil devers ponant, par l'espace de quarante mille. Et ne fault point douter qu'elle ne fut jadis noble en civilité, comme forte et somptueuse en murailles et maisons, autant qu'autre cité qu'on eût seu trouver; et se maintint longuement en cette magnificence, jusques à tant qu'elle parvint entre les mains des mahommetans, car mise souz le gouvernement d'iceux, peu à peu, elle alla declinant, et perdant partie de sa noblesse, pour autant que les marchans de l'Europe n'y venoyent plus aborder, de sorte qu'elle demeura quasi deshabitée. Mais un pontife mahom-

opposé. Granger lui donne dix lieues de long sur quatre de large, et rapporte qu'il reste à sec quatre ou cinq mois de l'année. Du temps de Maillet, il existait encore, mais il commençait à se combler (Quatremère, *Mémoires géographiques sur l'Égypte*, Paris, 1811, t. I, p. 376). Le lac de Mariout demeura à sec jusqu'en 1801. Le 4 avril de cette année l'armée anglo-turque coupa les digues du canal d'Alexandrie dont les eaux envahirent le lac Mariout dont le bassin fut rempli au bout de soixante-six jours (Gratien Lepère, *Extrait d'un mémoire sur les lacs et les déserts de la Basse-Égypte*, t. XVI de la *Description de l'Egypte*, pages 200-201).

metan cault et rusé, avec une mensonge paliée va mettre en avant que Mahommet par une sienne prophetie avoit delaissé de grands pardons et indulgences à tous les habitans de cette cité, et à ceux qui à l'avenir s'y achemineroyent et en sejournant s'efforceroyent de leurs biens et aumônes à la redrecer et edifier. Et seut si bien faire et dire, qu'il alecha le peuple de telle amorce, qu'en peu de temps elle fut peuplée et remplie d'etrangers, qui s'y etoyent acheminés pour participer à ces indulgences. Et par ce moyen, on edifia plusieurs maisons aux tourions des murailles de la cité, avec plusieurs colèges pour ceux qui se voudroyent adonner aux lettres, et un nombre de monastères pour les personnes religieuses, venues là par devotion.

Invention subtile pour attirer le peuple.

La cité est en forme quandrangulaire, et a quatre portes dont l'une regarde le levant du côté du Nil; l'autre est posée devers midy à l'object du lac, appellé Buchaira. La troisième devers ponant à l'endroit du desert de Barca; la quatrième à la partie de la marine, là où est le port, et en icelle sont les gardes et gabelliers, qui recherchent et fouillent partout ceux qui viennent par mer. car ils ne font payer gabelle de la marchandise seulement, mais aussi de l'argent, prenans certaine somme pour cent. Il y a, outre ce, deux portes auprès des murailles de la cité separées l'une de l'autre par une galerie et forteresse qui est située sur la bouche d'un port appellé Marsa el Borgi; c'est-à-dire le port de

la tour. Là vont surgir les nefs plus nobles, et chargées de marchandises de plus grande importance comme sont celle des Veniciens. Genevoys, Ragusiens, et autres vaisseaux de l'Europe, car jusques à ceux de Flandre, Angleterre, Portugal, et de toute la rivière d'Europe, ont coutume de venir aborder au port de cette cité. Mais les nefs italiennes y arrivent en plus grand nombre, et mêmement celles de la Pouille et Sicile, encore les gregeoises et turquesques viennent surgir à ce port, pour être mieux hors de la surprinse des corsaires et de la tormente. Il y a un autre port, que l'on nomme Marsa el silsela, qui vault autant à dire que le port de la cadène, où se retirent les navires qui viennent de Barbarie, comme sont celles de Thunes, de l'île Gerbo, et d'autres lieux.

Les chretiens payent de gabelle quasi dix pour cent, et les mahometans cinq, tant à l'entrée, comme à la sortie; mais on ne paye aucune chose des marchandises, qui se transportent par terre du Caire en cette cité, qui n'a partie plus renommée que ce port icy, pour être prochain du Caire; et s'y vend une infinité de merceries. Et pour d'icelles acheter ou delivrer, on y accourt de toutes les parties du monde. Maintenant, quant aux autres choses, cette cité est peu civile et peuplée, pour ce que hors mis une longue ruë, par où l'on va de la porte du levant à celle du ponant, et un canton, qui est prochain à la porte de la marine (là où il y

a plusieurs magazins et lieux pour loger les chretiens) tout le reste est vuide et ruiné, pour ce que Loys, quatrième roy de France, étant delivré des mains du soudan, le roy de Cipre acompagné de quelques vaisseaux français et veniciens prindrent d'emblée cette cité qu'ils saccagérent, faisant passer par le fil de l'epée une infinité de personnes. Mais quand le soudan mêmes y arriva avec un grand exercite pour la secourir, les chretiens considerans qu'ils ne la pouvoyent plus longuement tenir, y meirent le feu, et embrasèrent les maisons, puis l'abandonnèrent[1]. Ce que voyant, le soudan feit redrecer les murailles le mieux qui luy fut possible : et feit fabriquer la forteresse qui est sur le port, faisant de sorte que petit à petit il la rendit en tel être et perfection, qu'elle se void à present ; et au dedans y a une montagne fort haute, laquelle je ne sauroys mieux acomparer qu'à monte Testaceo de Rome, là où l'on trouve plusieurs vases antiques, et à dire vray, elle n'est pas d'assiette naturelle[2]. Sur icelle

1. Saint Louis, neuvième de nom et non point le quatrième, recouvra la liberté après l'évacuation de Damiette le troisième jour du mois de safer 648 (5 mai 1250). Le débarquement à Alexandrie du roi de Chypre Pierre Ier de Lusignan eut lieu plus d'un siècle plus tard, le jeudi 9 octobre 1365. Ses troupes se rembarquèrent après avoir pillé et incendié une partie de la ville. On peut consulter sur cette triste expédition le récit des historiens orientaux, celui de Macheras dans sa *Chronique de Chypre*, pp. 92-96 de la traduction de MM. Miller et Sathas, et le poème de *La Prise d'Alexandrie*, par Guillaume de Machaut, publié en 1877 par M. de Mas Latrie.

2. Belon nous apprend qu'il y avait au XVIe siècle trois buttes formées de décombres et d'immondices. La plus élevée, celle où se tenait le guet-

est assise une petite tour où demeure continuellement une guette, qui decouvre les vaisseaux traversans, pour en avertir les ministres de la gabelle qui en reçoivent pour chacun vaisseau tel pris qu'il est ordonné. Mais s'il en passe aucun sans que les gabeliers en soyent avertis, pour être allé à l'ebat, pour avoir dormy, pour inavertance, elle est condamnée au double, et les deniers apliqués à la chambre du soudan.

La plus grande partie des maisons de la cité sont fabriquées sur arcs et grosses colonnes, soutenues par les voûtes de grandes citernes, et dans icelles passe l'eau du Nil pour ce que lors qu'il deborde, elle s'ecoule par un canal fait artificiellement en la plaine entre le Nil et cette cité jusque à ce que, passant par dessous les murailles, elle vient à entrer dans ces citernes. Mais par laps de temps elles sont devenues troubles et boueuses au moyen dequoy en été plusieurs se trouvent surprins de grandes et dangereuses maladies. Or quant à l'abondance de la cité, à cause qu'elle est assise au milieu d'un desert sablonneux, il ne s'y trouve vignes, jardins, ny terre pour semer, tellement qu'on est contraint de faire venir le grain de quarante mille loin; bien est vray, qu'auprès du canal par où passe l'eau, qui provient du Nil, il y a quelques petis jardins; mais

teur, porte le nom de Koum ed-Dik, كوم الديك (La butte du coq). Un ouvrage fortifié en couronne aujourd'hui le sommet.

les fruits qu'ils raportent sont plus tôt pestilentieux qu'autrement, pour ce que, en la saison qu'ils se mangent, les personnes sont incontinent ataintes de fievres ou de quelque autre maladie.

Loin de la cité environ six mille devers ponant se trouvent aucuns edifices anciens entre lesquels y a une tresgrosse colonne, de merveilleuse hauteur, qui se nomme en leur langue Hemasdulaoar, c'est-à-dire la colonne des mats et d'icelle se raconte une fable qui est telle. Entre les Ptolémées, il y en eut jadis un roy d'Alexandrie, qui pour rendre la cité asseurée, inexpugnable, et qui peut sans danger eviter les durs eforts de ses ennemys, feit eriger cette colonne, et à la sommité d'icelle, il feit poser un grand mirouër d'acier, ayant telle vertu en soy, que tous les vaisseaux des ennemys qui passoyent devant cette colomne (étant le mirouër decouvert) miraculeusement commençoyent à s'embraser, et pour ce seul effet, l'avoit fait ainsi drecer sur la bouche du port. Mais on dit que les mahommetans à leur arrivée gaterent le mirouër, au moyen dequoy, il vint à perdre cette vertu non moins admirable qu'inusitée, puis feirent emporter la colonne[1]. Chose

Antiquitez d'Egypte

Fable.

1. *Amoud Essouwary*, عمود الصوارى. C'est la colonne à lequelle les Européens ont donné le nom de Colonne de Pompée. Le chérif Edrissy en fait la description suivante, après avoir prétendu qu'elle se trouvait à l'angle septentrional de la salle d'audience de Salomon fils de David : (Elle était) de très grandes dimensions, portant un chapitau et assise sur un entablement en marbre, dont les côtés sont de forme carrée et ont quatre-vingts empans de circonférence. La hauteur de la colonne depuis sa base



certes ridicule, et digne d'être proposée aux enfans et non à ceux qui ont quelque jugement.

Les Veniciens enlevérent d'emblée le corps de saint Marc evangeliste en Alexandrie dans l'eglise des Jacobites.

Il y a encor en Alexandrie (entre les anciens habitans d'icelle) de ces chretiens, appellés Jacobites, qui ont leur eglise, là où souloyt être le corps de saint Marc evangéliste, que les Veniciens leur enlevérent d'emblée, le transportans en leur cité de Venise. Tous ces Jacobites font train de marchandise, ou exercent les ars, payans certain tribut au seigneur du grand Caire. Cecy ne se doit obmettre, qu'au milieu de la cité entre les ruines et masures il y a une petite maisonnette en façon d'eglise, où se void une sepulture fort honorée et visitée par les mahommetans, pour ce qu'ils aferment en icelle re-

jusqu'à son chapiteau est de neuf brasses. Ce chapiteau est sculpté, ciselé avec beaucoup d'art et fixé d'une manière très solide. Du reste, cette colonne est isolée et il n'est personne, soit à Alexandrie, soit en Égypte qui sache pourquoi elle fut mise en place isolément. Elle est de nos jours très inclinée ; mais d'après la solidité de sa construction, elle paraît à l'abri du danger de tomber (*Géographie*, trad. de M. Jaubert. t. I, p. 301). « Le jour d'après, nous allâmes voir la haute colonne de Pompée, hors de la ville, dessus un petit promontoire à demy quart de lieue d'Alexandrie. La colonne est d'admirable espoisseur et desmesurée hauteur, plus grosse que nulle autre qu'ayons jamais veue. Les colonnes d'Agrippa au Pantheon de Rome n'approchent en rien de son espoisseur et grosseur. Toute la masse, tant de la colonne, du chapiteau que de la forme cubique, est de pierre Thebaïque, de la mesme pierre dont furent faits tous les obelisques qui ont esté retirez d'Egypte. L'on dict que Cæsar la feit ériger là pour la victoire qu'il obtint contre Pompée. Ceste colonne est si grosse qu'il seroit maintenant impossible de trouver un ouvrier qui par engins la peust transporter ailleurs » (Belon, *Les observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvées en Grece, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays*, Paris, 1588, p. 208).

posent les os d'Alexandre le grand prophète et roy, selon que leur enseigne l'Alcoran, tellement que plusieurs etrangers s'acheminent de lointaines regions pour visiter cette sepulture, delaissans en ce lieu de grandes ofertes et aumones. Je laisse beaucoup d'autres choses à decrire, que je poursuivroys, n'étoit que je crains, pensant satisfaire à tout curieux lecteur, de ne l'ofencer, et causer ennuy, pour me montrer par trop prolixe en cet endroit.

BOCCHIR, CITÉ

Bocchir[1] fut d'ancienneté une petite cité edifiée sur la mer Mediterranée, et distante d'Alexandrie par l'espace de huit mille du côté de levant; mais elle fut naguères detruite et en sont demeurées quelques apparences des murailles d'icelle. Or entre les autres ruines, il y a plusieurs possessions de dates, dequoy sont refectionnés les pauvres gens, qui habitent en certaines petites et desertes cabanes. Il y a une tour sur une plage fort dangereuse; là près perissent plusieurs navires de Surie, qui y veulent aborder de nuict, à cause que pour l'obscurité des tenèbres on ne sauroit entrer dans le port d'Alexandrie, au moyen de quoy, elles viennent à s'arrêter sur cette plage. Autour de la cité ne se trouvent autres terres, que campagnes d'arene, jusques au Nil.

1. Aboukir, ابو قير.

RASID, APPELLÉE PAR LES ITALIENS ROSETTE

Rosette est une cité sur le Nil devers Asie, distante de la mer Mediterranée environ troys mille, là où le Nil se jette dedans ; et fut edifiée par un esclave d'un pontife qui étoit lieutenant d'Egypte, et feit aussi bâtir de belles maisons et somptueux edifices sur le Nil, avec une grande place pleine d'artisans. Outre ce, il y a un beau temple et clair, dont aucunes des portes regardent sur la place, et autres sur le fleuve, là où l'on decend par belles marches de degrés, et souz iceluy est un petit port, où se retirent ordinairement les bateaux qui portent la marchandise au Caire. La cité n'est pas ceinte de murailles, que luy rend plus tôt la forme d'un grand vilage que d'une cité, et y a autour d'icelle plusieurs maisons, où l'on pile le ris, avec engins de boys si propres à ce faire, qu'on en bat (comme je croy) plus de mille setiers par moys. Hors le pourpris de la cité se void un lieu comme un bourg, où l'on tient plusieurs ânes et mulets à louage pour ceux qui veulent faire le voyage d'Alexandrie ; et celuy qui en louë n'a autre peine que de leur lacher la bride sur le col, et les laisser suivre le chemin, lequel ils ne abandonneront jamais, qu'ils n'ayent rendu leur homme dans la maison, là où l'on les doit laisser. Et ont un pas si dru, qu'ils feront plus de quarante mille de

Anes et mulets de merveilleuse course et agilité.

chemin depuis le matin jusques au soir, tousjours cotoyans la marine, voire et de si près, que le plus souvent ils ont le pied dans l'eau. Autour de la cité y a plusieurs possessions de datiers, et bon terroir pour produire du ris. Les habitans sont plaisans et familiers aux etrangers, et s'acointent voulontiers de ceux qui ayment à se donner du bon temps. Au dedans de la cité, se trouve une belle etuve, fournie de fontaines froides et chaudes, et si bien acommodée de tout, qu'elle n'a point sa pareille en toute l'Egypte. J'étois en cette cité, lors que Sultan Selim, Grand Turc, y passa à son retour d'Alexandrie, mais ce ne fut sans aller veoir premièrement cette etuve, montrant par semblant qu'il prenoyt un singulier plaisir de l'avoir veuë[1].

1. La ville de Rosette, رشيد (Rechid), a été fondée en l'année 256 de l'hégire (870).

Belon, qui visita cette ville en 1532, lui a consacré un chapitre. « Rosette, dit-il, est une belle ville sans murailles. Les Vénitiens y tiennent un officier nommé un consul ou bien est autrement appellé un Baillé, qui leur sert pour le traffic de la marchandise. Les grands navires peuvent aborder dedans le Nil, jusques à joindre les maisons de la ville.... Il y a un petit chasteau assez près du Nil joignant Rosette, siitué du costé de devers Alexandrie. Il n'y a pas bonnement deux lieues, depuis la bouche du Nil jusques à Rosette. On y parle arabe comme par toute l'Egypte. Plusieurs Juifs y habitent qui se sont si bien multipliez par tous les pays où domine le Turc, qu'il n'y a ville ne village, qu'ils n'y habitent et ayent multiplié... Les forets de palmiers font ombre à la ville. Les maisons sont faites tout ainsi qu'elles sont au Caire » (*Les observations de plusieurs singularitéz et choses mémorables trouvées en Grece, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays étranges*, Paris, 1588, p. 219).

ANTHIUS, CITÉ

Anthius est une tresbelle cité, edifiée par les Romains sur la rive du Nil, du côté d'Asie : et jusques à present se voyent plusieurs lettres latines gravées sur tables de marbre. Elle est civile et fournie de tous ars. Les campagnes sont bonnes pour y semer grain et ris, avec ce qu'il y a plusieurs possessions de datiers. Les habitans sont merveilleusement plaisans et de bonne nature, faisans trafique de conduire le ris au Caire, en quoy faisant ils raportent un tresgrand profit[1].

BARNABAL, CITÉ

Barnabal est une ancienne cité, edifiée sur le Nil du côté de l'Asie, qui fut fondée au temps que les peuples d'Egypte furent reduis à la foy chretienne. Elle est fort belle et abondante, mêmement en ris; et se trouvent dans icelle plus de quatre cens maisons, là où se pile le ris; et ceux qui font ce metier, sont gens etrangers, dont la plus grande partie est de Barbarie. Les habitans sont tant adonnés aux lacivetés, que toutes les femmes pu-

1. Je crois qu'il faut lire Sandiun, au lieu de Anthios. Le chérif Edrissy nous dit que de son temps cette ville était ruinée et qu'il n'en subsistait que des vestiges. Belon la qualifie de grand village.

bliques se retirent par devers eux, à qui sans rasouër elles abatent si bien le poil, voire, et si brusquement que le plus souvent la tonsure penétrant jusques aux os, ebranle de telle sorte la racine, que la vigueur vient à manquer aux branches qui tombent comme feuilles en automne[1].

THÈBES, CITÉ

Thèbes est une tresancienne cité, edifiée sur le Nil du côté de la Barbarie : mais le fondateur d'icelle est incertain entre les auteurs. Aucuns veulent dire qu'elle fut fabriquée par les Egyptiens, les autres par les Romains, et d'autres que les Grecs en ont jeté les fondemens. Mais la diversité des langues, dont sont ecris plusieurs epitaphes, cause une telle varieté d'opinions. Car les uns sont gravés en caractéres grecs, les autres en lettres latines, et d'autres encor en lettres egyptiennes. Maintenant la cité ne sauroyt contenir plus hault que de troys cens feux : combien que ce peu de maisons, qui y sont, luy donnent un grand lustre, pour être fort belles et bien bâties. Elle est abondante en grains, ris, sucre, et fruits appellés muse, qui sont singulièrement bons. Il y a plusieurs marchans et artisans : toute-

1. Barinbal, برنبال, village situé sur la rive droite du Nil, non loin de Mansourah, fait actuellement partie du merkez de Desouq. Cf. Ali Pacha Mobarek, *El-Khitat el-djedida*, t. IX, p. 36.

foys, la plus grande partie des habitans s'adonne à cultiver la terre, et ne se presente aux yeux de ceux qui vont parmy la cité, sinon l'object de femmes, qui sont douées d'une merveilleuse beauté, et non moins acompagnées de bonne grace. Autour d'icelle y a grand nombre de datiers qui sont si touffus, qu'on ne sauroit decouvrir la cité, jusques à ce qu'on soyt au pied des murailles. Outre ce, il y a plusieurs clos de vignes, peschers et figuiers : dont le fruit se porte au Caire en grande quantité. Dans le pourpris se voyent beaucoup de vestiges des antiquités, comme colonnes, epitaphes et masures, qui sont de grosses pierres entaillées, toutes ces choses rendent un grand temoignage de quelle grandeur devoit être jadis cette cité, et mêmement pour tant de ruines, qui s'y voyent à present.

FUOA, CITÉ

Fuoa est une ancienne cité edifiée par les Egyptiens sur le Nil du coté d'Asie, distante de Rosette par l'espace de quarante cinq mille devers midy, bien peuplée, civile et tresabondante. Il y a de belles boutiques de marchans et artisans, mais les places sont etroites. Les habitans se delectent de vivre en paix et repos. On lache tant la bride aux femmes et se sont acquise si grande liberté qu'elles peuvent aller

là où le desir les porte et y demeurer le long du jour; puis retourner, le soir, à la maison si bon leur semble, sans que leurs maris les en reprennent. Hors la cité y a un bourg là où les femmes publiques tiennent les rancs, qui est une bonne partie d'icelle; autour se trouvent plusieurs possessions de dates et une bonne campagne pour grain et sucre, mais les cannes de ce terroir ne le produisent pas bon; en lieu de quoy, elles jetent un certain miel, duquel on use par toute l'Egypte pour ce qu'il s'en trouve peu[1].

GEZIRAT EDDEHEB, C'EST-A-DIRE L'ILE DE L'OR

Cette ile est située à l'oposite de la cité susnommée, mais au milieu du Nil; le territoire d'icelle est fertile en ris et sucre, etant fort hault, tellement qu'il produit de tous arbres fruitiers, hors mis des oliviers. Il y a plusieurs vilages et beaux edifices,

1. Les géographes orientaux ne nous fournissent que peu de détails sur ville de Fouah.

Le chérif Edrissy ne lui consacre que peu de lignes. « Fouah, dit-il, est une jolie ville dont le territoire produit des fruits et toutes choses en abondance. Il y a un marché et c'est un lieu de commerce. »

Belon s'arrêta à Fouah dans son voyage d'Alexandrie au Caire : « Et tant fismes que nous vinsmes loger à une grande ville nommée Foua. C'estoit anciennement une ville grande comme le Caire et encore pour le jourdhuy, il n'y a aucune ville en terre ferme d'Égypte après le Caire qui soit plus grande que Foua. Elle est beaucoup plus grande que Rosette » (*Observation des singularités*, p. 224).

mais l'epesseur des datiers et autres arbres serrés fait qu'on ne les peut voir, sinon de près. Tous les habitans s'adonnent à cultiver les terres et porter vendre tous leurs fruits au Caire[1].

MECHELLA, CITÉ

Mechella est une grande cité edifiée de notre temps par les mahommetans sur le Nil devers l'Asie, ceinte de faibles murailles; mais elle est bien peuplée de gens, qui sont quasi tous tissiers de toiles, ou laboureurs des champs, nourrissans ordinairement des oyes en grande quantité, qu'ils portent vendre au Caire; et au contour de la cité, y a de bonnes

1. L'Ile d'Or, جزيرة الذهب, Djeziret ez-zeheb, se trouve au milieu du Nil en face de Fouah. Le sol en est élevé et on y trouve toutes sortes d'arbres fruitiers à l'exception des oliviers. On y a construit un grand nombre de maisons de campagne et de beaux palais, mais les dattiers et autres arbres forment un bois si épais qu'on ne peut les apercevoir. Le terrain est excellent pour la culture de la canne à sucre et du riz. Les habitants de l'île s'occupent de leurs travaux agricoles et du transport de leurs marchandises au Caire. Jean Thenaud qui fit, en 1512, en compagnie d'André Le Roy ambassadeur de Louis XII auprès du sultan Ghoury, le voyage du Caire nous dit : « Dessus Foa est une isle qui n'a pas deux heures de circuyt appartenant à la principalle femme du souldan qui luy vault annuellement pour l'habondance des sucres, raisins, casses, dattes et aultres fruicts qui s'y recueillent cent mille ducatz. Pour ce, la nomment Zeziet deeth, c'est assavoir l'isle d'Or » (*Le voyage et itinéraire de frère Jean Thenaud*, Paris, 1884, p. 33).

terres à semer grain et lin, mais au dedans peu de civilité et maigre entretien[1].

DEROTTE, CITÉ

Derotte est une noble cité edifiée du temps des mahommetans, sur le rivage du Nil, en la partie d'Afrique, sans qu'elle soyt aucunement fermée de murailles, mais au reste bien habitée, et embellie d'edifices fort somptueux. Les faubourgs sont larges et bien garnis de boutiques. Davantage, il se trouve un beau temple dans la cité. Les habitans sont jouyssans de grandes richesses, pour ce que le territoire produit du sucre en abondance. Au moyen de quoy, la commune est redevable au soudan de mille sarafes pour obtenir la licence de faire le sucre, et pour ce fait, il y a un grand logis en forme de chateaux, là où l'on tient des trepiés et chaudières pour faire bouillir, en si grand nombre, et avec tant d'ou- Derotte, tributaire

1. Un certain nombre de bourgs d'Égypte portent le nom de Mahallèh, محلة. Celui dont parle Léon l'Africain est appelé Mahallet el-Kebirèh, محلة الكبيرة, et il est situé sur la branche du Nil de Damiette. Mahallet el-Kebirèh était autrefois la capitale de la province de Gharbyèh dont le chef-lieu est aujourd'hui Semennoud. Le chérif Edrissy nous dit que Mahallèh était une grande ville où sont des marchés bien fournis et où il se fait constamment des affaires de commerce. Yaqout, dans son Dictionnaire géographique, nous apprend qu'au XIII[e] siècle elle s'étendait sur les deux rives du Nil : une partie de la ville s'appelait Sendafa et l'autre Charqyoun (*Moudjem oul-bouldan*, t. IV, p. 428).

vriers, que je n'ay aucune souvenance d'en avoir tant veu autre part; et me fut dit par un ministre de la commune, que la depence de cette besongne monte journellement à plus de deux cens sarafes[1].

MECHELLAT CHAIS, CITÉ

Mechellat chais est une cité moderne, edifiée par les mahommetans sur le fleuve du Nil, en la partie d'Afrique, sur une haulte montagne, ayant le territoire fort hault, à cause de quoy toutes les possessions sont en vignes, pour ce que le Nil en croissant ne sauroit arriver jusques à la sommité. Cette cité fournit le Caire de raisins frais quasi la moitié de l'année. Les habitans sont bateliers la plus grand'-part, pour ce qu'ils ont trop peu de terre à cultiver, qui les rend tous mecaniques et peu civils[2].

1. Derout, دروت, est située dans le canton d'Achmounein, qui fait partie de la province de Daqalièh. Cette ville porte aussi le nom de Derout Ennakhil (Derout des palmiers). Le nom de Derout est donné aux localités qui se trouvent à la prise d'eau d'un canal. Un autre bourg, portant le nom de Derout Serban, se trouve dans la même province d'Achmounein, et un troisième, appelé Derout Belhacèh, est situé dans la province de Behnassa du Sayd.

Le bourg de Derout mentionné par Léon l'Africain est celui qui a le nom de Derout aux palmiers.

2. Mahallet Qaïs, محلة قيس. Yaqout nous apprend qu'il existait, au XIII[e] siècle, sur la rive occidentale du Nil, au dessus de Djizèh, une ville alors ruinée qui devait son nom à Qaïs, fils d'El-Harith el-Mourady, qui en

LA TRESGRANDE ET MERVEILLEUSE CITÉ DU CAIRE

La renommée est epandue par tous climas que le Caire est à present une des grandes et merveilleuses cités qui se trouvent en tout le monde. La forme et assiete d'icelle je vous deduiray de point en point, rejetant et laissant à part les bourdes et mensonges qui s'en mettent en avant de plusieurs. Commençant donques par le nom, je dy Caire être vocable Arabesque, mais corrompu aux langues vulgaires de l'Europe; pour ce qu'à parler proprement, on devroit dire Chaira, qui vault autant à dire comme poule couvante. Et fut edifiée aux temps modernes par un esclave Esclavon nommé Gehoar el chetib (comme il me semble vous avoir recité en la première partie de cet œuvre) qui erigea dans icelle ce fameux et admirable temple qu'il nomma Gemih el Hashare : c'est-à-dire temple illustre; et retint l'esclave ce surnom Hashare (qui signifie illustre) du pontife son maître[1].

avait fait la conquête. Elle versait tous les ans au trésor une somme de dix mille dirhems (*Moudjem oul-bouldan*, t. IV, p. 115).

Il y avait aussi dans le Hauf une localité du nom de Qaïs qui donnait son nom aux robes appelées *qaïssiéh*. On en voit encore aujourd'hui les ruines entre Sawadèh et Abadèh. De cette ville à Ferama la distance par terre est de six postes (Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques*, t. I, p. 337).

1. Caire. *Djami el-Azhar*, الجامع الازهر (La mosquée la plus brillante). Cette mosquée si célèbre fut bâtie par le qaïd Djauher qui en jeta les fondements le 24 djoumazi oul-ewwel 359 (4 mars 970). La construction en fut

Cette cité est assise en la plaine souz la montagne, appellée el Mucattun[1], distante du Nil environ deux mille, fermée de superbes et fortes murailles, avec tresbelles portes, dont il y en a troys principales : l'une est appellée Babe Nasre[2] qui signifie la porte de la victoire, regardant devers levant, et du côté desert de la mer Rouge. L'autre se nomme Beb Zuaila, qui est à l'object du Nil et de la cité vieille. La tierce s'appelle Beb el Futuh, cet à dire la porte des triomphes, laquelle se drèce vers un lac, quelques campagnes et possessions. La cité est bien peuplée de marchans et artisans, mêmement toute la ruë, qui va de la porte Nasre à celle de Zuaila, là où consiste la plus grande partie de la noblesse. En cette ruë mêmes y a aucuns colèges d'excellente structure et

achevée le 21 ramazan 361 (3 juillet 973). Maqrizy donne la copie de l'inscription qui était tracée autour de la coupole surmontant la première galerie, à droite du mihrab et du minber : « Au nom d'Allah le clément, le miséricordieux! Celui qui a ordonné la construction de cette mosquée est le serviteur de Dieu et son vicaire Abou Temim Ma'ad l'imam el-Mouïzz li din illah, prince des fidèles. Que Dieu répande ses bénédictions sur ses nobles et purs aïeux et sur ses augustes enfants. Cette œuvre a été accomplie par Djauher le katib, originaire de la Sicile, l'an trois cent soixante. »

La première prière publique y fut faite le 23 ramazan 361 (5 juillet 973) (Maqrizy, t. I).

1. Lisez : Mucattam, المقطم.

2. Autrefois, selon Maqrizy, Bab en-Nasr se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville. Ce fut sous le règne de Mostanser que le vizir Bedr el-Djemâli, faisant restaurer les murs du Caire, donna à Bab en-Nasr l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui près du Moçalla des jours de fêtes. (Maqrizy, t. I, p. 381.)

merveilleuse grandeur, enrichis de tresbeaux ornemens; et s'y trouvent semblablement des temples tresgrans et somptueux, et entre autres est celuy de Gemih elhecim, tiers pontife scismatic, avec une infinité d'autres fort beaux et renommés, dont je me tairay pour le present[1]. Davantage il y a plusieurs etuves compassées avec une industrieuse architecture. Il y a une ruë qu'on appelle Bein elcasrain, là où sont aucunes boutiques, où se vendent les viandes cuites, et sont environ soissante toutes fournies de vases d'etain. Il s'en trouve encor d'autres pour vendre des eaux tresdelicates, distilées de toutes sortes de fruits, desquelles usent tous les nobles; et ceux qui les vendent les tiennent dans des vases de voirre et etain, embellies de subtils ouvrages. Auprès de ces boutiques il y en a d'autres, là où se vendent les confitures assés mignonnement faites, et bien differentes à celles de l'Europe, qui se font de miel et de sucre.

1. La construction de la mosquée de Hakim fut commencée sous le règne du khalife fatimite El-Aziz billah, fils du khalife El-Mouizz li din illah. Le fils de El-Aziz billah, Abou Ali Mançour El-Hakim bi amr illah en acheva la construction et y placa les objets nécessaires à l'exercice du culte. Une inscription placée au dessus de la porte constate que la construction en fut complètement achevée en 393 (1002), et une autre, placée au dessus du minbar, apprend que ce minbar avait été élevé en 403 (1012). Cette mosquée se trouvait primitivement en dehors de la porte Bab el-Foutouh : elle fut comprise dans l'enceinte du Caire sous le règne du khalife Mostanser billah, lors de l'agrandissement de la ville accompli par l'émir el-Djouïouch Bedr El-Djemaly. La mosquée de Hakim était qualifiée de *Djami el-anouer* (La mosquée la plus lumineuse). Cf. Maqrizy, *Kitab oul-Khitat*, t. II, pp. 277-280.

Puis se trouvent les fruitiers, vendans les fruits qui s'aportent de Surie : comme sont pommes de coin, grenades, et autres fruits de telle espèce, que ne produit l'Egypte. Plusieurs autres boutiques sont entremelées parmy celles-cy, où se vend le pain, les œufs et le fromage frit en l'huile. Outre ces boutiques l'on vient à trouver une ruë plaine de gens exerçans nobles ars : au delà, est le collège neuf du Soudan Ghauri, qui fut tué en la guerre meuë entre luy et Selim, empereur des Turcs. Passé ce collège, l'on void les grans magazins de draps, et aussi une infinité de boutiques. Au premier se vendent les toiles aportées d'etrange païs, fort bonnes : comme sont celles de Bahlabah, et tissues de cotton, et fines au possible ; avec d'autres qu'on appelle Mosal, et Ninoü, lesquelles sont merveilleusement fermes et delicates : au moyen de quoy les plus aparens et gens de reputation en font faire leurs chemises et voiles qu'ils portent sur leurs turbans. Outre plus, il y a les magazins où se vendent les plus riches et nobles draps qui se facent en Italie : comme draps d'or, veloux, damas, satin, taffetas et autres ; dont je peux affirmer (sans m'eloigner aucunement de la verité) n'en avoir veu en Italie (là où ils se font) qui aprochassent en rien de leur perfection et naïveté. Plus outre, sont les magazins de draps de laine, qui s'y transportent semblablement de l'Europe, comme de Venise, de Florence, de Flandres et de plusieurs autres lieux.

Plus outre encor se vendent les camelots et semblables marchandises, tant que de lieu en autre l'on parvient à la porte Zuaila, là où il y a aussi grand nombre d'artisans. Auprès de cette grande ruë il y a encor un magazin appelle Can el Halili, où logent les marchans de Perse, et est de telle grandeur, qu'il a la forme d'un somptueux palais de quelque grand seigneur. Car il est treshault, et fort de mêmes, baty à troys etages, ayant plusieurs chambres basses : dans icelles les marchans donnent audience, et font echanges de grosses marchandises, n'etant permis à d'autres marchans qu'à ceux qui sont opulens, et ont de quoy demeurer en ce lieu là, où ils tiennent leurs marchandises, qui sont epiceries, pierreries, toiles indienes, comme voiles et telles autres choses[1]. De l'autre côté y a une autre ruë, où demeurent les marchans de parfums, comme de musq, civette et ambre gris ; de quoy ils sont si bien fournis, et en si grande abondance, que leur en demandant vingt et

1. Le Khan el-Khalily a été bâti par l'emir Djeharkes, esclave du sultan Khalily, chef des écuries du sultan Barqouq.

L'emplacement de ce khan, situé dans l'ancien quartier des tréfileurs d'or, servait de cimetière aux membres de la famille Fatimite. Il portait à cette époque le nom de l'émir el-Khalily. Celui-ci en fit déterrer les ossements qui furent entassés dans des couffes et transportés par des ânes à la butte d'immondices appelées Kiman el-Barqièh. Khalily essaya de justifier sa conduite en alléguant que les khalifes fatimites étaient des hérétiques. Par un juste retour des choses d'ici-bas, l'émir Djeharkes el-Khalily fut tué dans une rencontre des troupes du sultan Barqouq avec celles de Ilbogha et son cadavre fut abandonné nu sur le champ de bataille, le lundi, 11 rebi oulewwel 791 (10 mars 1389).

cinq livres, ils en deplieront et presenteront plus de cent.

En une autre ruë se vend le papier tresblanc et poly : et ceux qui le vendent tiennent encor quelques beaux et rares joyaux, qu'ils font porter de boutique en autre par un qui les met à pris. Là demeurent encor les orfèvres, qui sont Juifs, manyans journellement de grandes richesses. Il y a aussi d'autres ruës, où font residence les revendeurs de beaux acoutremens des citoyens et gens de grande autorité. Et ne se fault pas persuader que ce soyent manteaux, casaques, linceuls, ny semblables choses de petite consequence et valeur, mais ornemens pretieux, et de tresgrand pris, tellement qu'entre les autres, je y vey un pavillon entièrement fait à l'eguille, couvert d'un rang de perles, pesantes (comme il me fut dit par celuy qui l'exposoyt en vente) quarante cinq livres, encore que sans cela fût vendu dix mille sarafes; et ay veu avec ce des choses dans ces boutiques de grand pris et valeur quasi inestimable. Dans la cité se void un grand hopital que feit edifier Piperis[1], premier soudan des Mammalucs, le douant

1. Piperis est le nom défiguré du Sultan Bibars: Melik el-Dahir Roukn Eddin Bibars el-Bondouqdary fut élu sultan par les émirs Bahrites après l'assassinat de Qotouz. Il régna de 658 (1260) à 676 (1277). Il avait été l'un des meurtriers du dernier sultan ayyoubite Melik el-Mouazzam Touranchâh. Maqrizy ne fait point mention d'un hôpital construit par Sultan Bibars. Il cite quatre hôpitaux qui sont le maristan d'Ibn Thouloun, celui de Kafour el-Ikhchidy, le maristan el-Meghafir, le grand hôpital fondé en 682 (1283) par Melik el-Mançour Mohammed Qelaoun. Ce prince,

de deux cens mille sarafes par an : au moyen dequoy tous les malades de quelque infirmité que ce soyt y peuvent demeurer avec toute commodité durant leur maladie, pendant laquelle ils sont visités des medecins et fournis de tout ce qui leur est necessaire, jusques à tant qu'ils soyent retournés en convalescence. Mais avenant qu'ils y decèdent, tout leur bien demeure à l'hopital.

DU PREMIER BOURG DU CAIRE APPELLÉ BEB ZUAILA

Ce bourg icy est de grande etendue et contient environ douze mille feux, commençant à la porte Zuaila, et s'etendant devers ponant environ un mille et demy, devers midy jusques à la forteresse du Soudan, du côté de tramontane par l'espace d'un mille, jusques au faubourg appellé Beb elloch [1], qui

atteint d'une grave indisposition en 675 (1276) à Damas, fut guéri par les remèdes fournis par l'hôpital qui avait été élevé dans cette ville par Nour Eddin ibn Zengui.

Dans les premières années de son règne, Melik el-Mançour bâtit et installa au Caire le grand hôpital qui porta son nom sur le modèle de celui de Damas. Maqrizy en donne une longue et très intéressante description Le quatrième hôpital est celui qui fut construit en 821 (1418) par Melik el-Mouayyid Cheikh (Maqrizy, *Kitab el-Khitat*, t. II, pp. 405-408).

1. La place de Bab-Ellouq, رحبة باب اللوق, est formée par cinq places qui ont été réunies. C'est sur cette place que s'assemblent les barbiers, les prestidigitateurs et les gens de métiers tels que les escamoteurs, les joueurs de marionnettes, les charmeurs de serpents et les faiseurs de tours de force. On y voit se réunir une foule immense de spectateurs et de gens de mau-

est autant remply de noblesse (ou peu s'en fault) que la cité même, tellement que plusieurs habitans d'icelle y ont des boutiques, et par le semblable plusieurs de ce faubourg ont des maisons dans la cité. Il y a plusieurs temples, monastères et colèges ; et entre autres, on y void un fort renommé, que Hesen Soudan feit fabriquer, d'une merveilleuse hauteur, en voutes, au reste tresfort de murailles, de sorte que souventefoys on a veu revolter un soudan contre l'autre : mais celuy de dehors se pouvoit fortifier dans ce collège, et batre la forteresse du soudan, sans aucun empêchement pour être à l'object d'icelle, et prochain d'une demye portée d'arbalète[1].

vaise vie. Avant l'année 780 (1378) la foule s'assemblait pour jouir de ce spectacle, dans la grande voie qui s'étend depuis la mosquée du Cuisinier, جامع الطباخ, jusqu'au pont de Qadadâr.

1. La mosquée du Sultan Hassan porte aussi le nom de Medresséh Sultan Hassan à cause du collège qui y était annexé. Elle s'élève entre la Citadelle et l'étang appelé Birket el-Fil (l'étang de l'éléphant). Elle a été construite sur l'emplacement occupé autrefois par l'hôtel de l'émir Ilbogha El-Yahaouy. Melik en-Nacir Sultan Hassan en jeta les fondements en l'année 757 (1356) et on y travailla sans interruption pendant trois ans. La dépense journalière s'élevait à vingt mille dirhems équivalant à mille miçqal d'or. L'arcade principale de la mosquée dépasse de cinq coudées celle de l'iwan de Kesra à Medaïn (Ctésiphon). Sultan Hassan avait formé le projet d'élever quatre minarets : le troisième qui se dressait à côté de la grande porte s'écroula et écrasa trois cents orphelins qui se trouvaient réunis dans une école auprès de la mosquée.

Sultan Hassan fut assassiné trente-trois jours après la chute du minaret, dans la nuit du mardi au mercredi 9 du mois de djoumazi el-oula 762 (17 mars 1361) (Maqrizy, *Kitab oul-Khitat*, t. II, pp. 362-362).

On peut consulter au sujet de ce magnifique monument les planches de l'atlas de la *Description de l'Égypte* et celles de l'ouvrage de M. Coste.

LE BOURG APPELLÉ GEMEH TAILON

Celuy-cy est un autre bourg, se confinant avec le precédent de la partie du levant, s'etendant devers ponant jusques à certaines ruines, qui sont devers la vieille cité : et fut edifiée avant le Caire, par un nommé Tailon, qui fut esclave Esclavon de l'un des pontifes de Bagaded, et lieutenant d'Egypte, homme prudent et de haute entreprinse. Cetuy-cy abandonna la demeurance de la vieille cité, et vint resider en ce faubourg, là où il y a artisans et marchans, mêmement de la Barbarie, et y fait fabriquer un tres-grand et admirable palais, avec un temple de semblable grandeur et qualité[1].

LE FAUBOURG APPELLÉ BEB ELLOCH

Beb elloch est semblablement un grand faubourg, distant des murailles du Caire environ un mille, et contient troys mille feux. Il y a plusieurs marchans et artisans, ensemble une grand'place, où se void un

1. Il s'agit du quartier où se trouvait la mosquée *Djami Ibn Thouloun*, جامع ابن طولون, bâtie par Ahmed ben Thouloun en l'année 263 (876). Elle était située sur l'emplacement appelé *Djebel Yachkor*, جبل يشكر, où, suivant la légende. Dieu adressa la parole à Moïse. Brûlée en 376 (986), cette mosquée fut reconstruite ensuite trois siècles plus tard.

tresample palais et merveilleux colége, edifié par un Mammaluc, appellé Iazbachia, qui fut conseiller d'un ancien soudan, et de son nom a été appellée la place Iazbachia : là où l'oraison finie et le sermon, tout le peuple a coutume de s'assembler, pour ce qu'il y a dans ce faubourg plusieurs choses deshonnêtes, comme cabarets et femmes publiques.

Chameaux et ânes, chiens dançans ensemble, le bateleur de mesme.

Là se retirent semblablement plusieurs bateleurs, memement ceux qui font dancer les chameaux, anes et chiens : chose certes qui aporte une grande delectation aux assistans, et principalement le passe-temps de l'ane, pour ce que aprés l'avoir fait quelque peu baler, l'un de ces bateleurs, par maniére de devis, commence à user d'un tel langage : Maitre ane, le soudan a deliberé de faire demain ses aprets, et jeter les fondemens d'un tresbel edifice, et pour ce il veult employer tous vos semblables, qui sont dedans le Caire, et entend que entre les autres tiendrés le premier rang, comme le plus brave et mieux experimenté à porter les pierres, chaux et autres choses à cet efait necessaire. Lors tout en un instant l'ane se laisse tomber en terre etendu de son long les pieds contremont, lesquels hauçant en l'air s'enfle le ventre et cline les yeux ne plus ne moins comme s'il étoit sur le point de rendre les abois. Ce pendant le bateleur piteusement se lamente à l'assemblée d'avoir esté tant infortuné que d'avoir ainsi miserablement perdu son ane, acompagnant son deuil de priéres, requerant la compagnie vouloir survenir à son extreme necessité, afin qu'il puisse avoir le moyen d'en

Harangue du bateleur à son âne.

acheter un autre. Mais il n'a pas plus tôt achevé sa quete, qu'il commence d'avertir les gens presens, qu'ils ne pensent pas que son ane soit mort, pour ce que le rusé (dit-il) cognoissant fort bien que son maitre étoit necessiteux, feint le mort pour mieux jouer son personnage, afin que par ce moyen il induise le peuple à compassion, et que les presens puissent servir à luy acheter de l'avoine. Puis se retournant vers l'ane luy dit, qu'il se leve sur ses pieds, à quoy ne voulant entendre la bete, et ne faisant aucun semblant de se mouvoir, le bateleur commence à la caresser et etreiller d'une merveilleuse sorte, avec coups orbes, et lourdes battonnades, sans toutefoys que pour cela il la puisse faire remuer; au moyen de quoy il rentre sur ses brisées, et dit : Seigneurs, je vous veux bien faire entendre, comme le soudan a fait publier à son de trompe, que tout le peuple du Caire doive sortir demain au matin pour l'acompagner en son triomphe, et que tous les gentils femmes et plus belles dames de la ville le viennent voir en sa pompe et magnificence, montées sur des anes, ausquels elles donneront une bonne repue d'orge et d'eau du Nil. A peine peut il avoir mis fin à ses paroles, que maitre baudet commence à se drecer sur ses pieds, et s'escarmouchant le plus dextrement qu'il fait, fait une grande bravade, se montrant recevoir un contentement fort grand et joye indicible, laquelle est interrompue par les paroles du bateleur, qui dit : Un des chefs de la ville par malheur m'a

demandé à preter mon petit mignon pour porter sa femme, qui est une vieille, la plus fauce, depiteuse, et difforme qu'on sauroit choisir entre un million. A ce propos l'ane (comme si Nature luy avoit donné quelque entendement de surcroit) commence à baisser les oreilles et choper, feignant d'estre estropié, dont le maitre se prend à luy dire : Les jeunes tendrons te plaisent donq, à ce que je voy, et l'ane (en baissant sa lourde teste) semble y consentir, et dire ouy. Or sur (dit le maitre) il y en a icy plusieurs jeunes, fraiches et delicates, choisis celle qui t'est plus agreable. L'ane, en tournoyant, fait de sorte qu'il s'adresse droitement là où sont les femmes contemplans ce spectable; et ayant choisy la plus honnorable, s'adrece à elle, et la touche de la teste. Lors avec une grande risée un chacun commence à crier en gaudissant : Ho ho ho la dame, la favorite de maitre baudet. Cela fait, le bateleur monte dessus son ane pour s'en aller ailleurs. Il y a une autre manière de bateleurs, lesquels tiennent aucuns petis oyseaux, atachés à une quesse faite en forme d'un dreçoir, qui tirent hors des buletins de fortune, tant de bon comme de mauvais augure, et ceux qui desirent savoir ce que Fortune leur garde, jetent un denier aux pieds de l'oyseau, lequel le prend avec le bec, et le porte dans la quesse, d'où il raporte un tilet de reponce. Il m'en avint un, que je ne pouvois interpréter qu'en malheur; combien que je ne m'y arretay aucunement, mais il m'avint encore pis qu'il

ne me predisoit. Plusieurs escrimeurs de baton et lutteurs s'y trouvent avec autres gens, qui chantent les batailles d'entre les Egyptiens et Arabes, du temps qu'ils suppeditèrent l'Egypte, y ajoutans mille fables et bourdes par eux controuvées.

LE BOURG APPELLÉ BULAC[1]

Bulach est un grand bourg distant de la cité environ deux mille : mais par le chemin l'on trouve tousjours maisons, qui moulent le blé à forces de bêtes, et est ce bourg fort ancien, edifié sur la rive du Nil, contenant environ quatre mille feux, bien garny d'artisans et marchans, memement de ceux qui vendent le grain, le sucre et l'huile. Il y a plusieurs temples magnifiques, somptueux edifices et tresbeaux coleges : mais ordinairement les maisons baties sur le Nil sont plus commodes et de plus belle montre : tellement que c'est un objet, qui recrée merveilleusement la veuë pour regarder des fenetres les navires, qui viennent par sur le Nil, aborder au port du Caire, qui est en ce bourg. Et telle foys avient que l'on decouvre sur le fleuve un milier de bateaux, y venir prendre port, principalement en temps de moissons : et là demeurent les gabeliers deputés sur le fait des marchandises, qu'on

1. Boulak, بولاق.

amène d'Alexandrie et Damiete, combien qu'on y paye peu : d'autant qu'on a desja satisfait à la douane sur la marine. Mais les marchandises qui viennent du costé de l'Égypte n'y sont comprinses : car on fait payer aux marchans la gabelle entièrement.

LE BOURG APPELLÉ CHARAFA[1]

Charafa est un bourg ressemblant à une petite vile, près la montagne à un jet de pierre, distant de la muraille du Caire, par le espace de deux mille, et du Nil environ un mille, contenant deux mille feux, mais à present la moytié est presque en ruine. On y void plusieurs sepultures d'aucuns personnages reputés pour saints par l'ignorance populaire, et sont elevées en voutes tresbelles et amples, ornées par le dedans de divers ouvrages et couleurs ; puis couverte de fine tapisserie. On s'y transporte ordinairement du Caire, et d'autres lieux tous les vendredis, pour devotion, au moyen de quoy il s'y fait de belles aumônes.

1. *El-Qarafa*, القرافة, était le nom de deux quartiers, l'un appelé *El-Kebira* « le grand » ; l'autre, *Es-Soghra* « le petit ». Le château d'El-Qarafa, bâti en 366 (976) par la mère d'El-Aziz billah et restauré en 520 (1134), avait été entouré de nombreux édifices de piété dont Maqrizi donne l'énumération (*Kitab oul-Khitat*, t. II, p. 454).

LA VIEILLE CITÉ APPELLÉE MIFRULHETICH [1]

Mifrulhetich est la première cité qui fut edifiée en Égypte du temps des mahommetans par Hamre, capitaine de Homar, second pontife, et est assise sur le Nil, sans estre aucunement ceinte de murailles, mais bâtie à la semblance d'un bourg, s'etendant sur le fleuve, et contient environ cinq mille feux. Il y a de belles maisons et superbes edifices : memement ceux qui sont assis sur le rivage du Nil, là où il y a un temple appellé le temple de Hamr, qui est admirable tant en beauté comme en grandeur et forteresse. Quant aux artisans, la cité en est sufisamment garnie. Là aussi se void la sepulture renommée de la sainte femme, que les mahommetans ont en grande reverence et veneration et l'appellent sainte Nafisse, qui fut fille d'un appellé Zemulhebidin [2], fils de Husem, fils de Haly, gendre de Mahommet. Cette sainte icy voyant sa maison etre privée et devêtuë du pontificat par ses parents memes, emeuë de grand desespoir, se partit de Cufa, cité en l'Heureuse Arabie, pour venir faire sa residence en cette-cy : dont tant pour etre decendue de la lignée de Mahommet, comme pour celle qu'elle menoit une vie assés

Nafisse elevée et revérée par les mahommetans.

Haly epousa Fatema, fille de Mahommet.

1. Lisez : *Misr el-Atiqa* مصر العتيقة, le Vieux-Caire.

2. Lisez : *Zëin el-Abidin*, زين العابدين.

honnête, elle s'acquit le bruit d'etre sainte[1]. Au moyen de quoy, du temps que regnoyent les pontifes herétiques parens de cette femme sainte, on luy feit eriger une belle sepulture, qui est pour le jourd'huy embellie de lampes d'argent, tapis de soye et autres choses semblables : de sorte que la renommée par laps de temps a si bien exalté cette glorieuse sainte Nafisse, qu'il ne se trouve marchant mahommetan, ou autre, après être parvenu au Caire par mer, ou par terre, qu'il ne voise visiter et revérer les os de icelle, delaissant grandes oblations : en quoy ne se montrent paresseux les voisins qui en usent au cas pareil : si bien que les aumones et ofertes du long de l'année reviennent à cent mille sarafes, que l'on distribue aux pauvres de la maison de Mahommet, et à ceux qui ont la charge et gouvernement d'administrer et tenir en ordre cette sepulture qui journellement, par miracles faux et dissimulés qu'ils attribuent à cette sainte, rendent les personnes toujours mieux affectionnées à plus grande devotion, et elargir davantage la main à leur particulier profit.

Sepulture de Nafisse saccagée.

A l'entrée de Selim, Grand Turc, au Caire, ses genissaires saccagèrent la sepulture, là où ils trouvérent cinq cens mille sarafes, qui étoient là gardées en deniers, sans les chaisnes, tapis et lampes d'ar-

1. La vie et les miracles de *Es-Sayyida Nefisa*, السيدة نفيسة, ont été consignés dans un opuscule publié au Caire en 1278 (1862) sous le titre de : كتاب الدر المنفيسة فى مناقب السيدة نفيسة.

gent : mais le soudan en feit restituer une grande partie. Ceux qui decrivent les fais et miracles des sains mahommetans ne mentionnent aucunement cette Nafisse comme pour sainte, sinon qu'ils l'exaltent pour avoir été noble dame, chaste et honnête, de la maison de Haly, et le reste (comme des miracles) a été controuvé par la simplicité populaire. Au dessus de ce bourg est la douane des marchandises, qui arrivent de Sahid, et hors de la cité fermée se voyent de belles sepultures des soudans faites à voutes. Il y eut un soudan n'a pas long temps, qui feit faire une alée entre deux hautes murailles, prenant son commencement à la porte de la cité, puis vient jusques au lieu des sepultures : et au bout des murailles y a deux tourrions treshaults : et à la sommité d'iceux demeure une guette pour decouvrir et noter les marchans qui viennent du mont Sinay. Loin de ces sepultures environ un mille et demy sont les terres appellées Almathria, là où est le jardin de la plante unique produisant le baume, et à bon droit unique se peut appeller ; car en quelque autre partie de la terre que soyt on n'en sauroyt trouver que cette seule, qui prend nourriture au milieu d'une fontaine, en guise d'un puys, etant de moyenne hauteur, jetant les feuilles resemblantes à celles de la vigne : sinon qu'elles sont plus petites : mais (comme il me fut dit) si l'eau de la fontaine venoyt à tarir, l'arbre demeureroyt sterile. Une haute muraille et forte ceint et enferme le jardin où est

Plante unique produisant le baume.



cette plante : tellement qu'il seroyt impossible d'y entrer sans grand faveur, ou si l'on ne faisoyt quelque honnête present aux gardes. Au milieu du Nil tout à l'oposite de la vieille cité, y a une ile appellée Michias[1], qui signifie mesure, pour ce que l'on y void la mesure du debord de ce fleuve, signée, par le moyen de laquelle on cognoît l'abondance ou cherté qui doit avenir par tout le païs d'Egypte. Ce que les anciens ont trouvé si certain par bonne experience, qu'on ne s'en trouva jamais deceu d'un seul point. Cette ile est bien habitée : contenant environ mille cinq cens feux, et au chef d'icelle se void un tresmagnifique palais edifiée par le soudan qui a été de notre temps. Puis tout auprès y a un assés grand temple et plaisant, pour être situé sur le fleuve : ayant à l'un des angles un bâtiment separé et ceint de murailles : au milieu d'iceluy, et à decouvert y a une fosse carrée et profonde de dix huit toises : et en l'un des cotés de la cavité repond un aqueduct qui vient par dessouz terre, du rivage du Nil : puis au milieu se void une colonne drecée, marquée, et divisée en autant de toises, comme la fosse est profonde, qui sont dix huit. Et lors que le Nil comme à croitre (qui est le dix septième de juin) incontinent l'eau entre par le canal ou aqueduct,

Michias, mesure.

C'est un conduit à mener l'eau en quelques lieux.

1. Maqrizy rapporte qu'un pavillon noir était placé à la fenêtre du nilomètre, المقياس, dès que la crue du Nil atteignait sa hauteur normale, c'est-à-dire seize coudées. C'était pour le peuple du Caire le signal de grandes réjouissances (*Kitab oul-Khitat*, t. II, p. 185).

s'ecoulant dans la fosse : là où quelque jour elle se haucera de deux doys, une autre foys de troys, et bien souvent de demye toise. Au moyen dequoy journellement se trouvent à cette colonne ceux qui en ont la charge, et voyans de combien le Nil est allé en croissant, en avertissent quelques jeunes enfans, qui portent une bande jaune sur la teste pour estre remarqués, et ainsi acoutrés s'en vont publians le long du Caire et par les faubourgs de combien l'eau est cruë; en quoy faisant, ils reçoivent des presens de tous marchans, artisans et des femmes, tant que le Nil demeure en sa cruë. L'experience est, que quand le Nil commence à croitre jusques à la hauteur de quinze toises de la colonne, l'abondance durera le long de l'année, et s'il n'arrive que de douze à quinze, on recueillira mediocre deblure; s'il ne passe que dix à douze, cela denote que le setier de blé doit monter jusques à la somme de dix ducats. Mais si l'eau outrepasse quinze, ataignant jusques à dix-huit, par cela se conjecture qu'il s'en ensuivra quelque grand mechef par la trop grande inondation. Alors les officiers annoncent soudainement tel signe aux petis enfans, qui s'en vont puis après crians parmy les rues : Ayés la crainte de Dieu devant vos yeux, pour ce que l'eau arrive à la sommité des chaussées qui la retiennent. A cet avertissement le cœur du peuple commence à s'intimider, et pour detourner l'ire du Seigneur, se met en prières et oroisons, acompagnées de grandes aumônes.

Chanson des petis enfans, à la grande inondation du Nil.

Ainsi le Nil va tousjours en croissant par quarante jours et autant demeure à se rabaisser, tellement que par le moyen de si grandes eaux les vivres commencent à s'encherir, pour autant que durant icelles, chacun a liberté de mettre ce qu'il vend à tel pris que bon luy semble, combien qu'ils usent tousjours de quelque discretion. Mais les octante jours ne sont pas plus tôt passés que les consuls des places y mettent bon ordre, en arrêtant le pris mesmement du pain; et se fait cette visite une foys l'an seulement, à cause que, selon le debord du Nil, les officiers savent les païs qui sont embus et couvers d'eau, ceux qui en ont en trop, et les autres moins ; selon l'assiete basse et haute des lieux; puis selon ce qu'ils en sont acertenés, mettent le pris sur le grain, et au bout des octante jours, les habitans du Caire font une grande feste, avec sons d'instrumens, chans et cris si penétrans, qu'on jugeroyt à l'instant la cité devoir bouleverser et aler sus dessouz.

Ce jour-là, chacune famille prend un bateau paré de fins draps, belle tapisserie et garny de toute sorte de chair en abondance : avec confitures et belles torches de cyre, tellement que tout le peuple se trouve embarqué sur le fleuve, demenant la plus grande joye de quoy il se puisse aviser. Voire et le soudan mêmes se met en rang, accompagné de tous les principaux seigneurs et officiers, avec lesquels il prend son adrèce à un canal appellé le majeur qui est muraillé; là où étant parvenu, il empoigne une

hache et d'icelle il ront la muraille, puis les principaux de sa cour font le semblable à l'imitation de luy : tellement, que, terrassée la partie du mur qui retenoyt l'eau, le Nil impetueusement entre dans le canal, par lequel elle court jusques à ce qu'elle se vient rendre dans quelques autres conduis, prenant son cours par tous les canals de la cité et des faubourgs, tellement que ce jour-là, le Caire se peut nommer une seconde Venise, car on se peut transporter avec les barques, par tous les lieux et possessions de cette cité durant cette feste, qui dure par l'espace de sept jours et de sept nuicts, de sorte que ce qu'aura gaigné un marchant ou un courtisan avec grand travail et sueur en un an, sera dependu en banquets, confitures, torches, parfums et musique durant cette semaine, qui est encore une relique des festes anciennement par les Egyptiens celébrées Hors du Caire, près le bourg Beb Zuaila, est la forteresse du soudan assise sur le coupeau de la montagne Mochattan, ceinte de treshautes et epesses murailles environnée de tresbeaux edifices et admirables palais : voire et si somptueux, que j'estime beaucoup meilleur d'en parler sobrement, qu'en lieu de les exalter, par mes paroles n'en toucher la verité, d'autant que leur perfection les rend d'eux-mêmes assez louables : car le pavé est de marbre de couleurs diversifiées, singulièrement bien gravé. Le comble des etages depeint de fin or moulu et vives couleurs. Les fenetrages sont de vitres diverses en cou-

leurs, comme l'on en peut veoir par l'Europe en plusieurs lieux, et les portails de beau boys, entaillé d'une merveilleuse industrie, enrichy de peintures exquises et laborieuses. Ces palais étoyent deputés pour les enfans du soudan, les autres pour ses femmes, et le reste pour ses concubines, eunuques et gardes. Il y en a quelques-uns, ausquels le roy souloyt faire les festins publics, ou donner audience aux ambassades : se montrans avec une grande pompe et cerimonie. Les autres étoyent pour les officiers deputés au gouvernement de sa cour. Mais toutes ces cerimonies ont été aneanties par Selim, Grand Turc.

COUTUMES, HABITS ET MANIERE DE VIVRE DES HABITANS DU CAIRE ET DES FAUBOURGS

Les habitans du Caire sont coutumièrement gens plaisans, compagnables et de joyeuse vie, promps à promettre, mais tardifs à mettre en efet, s'adonnans coutumièrement à mener le train de marchandise, et exercer autres ars, sans toutefoys sortir hors les limites de leur païs : et en y a avec ce plusieurs qui vaquent à l'etude de droit, et peu qui etudient aux ars. Car combien que les colèges soyent amples et commodes, neantmoins le nombre de ceux qui y profitent est petit. Les habitans se tiennent honnetement en ordre durant l'yver, portans habits

de laine, avec quelques robes cottonnées, et en eté se vetent de chemisolles deliées, et sur icelles ils chargent quelque autre habit de toile porfilée à fil de soye colorée, ou quelques braves camelots. Outre ce, ils portent de grans turbans couvers de voiles, qui leur sont aportés des Indes. Les femmes se parent magnifiquement de riches atours et pierrerie, laquelle elles portent en ghirlandes sur le front, et carcans autour du col, puis sur la tête quelque couefes de grand pris, etroites, et longues en forme de canon, de la hauteur d'une palme. Leurs habillemens sont gonnes de toute sorte de draps, avec manches etroites, et fort subtilement ouvrées de broderie : et autour d'icelles usent d'aucuns voiles de toile de cotton, fine et unie, qu'on aporte des Indes. Sur le visage elles portent un petit linge noir et fort subtil : mais aucunement âpre, resemblant, à le veoir, être tissu de cheveux, souz lequel elles peuvent veoir les personnes, sans qu'elles puissent de nul être veuës au visage. Outre ce, leur coutume est de porter aux pieds des brodequins et quelques escarpes fort propres, à la turquesque. Tant y a, que les dames de cette cité tiennent une si grande reputation et pompe, qu'entre mille d'elles il ne s'en trouvera aucune qui daigne prendre la quenouille pour filer, ny eguille pour coudre, encor moins s'entremettre de apreter à manger, dont les maris sont contrains d'acheter la chair toute cuite des cuisiniers : et pour cette occa-

sion il s'en trouve bien peu qui facent cuire aucune viande à la maison pour le menage, si la famille n'est grande. Elles sont semblablement en grande liberté, avec une telle privauté, qu'elles se parfument de souaves odeurs incontinent que les marys ont le pied tourné pour aller à la boutique : puis s'en vont à l'ebat parmy la vile, visitans leurs parens ou (à fin que je ne meconte) leurs amys : et en cet endroit ne se servent de chevaux, mais d'ânes, qui ne sont moins acoutumés aux ambles que haquenées, et ceux, à qu'ils sont, les tiennent bien harnachés et parés de belles housses de fin drap, puis les louent à ces dames, ensemble un garçon qui leur sert de guide et estafier, avec ce qu'il y a une infinité de personnes qui ne feroyent un quart de mille à pied. Ils s'en trouvent plusieurs, qui vont parmy la cité (comme il se fait en autres lieux) vendans de fruits, fromages, chair cruë, cuite, et autres viandes et plusieurs autres qui font porter par des chameaux de grans barraux pleins d'eau, pour ce que (comme il me semble vous avoir dit) le Nil est distant de la cité par l'espace de deux mille.

Il y en a d'autres qui portent un barril au col assés jolyment façonné (avec une auche de cuivre à l'endroit de la bouche d'iceluy, et une tasse damasquinée en la main fort industrieusement ouvrée), crians l'eau à vendre, et pour en boire, il fault payer une maille de leur monnoye. Davantage on en void d'autres qui crient les poussins parmy la cité, qui

se vendent en grande quantité, avec mesure dont ils rendent un grand tribut au soudan, et usent d'une merveilleuse façon à les faire eclorre, qui est telle. Ils prennent mille œufs, qui mettent tous ensemble dedans petis fours, surmarchans l'un l'autre par etages, et au dernier d'iceux, y a un pertuis, et au-dessous alument un feu temperé et lent : moyennant lequel les poussins commencent à eclorre à la file, puis on les met dans de grans vases : dont pour les vendre, ceux-cy en font certaines mesures sans fons : qu'ils mettent dans le panier de ceux qui les achètent, puis les emplissent de poussins, lesquels demeurent dans le pannier en levant la mesure : et les acheteurs, après les avoir nourris par quelque temps, les vont revendre. Ceux qui vendent les viandes tiennent leurs boutiques ouvertes jusques à minuict, les autres serrent à soleil couchant, et delà s'en vont par la cité, et d'un à autre bourg en s'ebatans. Les citoyens sont au parler deshonnetes ; et (pour taire la vilenie de leurs paroles) la femme vient faire le plus souvent ses plaintes et doleances au juge, que le mary est trop froid, ou debilité, ne faisant toutes les nuicts le devoir : au moyen dequoy les mariages en sont communement rompus, etans les parties en liberté de se pouvoir conjoindre avec d'autres telles, que bon leur semblera : comme il leur est permis par la Loy mahommetane. Quant aux artisans, s'il avient que quelqu'un d'entre eux invente quelque nouveauté industrieuse touchant l'art, dont il fait

Façon etrange pour faire eclorre poussins.

profession, on le pare d'une casaque de drap d'or, et le mênent les compagnons du metier par les boutiques, avec la solennité de plusieurs menetriers comme s'il triomphoit : et lors chacun luy donne une pièce d'argent. Du temps que je y étoys, il y en eut qui avec toutes sortes d'instrumens alloyt triomphant par la cité, pour avoir trouvé la subtilité d'enchêner une puce qu'il montroit sur un feuillet de papier blanc. Au reste, les habitans sont de peu d'esprit, et ne tiennent en leurs maisons aucunes armes de quelque sorte que ce soyt, tant qu'à grand'peine y pourroyt on seulement trouver un couteau pour trencher de fromage; et si par cas d'aventure ils s'animent les uns contre les autres, se voulans chamailler, ils demêlent leur querelle à grans coups de poing; et à tel joyeux spectacle s'assemble une grande multitude de gens, mais ne se partent jamais, que les hardis combatans n'amortissent leur colère par un acord, qu'on leur fait faire soudainement. La chair de bufle est la plus commune entre eux, avec force legumage : et se voulans seoir pour manger, ils etendent une nape ronde et petite, quand il n'y a pas grande famille, et au contraire on la met assés amples, comme il s'use en cour. Il y a une religion de Mores, dont un chacun des religieux mange ordinairement chair de cheval, et en sachans quelques uns d'estropiés, les font acheter à leur boucher, qui après les avoir engressés, les mênent à la boucherie, là où ils ne sont pas plus tot mis en pièces, que la

Religion de Mores usans de chair de cheval.

chair en est incontinent enlevée ; et se nomme cette religion El Chenefia[1] : laquelle est ensuivie par les Turcs mammalucs, avec la plus grande partie des Asians. Dans le Caire, et par toute l'Egypte il y a quatre religions, toutes differentes les unes des autres quant aux cerimonies de leur Loy spirituelle et régles de la canonique et civile ; mais elles sont toutes fondées sur la Loy mahommetane :· ce qui est avenu en cette manière. Anciennement il y eut entre eux quatre personnages fort versés aux lettres et de grand jugement ; qui par leur argutie et subtils moyens feirent terminer et comprindrent les choses particulières souz les universelles ecrites de Mahommet, dont un chacun d'iceux fait venir à l'ecriture à son propos, et l'interpréte à sa fantaisie, au moyen de quoy ils se contrarient fort en leurs opinions.

Quatre religions seulement par tout le Caire en Egypte, de diverses cerimonies.

Ceux-cy, s'etans acquis une grande reputation par leur merveilleuse doctrine, et par l'estime qu'on faisoyt de leurs ecris, furent chefs et premiers auteurs de ces quatre religions, tellement que tous les mahommetans ensuivent l'opinion des uns ou des autres, et n'oseroyent contrevenir à la secte qu'ils ont prinse, ny laisser la doctrine receuë, pour se reduire à une autre, si ce n'est quelque docte personnage, qui puisse entendre et rendre raison de sa foy.

1. Lisez : El-Hanafia, الحنفية, le nom d'un des quatre rites orthodoxes de la religion musulmane, le rite hanéfite.

Outre ce, il y a dans cette cité quatre chefs de juges, qui expedient et jugent les choses de consequence, tenans souz eux une infinité de juges; tellement qu'il ne se trouve canton, là où il n'y en ait troys ou quatre personnages establis pour decider les choses de peu d'importance. Et avenant qu'il se meuve proces entre deux parties de diverses religions, celuy qui fait ajourner son adversaire fait tenir sa cause devant son juge, mais l'autre peut appeller de la sentence en cas qu'elle soyt à son desavantage, et aura son renvoy devant un autre deputé sur les quatre chefs mêmes, d'autant qu'il est juge de la religion nommée Esfa fichia[1], ayant la preeminence sur tous les autres juges. Si aucun religieux commettoit delit contre les regles et cerimonies de sa religion, il seroyt grievement chatié et puny par son juge à la rigueur. Par même moyen les prêtres de ces religions sont differens entre eux tant à faire l'oroison, comme en plusieurs autres choses. Et combien que les quatre religions se contrarient totalement, pour cela les sectateurs ne se portent aucune rancune ou haine, mêmement le populaire. Mais les gens de jugement et qui ont etudié s'atachent souventefoys de parolles, argumentans ensemble en choses particulieres, en quoy faisant ils employent le meilleur de leur savoir, pour prouver

1. *Ech-Chafiïa*, الشافعية, le rite chaféite qui aujourd'hui encore est le plus répandu en Égypte.

et montrer par evidentes raisons que la régle qu'ils tiennent merite d'être preférée et tenir le premier lieu. Mais encore qu'ils soyent quelques foys transportés de colere impatiente, si est-ce que le chastiment et âpre punition corporelle qu'ils sont asseurés de recevoir s'ils detractoyent en rien des quatre docteurs susnommés, leur met le frein, les garde de passer plus outre et venir aux injures. Quant à la foy, ils sont tous d'une même opinion, à cause qu'ils imitent Hashari[1], chef de tous les theologiens et a fait régles, qui sont observées par toute l'Afrique et l'Asie, hors mis le domaine du Sofi, car les peuples qui sont souz sa seigneurie n'y ont aucun egard, ny respet, encore moins à l'opinion de ces quatre docteurs, tellement qu'ils sont tenus pour herétiques. Mais quand je considère bien, ce me seroit fort facheux et de trop grand pois, si je voulois pour cette heure m'etendre à deduire et expliquer toutes les raisons d'où sont yssues et procedées tant de douteuses et differentes opinions entre ces docteurs : au moyen de quoy je remettray tous espris curieux de savoir d'où provient la source, à la lecture d'un mien œuvre, qui leur satisfera et les en informera plus au long, car en icelly j'ay traité fort amplement de la Loy mahommetane, suivant la doctrine de Malichi, qui fut homme d'un admirable ju-

1. Aboul'l-Hacen Ali El-Achari, mort en 330 (941), fut un des principaux théologiens musulmans qui employèrent les preuves intellectuelles pour défendre les dogmes de la foi.

gement, natif de la cité de Medine Talnabi[1], là où est le corps de Mahommet, et est sa doctrine approuvée par toute l'Egypte, Surie et Arabie. Les tormens et suplices des delinquans sont tresredoutables et cruels, mêmement à l'endroit de ceux qui sont sententiés par la cour, là où qui derobe est pendu et qui commet quelque homicide en trahison est puny en cette manière. L'un des ministres du bourreau le tient par les deux pieds, l'autre par la tête et l'executeur de justice avec une epée le met en deux parties, dont celle devers la tête est mise sous un fouyer de chaux vive, et (chose autant merveilleuse comme epouvantable) ce buste demeure en vie par l'espace d'un quart d'heure, parlant tousjours à ceux qui luy tiennent propos. Les voleurs et rebelles s'ecorchent tous vifs, et leur peau est remplie de son, et puis vient on à la coudre : de sorte qu'on la fait sous-traire à la semblance d'un homme : et en cette façon le met on sur un chameau, qu'on méne par la cité, publiant les delits qu'il a commis, et me semble cette manière de suplice la plus cruelle, que j'aye point veuë en quelque part, que je me soys retrouvé ; pour ce que le patient ahanne merveilleusement à rendre l'esprit. Mais si le bourreau ataint le nombril avec le fer, il meurt incontinent. Toutefoys il fault bien qu'il s'en donne garde, s'il ne luy est expressement enchargé par la justice. Ceux qui

Justice administratée, avec grand' rigueur, quant aux mal-faiteurs.

1. *Medinet en-Nebi*, مدينة النبي, la ville du Prophète.

sont detenus prisonniers pour dettes, n'ayans de quoy satisfaire, le geolier paye pour eux : au moyen de quoy il envoye ces pauvres miserables, la chaîne au col, acompagnés de quelques garçons mendians : et revient leur aumône à celuy qui les detient, lequel leur taille si courte portion, qu'à peine en peuvent-ils vivre. Quelques vieilles vont encore par la cité crians et barbotans je ne say quoy non intelligible : mais tant y a que leur office est de tailler la crête de ce qui passe en la nature des femmes : chose etroitement enjointe par la Loy de Mahommet : combien que elle ne soyt observée qu'en Egypte et Surie seulement.

Justice quant aux debiteurs.

PAR QUEL MOYEN ON PROCÈDE A L'ELECTION DU SOUDAN ET DES OFFICES ET DIGNITÉS DE SA COUR

La puissance et dignité du soudan étoyt jadis grande et merveilleuse : mais elle fut rabaissée par Sultan Selim, empereur des Turcs, en l'an de l'incarnation mile cinq cens et dix huit, si je ne suis deceu : et lors furent changés et renversés tous les ordres et status des soudans. Donques pour m'être retrouvé en Egypte un peu après ces mutations et nouveautés par troys foys, il ne m'a semblé hors de propos ains tresseant et convenable de toucher quelque chose de la cour de ces seigneurs. Or on souloyt appeller à cette dignité de soudan, un des mam-

malucs, qui étoyent tous chretiens derobés de leur jeune aage et enlevés par les Tartares en la region de Circasie sur la mer Majeure, et vendus en Caffa, puis menés par les marchands au Caire, là où le soudan les achetoit : lequel leur ayant fait renier le baptéme, les faisoyt diligemment instruire aux lettres Arabesques, en la langue Turquesque, et au metier des armes : dont peu à peu ils parvenoyent aux offices et grans etas, jusques à tant qu'ils étoyent proveuz de la dignité du soudan. Mais cette coutume d'elire tousjours le soudan esclave n'avoit eu lieu, sinon depuis vingt ans en çà, que la maison du magnanime et courageux Saladin, qui par ses vaillances a epandu sa renommée par tout l'univers, vint à dechoir. Du temps que le roy de Jerusalem attenta de s'emparer du Caire (qui desjà par la pusillanimité du calife, qui en avoyt seul la jouyssance, étoit sur le point de se rendre tributaire) les docteurs et juges, avec le consentement de ce calife, envoyèrent appeller un prince en Asie, d'une nation nommée Curdu (peuple habitant dans des pavillons à l'imitation des Arabes) et se appelloit Azedudin[1], avec un sien fils, nommé Saladin : voulans faire un capitaine genéral et chef d'armée pour resister aux efors du roy de Jerusalem. Ce prince vint acompagné de cinquante mille chevaux : et combien que

1. Ased ed-Dîn était l'oncle paternel de Saladin et non son père; ce dernier se nommait Nedjm ed-Dîn Ayyoub.

Saladin fut de jeune aage, pour la grande magnanimité et vaillance, qui luy faisoyt compagnie (dont il promettoit quelque grande chose de luy à l'avenir) le creèrent genéral de l'armée pour marcher contre l'ennemy : luy remettans entre ses mains tous les revenus d'Egypte, pour en disposer comme bon luy sembleroyt. Or après avoir deployé ses etendars, et mis son armée en campagne, s'achemina contre les chretiens, et les rangea à son vouloir : les dechassant de Jerusalem et de toute la Sirie : ce qu'ayant fait, s'en retourna au Caire : là où étant parvenu, se voulut emparer de la seigneurie : et pour plus facilement y avenir, il feit tuer les chefs de garde du calife, qui étoyent de deux diverses nations : c'est à savoir des Noirs d'Ethiopie et Esclavons, dont les principaux avoyent tout le maniement des affaires du domaine entre leurs mains.

Le calife, se voyant denué de toute defence, voulut faire empoisonner le Saladin, lequel s'en etant aperceu (comme cault et rusé) le feit incontinent mourir; puis envoya rendre obeissance au calife de Bagaded, qui étoit vray pontife. Car celuy du Caire, scismatic, avoit usurpé et exercé par l'espace de vingt trois ans le pontificat, et au bout d'iceux ayant prins fins sa vie, avec le scisme, la dignité demeura entierement au calife de Bagaded, à qui de droit elle appartenoit. Mais ces choses ainsi passées, le soudan de Bagaded, et le Saladin entrèrent en grand discord : pour ce que celuy de Baga-

ded (qui étoyt d'une nation d'Asie, et jadis seigneur de Mazandran et Evarizin [1] : qui sont deux provinces sur le fleuve Ganges) pretendoyt droit sur le Caire : dont voulant mouvoir guerre contre le Saladin, fut maintenu des Tartares, qui s'étans acheminés à Corasan le molestoyent grandement. D'autre part, le soudan du Caire se voyant estre reduit à grande perplexité, craignant que les chretiens ne se ruassent sur la Surie pour se venger des outrages qu'ils avoyent receu de luy. Joint aussi, qu'une partie de ses gens étoyt demeurée aux guerres passées, partie etoufée de la peste et le reste ecarté çà et là, detenu aux afaires du royaume. Voilà pourquoy il acheta des esclaves de Circassie, que les roys d'Armenie souloyent enlever pour les envoyer vendre au Caire, là où le soudan leur faisoit renier leur foy, exercer la discipline militaire et apprendre la langue Turquesque, qui etoyt la langue du Saladin : souz lequel ces esclaves creurent en si grand nombre, qu'entre eux se trouvoyent de tresexpers capitaines, bons soldats et ministres de tout le domaine. Après le decès du Saladin, le gouvernement du domaine demeura à sa postérité par l'espace de cent cinquante ans, et pendant ce temps, la coutume d'acheter esclaves ne print fin. Mais venant sa maison en decadence, les esclaves eleurent un vaillant homme,

1. L'auteur a voulu dire de Mazenderan et de Thaberistan. Inutile d'ajouter que le nom de Ganges a été mis ici par erreur.

pour soudan, nommé Peperis : et dès lors on entretint cette coutume, que le fils d'un soudan ne pourroyt succeder à la dignité paternelle, et moins un Mammaluc, que premiérement il n'eut été chretien renié, bien entendant et parlant la langue turquesque et de Circassie : là où pour cette cause plusieurs soudans ont envoyé leurs enfans dès leur jeune âge pour aprendre le langage et coutumes rustiques, afin qu'ils fussent mieux capables pour parvenir aux grans etas et dignités. Mais ce projet leur a peu valu et n'a peu sortir tel efet, qu'ils esperoyent, à cause que les Mammalucs n'y ont pas voulu consentir. Voilà le sommaire de l'histoire du royaume des Mammalucs, et de leurs princes apellés soudans, qui jusques à present de main en main ont maintenu ce nom de soudan. Creation du soudan.

LES ETATS DE LA COUR DU SOUDAN DU CAIRE.

EDDEGUARE [1]

Eddeguare étoit une dignité, qui secondoit celle

1. Les divers titres énumérés ci-dessous sont le plus souvent mal orthographiés. Ils doivent être lus ainsi : *dewadar*, دوادار ; *émir kebir*, امير كبير, titre qui, selon Ibn Ayâs, fut donné pour la première fois en l'année 755 (1354) à Seïf ed-Dîn Cheikhou (*Tarikh Misra*, t. I, p. 303); *naïb es-soultana*, نائب السلطنة ; *ostadar*, استادار ; *émir akhor*, امير اخور ; *émir elf*, امير الف ; *émir mia*, امير ماية ; *khazendar*, خازندار ; *émir siláh*, امير سلاح ; *techtekhánah*, طشتخاناه.

du soudan, lequel donnoit toute puissance à celuy qui l'exerçoit, de commander, faire reponse, disposer des ofices, demettre les oficiers et ordonner de toutes choses avec autant d'autorité comme sa personne même et tenoyt une cour de bien peu inferieure à celle du soudan.

Amir cabir est la tierce dignité, et quiconques en étoyt jouyssant, avoit telle preeminence qu'un capitaine genéral : dreçant armées, les faisant marcher contre les Arabes ennemys, et constituant chatelains par toutes les cités; avec ce qu'il pouvoit employer les tresors en toutes choses qu'il estimoit la necessité le requérir.

Naï bessan étoit le quart ministre; exerçant la dignité de vicesoudan en Surie, là où il gouvernoit, et distribuoit les deniers du revenu d'Assyrie, comme bon luy sembloit : toutefoys les chateaux et forteresses étoyent entre les mains de chatelains commis par le soudan mêmes, auquel cetuy étoyt tenu de rendre quelque mille sarafes par an.

Ostadar étoit le maitre du palais du soudan, qui avoit charge de la provision des vivres du seigneur, et de toute sa famille, d'habillemens, et autres choses necessaires. Cet ofice souloyt etre exercé par quelque honorable vieillard, bien entendu, et qui eût été nourry en la cour du soudan.

Amiri achor, sixième officier, avait la charge de tenir la cour fournie de chevaux, harnoys et vivres : pour puis aprés en acommoder la famille

du soudan, selon le degré et qualité d'un chacun.

Amir alf, le septième, étoit exercé par aucuns mammalucs, qui avoyent telle charge et autorité qu'ont les colonels en Europe, et un chacun d'entre eux étoyent chefs du reste des mammalucs : avec ce, qu'ils avoyent charge de ordonner les batailles, et gouverner les armées du soudan.

Amir mia, le huitième, requeroyt que ceux qui en étoyent proveuz, eussent aucuns mammalucs souz leur charge, et acompagnassent le soudan, l'acotans semblablement, quand il donnoit journée à ses ennemys.

Chasendare, le neuvième, étoyt le thresorier, qui tenoit conte du revenu qu'il levoit du royaume et se rendoit entre les mains du soudan : puis consignoit entre les mains des banquiers ce qui se devoit dependre : et le reste enserroyt dans la forteresse du soudan.

Amir silech, le dixième, avoit les armes et harnoys du soudan en sa charge, qu'il enfermoyt dans une grande sale, les faisant fourbir et radouber selon qu'elles en avoyent besoing. Et pour icelles mieux entretenir, il avoit souz luy plusieurs mammalucs.

Testecana étoit l'onzième office, qui consistoit en ce, de tenir en ordre les habits du soudan, étans de drap d'or, veloux, satin, lesquels le maitre du palais donnoit à celuy qui en étoit proveu : qui les distribuoit selon qu'il luy étoit enchargé par le sou-

dan : à cause qu'il souloit vetir tous ayant office de soy. Il y avoit encor d'autres officiers, comme serbadare[1], qui étoit le sommelier du soudan, et tenoyt certaines eaux de sucre et d'autres mistionnées. Puis les farrasins[2] (chambellans) qui avoyent la charge semblablement de tenir les chambres polies et ornées de tapis, draps de soye, chandelles de cire faites avec ambre gris : au moyen de quoy elles servoyent de lumière et parfum tresodorant. Puis y avoit encor des sebabathia (estafiers) et d'autres appelés taburchaina[3] (hallebardiers) deputés à la garde du soudan, quand il alloyt s'ebatre et sieoyt en audience : les addauia, qui cheminoyent avant le chariot du seigneur, lors qu'il marchoit en campagne, ou se transportoyt en quelque lointaine contrée : et de ceux-cy se faisoyt le bourreau, quand on en avoyt faulte; puis tous ensemble l'acompagnoyent quand il alloit faire execution de justice, pour aprendre, et mêmement d'ecorcher les personnes vives, ou bien à donner la gehenne pour faire confesser les crimes ocultes. Il y avoit encore les esuha[4], qui portoyent les lettres du Caire en Surie, à pied, et faisoyent tous les jours soissante mille de chemin, à cause qu'ils ne trouvoyent sinon plat païs

Le soudan même servant d'executeur de haute justice.

1. *cherbadâr*, شرابدار ou شرابدار.
2. *ferrachin*, فراشين.
3. Probablement *thabourkhanah*, طبرخاناه.
4. *es-so'a*, السعاة.

et sec, fort l'arene qui est entre l'Egypte et Surie, chose surtout facheuse. Mais ceux qui portoyent lettres de plus grande importance, alloyent sur chameaux en grande diligence.

SOLDATS DU SOUDAN

Ceux qui étoyent à la soude du soudan se divisoyent en quatre parties : dont ceux de la première s'appelloyent caschia[1] (chevaliers) lesquels étoyent excellens au maniement des armes : et d'iceux s'elisoyent les chatelains, capitaines et gouverneurs des cités. Les uns avoient gage de la chambre du soudan, en deniers contans, et aux autres etoyent distribuées les rentes des vilages et chateaux. Les seconds s'appelloyent esfeifia[2], qui étoyent fantes à pied, ne portans autres armes que l'epée seule : et étoyt prins leur salaire en la chambre du seigneur. Les tiers se nommoyent el-charanisa, qui demeuroyent à l'expectative, lesquels étoyent provisionnés outre le nombre des soldats, sans avoir autre chose que leurs depens : mais un des mammalucs, qui avoyent provision, n'etoit pas plus tôt décédé, que l'un de ceux-cy entroit en sa place. Les derniers s'appelloyent el geleb, et étoyent mammalucs de nou-

1. *ghachia*, غاشية.
2. *es-seifia*, السيفية.

veau venus, qui n'avoyent encor nulle cognoissance de la langue Turquesque, ny Moresque : et qui n'avoyent encor montré parangon de leur proësse, ny fait aucune preuve de leurs personnes.

OFFICIERS DEPUTÉS AU GOUVERNEMENT DES CHOSES PLUS UNIVERSELLES. NADDHEASSE[1]

Cetuy-cy avoyt la charge d'acenser les douanes et gabelles de tout le domaine du soudan : puis consignoit les deniers d'icelles entre les mains du tresorier : et exerçoit bien encor l'ofice de douannier : en quoy faisant, il retiroyt de profit une infinité de sarafes : mais personne n'eût peu parvenir à ce maniement, qu'il ne donnât premièrement au soudan cens mille sarafes, qu'on retiroyt puis, en moins de six moys.

Chetebeessere étoyt le secretaire, qui outre son office de dicter les lettres, et faire reponse au nom du soudan, tenoyt conte particulier de tous les cens des terres d'Egypte : et recevoit grand revenu de plusieurs ses sujets.

Muachib étoit le second secretaire, et de moindre condition, mais plus feal envers le soudan : ayant

1. Les titres de ces divers officiers doivent être lus ainsi : *nadhir khass*, ناظر خاص ; *kâteb es-sirr*, كاتب السر ; *mouaqqi'*, موقع ; *mohtesib*, محتسب ; *émir el-hodjdj*, امير الحج.

l'egard sur les brevets ecris par le premier, s'ils se raportoyent, et étoyent conformes aux commissions du soudan : puis ecrivoyt le nom du seigneur, que l'ecrivain avoit laissé en blanc. Mais le premier secretaire tenoit souz luy de copistes tant expers à depêcher ces commissions, que peu souvent le muachib y trouvoit que redire et canceler.

Muhtesib etoyt comme un consul, ou capitaine de la place, commis sur le pris et vente des grains et de toutes viandes : haussant, et rabaissant le pris d'icelles, selon l'abord des navires qui viennent de Sahid et Rif, et encore selon l'acroissement du Nil : punissant le transgresseur de telle peine qu'il étoit ordonnée par les status du soudan. Il me fut dit, étant au Caire, que le capitaine retiroit de cet office environ mille sarafes le jour : non seulement quant au pourpris de la cité, mais de tous les lieux et places de l'Egypte, là où il constitue ses lieutenans, qui luy sont tributaires.

Amir el cheggi n'étoit de moindre autorité, que de grande charge : et se donnoit coutumièrement au plus riche mammaluc, et suffisant, qui se trouvât en la cour du soudan : avec ce qu'il étoyt capitaine de la caravanne, qui alloit une foys l'an du Caire à la Meque : mais ce voyage ne se pouvoit faire sinon avec grands frais et depens, si on y vouloit garder et maintenir telle pompe et bravade, que la grandeur de cet office le requeroit. Et avoit de coutume mener en sa compagnie plusieurs autres mammalucs

pour escorter la voiture : laquelle, tant pour l'aller que pour le retour, requeroit l'espace de troys moys. Et certes ne se pourroit bonnement exprimer le grand travail, que cetuy-cy suportoyt, et la grande depense qu'il faisoyt sans en être aucunement relevé, ny soulagé du soudan, encor moins des voituriers. Il y avoit plusieurs autres officiers en la cour de ce seigneur, que si je les vouloistous deduire particuliérement, ce seroit chose autant facheuse, comme à moy peine superflue, et de nul fruit.

CITÉS SITUÉES SUR LE NIL. GEZA [1]

Geza est une cité sur le Nil, à l'objet de la vieille cité, de laquelle elle est par l'île separée : étant fort civile, bien peuplée, et embellie de beaux edifices fabriqués par aucuns mahommetans, pour leur recreation. Il y a un grand nombre d'artisans et marchans : mêmement de betail amené par les Arabes, des montagnes de Barcha : mais pour autant qu'il est ennuyeux de leur faire passer le fleuve dans la barque, il y a là des bouchers, qui y viennent expressement pour l'acheter, et puis le revendre dans le Caire. Sur le fleuve est assis le temple de la cité entre plusieurs autres somptueux et plaisans edifices : et au contour d'icelle, il y a à force jardins et

1. Gizèh, الجيزة.

possessions de datiers. Là aussi s'acheminent plusieurs artisans du Caire pour leurs afaires, puis s'en retournent encor le soir en leurs maisons : et qui prend envie de se transporter aux pyramides (qui sont les sepultures des anciens roys, lieu anciennement appellé Memphis) c'est le droit chemin à passer par cette cité d'où jusques à ces pyramides fault tousjours traverser par deserts et pais sablonneux avec plusieurs gours et marets, qui se font au debordement du Nil. Neantmoins quand on a quelque homme expert pour guide, on peut facilement passer outre, sans se grandement discommoder.

MUHALLACA

Muhallaca est une petite cité, edifiée sur le Nil du temps des Egyptiens, distante de la vieille cité environ troys mille, ornée de belles maisons et edifices, comme est le temple de sur le Nil. Autour du circuit y a plusieurs possessions de dates et figues egyptiennes. Les coutumes des habitans ne difèrent pas guères à celles que tiennent ceux du Caire.

CHANCHA

Chancha est une grande cité située au commencement du desert, qui va à Sinay, du Caire environ seize mille laquelle est ornée de temples somptueux, superbes edifices, et tresbeaux coleges. Entre icelle et le Caire y a plusieurs jardins de datiers par l'espace de six mille; mais depuis les murailles jusques au port de Sinay ne se trouve aucune habitation, combien qu'il y ait de chemin cent quarante mille. Les habitans sont mediocrement riches, pour ce que faisant depart la caravanne pour suivre la route de Surie, là s'acheminent gens en grande assemblée pour acheter diverses choses, qui viennent du grand Caire, car il ne croît autre chose que dates au terroir de cette cité, de laquelle procèdent deux grans chemins : l'un tirant droit en Arabie, l'autre en Surie. Il ne s'y trouve autre eau, que de celle qui demeure à la decruë du Nil dans les canals; et en cas qu'ils se viennent à rompre (ce que avient quelquefoys) l'eau se repand par la plaine, là où elle demeure dans aucuns lieux en forme de lacs, et delà reprend son cours à la cité par quelques conduits, puis demeure dans les citernes et conserves.

MUHAISIRA

Muhaisira est une petite cité edifiée sur le rivage du Nil, après le Caire, dont elle est distante par l'espace de trente mille du coté de levant. Ce terroir produit du grain de cisamon en grande abondance; à cause de quoy il y a plusieurs moulins pour moudre la graine d'iceluy, qui sert à faire de l'huile. Tous les habitans se mêlent de cultiver la terre, hors mis quelques uns qui tiennent boutique.

BENISUAIF[1]

Benisuaif est une petite cité edifiée sur le Nil du coté d'Afrique, distante du Caire environ cent vingt mille : etant environnée d'une tresample et bonne campagne à semer chenevé et lin, lequel y est d'une si grande perfection, que toute l'Egypte s'en fournit, et se transporte jusques à Thunes de Barbarie, là où l'on en fait des toiles merveilleusement deliées, et fermes. Mais un mal y a, que le Nil mi-

1. *Beni Souaif*, بنى سويف. Cette localité. aujourd'hui chef-lieu d'un district de même nom, se nommait autrefois بنمسا *Binimsa* (cf. Ali Pacha Mobarek, *l. c.*, 9e partie, p. 92).

nant sans cesse, et debordant à temps, diminue et emporte la terre ; et mêmement lors que je y etoys, il atira plus de la moytié des possessions de datiers. Les habitans s'adonnent tous à divers labeurs pour acoutrer ce lin, après qu'on l'a recueilly. Par delà cette cité se trouvent des crocodiles, qui devorent les personnes, comme il vous sera recité par cy-après au livre des animaux.

Crocodiles.

MUNIA

Munia est une tresbelle cité, edifiée du temps

1. Ce nom de Munia, qui signifie *embarcadère*, était porté par environ deux cents localités d'Égypte. La ville dont il est ici question s'appelait Mouniet Ibn Khacîb منية ابن خصيب ; elle était située sur la rive gauche du Nil à deux journées de marche au nord de Syout. Ibn Batouta rapporte à son sujet l'anecdote suivante : Haroun er-Rachîd, qui avait à se plaindre des Égyptiens, voulut, pour les punir, confier l'administration financière de leur pays à un homme de la plus basse extraction, espérant qu'un parvenu serait capable de toutes les tyrannies et de toutes les exactions. En conséquence il choisit pour la gestion des finances de l'Égypte un esclave chrétien, Khacîb ben Abd el-Hamîd, qui remplissait l'office de chauffeur des bains du palais. Les prévisions du khalife ne se réalisèrent point, car Khacîb se fit adorer de la population par la sagesse de son administration et par une générosité peu commune. Fort irrité de ce résultat inattendu, jaloux peut-être aussi de la popularité de son représentant, Haroun er-Rachîd le destitua, lui fit crever les yeux et ordonna que le malheureux fût exposé sur une des places publiques de Bagdad. Avant de subir son supplice, Khacîb avait pris soin de faire coudre dans son vêtement un joyau d'une grande valeur qu'il comptait sans doute utiliser dans sa disgrâce pour subvenir à ses besoins. Pendant que le malheureux intendant était exposé sur une place publique de Bagdad, un poète vint lui réciter un

des Mahommetans sur le Nil, en haute assiete, du coté de l'Afrique, par un lieutenant nommé el Chasib, tresfamilier d'un pontife de Bagaded, etant environnée de beaux jardins et vignes, produisans des raisins souverainement bons, dont s'en transporte au Caire une grande quantité; mais ils n'y sauroyent arriver tous frais; pour autant que cette cité en est distante environ cent octante mille, et est embellie de tresbeaux logis, edifices, temples, avec quelques masures, qui s'y voyent du temps des Egyptiens. Les habitans sont opulens, pour ce qu'ils vont en marchandise à Gaoga, royaume en la terre des Noirs.

BL FIJUM[1]

Bl Fijum est une ancienne cité, edifiée par l'un des Pharao, qui fut du temps que les Hebreux se partirent d'Egypte, lesquels furent par ce roy employés à faire des tuiles et autres choses. Il la fonda sur un bras du Nil en hault lieu, là où croissent les

poème composé en son honneur. Khacîb, ne voulant point manquer à ses habitudes généreuses, n'hésita pas à donner au poète le riche joyau qui constituait son unique fortune. Instruit de ce fait, Haroun er-Rachîd se repentit de sa cruauté et donna en fief à son ancien esclave le canton de Mounia qui, depuis lors, prit le nom d'Ibn Khacîb (cf. Ali Pacha Mobarek, *l. c.*, 16e partie, p. 51).

1. Lisez : *El-Fayyoum*; BL est une faute typographique pour EL.

dates en abondance, avec des fruits, et olives qui sont bonnes à manger seulement, et non à faire l'huile. Là fut ensevely et inhumé Joseph, fils de Jacob, puis transporté par Moyse lors que les Hebreux furent fugitifs d'Egypte. La cité est civile, fort peuplée, et habitée d'artisans, mêmement de tissiers de toiles.

Joseph fils de Jacob ensevely à Bl Fijum.

MANFLOTH[1]

Manfloth est une tresgrande et ample cité, edifiée par les Egyptiens, puis demolie par les Romains; en après au temps des Mahommetans rehabitée, mais comme rien, à comparaison de ce qu'elle avoyt eté auparavant. On y void à present aucunes grosses et hautes colonnes desquelles sont soutenus certains portiques où sont gravés des vers en langue egyptienne, et auprès se trouvent des ruines et masures d'un grand edifice, qui a eté autrefoys (à ce qu'on en peut comprendre) quelque temple somptueux, là où les habitans trouvent souventefoys medailles d'or, d'argent et de plomb, ayans d'un revers lettres egyptiennes, et de l'autre des têtes de roys anciens. Le territoire est abondant, mais chaleureux, là où les crocodiles sont merveilleusement molestes et nuisibles, au moyen de quoy

1. *Manfalouth*, منفلوط.

l'on presupose que cette cité fut abandonnée par les Romains. Toutefoys ceux qui y font aujourd'huy residence sont assez riches pour ce qu'ils trafiquent ordinairement au pais des Noirs.

ASIOTH[1]

Cette-cy est encore tresancienne cité, edifiée sur le Nil par les Egyptiens, distante du Caire environ deux cens cinquante mille. Elle est de merveilleuse etendue, et ornée de plusieurs anciens epitaphes en caractéres egyptiens, mais tous gatés et cancelés. Au temps des Mahommetans cette cité fut habitée par plusieurs nobles chevaliers, et jusques à present s'est maintenue en grande noblesse et civilité. Il y a dans le circuit d'icelle, environ cent maisons de chretiens egyptiens, avec troys ou quatre eglises, et au dehors un monastére de ces chretiens, où il y a plus de cent moynes, qui ne mangent chair ne poisson, mais usent de pain, herbes et olives; ils savent apreter des viandes assez delicates et savoureuses, sans qu'ils les asaisonnent de gresse en sorte que ce soyt. Ce monastere est fort riche, au moyen

1. Yaqout indique l'orthographe *Asyouth* اسيوط. Il ajoute que cette ville renfermait soixante-quinze églises chrétiennes et qu'elle était renommée pour ses étoffes, son sucre, ses coings et son opium (éd. Wüstenfeld, t. I, p. 272).

de quoy leur coutume est de donner à manger à tous etrangers qui s'adrecent là, et les hebergent par l'espace de troys jours, nourrissans plusieurs colombs, poussins et animaux pour ce respet seulement.

ICHMIN[1]

Ichmin est la plus ancienne cité de Egypte, edifiée par Ichmin fils de Misrain, le pére duquel se nommoit Cus, fils de Hen, et la situa sur le Nil du coté d'Asie, loing du Caire par l'espace de troys cens mille du coté de Levant; mais elle fut detruite lorsque les Mahommetans passerent en Egypte, pour les causes cy-dessus contenues, de sorte, qu'il n'est demeuré autre chose de cette cité, sinon les fondemens, temoignage piteux de sa ruine. Car les colomnes et autres pierres furent transportées de l'autre coté du Nil, et d'icelles on donna commencement à l'edification de la cité ensuivant.

MUNSIA[2]

Cette cité donques fut edifiée sur le Nil de la

1. *Ikhmim*, اخميم. Selon Maqrizy cette ville aurait été fondée par le prince copte Monâqious (مناقيوس).

2. *El-Mounchiya*, المنشية. Quatre bourgs d'Égypte portaient ce nom. Celui dont il est ici question est vraisemblablement celui du district de *Qous* قوص (Yaqout, éd. Wüstenfeld, t. IV, p. 662).

partie d'Afrique par un lieutenant de quelque pontife, et est fort abondante en grains et animaux, mais elle n'a grace ny beauté. Car toutes les rues sont etroites, et n'y saurait-on cheminer en eté pour la grande poussière, qui s'y léve. Elle souloyt jadis être possedée, avec son territoire, par un seigneur african decendu du peuple de Barbarie, qui se nommoit Haoara[1], pour ce que ses predecesseurs etoyent seigneurs de Haoara, et obtint le domaine de cette cité en recompense de quelque secours qu'il donna à l'esclave, fondateur du grand Caire. Si est-ce que je ne me sauroys persuader que cette famille se soyt maintenue par si longtemps en cette seigneurie, de laquelle elle fut privée de notre temps par l'empereur des Turcs Suliman neufiéme.

GEORGIA, MONASTÈRE

Georgia fut un tres riche et ample monastère de chretiens appellé Saint George, distant de Munsia par l'espace de six mille, jouyssant de grandes terres et pâtis autour de son circuit, dans lequel demeuroyent plus de deux cens moynes, qui donnoyent à boire et manger à tous etrangers, et ce que leur restoit de leurs viandes, envoyoient au patriarche du

1. L'histoire de la tribu des Houara est donnée par Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbers*, trad. de Slane, t. I, p. 273).

Caire, qui le faisoit distribuer à tous les pauvres chretiens. Mais depuis cent ans en ça se meit une peste en Egypte, qui extermina tous les moynes de cette abbaye, au moyen de quoy le Seigneur de Munsia la feit murailler tout autour, et batir maisons où vindrent demeurer plusieurs marchans et artisans de divers metiers, et là mêmes y voulut elire sa demeurance, aleché par l'amenité d'aucuns beaux jardins qui sont sur de côtaux prochains de ce lieu. Mais le patriarche des Jacobites en vint faire de grandes doleances en la presence du soudan, lequel feit fabriquer un autre monastère au lieu où fut edifiée la vieille cité, le douant de si bon revenu, que douze moynes en peuvent bien être entretenus.

EL CHIAN

El Chian est une petite cité assise sur le Nil, et du temps des Mahommetans edifiée; toutefoys elle n'est habitée d'autre sorte de gens, que de chretiens jacobites, qui ne s'adonnent à autre chose qu'a cultiver les terres; en quoy faisant, ils se delectent à nourrir poules et oyes, avec une infinité de pigeons, desquels s'en donnent dix pour huit ou dix deniers. Il y a aucuns monastères de chretiens qui ont coutume de faire repaître les etrangers suivans la route d'icelle, là où il n'y a autre mahommetan que le gouverneur avec toute sa famille.

BARBANDA

Barbanda est une cité edifiée par les anciens d'Egypte sur le Nil, loin du Caire environ quatre cens mille, et fut detruite par les Romains, tellement qu'il n'en reste aujourd'huy que masures fort grandes; pour autant que le meilleur et plus beau d'icelle fut transporté à Asna cité, dont nous parlerons cy-après. Par dedans les ruines se trouvent plusieurs medailles antiques d'or et d'argent, avec quelques emeraudes dedans aucuns puys.

CHANA[1]

Chana est une ancienne cité edifiée sur le Nil par les Egyptiens, à l'oposite de Barbanda, ceinte de murailles de pierre cruë. Les habitans sont gens de peu de valeur, cultivans la terre, mais la cité est abondante en grains pour ce que est un lieu où arrivent les navires pour charger les marchandises, qui sont conduites par le Nil du Caire à la Meque, à cause qu'elle est prochaine de la mer Rouge environ cent vingt mille par le desert, auquel ne se

1. *Qana*, قنا, était le point où se réunissaient autrefois les pèlerins musulmans de l'Égypte pour, de là, se rendre à Qoseïr où ils s'embarquaient ensuite pour Yanbo, le port de Médine.

trouve d'eau depuis le Nil jusques à cette mer. Sur la rivière d'icelle y a un port appellé Chossir[1]. Là se voyent plusieurs cabanes, où l'on charge les marchandises, et sont de nates toutes les maisons de ce port, à l'objet duquel, de l'autre côté de l'Asie sur cette même mer, y en a un autre appellé Iambuth[2], mais en cetuy-cy y a un lieu où arrivent les navires pour charger les marchandises qui sont conduites à Medine (là où repose le corps de Mahommet), laquelle avec la Meque se fournit de grain en cette cité, pour ce qu'il est fort cher ès deux autres.

Du port de Chossir.

Iambuth, port.

ASNA[3].

Asna fut anciennement appellée Siena, mais pour ce que Siena se conforme avec un vocable arabesque qui signifie laide, les Arabes luy imposérent ce nom, qui vault autant à dire comme belle, à cause que la cité est fort somptueuse, pour être située sur le Nil du côté d'Afrique, et combien que les Romains en ruinassent une partie, si est-ce que les Mahom-

Siena, laide.
Asna, belle.

1. *Qoseïr*, قصير.
2. *Yanbo*, ينبوع.
3. *Asna* est, selon Yaqout, une prononciation fautive; il faut dire *Isna*, اسنا, nom qui est étranger à la langue arabe; il n'a donc pas le sens que lui attribue Léon l'Africain. L'ancienne appellation, *Siena* (lisez *Chiena*), شينى, n'a rien de commun non plus avec l'adjectif arabe شنيعة.

metans la renouvelérent fort bien, de sorte que les habitans sont opulens tant en grains et animaux, comme en deniers, pour ce qu'ils menent grand train de marchandise au royaume des Nubes, partie sur le Nil et partie par le desert. On void dans le pourpris de cette cité (qui est fort ample), de trés grans edifices, aucunes admirables sepultures, avec epitafes ecris en lettres latines et caractéres egyptiens.

ASUAN[1]

Asuan est une grande cité et ancienne, edifiée par les anciens d'Egypte sur le Nil, distante d'Asna, par l'espace d'octante mille du coté de levant environnée de bonnes terres, bien habitée et fort marchande, pour ce qu'elle confine avec le royaume de Nubie, et ne se peut naviger plus outre par le Nil, pour ce qu'il vient à s'etendre par la plaine. Elle confine avec le desert, qui est le chemin pour aller à la cité de Suachin, située sur la mer Rouge au commencement de l'Ethiopie; et y fait une chaleur excessive en temps d'eté, qui cause un teint fort brun aux habitans. Joint aussi qu'ils sont parmy les Nubes et Ethiopiens. Il s'y trouve plusieurs edifices

1. Ou mieux *Osouan*, اسوان.

anciennement bâtis par les Egyptiens, avec quelques tours treshautes, appelées par eux Barba. Finablement il ne se trouve plus outre, cité, ny habitation qui merite particulière description, hors mis quelques vilages de gens noirs, tenans le langage arabesque, egyptien et ethiopien, et sont sujets à une generation qui se nomme Buge[1], laquelle demeure en la campagne selon l'usance des Arabes, etans hors la puissance du soudan, car en cet endroit prennent fin les limites de son domaine. Or voilà en somme tout ce que m'a semblé recommendable, de toutes

1. C'est-à-dire les Bedjah. Voici ce qu'en dit Masoudi : « De leur côté les Bedjah se fixèrent entre la mer de Kolzoum et le Nil; ils se partagèrent en plusieurs tribus et se soumirent à des rois particuliers. On trouve dans leur pays des mines d'or natif et d'émeraudes. Ils se divisent en petites troupes qui, montées sur des dromadaires de race, envahissent la Nubie et y font beaucoup de prisonniers. Les Nubiens étaient autrefois plus puissants que les Bedjah. Mais depuis la naissance et les progrès de l'islamisme, un certain nombre de musulmans sont venus s'établir près des mines d'or et dans les districts d'Allaki et d'Aïdab. Plusieurs Arabes de la tribu de Rebyah, fils de Nizar, fils de Maadd, fils d'Adnân, émigrèrent dans le même pays et s'y rendirent puissants. Ils prirent des hommes parmi les Bedjah et les firent épouser à leurs filles. Cette double alliance ayant accru la force des Bedjah, ces derniers purent, avec le secours de leurs nouveaux alliés, vaincre leurs ennemis les plus voisins comme la tribu de Kahtan et d'autres Arabes issus de Modar, fils de Nizar, qui habitaient cette contrée.

Actuellement, en 332 de l'hégire (943-944), la mine appartient à Abou Merwan Bichr, fils d'Ishak, de la tribu de Rebyah. Ce chef a sous ses ordres, outre trois mille Arabes de Rebyah et leurs confédérés, ceux de Modar et du Yémen, trente mille Bedjah montés sur des dromadaires et armés de lances et de boucliers en cuir nommé *bedjaouï*. Ce sont les Hadrabah (Hadareb) qui, seuls parmi les Bedjah, professent l'islamisme. Le reste de ce peuple est païen et adore une idole particulière (Masoudi, *Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, t. III, p. 32).

les plus fameuses cités qui soyent situées sur le Nil, dont les unes ont eté par moy visitées, les autres j'ay veuës en passant. Tant y a, que j'en ay tousjours eté amplement acertené par les habitans mêmes d'icelles, et des bateliers, qui me menerent depuis le Caire jusques en Asuan, avec lesquels je retournay à Cana, puis m'acheminant par le desert, finablement parvins jusques à la mer Rouge, où je m'embarquay, et de là faisans voiles vinsmes surgir sur l'Arabie deserte au port de Jambuh et de Zidden, qui est en Asie, de quoy il n'est besoin que je face mention, d'autant qu'ils ne tiennent rien de l'Afrique. Mais si la Souveraine Bonté m'octroye la grace que mes ans soyent sufisans à tracer et mettre en lumiere l'œuvre jà par moy projeté, j'ay du tout deliberé reduire par ecrit de point à autre et par le menu tout ce qui s'est ofert à ma veuë tant en l'Asie comme en l'Arabie heureuse, deserte et pierreuse, avec cette autre partie d'Egypte qui est située en l'Asie, traitant encore de Babylonne, d'une partie de la Perse, d'Armenie et de Tartarie, laquelle de mon jeune aage j'ay veuë et couruë. Outre ce, le dernier voyage que je fey de Fez à Constantinople, et de là en Egypte, et de Egypte en Italie, en quoy faisant j'ay eu cognoissance de plusieurs îles. Puis moyennant la faveur du Seigneur, redigeray le tout par ecrit, et deduiray particuliérement à mon retour d'Europe, laquelle je poseray au commencement, avec ses plus nobles et recom-

mandables parties; et suivant l'ordre, viendray à traiter de l'Asie, j'enten des lieux où je me suis retrouvé; puis à la fin, fera cette presente description d'Afrique pour eveiller tous espris studieux, et aporter contentement à ceux qui se delectent de telle matiere.

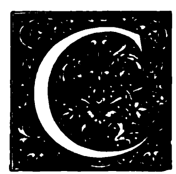
FIN DU HUITIÈME LIVRE





LIVRE NEUVIÈME

OU IL EST TRAITÉ DE TOUS LES FLEUVES, ANIMAUX ET HERBES PLUS NOTABLES DU PAÏS. TENSIF, FLEUVE



OMMENÇANT du côté de ponant en Barbarie, Tensif est un grand fleuve qui prend son origine à la montagne Atlas près de la cité Hanimmei[1], au territoire de Maroc, du côté de levant, suivant son cours devers tramontane par la plaine, jusques à ce qu'il vient à s'emboucher dans l'Ocean, au territoire d'Azafi, en la region de Ducale. Mais avant qu'il y tombe, plusieurs autres fleuves se joignent avec iceluy ; toutefoys il n'y en a que deux, dont on aye la cognoissance : l'un est appellé Sifelmel, qui

1. La ville d'Animmâï, اغماى, est surtout connue par la bataille qui fut livrée sous ses murs, en 935 de l'hégire (juillet 1529), entre Abou'l-Abbas El-Aaredj et Abou 'l-Abbas El-Outthâsi.

Les noms de deux principaux affluents du Tensift, تانسيفت, doivent être rétablis ainsi : Acif el-Mal, اصيف المال, et Nfis ou Nefis, نفيس.

provient d'Hanteta, montagne prochaine de Maroc, et s'ecoule par la plaine jusques à ce que le fleuve le reçoit. L'autre se nomme Niffis, qui naît en Atlas, près de la cité de Maroc, autour de laquelle il vient par la plaine, et de là entre dans Tensif, qui est fort profond; toutefoys en d'aucuns endroits il se peut passer à gué, combien que l'eau surpasse les etriefs, mais qui passe à pied est contraint de se depouiller. Il y a un pont près de Maroc, qui traverse ce fleuve, edifié par le roy Mansor et soutenu sur quinze arcs, qui est un des beaux et admirables edifices qu'on sauroit trouver par toute l'Afrique; mais troys de ces arcs furent mis bas, et ruinés par Habu Dubus[1], dernier roy et pontife de Maroc, pour trancher le pas à Jacob, premier roy de la maison de Marin; toutefoys il faillit, ne pouvant empêcher l'ennemy de faire ses aproches.

TESEUHIN

Teseuhin sont deux fleuves qui ont leur source au mont Gugideme[2], distans l'un de l'autre par l'es-

1. La rupture du pont du Tensift n'empêcha pas Yaqoub ben Abd el-Haqq d'atteindre Abou Debbous. Ce dernier fut vaincu et périt dans la bataille qu'il livra dans la province de Doukkala, le 29 dzou'l-hiddja 667 (30 août 1269); avec lui finit la dynastie des Almohades (cf. *Roudh el-Kartas*, trad. Beaumier, p. 376).

2. La montagne où prennent naissance les deux rivières appelées, la pre-

pace de troys mille, dreçans leurs cours par la province de Hascora, puis viennent à entrer dans le fleuve Lhebich[1]. Ils ont un même nom, qui est à parler en nombre singulier, Teseut, et en plurier, Teseuhin, en langue africane signifiant lisieres.

QUADELHABICH[2], C'EST A DIRE FLEUVE DES SERFS

Ce fleuve prend son commencement entre deux montagnes d'Atlas, hautes et froides, courant par mal-aisées et scabreuses valées, là où Hascora confine avec Tedle; puis decend dans la plaine, s'etendant devers tramontane, jusques à tant qu'il vient se joindre avec le fleuve Ommirabih. Il se jete assés au large, et mêmement au moys de may, à l'heure que les neiges se fondent.

OMMIRABIH[3]

Ommirabih est un tresgrand fleuve, qui sourd

mière : Teççaout Fouqia ou ouad Akhdar; la seconde : Teççaout Tahtia ou Teççaout Marrakech, est sans doute le djebel Aougeddimt.

1. Ce n'est pas dans l'ouad el-Abid (Lhebich) que se jettent les deux Teççaout, mais bien dans l'Omm er-Rebi dont l'Ouad el-Abid est également un des affluents.

2. Ouad el-Abid, وادى العبيد.

3. Omm er-Rebi, ام الربيع.

en la montagne d'Atlas, là où Tedle confine avec le le royaume de Fez, et se jete dans quelques plaines, appellées Adachsun[1]; puis prend son cours par aucunes etroites valées, là où il y a un pont fabriqué avec une grande industrie par Ibulhasen[2], quatrième roy de la maison de Marin : et de là vient à passer par les plaines, qui sont entre la region de Ducale et Temesne, jusques à ce que la mer Oceane le reçoit près les murailles d'Azammor. En temps d'yver et prime-vere ce fleuve ne se peut passer à gué : mais ceux qui demeurent aux villages d'autour font passer les personnes et le bagage sur des clayes à travers les rivages soutenues par des outres enflées. Au moys de may on y pêche des gardons en grande quantité, de quoy se fournit la cité d'Azammor, et s'en transporte de salés sur de grandes caravelles chargées en Portugal.

BURAGRAG[3]

Buragrag sourd en l'une des montagnes procedantes d'Atlas, et passe parmy plusieurs boys et

1. Adekhsan, ادخسان.
2. Abou 'l-Hasen fut en réalité le onzième prince de la dynastie des Beni Merin.
3. On écrit ce nom Bou Regreg ou Regrag, بورجراج ou بو رڭراك.

valées : depuis resourd entre certaines collines, s'étendant en vue plaine, tant qu'il vient à s'emboucher dans la mer Oceane : là où sont situées deux cités, nommées Sala et Rabat, qui sont au commencement du royaume de Fez : et n'y a en icelles autre port, que la bouche de ces fleuves, laquelle est dificile à l'aborder : tellement que si le notonnier n'a bien grande experience de la qualité de ce lieu, il est fort dangereux qu'il ne vienne à donner dans l'arêne, là où sont fracassés les vaisseaux, ce qui est le rampart et defense des deux cités contre l'efort des armées chretiennes.

BATH[1]

Bath est un fleuve, qui prend son origine de la montagne Atlas, s'etendant devers tramontane entre boys et montagnes : puis resortant entre certaines collines, se vient à étendre dans la plaine de la province d'Azgar, tellement qu'il se convertit en marets et lacs auquels se peschent à force anguilles et gardons de grandeur admirable et singuliere perfection. Autour d'iceux habitent plusieurs pasteurs arabes, qui vivent de leur bêtail et de la pescherie : de sorte que pour la superfluité du lait, beurre et

1. Lisez Beht, بهت.

Morphie maladie.

poisson qu'ils mangent, ils sont sujets à une espèce de maladie, qui se nomme morphie. Ce fleuve se peut passer à gué en toute saison, sinon quand il croît, pour les grandes pluyes, ou lors que les neiges viennent à se fondre. Il reçoyt quelques autres petits fleuves, qui décendent semblablement de la montagne d'Atlas.

SUBU

Subu est un fleuve, qui sourd en vue montagne appellée Selilgo en Chaus, province du royaume de Fez : et prend son commencement d'une tresgrande fontaine, en un boys touffu et épouventable : puis drèce son cours par plusieurs valées, entre collines, et montagnes. De là s'etend par la plaine courant prés de Fez environ six mille; puis passant par une plaine, qui separe Habat d'Azgar, va outre, jusqu'à ce qu'il se mêle avec l'Ocean, prés d'un lieu qu'on appelle Mahmora. Il reçoyt le fleuve qui passe dans Fez, lequel s'appelle en langage de là, le fleuve des perles, avec plusieurs autres, dont les uns d'iceux décendent des montagnes de Gumera, comme Guarga et Aodor[1] : les autres proviennent de celles qui sont

1. Il faut sans doute lire Ardat, ارضات ou Redhat, nom de la rivière qui, avec l'ouad Ouergha, وادى ورغة, forme un des principaux affluents du Sebou, سبوا.

au domaine de Teza, et a un long cours et beaucoup d'eau : toutefoys on le peut passer à gué en plusieurs endroits, ce qu'on ne sauroyt faire en temps d'yver, sinon dans quelques petites barques et perilleuses. On y pesche du poisson en grande quantité, et principalement des gardons, qui se laissent pour vil pris : et quand il entre dans la mer, il s'élargit, faisant une grande bouche, telle qu'y peuvent aborder plusieurs grosses navires, comme les Espagnols et Portugalois l'ont assayé. On y pourroit encore bien naviger : mais l'ignorance des peuples prochains ne le sauroit comprendre. Tant y a, que si les marchans de Fez se vouloyent tant soyt peu travailler à faire aporter dans leur cité les grains, qui viennent par terre d'Azgar, le blé s'y ravaleroit de la moytié.

LUCCUS[1]

Luccus est un fleuve, sourdant aux montagnes de Gumera, et s'etendant devers ponant par les plaines de Habat et Azgar : puis se passe près la cité de Casar El Cabir, tousjours continuant son cours jusques à ce qu'il vient à entrer dans la mer Oceane aux con-

1. Le nom ancien de cette rivière, Loukkos, se retrouve dans l'orthographe arabe وادى لكس; mais dans la langue courante on dit souvent El-Kous, forme altérée que l'on retrouve sur les cartes modernes.

fins de Habat, prés de Harais[1], cité en la region d'Azgar : le port de laquelle est en la golette de ce fleuve : mais tresdificile à aborder, mêmement à ceux qui ne l'ont aucunement frequenté.

MULULLO[2]

Mulullo est un fleuve, qui provient du mont Atlas, aux confins entre Tezza cité, et Dubdu, d'où il est plus prochain : puis se vient rendre emmy des plaines âpres et seiches, qu'on appelle Terrest et Tafrata : et de là vient à se joindre avec le fleuve Muluia.

MULUIA

Muluia est un grand fleuve, qui a sa source en la montagne Atlas, sur la region de Chaus, près la cité Gherseluin environ vingt et cinq mille : et drécant son cours par âpres et seiches plaines, vient en décendant traverser des autres beaucoup pires que les premières, qui sont au milieu du desert d'Agad et

1. El-Araïch, العرايش, le Larache des cartes.

2. L'ouad Melillo, affluent de la rive gauche de la Molouya ; le confluent de ces deux rivières est à Gersif.

Garet : puis passe outre souz la montagne de Beni Ieznaten, et s'embouche dans la mer Oceane près la cité de Chasasa[1]. Il se peut passer à gué en temps d'été, et près la marine s'y peschent des poissons bons en perfection.

ZA[2]

Za est un fleuve, qui sourd en la montagne d'Atlas, courant par des plaines au desert d'Angad, là où le royaume de Fez confine avec celuy de Telensin. Je ne vey jamais ce fleuve plein combien qu'il ne laisse d'être fort profond et tresabondant en poisson : mais on en sauroit prendre, tant pour n'avoir les filés propres à ce faire, comme pour ce que l'eau est trop claire : à cause dequoy il n'y fait pas bon pescher.

TEFNE[3]

Tefne est un fleuve plustôt petit qu'autrement,

1. Ghesâsa, غساسة est un petit port de la Méditerranée près de l'embouchure de la Molouya, ملوية.
2. L'ouad Za ou Sa, صا, est un affluent de la rive droite de la Molouia.
3. La Tafna, وادى تافنا.

lequel, naissant en certaines montagnes aux confins de Numidie, s'etend devers tramontane par le desert d'Angad, jusques à tant qu'il vient à entrer dans la mer Mediterranée près la cité de Telensin environ quatorze mille. En ce fleuve ne se trouve autre chose que petit poisson.

MNIA[1]

Mnia est un fleuve de mediocre étendue, décendant de certaines montagnes, prochaines de la cité Tegdent, et passe par les plaines de la cité Batha : puis, dréçant son cours du côté de tramontane, s'en vient joindre à la mer Mediterranée.

SELEF[2]

Selef est un grand fleuve, qui sourd aux montagnes de Guanseris, et decendant par les plaines desertes (qui sont là où le royaume de Telensin confine avec celuy de Tenez) passe outre, continuant son cours jusques à ce qu'il vient à entrer

1. Lisez : Mina, وادى مينا; c'est un affluent du Chélif qui prend sa source près de Takdemt.

2. Le Chélif, وادى شلف, se jettedans la mer à l'est de Mostaganem, près du cap Ivi et non à l'ouest, comme le dit Léon l'Africain.

dans la mer Mediterranée, separant Mezzagran d'avec Mustuganim. A la bouche d'iceluy quand il se jete dans la mer, se prend bon poisson et de diverse espéce.

SEFSAIA[1]

Sefsaia est un fleuve non par trop grand, aiant sa source au mont Atlas, et s'étendant par la plaine appellée Metteggia, qui est prochaine d'Alger et de l'ancienne cité nommée Temendefust : puis se vient à jeter dedans la mer.

LE FLEUVE MAIEUR[2]

Ce fleuve provient des montagnes, lesquelles confinent avec la province de Zab, et decend entre hautes montagnes, tant qu'il vient à se joindre avec la mer Mediterranée, prés la cité de Buggia environ

1. La plaine de la Mitidja est traversée par trois rivières : la Chiffa, l'Harrach et l'Hamiz ou mieux ouad El-Khamis. Il est probable qu'il s'agit de la Chiffa, dont le nom aura été défiguré, bien que la description se rapporte mieux à l'ouad El-Khamis.

2. Il s'agit sûrement de l'ouad Sahel, appelé ouad Soummam à son embouchure, et non de l'ouad El-Kebir, comme le ferait croire la traduction du nom donné par Léon l'Africain. Ce titre conviendrait au fleuve suivant et il semble qu'il y ait eu ici transposition de titres.

troys mille. On ne le void point croître, sinon en temps de pluye et neige : et n'ont acoutumé ceux de Buggie d'y pescher, pour ce qu'ils ont la mer à commandement.

SUFGMARE[1]

Ce fleuve-cy prend son origine en certaines montagnes, qui confinent avec un mont appelé Auras, et s'écoulant par quelques campagnes arides, resourd au territoire de la cité de Constantine : puis se joint avec un autre petit fleuve, dreçant son cours devers tramontane, quelque foys entre collines, puis parmi des montagnes : tant qu'à la fin il se vient rendre dans la mer Mediterranée, separant le comtad et territoire de Chollo cité, d'avec celuy du chateau Gegel.

IADOG[2]

Ce fleuve-cy est de moyenne grandeur, et sourd en certaines montagnes prochaines de Constantine,

1. C'est l'ouad El-Kebir, الوادى الكبير, de nos cartes, rivière qui est formée principalement de la réunion du Rummel et du Bou Merzoug.

2. Il s'agit de la Seybouse, وادى سيبوس; le nom de Iadog s'applique peut-être à l'Edough, massif montagneux auprès duquel la Seybouse se jette mer.

puis décend parmi ces montagnes du côté du levant jusques à ce qu'il entre dans la mer Mediterranée, prés la cité de Bona.

GUADILBARBAR[1]

Celuy-cy sourd ès montagnes qui confinent avec le territoire de Urbs cité, decendant tousjours entre colines et montagnes; ayant son cours tant oblique, que ceux qui suivent la route d'entre Thunes et Bona, sont contrains de le passer vingt et cinq fois sans pont, ny barque. Finablement il parvient à la mer Mediterranée, là où il entre prés d'un port appellé Tabraca, distant de la cité de Bege, par l'espace de quinze mille.

MEGERADA[2]

Megerada est un tresgrand fleuve, lequel provient

1. Aucune rivière dans la région indiquée par Léon l'Africain ne porte le nom de ouad El-Barbar ; le seul nom qui s'en rapproche est celui de l'ouad Bèsbès, affluent de la Mafrag, rivière qui se jette dans la mer entre Bône et La Calle. Cependant, d'après la description, il est plus vraisemblable de penser qu'il s'agit du cours de la Medjerda avant son confluent avec l'ouad Mellègue, cette partie de la Medjerda ayant pu, à cette époque, porter un nom spécial, comme cela arrive si souvent pour les cours d'eau algériens dont le nom varie avec les territoires traversés.

2. La Medjerda, وادى مجردة, la Bagradas des anciens.

d'aucunes montagnes qui sont aux confins de la province de Zeb, et passe auprès de Thebesse cité : s'etendant devers tramontane, jusques à ce qu'il entre dans la mer Mediterranée en un lieu appellé Ghar el Meleh, distant de Thunes environ quarante mille. En temps de pluye il se déborde merveilleusement, de sorte que les passans sont quelque foys contrains de sejourner deux et troys jours, attendans que les eaux soyent basses : mêmement un lieu là où se jetant au large il vient jusques à six mille près de Thunes : pour ce qu'il n'y a aucun pont ny barque : et par là l'on peut cognoitre de combien les Africans sont forlignés de cœur et d'esprit à comparaison des anciens, qui par leur seul nom souloyent donner terreur à l'audace romaine.

CAPIS[1]

Ce fleuve icy prend sa source en un desert du côté de midy, décendant par quelques plaines aréneuses, jusques à ce qu'il vient à s'emboucher dans la mer Mediterranée, joignant la cité nommée de son nom, et en est l'eau chaude et salée, que pour en boire il la fault laisser refroidir par l'espace d'une heure. Voilà les fleuves plus renommés en Barbarie.

1. L'ouad Gabès, وادى قابس.

FLEUVES DE LA NUMIDIE[1]. SUS

Sus est un grand fleuve, sourdant ès montagnes d'Atlas, cet à savoir en celles qui separent Hea de Sus, décendant du côté de midy entre ces montagnes : puis vient à sortir emmy la campagne susnommée, et s'étend devers ponant jusques à ce qu'il se jete dans la mer Mediterranée, pres d'un lieu appellé Gurtuessen. En temps d'yver il déborde si fort, que beaucoup de terres en demeurent fort endommagées, mais en été on ne le void outrepasser ses rivages.

DARHA

Darha est un fleuve, lequel provient des mons d'Atlas, qui sont sur les limites d'Hascora et décend du coté de midy par la province de Darha : puis courant par le desert se jete au large emmy des campagnes, qui produisent à force herbage en la saison de la prime-vere : au moyen de quoy plusieurs Arabes y conduisent leurs chameaux pour

1. Les quatre fleuves qui suivent sont situés au Maroc : l'ouad Sous وادى سوس, l'ouad Dara اوادى درعة, l'ouad Ziz وادى زيز et l'ouad Ghir ou Guir وادى قير, ces deux derniers n'aboutissant point à l'Océan Atlantique.

paturer. En été ce fleuve demeure à sec : tellement, qu'on le peut passer sans ôter les souliers des pieds : mais l'yver il s'enfle de telle sorte, qu'on ne le sauroyt traverser, encore qu'il y eût des barques : et durant les chaleurs l'eau en est fort amere.

ZIZ

Le fleuve de Ziz sourd aux montagnes d'Atlas, qui sont habitées par le peuple zanaga, puis décend devers midy entre plusieurs montagnes, passant auprès de la cité nommée Gherseluin et de là court outre, par le territoire de Cheneg, Metgara et Reteb, d'où il vient à se jeter sur le territoire de Segelmesse, traversant les possessions d'icelle : puis entre au desert prochain du chateau Sugaihila : et plus outre se forme en un lac, au milieu de l'arene, sur lequel ne se trouve aucune habitation : mais quelques Arabes chasseurs ont coutume de le frequenter, à cause qu'ils y trouvent à force gibier.

GHIR

Ghir est un fleuve, qui prend son origine aux montagnes d'Atlas et devers la partie du midy décend par certains deserts, puis vient à sortir par une habitation, qui s'appelle Benigumi : et de là

passe en un desert, au milieu duquel il se reduit en lac. Je vous ay déja parlé au commencement de cet œuvre d'un fleuve, que Ptolomée appelle Niger, quand je suis venu à traiter de la division d'Afrique : parquoy sans plus repliquer, je passeray outre à la description du Nil, grand fleuve d'Egypte.

DU GRAND FLEUVE DU NIL

Certainement je ne trouve moins digne de tresgrande admiration le cours et varieté inusitée du Nil, que les animaux nourris en iceluy sont terribles et merveilleux : comme chevaux et bœufs marins, crocodiles qui sont tresdommageables et cruels animaux, ainsi que par cy aprés il vous sera recité, et ne souloyent être du temps des Romains et Egyptiens de nature si dangereuse et moleste, comme à present ; mais ils sont empirés depuis que les Mahommetans vindrent à s'emparer de l'Egypte. Meshudi, historien african, raconte dans un bel œuvre sien (là où il traite des choses merveilleuses decouvertes ces ans n'a guères écoulés) qu'alors que Humeth fils de Thaulon fut lieutenant en Egypte, de Gihsare el Mutauichil, pontife de Bagaded, en l'an deux cens soissante de l'hegire, une stature de plombs fut trouvée en forme et grandeur proportionnée au naturel d'un crocodile, avec lettres egyp-

Animaux horribles et admirables nourris au Nil.



tiennes dans les fondemens d'un temple des Egyptiens gentils, faites souz certaines constellations contre cet animal : la stature duquel il feit rompre et briser et dès l'heure ces animaux commencèrent à être fort nuisibles et dangereux. Mais je ne sauroys imaginer d'où cela peut proceder, que ceux qui sont depuis le Caire en bas vers la marine, ne se montrent aucunement molestes, et les autres, qui se trouvent depuis le Caire en hault, devorent et transgloutissent plusieurs personnes. Or, retournant à parler du Nil, il croît (comme nous avons déja dit) par l'espace de quarante jours, qui commencent au dix septième de juin et demeure autant de tems à retourner en son lit, pour ce que (ainsi qu'on dit) il pleut merveilleusement en la haute Ethiopie, à l'entrée du moys de may, durant lequel et partie du moys de juin les eaux demeurent à s'ecouler, avant qu'elles puissent arriver en Egypte. Il y a plusieurs et diverses opinions touchant l'origine de ce fleuve, mais il n'y en a pas une qui ayt rien de vraysemblable ou certitude, car les uns veulent dire qu'il prend son commencement aux mons de la Lune, les autres que sa source derive de souz la racine d'iceux, de grandes fontaines distantes par grand espace l'une de l'autre. Toutefoys ceux qui suivent la première opinion acertenent que tombant le Nil de ces montagnes, porte par son cours leger et impetueux entre souz terres et resourd au pied d'icelles là où il forme ces fontaines : combien que l'une et

L'origine et source du Nil incertain.

l'autre opinion ne se sentent de rien moins que de verité, car sa source jusques à present a été incertaine. Les marchans d'Ethiopie, qui trafiquent avec ceux de Ducale, disent que ce fleuve du côté de midy se jete au large et se convertit en un lac, tellement qu'on ne sauroit apercevoir de quel endroit il provient; neantmoins il fait plusieurs branches, le cours d'icelles se dressant par divers canals et chaussées, puis s'étendant du côté de levant et ponant, ce qui detourne les personnes de le pouvoir cotoyer. Il y a encore plusieurs Ethiopiens demeurans en la campagne des Arabes, lesquels aferment que quelques uns d'entre eux ayans égaré aucuns de leurs chameaux au temps qu'ils entrent en amour, se sont acheminés de la partie de midy par l'espace de mille en les cerchant, durant lequel chemin ce fleuve s'est tousjours ofert à leur veuë d'une même sorte, cet à savoir en rameaux et lacs infinis, trouvans assez montagnes séches et desertes: là où Meshudi historien ecrit se trouver plusieurs emeraudes, qui me semble plus vraysemblable que non d'aucuns hommes sauvages, qu'il dit être autant leigers à la course que les lievres, se paissans d'herbes au desert comme les bêtes brutes. Si je me vouloys arrêter à deduire de point à autre tout ce qu'ont ecrit nos historiens touchant le fleuve du Nil, on le reputeroit pour fable et causeroys plus tôt fâcherie au lecteur que plaisir ny profit, parquoy je m'en deporteray.

Émeraudes.



DES ANIMAUX

Proëme.

Or venant à parler des animaux, je ne m'ofre pas à décrire le genre et espèce de tous ceux qui se trouvent en Egypte : car je me soumettrois à trop dificile charge et condition, voire quasi hors de la portée de mon esprit : au moyen dequoy je traiteray seulement de ceux que peut porter l'Europe, ou qui ont quelque diference avec les autres, decrivant la nature tant des terrestres, comme aquatiques et autres : obmettant au reste plusieurs choses ja recitées dans Pline : lequel (à dire vray) fut un homme excellent et de singulière doctrine : combien qu'il se laissa tomber en erreur, touchant quelques choses legeres de l'Afrique : non par sa faute, mais pour en avoir été mal informé, et voulant imiter les autres, qui avoyent écrit auparavant : toutefoys l'imperfection d'une petite tache n'est pas bastante pour efacer la naïveté des beaux trais, qui donnent lustre à un corps de bonne grace et bien formé.

Pline errant en la description d'Afrique.

DE L'ELEPHANT

L'elephant est un animal sauvage, mais de docile nature, et s'en trouve un grand nombre, au boys de la terre Noire, de ces animaux qui ont coutume de se mettre en bandes, s'eduisans du chemin des personnes, qui passent : mais les voulans molester, ils les soulèvent en l'air avec leur grans nez, puis d'une ardente furie les ruent contre terre, et les foulent aux pieds, jusques à ce qu'ils leur font rendre l'esprit. Et combien que cet animal soyt grand et cruel, toutefoys les chasseurs d'Ethiopie en prennent plusieurs, y procedans en cette manière. Dans les boys plus touffus et épés, là où ils savent que se retirent la nuict ces animaux, font un clos entre haliers et arbres de rames fortes et épesses, laissans en quelque endroit une petite ouverture, et y attachans une porte, qu'ils tiennent couchée contre terre en manière d'une claye, qui se peut neantmoins haucer, servant de cloture en cet endroit : auquel l'elephant ne s'est pas plus tôt retiré pour s'agiter, qu'ils tirent incontinent la corde, le tenans enclos : et lors décendent de sur les arbres, luy faisans à coups de flèches rendre les abois : puis luy arrachent les dens pour les vendre : mais si de fortune il peut echaper hors le serrail il met à mort toutes personnes qu'il rencontre devant soy. En l'Indie et haute Ethiopie

Chasse et manière de prendre les elephans.

on use d'une autre manière de chasser, de laquelle je me tairay pour le present.

GIRAFFE

Cet animal est d'une nature si étrange et sauvage, qu'à grande difficulté on peut en avoir la veuë : pour ce qu'il se cache dans les boys et aux lieux les plus solitaires des deserts, auxquels ne repaire autre animal, et incontinent qu'il aperçoit les personnes, se met à fuyr : mais il n'est pas fort soudain à la course. Il a la tête de chameau, oreilles et pieds de beuf. Les chasseurs ne le prennent sinon petit aux lieux mêmes, où il a été nouvellement phaoné.

CHAMEAU

Les chameaux sont animaux assez plaisans et traitables, et s'en trouve grand nombre en Afrique, mêmement ès deserts de Numidie, Libye et Barbarie. Les Arabes les tiennent pour leurs plus grandes richesses et possessions : dont voulans par paroles exprimer l'opulence de quelque leur prince, ou grand seigneur, ils ont coutume de referer les miliers de chameaux, et non des possessions, ou ducats. Tous ceux qui entre les Arabes tiennent

semblables animaux, demeurent en liberté, pour ce que moyennant iceux ils peuvent vivre ès deserts; ce que ne sauroyent faire roys, ny princes, pour la trop grande secheresse d'iceux. On en trouve par toutes les parties du monde, comme en Asie, Afrique, et semblablement en Europe. Ceux qui en usent par l'Asie, sont les Tartares, Courdes, Dailemes et Turcomans ; et en Europe les seigneurs turcs, pour porter leurs besongnes : ce que font aussi les Arabes en Afrique, avec ceux qui habitent ès deserts de Libye : et encore tous les roys pour porter leurs bagages. Mais ils sont plus parfais en Afrique que en Asie : pour ce qu'ils portent leur charge par l'espace de quarante jours, sans aucunement prendre leur avoine : mais étans dechargés on les laisse pâturer parmy la campagne quelque peu d'herbe, ou quelque ramée : chose que ne pourroyent suporter les chameaux d'Asie, et requièrent avant que s'acheminer en quelque voyage d'être gras et en bon point. On a souvente foys experimenté en cet animal la gresse de la bosse, qu'il a sur le dos, se perdre, apres avoir cheminé cinquante journées souz sa charge sans manger avoine : puis de la pance, et finablement celle de la cuisse : ce que venant à defaillir il ne pouvoyt alors soutenir la charge de cent livres. En Asie les marchans leur donnent l'avoine, étant contrains pour chacun chameau de somme, mener une charge d'avoine : pour ce qu'ils vont et retournent chargés à la caravanne :

Chameaux d'Afrique plus parfais que nul des autres.

par ce moyen il les maintiennent en gresse, à cause qu'ils redoublent leur voyage. Mais les marchans africans qui s'acheminent en Ethiopie n'ont aucun égard à leur retour : pour ce qu'ils le font à vuide, ou pour le moins chargés à la legere à comparaison de ce qu'ils ont porté : de sorte, qu'étans parvenus en Ethiopie, les chameaux sont maigres et cassés en l'échine : mais ils s'en défont, les laissans pour petit pris à ceux du desert, qui apres les ménent engresser. Les marchans qui retournent en Numidie ou Barbarie n'en retiennent pas grand nombre, car ils ne s'en servent qu'à chevaucher et porter leurs vivres, avec quelque autre chose legere. Il s'en trouve de troys especes : dont ceux de la première s'appellent hugiun[1], qui sont de haute taille, corpulens et tresbons à la voiture : mais ils ne sauroyent endurer le travail, qu'ils n'ayent quatre ans acomplis : et lors le moindre qui soyt peut porter mille livres d'Italie : et quand on les veult charger, il ne les fault que toucher sur le col et les genoux, incontinent par instint naturel se courbent et couchent pres terre; puis sentans la charge correspondante à leurs forces se drécent incontinent sur pieds. Les Africans, et tous communement ont coutume de les chatrer, ne laissans qu'un mâle pour deux femelles. Les chameaux de la seconde espéce s'appellent el becheti, qui ont

Chameaux de troys espèces.

1. Les trois mots, qui désignent les différentes espèces de chameaux, doivent être ainsi rétablis : *heguin* ou *hedjin*, هجين; *bakhti* بختى (bactrien de a bactriane); *raouahil*, رواحل, pluriel de *rahila* راحلة.

deux bosses, dont l'une et l'autre sont propices à porter somme et à chevaucher : mais il ne s'en trouve sinon en Asie. Ceux de la tierce sont appellés el raguahil, qui sont de petite stature et corpulence, n'étans bons sinon à la selle : au reste fort agiles, de sorte, qu'il s'en trouve plusieurs, qui feront en un jour cent mille de chemin et plus : tousjours suivans la route du desert par l'espace de huit et dix journées, avec peu de vivres, tellement que tous les nobles Arabes, Numides et Africans de Libye n'usent d'autres montures. Et le roy de Tombut voulant faire signifier quelque chose d'importance aux marchans de Numidie en diligence, expedie un courrier sur un de ces chameaux, lequel va de Tombut à Darha, ou Segelmesse en terme de sept ou huit journées, qui font environ neuf cens mille; mais il fault aussi que ceux qui s'y acheminent pour cet effet soyent bien experimentés à suivre la route des desers, et ne demandent moins de cinq cens ducats pour faire le voyage. Les chameaux commencent à se mettre en amour à l'entrée de l'yver, et lors ne s'endommagent seulement entre eux, mais molestent grandement un chacun, duquel ils ont eté mal traités; car ils se souviennent en ce temps là du moindre coup qu'ils ont receu de leurs maîtres, et s'ils peuvent mettre la dent sur quelqu'un d'iceux, ils l'enlevent en l'air, puis le terrassent et meurtrissent avec les pieds de devant, d'une terrible et dépiteuse sorte. Ils demeurent en amour par l'espace de

quarante jours, lesquels expirés, se rendent doux et traitables comme auparavant.

Ils sont fort patiens à soutenir la faim, pour ce qu'ils peuvent demeurer quinze jours sans boire, sans que pour cela ils empirent ; et, au contraire, si on les abreuvoyt au bout de troys jours, l'eau causeroyt quelque mal, pour ce que le but limité de boire est au terme de neuf en neuf, ou de quinze en quinze jours. Ils sont encor d'un naturel pitoyable, ayans en eux quelque sentiment humain, au moyen de quoy il avient qu'entre l'Ethiopie et Barbarie étans forcés ceux qui les conduisent d'alonger leurs journées plus que de coutume, et voyans qu'ils ne peuvent passer outre, ne les pressent avec coups, ny autrement : ains se mettent à dégoisser quelques joyeuses chansonnettes, au chant desquelles les chameaux s'evertuans et reprenans leurs forces (induis pour le plaisir qu'ils reçoivent à la note d'icelles) se remettent sur leurs erres, avec plus grande vitesse que ne feroyt un cheval bien talonné et éperonné : tellement qu'on ne les peut pas quasi suivre. Vous asseurans que j'ay veu dans le Caire un chameau baler au son du tambourin, et m'enseigna le maitre par quel moyen il avoit ainsi fait le sien, qui est en cette sorte. On choisit un jeune chameau, que l'on fait entrer dans un lieu fait en forme d'une étuve, là où il le fault tenir par l'espace d'une demye heure, étant le plancher bien echaufé, et quelqu'un par dehors sonnant le tabourin : lors

Chameaux au chant et son du tabourin prennent plaisir et force.

le chameau non par vertu du son, mais pour la grande chaleur qui le moleste, hauce maintenant une jambe, tantôt l'autre, comme ceux qui dancent: et étant acoutumés à cela par l'espace de dix moys ou un an, quand on le vient à mener en lieu public, il n'entend pas plus tôt fraper le tabourin, que se souvenant des jours passés et sentans encor la chaleur du feu auquel il étoit, il se met à trepigner et haucer les pieds, de sorte qu'à le veoir on le jugeroit baler. Par ce moyen l'usage se convertit en nature, qu'il entretient par long espace de temps. Je pourroys bien raconter plusieurs autres choses singulieres touchant le naturel de cet animal : mais je les delaisse à part, pour ne vous causer facherie.

CHEVAL BARBARE

Ces chevaux sont appellés, en Italie et par toute l'Europe, barbares, pour autant qu'ils viennent de Barbarie d'une espèce qui est en cette region là. Mais ceux qui l'estiment ainsi se mécontent bien lourdement, à cause que les chevaux de là ne diferent en rien aux autres, et ceux-cy, qui sont si agiles et leger-courans, sont appellés en langue arabesque, tant en Surie, Arabie heureuse, deserte, et en Asie chevaux arabes : lesquels (comme les historiens estiment) sont provenus de la race des chevaux

Chevaux arabes.

sauvages, qui aloyent errans par les deserts de l'Arabie, et que depuis le temps d'Ismahel en çà, les Arabes commencèrent à les domter : de sorte qu'ils multiplièrent tellement, que l'Afrique en est maintenant toute pleine. Cette opinion me semble aprocher bien fort de la verité; pour ce qu'encor à present on void une grande quantité de ces chevaux sauvages par les deserts de l'Afrique et Arabie, et en ay veu un petit poulain en Numidie de poil blanc, avec la criniere herissée, sur le col. La plus grande experience de la vitesse de ces chevaux à la course, qui se peut faire, est quand ils peuvent ataindre une bête sauvage nommée lant, ou bien une autruche : et si cela leur succede bien, ils sont alors prisés la valeur de mille ducats, ou cent chameaux : mais il s'en trouve peu de tels en Barbarie. Les Arabes du desert et peuples de Lybie, qui ont coutume d'en nourrir en grande quantité, ne les tiennent pour chevaucher longuement, encore moins pour en user en batailles; mais seulement pour donner la chasse aux bêtes sauvages, ne les repaissans d'autre chose que de lait de chameau deux foys entre le jour et la nuict : en quoy faisant, ils les maintiennent dispos, legers, et plus tôt maigres qu'autrement. Il est bien vray qu'en la saison que les herbes sont en verdeur, on les laisse aler à la pâture : mais on cesse pour lors de s'en servir. Ceux que tiennent les seigneurs de Barbarie ne sont pas si promps à la course, mais de plus belle taille et

forme : pour ce qu'ils leur baillent de l'avoine, s'en servans aux extremités et grans dangers, lorsqu'ils sont contrains de ceder à la furie de leurs ennemis.

CHEVAL SAUVAGE

Le cheval sauvage est reputé pour une fere, d'autant qu'il se laisse veoir sinon bien peu. Quand les Arabes du desert l'ont prins, ils le mangent et disent que la chair en est singulierement bonne et plus delicate quand il est jeune. Mais à bien grande dificulté, se peut il prendre avec chiens, ny chevaux : ains fault tendre certains lassets sur l'eau, là où repaire cet animal et les couvrir d'arène, sur laquelle il n'a pas plus tôt posé le pied qu'il se sent entortillé et lacé, tellement qu'il est contraint de demeurer et se laisser prendre.

LANT, OU DANT[1]

Cet animal est de corpulence semblable à un beuf, mais il est de plus petite taille et de poil blanc, ayant les ongles des pieds tresnoirs et fort

1. Le géographe El-Bekri s'exprime à peu près daus les mêmes termes au sujet du *lamth*, لمط. Cet animal paraît être l'antilope mohor avec la peau duquel les Touaregs, d'après Duveyrier. fabriquent leurs boucliers.

legers à la course tellement qu'autre animal ne s'y pourroit à luy parangonner, hors mis (comme nous avons déja dit) le cheval barbare. On le prend en été facilement, à cause que tant pour la chaleur que rend l'arène, comme pour hâter ses pas, les ongles s'ecrolent, qui luy retarde sa course, et se prennent par meme moyen les cerfs et chevrils. Du cuir de cet animal se font aucunes targues, fortes à merveille, de sorte qu'elles ne sauroyent être trépercées par un pistolet à feu au moyen de quoy elles se vendent chèrement.

DU BEUF SAUVAGE

Le beuf sauvage est de telle corpulence que l'autre, mais de plus basse stature et se trouve ordinairement de poil bigarré ; étant fort prompt à la course et de chair tressavoureuse, mais il ne s'en trouve autre part qu'aux deserts, ou à leurs confins.

DE L'ANE SAUVAGE

On trouve par les deserts, ou sur les confins d'iceux, un grand nombre de ces ânes sauvages, tirans tous sur poil bigarré, et sont fort agiles, ne cedans à autre animal touchant la course, sinon au

cheval barbare, et ont telle coutume, qu'apercevans une personne, se mettent à hannir en ruant dépiteusement sans se bouger du lieu jusques à ce qu'on les peut toucher avec la main, puis soudain gaignent le hault et se sauvent de vitesse. Les Arabes des deserts les prennent avec chaussetrapes et autres engins et vont toujours par bandes, quand ils boivent ou pâturent. La chair en est fort bonne, toutefoys étant chaude, elle rend mauvais odeur et sent sa sauvagine. Mais la laissant refroidir deux jours, après qu'elle a été cuite, c'est une viande savoureuse et bonne en perfection.

BEUFS DES MONTAGNES D'AFRIQUE

Tous les beufs domestiques, qui naissent ès montagnes d'Afrique, sont de si petite stature, qu'ils resemblent des veaux de deux ans, à comparaison des autres : neantmoins les montagnars s'en servent à labourer les terres et disent qu'ils sont fort dispos et durs au travail.

ADIMMAIN[1]

Cet animal est privé et fort plaisant et de la forme

1. Ce nom rappelle les béliers *demmaniya*, dont parle El-Bekry. Il faut sans doute y voir le mouton à poil, que les Touaregs appellent *akerêr-ajelbi*, et auquel sa haute taille a valu de la part des zoologistes la dénomination de *Ovis longipes*.

d'un mouton, mais il est de la grandeur d'un âne, ayant les oreilles longues et pendentes et le tiennent les habitans de Libye à faute de brebis, dont ils en retirent grand laitage, de quoy ils font à force beurre et fromage. La laine qu'ils portent est fort bonne, mais courte, et n'y a que les femelles qui portent les cornes, étans de si doüce nature, que plusieurs foys en ma jeunesse j'ay monté dessus et m'ont porté un quart de mille tresbrusquement. Il ne s'en trouve en quantité, sinon ès deserts de Libye ; vray est qu'au territoire de Numidie, on en y void quelques uns, mais on les a comme pour chose monstrueuse.

MOUTONS

Ces moutons n'ont autre diference avec les autres, sinon en la queuë, qui est fort large : ce que plus étant, mieux ils se cognoissent être de haute gresse. Il s'en trouve d'aucuns ayans la queuë du pois de dix et vingt livres et cela avient lorsqu'ils s'engressent d'eux-mêmes. Mais en Egypte il y en a plusieurs qui s'adonnent à les engresser, les repaissans de son et d'avoine, au moyen de quoy leur queuë engresse de telle sorte qu'ils ne se sauroyent mouvoir : et pour cela fault atacher la queuë sur un petit char tant qu'ils cheminent plus à l'aise. J'en ay

Queuë de mouton pesant octante livres, et autre de cent cinquante.

veu une de l'un de ces animaux en Asiot, cité distante du Caire cinquante mille, et située sur le Nil, laquelle étoyt du pois d'octante livres, et plusieurs m'asseurèrent à cette heure-là, d'en avoir veu peser cent cinquante. Tant y a que la gresse de ces moutons consiste en la queue seulement : et ne s'en trouve autre part qu'à Thunes et en Egypte.

DU LYON

Ces animaux sont sauvages et nuisibles à tous autres, d'autant qu'ils sont plus dispos, cruels et animez, devorans non seulement les bêtes, mais les personnes aussi. Il s'en trouve en tels lieux qui ne craindront point d'assaillir deux cens hommes à cheval, et se ruent sur les troupeaux de brebis et d'autre bêtail, qu'ils emportent aux boys dans leurs creux, là où sont leurs petits phaons, et en y a tel qui de force et vitesse combatroit et tueroit six hommes à cheval, sans qu'on luy puisse faire resistance. Ceux qui habitent aux montagnes froides sont moins cruels et fiers, ne se montrans si fort molestes envers les personnes. Au contraire tant plus ils participent du chault, plus sont furieux, comme ceux qui se trouvent entre Temesna et le royaume de Fez, au desert d'Angad près de Telensin et entre Bone et Thunes : car ce sont les plus redoutés lyons de toute l'Afrique. Au temps d'yver, qu'ils commen-

Quels lyons sont les plus renommés.

cent d'entrer en amour, ils s'atachent ensemble fort cruellement, de sorte que celuy se peut dire malheureux tout outre, qui se trouve devant eux, et sont ordinairement dix ou douze suivans les pas de la lionne. Il m'a été recité de plusieurs pour chose certaine, que si une femme se trouvoit seulette devant l'un de ces lyons, luy decouvrant, et montrant sa nature, qu'il commenceroit à rugir merveilleusement, et baissant la tête prendroit une autre route. Un chacun en peut croire ce que bon luy semblera. Tant y a, que tout ce que peut empoigner un de ces lyons (encor que fût un chameau) il ne desserrera jamais la dent pour lacher sa prinse : et me suis trouvé par deux foys en danger de tomber dans la gueule d'iceux, pour être devoré : mais la divine Clémence, qui n'est jamais refusée à ceux qui d'une voix non feinte invoquent le nom du Seigneur, m'en a heureusement preservé.

Le lyon vaincu par le seul regard de la nature de la femme.

DU LEOPARD

Cet animal-cy repaire dans les boys de Barbarie, étant fort agile et cruel, mais il ne s'adrèce à l'homme pour l'endommager s'il ne l'aborde en quelque détroit, là où on ne le puisse eduire : alors se jete sur celuy qu'il rencontre, et avec les grifes luy déchire le visage, emportant autant de chair qu'il peut en empoigner et quelque foys penetre jusques au cer-

veau, exterminant la personne. Il n'assaille pas souvent les troupeaux de brebis : mais il est ennemy mortel des chiens, lesquels il tue, et devore là où il les peut joindre. Les montagnars de la region de Constantine ont coutume luy donner la chasse avec les chevaux, en serrant tous les passages dont le leopard voulant escamper, et trouvant une quantité de chevaux, lesquels luy serrent le pas, court à un autre, qui etant semblablement serré; à la fin après s'être bien travaillé en vain, ne pouvant trouver lieu pour sa défaite, est contraint demeurer en la place et rendre les aboys. Mais avenant que quelqu'un de son côté luy laisse gaigner le hault, il est tenu de payer le banquet à toute l'assemblée des chasseurs, voire et excedassent ils le nombre de troys cens.

DABUTH [1]

Dabuth est un gros animal comme un loup, et quasi de même aspet, ayant les pieds et jambes en forme humaine. Les Arabes l'appellent dabuth, et les Africans iesef. Il ne moleste aucunement les autres bêtes, mais il deterre les corps humains des sepultures pour les manger. C'est un simple et vil animal. Les chasseurs, ayans découvert son gyte, le

1. Ils'agit de l'hyène dont le nom, en arabe, est *dheb'a*, ضبع, et, en berbère, *ifis* ou *yefes*; ce dernier mot a, par erreur, été imprimé *yesef*.

poursuivent sonnans d'un tabourin et chantans : à quoy cet animal prend un si grand plaisir par le retentissement de cette harmonie, qu'il ne se donne garde d'un, qui luy lie les pieds par derrière, avec une grosse corde : puis le traînent hors, et le tuent.

DU CHAT QUI FAIT LA CIVETTE

Ces chas sont de leur nature sauvages, et se trouvent aux boys d'Ethiopie, là où ils se prennent petis; puis on les fait nourrir dans des cages, avec du lait, quelques potages de son et de chair. On en reçoit la civette deux ou troys foys le jour, qui n'est autre chose que la sueur de cet animal : lequel on bat avec une petite baguette, le faisant sauter deçà et delà parmy la cage, jusques à ce qu'il vient à jeter la sueur qu'on luy ôte de dessus les bras, cuisses et queuë, et voilà ce qu'on appelle civette.

DU SINGE

Il y a des singes de plusieurs sortes, dont les uns s'appellent guenons, avec une longue queuë, les autres babouins ou marmots, qui n'en ont point. On en trouve une grande quantité aux boys de Moritanie, montagnes de Bugie et Constantine. Ils ont

(comme l'on peut veoir) non seulement les pieds et mains, mais encor un trait aprochant bien fort de la face humaine : et leur a Nature donné entre autres choses un bon sens et merveilleuse astuce. Ils se nourrissent d'herbes et de grain : et voulans dérober les epies, s'assemblent vingt et trente, et l'un d'eux demeure hors le champ aux écoutes, de là où il n'a pas plus tôt aperceu le maitre de la possession venir, qu'il jete un grand cry, au son duquel tous les autres gaignent le hault, et se sauvent de vitesse, grimpans sur les arbres, et sautans d'un à l'autre. Les femelles portent leurs petis sur les épaules, et avec iceux sautent semblablement d'arbre en arbre, et de branche en branche. Ceux qui sont faits et aprins font choses incredibles et admirables : mais se sont de dépiteuses et cruelles bêtes, combien que leur courroux soit de peu de durée.

Astuce des singes.

DES CONILS

Il se trouve grande quantité de conils sauvages aux montagnes de Gumera et Moritanie. Je dy qu'on estime sauvages, mais je croy fermement qu'ils soyent de l'espèce des privés, ce qu'on peut facilement dicerner et juger par la chair, que ne difère en sorte que ce soyt à la couleur et saveur de celle des privés.

DES POISSONS

AMBARA, POISSON

Or pour venir maintenant à parler des poissons, ambara en est un de grandeur et forme épouventable, lequel ne se peut veoir sinon quand il n'a plus de vie : pour ce que la mer le jete sur le rivage. Il a la tête autant dure, comme si elle étoyt de pierre, et s'en trouve d'aucuns qui ont vingt et cinq toises en longueur, et d'autres davantage : tellement que le nom de balene ne luy conviendroit pas mal. Ceux qui habitent sur les rivages de l'Ocean disent que ce poisson est celuy qui jete l'ambre gris : mais ils ne savent si c'est du sperme, ou de la fiente.

DU CHEVAL MARIN

Cet animal se trouve dans le Nil et Niger de la grandeur d'un âne, ayant la forme de cheval : mais il n'a aucun poil sur la peau, qui est fort dure. Il peut aussi bien vivre sur terre comme dedans l'eau, de là où il ne sort sinon la nuict : et est malin et dangereux, pour les barquettes qui vont sur le Niger, pour ce que joignant l'échine contre icelles, les ren-

verse et enfondre : et lors bon pour ceux qui savent nager.

BEUF MARIN

Cet autre animal-cy resemble à un beuf : mais de si petite stature, qu'on le prendroit pour un veau de six moys : et se trouve dans les fleuves du Nil et Niger, là où les pescheurs en prennent aucuns, qui vivent longuement sur terre, ayans la peau fort dure. J'en vey un au Caire, qu'on menoyt avec une chaine qui luy pendoyt au col, et me dit celuy, qui le faisoyt conduire, l'avoir prins dans le Nil auprès de la cité d'Asna, distante du Caire devers midy par l'espace de quatre cens mille.

DE LA TORTUE

Cet animal devoit être comprins au nombre des terrestres : pour ce qu'il prend sa nourriture aux deserts, et s'en trouve plusieurs en celuy de Libye, qui sont de la grandeur d'un tonneau. Bichri recite au livre des Regions et chemins d'Afrique comme se retrouvant en ce desert un bonhomme lassé du long chemin, aperceut la nuict auprès de soy une grosse pierre fort haute, sur laquelle il se delibera

Bichri, geographe african.

de dormir, de peur que quelque animal ne luy méfît : et ainsi le feit comme il l'avoyt proposé : mais le matin il se trouva surprins d'une grande merveille, quand il se veid eloigné de troys mille du lieu, auquel il s'etoit couché : et cogneut ce, qu'il estimoyt une pierre, être une tortue : laquelle a coutume ne deplacer de tout le jour d'un lieu, et la nuict s'en va pâturant : mais elle chemine si lentement, qu'on ne s'en peut quasi apercevoir. A dire vray, je n'en y vey jamais de telle grandeur, ne si merveilleuse, sinon aucunes qui pouvoyent être de la grosseur d'un barrau. On dit que la chair de ces tortues guerit de la lepre, si elle n'est encharnée de plus de sept ans : et en fault manger sept jours continuels.

CROCODILE

Il y a dans le fleuve Niger grande quantité de crocodiles, mais encore plus en celuy du Nil. Ils sont fort malins et nuisibles : ayans en longueur douze coudées et davantage, et contient autant la queuë comme tout le reste du corps, mais on n'en void guères de cette grandeur, car communement ils n'excedent quatre pieds, et est semblable au ramarre n'etant pas plus hault d'une coudée et demye. La queuë est noulée et a la peau si dure, qu'une arbaléte bien grosse ne la sauroyt enfoncer. Il s'en trouve d'aucuns qui ne mangent autre chose que poisson,

Ramarre une beste semblable au lésard sinon que elle est troys foys plus grosse, et plus verde.

d'autres, qui semblablement engloutissent des personnes : pour lesquelles decevoir ils se tiennent à l'ecart prés des rivages qui sont frequentés, et lorsqu'ils aperçoivent quelqu'un auprès d'eux, soit homme ou bête, ils élancent la queuë hors de l'eau, là où ils devorent ce qu'ils peuvent atirer, et en mangeant ils ne remuent sinon les parties du palais de dessus : pour ce que les machoueres de dessouz sont jointes avec l'os de l'estomac.

Toutefoys ils ne sont pas tous de cette nature : car si ainsi étoyt, tous les rivages du Niger ou du Nil seroyent inhabitables. Je me retrouvay une foys à naviger sur le Nil avec plusieurs autres, dans une barque jusques en la haute Egypte, distante du Caire environ quatre cens mille : et quand nous fûmes à moitié chemin, une nuict que la lune se montroit un peu brune pour être couverte de nues, et que nous navigeons en temps calme, avec un vent favorable, tous les mariniers s'étoyent mis à dormir, ce que voyant je me retiray à l'ecart avec une chandelle, pour étudier : en quoy faisant je m'entendy appeller par un honnorable vieillard, homme de tresbonne vie et conversation, lequel veilloyt après certaines oraisons et me dit : Ho tel, eveille quelqu'un de ceux qui dorment pour me venir aider à tirer dans notre barque un grande bûche de boys, qui nous viendra bien à propos pour faire demain la cuisine : et lors me presentay pour y aler, craignant discommoder personne à telle heure, qui étoyt

Aventure de l'auteur et d'un vieillard.

sur le point de la minuict : mais voyant cela, il me dit qu'il assayeroyt avant s'il la pourroit deroquer tout seul et sans aide : et ainsi que notre vaisseau fut selon son avis à droit pour enlever ce boys, il commença à étendre le bras pour le prendre : mais incontinent saillit impetueusement hors de l'eau une longue queuë : laquelle le ceignit, et tira dans le fleuve. Lors je jetay un si grand cry, qu'au son, tous ceux de la barque eveillés en sursault, on cala voile et nous arretames là, où plusieurs se jetèrent dans le fleuve, pour retrouver notre vieillard, jusques à prendre terre, et atacher notre barque au rivage : mais nous travaillâmes en vain, car il ne fut onques puis veu : au moyen de quoy tous ceux de ma compagnie afermerent que ce avoit été un crocodile. Or faisans voile reprimmes noz erres ; mais nous n'eumes pas longtemps navigé, que nous en vimes plusieurs ensemble sur certaines petites iles, au milieu du Nil, qui étoyent etendus au soleil, les gueules bées : dans lesquelles aucuns oysillons de blanc panage et grandeur d'une grive entroyent dedans : là où ayans sejourné quelque espace de temps s'en retournoyent, drèçans leur vol ailleurs. Dont étant curieux d'entendre la raison de cela, je m'en enquis, et me fut dit qu'entre les dens du crocodile demeurent quelques filés de chair, ou poisson pendans, lesquels venans à se putrifier, se convertissent en vers qui les molestent aucunement : et etans aperceuz remuer par ces petis oyseaux volans viennent

à entrer dans la gueule pour les manger, ce qu'ayans fait, le crocodile ingrat tâche à les engloutir : mais se sentant piqué au palais d'une dure et poignante épine (que l'oyseau a sur le sommet de la tête) il est contraint de desserrer, donnant lieu à la fuite de l'oyseau, et avenant que j'en puisse recouvrer un, je raconteray cette histoire plus seurement, et à la verité. Les crocodiles font leurs œufs en terre qu'ils couvrent de l'arêne : puis quand leurs petis sont éclos, ils s'en retournent dans le fleuve. Il s'en trouve bien d'aucuns, qui fuyans l'eau, viennent au desert, et ceux de telle nature sont venimeux, ce que ne sont les autres, qui frequentent le fleuve ; de la chair desquels plusieurs habitans d'Egypte ont coutume de manger à cause qu'ils la trouvent savoureuse : et la gresse d'iceux est en grande estime dans le Caire : car (comme l'on dit) elle est fort singuliere à solider les playes vieilles, et encharnées. Or le crocodile se prend en cette maniere. Les pescheurs ont une grosse et longue corde de cent toises, le bout de laquelle ils atachent étroitement à un gros arbre, ou colonne, plantée sur le rivage du fleuve expressement pour cet efait : puis à l'autre extremité d'icelle lient un hameçon de fer, étant de la longueur d'une coudée, et gros comme le doy d'un homme, et à iceluy acrochent une chevre ou mouton : et au beller de cette bête le crocodile se jete hors de l'eau et l'engloutit soudainement avec l'hameçon, lequel traversant ses entrailles, il demeure fermement acroché,

Œufs de crocodile.

de sorte que le crocodile ne s'en sauroyt défaire : au moyen dequoy s'ètendant en secouant le câble, puis se debatant deçà et delà, à la fin destitué de forces, se laisse tomber étendu, comme s'il étoit exterminé : alors les pescheurs luy font rendre les aboys, en luy perçant avec certaines pertuisanes la gueule, les bras, les cuisses, et le ventre : là où il a la peau fort tendre : mais autre part une haquebute ne la sauroyt outrer : comme celle de l'echine, qui est fort épesse et dure. J'ay veu plus de troys cens hures de ces animaux apendues aux murailles de la cité de Cana, les gueules beantes, qui étoyent si larges et amples, qu'elles eussent peu donner entrée à une vache entière et outre ce, elles ont les dens fort pointues. Tous les pescheurs d'Egypte ont coutume (après avoir prins un crocodile) de separer la tête du corps, et l'apendre aux murailles comme font les chasseurs des feres et bêtes sauvages.

DU DRAGON

On trouve en la montagne d'Atlas dans certaines cavernes plusieurs dragons tresgros et fort pesans, tant qu'à grand peine se sauroyent ils mouvoir, pour ce qu'ils sont gros par le corps et fort menus aux deux extremités, comme devers la tête et la queuë. Ce sont animaux tresvenimeux et si

quelqu'un en êtoyt touché, sa chair deviendroyt incontinent fragile et s'amoliroyt comme savon sans pouvoir trouver aucun remède à sa vie en sorte que ce soyt.

DE L'HYDRE

Hydre est un court serpent, menu devers la queuë et la tête, qui est fort frequent aux deserts de Libye et d'un âpre et mortel venin, contre lequel ne se trouve autre remede, sinon tailler la partie du membre, là où il est épars, avant qu'il vienne à discourir par tout le corps.

DUBB[1]

Dubb est un animal conversant au desert, soutrayant au lezard, étant de la longueur d'une coudée et large de quatre doys. Il ne boit jamais d'eau et si on l'en vouloyt éforcer l'en y mettant dans la bouche, il expireroyt incontinent. Il fait les œufs comme la tortue, sans avoir aucun venin et ay veu des Arabes en prendre aux deserts, là où je me suis voulu semblablement ingerer d'en meurtrir, mais il ne rend gueres de sang. Quand on en veult man-

1. Le *dobb*, ضب, est le *fouette-queue*, nom vulgaire du *stellion bâtard*.

ger, il le fault faire routir et puis le dépouiller de sa peau : car étant ainsi acoutré c'est une viande assez delicate, du goût de la grenouille et de même saveur. Il est aussi soudain que le lezard et s'il se vient à cacher dans un trou, encore que quelque partie de la queuë reste dehors, il n'y a force qui luy puisse faire quiter ce lieu : mais les chasseurs agran-

Merveille du dubb.

dissent le trou avec ferremens, le contraignans par ce moyen de se laisser prendre. Troys jours après, qu'on l'a tué, si on l'aproche du feu (cas nouveau et étrange) on le voirra mouvoir tout ainsi que si à l'heure mêmes on luy faisoit rendre les aboys.

GUARAL[1]

Guaral est un animal, qui resemble à celuy duquel nous venons de parler, hors mis qu'il est venimeux à la tête et à la queuë : lesquelles deux parties les Arabes luy taillent pour manger le reste. C'est un diforme animal et de deplaisante couleur, de sorte qu'elle m'ôta tout apetit de pouvoir jamais goûter de sa chair.

CHAMELEON

Chameleon est de la grandeur d'un ramarre;

1. La forme vulgaire est *ouaran*, وران, au lieu de *ouaral*, ورل; c'est le *varanus arenarius*.

mais bossu, maigre et diforme, ayant la queuë longue : et chemine avec un pas lent et tardif, comme la taupe. Il n'a autre nourriture que de l'air et des rayons du soleil ; au lever duquel il se retourne devers orient béant : et en faisant son cours, cet animal se tourne tousjours de ce côté là ; prenant couleur selon la varieté des lieux où il se trouve, car s'il se met sur le noir, il recevra couleur noire, si sur le verd, verde, et ainsi de toutes autres couleurs : comme je l'ay moy même experimenté ; et se montre ennemy mortel de tous serpens venimeux : tellement que s'il en rencontre quelqu'un endormy souz un arbre, il grimpe dessus, là où choisissant un lieu, qui soyt directement sur la tête du serpent, fait distiler de sa bouche un fil de crachat, qui a devers la pointe une petite goute en guise d'une perle, et s'il void qu'il ne décende droit sur la tête de ce serpent, il se guinde si bien et dextrement qu'il met son dessein en éfet : de sorte qu'il transperce la tête, et le fait expirer. Les Africans qui en ont ecrit recitent plusieurs choses de la nature et proprieté de cet animal, dont il ne m'en souvient maintenant.

DES OYSEAUX

AUTRUCHE

Pour venir aussi à parler quelque peu des oyseaux, l'autruche en est un sauvage, étant à peu près de la

stature d'une oye, mais il est hault enjambé, et de col fort long, tellement qu'il s'en trouve plusieurs, qui l'ont de la longueur de deux coudées. Cet animal a le corps gros et long et les ailes de gros panage, qui luy retarde le vol, mais il est fort prompt à la course, debatant les ailes, et demenant sa queuë, qui est blanche et noire, comme celle de la cicongne. Sa demeurance est aux deserts, ausquels, pour la secheresse, ne se trouve point d'eau, et là pose ses œufs dans l'arène, qui sont de dix à douze pour foys et sont de la grosseur d'un boulet d'artillerie, du pois de quinze ou seize livres ; mais les petites autruches les font plus petis, étans de si courte memoire et labile, qu'elles oublient le lieu où elles les ont posés : au moyen dequoy la femelle se met à couver les premiers qu'elle rencontre, encore que ce ne soyent pas les siens : et incontinent que les petis sont éclos, ils s'en vont errans parmy la campagne cercher pature : et font de si prompte course avant qu'avoir jeté les plumes, qu'on ne les sauroyt ateindre. Cet animal est sourd, et de tant simple nature, qu'il mange tout ce qu'il trouve, jusques au fer, dont la chair en est visqueuse et puante ; mêmement à l'endroit des cuisses ; toutefois on ne laisse pour cela d'en manger en la Numidie, en grande quantité : pour ce qu'on les y prend jeunes, et puis on les engresse : comme je pense vous avoir auparavant recité, et ay mangé moy même de cette chair, qui ne m'a semblé de trop mauvais goût. Ces au-

Œufs de autruche.

Estomac de autruche.

truches s'en vont en bandes parmy les deserts, de sorte qu'à les veoir de loin, on les prendroyt pour compagnie de gens à cheval : ce que intimide bien souvent la caravanne.

DE L'AIGLE

Ces oyseaux sont divisés en plusieurs espèces, selon la proprieté, couleur, et grandeur : dont les plus grans sont appellés nesr, en langage Arabesque.

NESR[1]

Nesr est le plus grand oyseau qui se trouve en Afrique, et plus hault que la gruë : mais il a le bec, le col et les jambes plus grosses. Il penetre si hault en volant, qu'il se laisse perdre de vuë : et apercevant quelque charongne d'animal gisant sur terre, on le void incontinent jeter dessus : mais il ne vole gueres qu'il ne soit acompagné de plusieurs : et est sa vie de longue durée : tellement qu'on en a veu plusieurs n'ayans que la peau, et sans aucune plume sur la tête, ne plus ne moins que s'ils eussent été Aage de aigle.

1. Le nom de *nesr*, نسر, désigne souvent le vautour dans les pays Barbaresques. Le mot italien *buettere*, dont il est parlé ici, rappelle le mot *vultur*.

pelés expressement. Il s'ensuit donq, que pour la vieillesse, qui les suit, les plumes leur viennent à tomber : au moyen de quoy ils se retirent dans leurs nids, comme s'ils venoyent de renaître à l'heure : là où leurs phaons les bèquent, et leur aportent à manger. On dit que l'Italien appelle ceux de cette espèce buettere; mais je ne l'ouy onques mentionner en ces païs. La coutume de cet oyseau est de se retirer sur les rochers, à la cime des plus hautes et desertes montagnes qu'il peut choisir : entre lesquelles celles d'Atlas luy sont plus frequentes et ordinaires : toutefoys ceux qui savent les lieux et détroits en prennent quelques-uns.

DU BEZI[1], QUI SIGNIFIE AUTOUR

Le bezi, que nous appellons autour, est fort frequent en Afrique, là où il s'en trouve d'aucuns qui sont de panage blanc, lesquels se prennent en certaines montagnes des deserts de Numidie : et sont les plus chers, d'autant qu'ils sont plus parfaits, et avec iceux se prennent les gruës. Il s'en trouve de plusieurs espèces : dont les uns sont bons pour prendre la caille et perdris : des autres on se sert pour arrêter le lievre. On instruit les aigles en Afrique à combatre les renards et les loups : lesquels

1. On prononce généralement *bdz*, باز; c'est vraisemblablement à cette étymologie qu'il faut rapporter le mot *buse*.

celles qui sont faites et reclamées saisissent d'une grande ruse sur l'échine, avec les grifes, et sur la tête avec le bec : de sorte qu elles se gardent fort bien de recevoir dentées, ny être en rien endommagées par ces loups : et s'ils se jetent contre terre, l'aigle n'en fait cas, et ne lâche sa prinse, qu'elle ne luy fait fait rendre les aboys, et arraché les yeux hors de la tête. Plusieurs historiens africans disent que le mâle de l'aigle couvre quelque foys la louve, et aprés, étant pleine, s'enfle si fort, qu'elle creve, et en sort un dragon, qui a le bec et les ailes d'oyseaux, les pates de loup, et la queuë de serpent, ayant la peau tachée et marquetée de couleurs diversifiées, ne pouvant haucer les paupiéres des yeux : il repaire dans les cavernes. Mais je ne vous veux pas acertener que moy, ny autre en ayt jamais eu la veuë : neantmoins le bruit est semé par toute l'Afrique que ce monstre y a autrefoys été veu.

CHAUVES SOURIS

Ces diformes oyseaux, ennemys de lumière, se trouvent par toutes les parties du monde : mais entre autres lieux, on en void en grande quantité dans des cavernes en la montagne d'Atlas, qui sont gros comme pigeons, et davantage, mêmement par les ailes. Je ne les ay pas veu : mais j'en ay été acertené par une infinité de personnes.

PAPEGAUX

On trouve parmy les boys d'Ethiopie ces oyseaux en grand nombre, et de diverses couleurs : mais les meilleurs, et qui plus parfaitement savent former l'accent de la personne sont de panage verd. Il s'en y trouve plusieurs grans comme pigeons : mais ils sont gris, rouges et noirs; ne se pouvans acommoder à l'imitation de la parole humaine : et en default de ce, ils dégorgent une voix tresdouce et mignonne.

LOCUSTES

Quelque foys on void de ces animaux par l'Afrique en si grande quantité, qu'en volant par bandes il semble une nuée, qui pour son épesseur vient à obscurcir la lumière du soleil : et se venans à poser sur les arbres, ils rongent les fruis et feuilles : laissans à leur depart des œufs, dont il en vient puis après à naître d'autres, qui ne volent pas : mais ils sont pires que les premiers : car ils penètrent jusques à l'extremité interieure de l'ecorce des arbres, causans une fort grande cherté, et mêmement en Moritanie. Mais les peuples de l'Arabie deserte et Libye

reputent à grand heur l'arrivée de ces locustes en leurs regions : pour ce qu'ils en font de bonnes repeuës, les mangeans bouillies, et les autres deseichées au soleil, qu'ils pulverisent puis après comme farine, et en cette manière s'en repaissent. Voilà quasi toute la qualité des animaux qui ne se trouvent, ou sont bien rares en Europe, ou de ceux qui sont en quelque partie diferens. Maintenant pour donner fin à cet œuvre, ne reste à parler que d'aucunes minières, herbes et fruits, desquels y a abondance en Afrique.

DES MINIÈRES

DU SEL

En la plus grande partie d'Afrique on ne trouve autre sel que celuy que l'on tire des salines dans les cavernes, ne plus ne moins, que si c'ètoyt jaspe ou marbre, et s'en trouve de gris, de blanc et de rouge. La Barbarie en raporte une grande quantité et la Numidie mediocrement, tant qu'il suffit. Mais il s'en trouve peu au païs des Noirs, mêmement en l'Ethiopie inferieure, où la livre se vend demy ducat : au moyen dequoy les habitans de ce païs ne le tiennent dans les salières aux repas, mais en mangeant leur pain, tiennent une piece de sel en leur main, et à

chacun morceau qu'ils mettent en leur bouche, ils passent la langue par dessus, en la lechant : et ne font cela pour autre respect, qu'à fin de l'epargner et en user peu. En aucuns petits lacs et marets de Barbarie en temps d'été se congèle le sel, qui est blanc et poly, comme aux lieux qui sont prochains de Fez.

ANTIMONIO

Ce metal-cy se tire en Afrique d'aucunes mines de plomb, d'avec lequel on le trie avec le soufre, et s'en trouve en grande quantité aux racines de la montagne d'Atlas, devers la partie de midy et principalement là où Numidie confine avec le royaume de Fez, et en plusieurs autres lieux se trouvent des veines de soufre.

EUFORBIO

Euforbio est la gomme d'une certaine herbe, qui croît en manière de la tête d'une carde sauvage, et entre les rameaux d'icelle se forme un certain fruit gros comme citrouilles et verd, étant grenellé par dessus ; mais il est long d'une coudée et demye, et quelquefoys davantage. Ce fruit ne croît pas sur les

rameaux de la plante, mais sort de terre comme un tronc, duquel en proviennent vingt et cinq et trente autres. Quand il vient en maturité, les vilains de ce païs le piquent avec la pointe d'un couteau, qui en fait sortir une liqueur comme lait, laquelle devient visqueuse, puis la recueillent avec le couteau mêmes, et la mettent dans des oudres, là où elle s'essuit : mais il faut entendre que la plante est toute épineuse.

DE LA POIX

Il y a de deux sortes de poix : l'une est materielle, et se prend sur des pierres, qui sont au milieu d'aucunes fontaines, dont l'eau est merveilleusement puante, retenant l'odeur de la poix. L'autre est artificielle, et se tire du pin ou genévre. Je l'ay veuë faire en la montagne d'Atlas en cette maniére. On fait un four en rondeur profonde, qui a par dessous une gueule répondant sur une fosse comme un vase; puis on prend des branches verdes de ces arbres, et aprés avoir été trenchées bien menu, on les jete dans ce four, duquel on étoupe la fenêtre; puis on y fait un feu temperé, dont pour la chaleur d'iceluy, l'humidité du boys se distile et s'écoule dans la fosse par la gueule, qui est dessous le fourneau, et en cette sorte se recueille, puis on la vient à étuyer et mettre dans les oudres.

DES ARBRES, HERBES ET RACINES

MAUS, OU MUSE[1]

Ce fruit est fort doux et gentil, de la grandeur de petits citrons, étant produit par une petite plante, qui a les feuilles larges et longues d'une coudée. Les docteurs mahommetans disent que c'est le fruit qui fut defendu à nos premiers parens par la bouche du Seigneur; et n'ayans voulu obtemperer à saint commandement, aprés en avoir mangé, leurs parties honteuses se découvrirent, lesquelles voulans cacher (cognoissans leur delit) prinrent des feuilles de cette plante, qui sont plus propices à cela, que mille autres qu'on puisse trouver. Il en croît à foison en la cité de Sela, au royaume de Fez : mais en plus grande quantité en la region d'Egypte, et principalement à Damiette.

CASSE

Les arbres qui portent la casse ont les feuilles quasi semblables à celles du murier, dont les feuilles sont blanches et larges : et croissent seulement en

1. Le nom arabe du bananier est également *mouz*, موز.

Egypte, produisans une si grande quantité de fruits, qu'il en fault abatre une bonne partie, devant qu'ils viennent en maturité pour soulager l'arbre : car de trop grand fais l'ébrancheroyt et feroit éclater.

TERFEZ[1]

Cecy se peut plus proprement appeller racine que fruit : car il croît en l'arene aux lieux chaleureux, semblable à la trufe, et plus gros, ayant l'écorce blanche : et cognoît on là, où il est à la terre, qui est un peu enlevée et crevacée. Il s'en trouve de la grosseur d'une noix, et d'une orange aussi. Selon l'opinion des medecins (qui l'appellent camha) il a propriété de rafraîchir. Les deserts de Numidie en produisent en grande abondance : de quoy les Arabes mangent autant volontiers, comme si c'étoyt du sucre, et à bonne raison : car à dire vray, étant mis sur le brasier, puis nettoyé et remis dans un bouillon gras, c'est une viande tressingulière et delicate. Ils le mangent semblablement bouilly dedans l'eau ou du lait : et s'en trouve à foison en l'arène prochaine de la cité de Sela. Quant au palmier ou datier, je n'en diray pour le present autre chose, à

1. Le *terfás*, ترفاس, est la truffe blanche, *tuber niveum* ; le nom de *camha*, كمأة, indiqué comme étant employé par les médecins, appartient à la langue littéraire.

cause que j'en ay parlé amplement quand je suis venu à la description de Segelmesse, cité en Numidie.

FIGUIER D'EGYPTE, APPELLÉ PAR LES HABITANS DU PAIS MÊMES, GIUMEIZ[1]

L'arbre et les feuilles de ce figuier resemblent à celles des autres : mais ils sont d'une merveilleuse grosseur et hauteur : produisans le fruit non sur les branches ny à l'extremité d'icelles, : mais au pied de l'arbre seulement, là où il n'y a point de feuilles et retient le même goût des figues communes, etant de grosse pelure et de couleur violette.

ETTALCHE, ARBRE[2]

Ettalche est un grand arbre et épineux, ayant les feuilles comme le genèvre, et jete une gomme semblable au mastic, lequel est par les apoticaires africans sophistiqué avec cette gomme, pour ce qu'elle est de semblable couleur et odeur. Il s'en trouve au desert de la Numidie, de la Libye, et au païs des Noirs: mais les arbres, qui croissent en la Numidie,

1. Le *gommeiz*, جميز, est le figuier sycomore.
2. La *talha*, طلحة, est l'*acacia arabica*.

étant ouvers, aparaissent de telle blancheur en dedans que les autres arbres; et ceux de Libye sont violets et tresnoirs; mais ceux de la terre des Noirs sont tresnoirs, et du cœur d'iceux (que les Italiens appellent sangu) l'on fait de tresbeaux et gentils instrumens de musique. Le boys violet est aujourd'hui en usage entre les medecins pour guerir du mal de Naples; au moyen de quoy le boys prend son nom de l'éfet.

Bois guerissant de la verolle.

TAUZARGANTE, RACINE

Cette racine-cy est assez odorante, et se trouve aux rivages de l'Ocean du coté de ponant. Les marchans de Moritanie en transportent au païs des Noirs, là où elle sert en lieu de parfums delicats : mais il se fault bien garder de la bruler : car elle rend assez bonne odeur d'elle-même : et vault la charge de chameau en Moritanie un ducat et demy : mais au païs des Noirs elle vault cent octante ducats, et quelquefoys davantage.

ADDAD, RACINE[1]

Cette racine-cy est amère, et a telle propriété

1. L'*addad*, اداد, est l'*atractylis gummifera*. La racine de cette plante, très

qu'une dragme de son eau distilée peut exterminer un homme en moins d'une heure : et cela est divulgué par toute l'Afrique, voire jusques entre les simples femmes.

SURNAG, RACINE

Surnag est aussi une racine que produit la montagne d'Atlas du coté de ponant, laquelle (comme l'on dit) a vertu d'exciter à luxure, et multiplier la semence à celuy qui en mange en quelque electuaire. Et aferment plusieurs, que si d'aventure aucun par cas fortuit se trouvoyt à pisser dessus, que tel se dréceroyt et prendroit vigueur : qui par aventure auparavant regardoyt tout morne contre bas. Je ne veux point aussi passer, comme plusieurs habitans du mont Atlas recitent, qu'il s'est trouvé plusieurs pastourelles gardans leurs troupeaux parmy pâtis de ces montagnes, lesquelles ont perdu leur virginité, et ont été deflorées, non pour autre accident, que pour avoir uriné sur cette racine. Ouy (dy-je lors) et est par aventure si venimeuse, que le ventre leur en est piteusement enflé.

Voilà en somme, tout ce qui s'est ofert à moy de singulier et memorable en la region d'Afrique :

commune en Algérie, constitue ce que les Anciens appelaient le *Chamœleon blanc*. Encore aujourd'hui les femmes arabes font parfois usage de ce redoutable poison quand elles veulent se venger d'une rivale.

laquelle j'ay discourruë de part à autre, observant diligemment toutes les choses, qui me sembloyent requerir une memoire eternelle à la posterité. Au moyen de quoy je me mis à rediger par ecrit tout ce qui se presentoyt à moy de jour à autre, et ce que le temps ou l'incommodité des lieux ne m'ont permis de veoir, je m'en enqueroys diligemment, m'en faisant amplement informer par personnes dignes qu'on ajoutât entière foy à ce qu'ils me proposoyent : pour avoir discouru tous les païs auquels ils avoyent eu l'heur de veoir ce dont j'étoys ignorant. Et depuis me retrouvant à Romme, apliquay soigneusement tout le meilleur de mon esprit (comme aussi la commodité s'y ofroyt) à reduire tous les membres de ce mien petit labeur épars, en un corps, courant l'an de l'Incarnation de Jesu-christ mil cinq cens vingt et six, et le dixième de mars.

FIN DE L'ŒUVRE DE JEAN LEON